COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

L'on souscrit à Paris, chez Fr. Dufart père, Editeur-Libraire, *rue et maison des Mathurins-St.-Jacques.* Le prix de chaque volume ou livraison, de 500 pages d'impression, et au moins 6 planches ou cartes géographiques, est de 6 francs, et 7 fr. 50 c., franc de port, pour toute la France.

Le 1er. volume a paru le 1er. mai, le 2e. le 1er. juillet, le 3e. le 1er. septembre, le 4e. le 1er. novembre 1808, et le 5e. le 1er. janvier 1809, les autres paroissent successivement de deux en deux mois.

L'on souscrit également,

Villes.	Libraires.	Villes.	Libraires.
à *Rouen*,	chez Vallée frères.	à *Angers*,	Fourrier-Mame.
Idem,	Renault.	*Clermont*,	Rousset.
Caen,	Mannoury.	*Tours*,	Pescherard et Mame.
Lyon,	Maire.	*Bruxelles*,	De Mat.
Idem,	Yvernault et Cabin.	*Idem*,	Le Charlier.
Idem,	Cartoux.	*Liège*,	Colardin.
Bordeaux,	Melon.	*Idem*,	Desoer.
Idem,	Bergeret.	*Cologne*,	Keil.
Toulouse,	Bonnefoi et Prunet.	*Mons*,	Hoyois.
Agen,	Noubel.	*Douai*,	Tarlier.
Bayonne,	Bonzom.	*Mayence*,	Simon Müller.
Idem,	Gosse.	*Cambray*,	Hurez.
Nismes,	Melquiond.	*Strasbourg*,	Levrault.
Lille,	Wanakere.	*Idem*,	Treutel et Wurtz.
Dunkerque,	Frémaux.	*Perpignan*,	Alzine.
Montargis,	Gille.	*Toulon*,	Curet (Alex.)
Genève,	Manget.	*Brest*,	Egasse frères.
Saint-Malo,	Hovius.	*Amiens*,	Wallois.
Limoges,	Bargeas.	*Idem*,	Carron Brunelle.

Pour l'Etranger,

à *Hambourg*,	Perthès frères.	à *Berlin*,	Umlang.
Idem,	Hoffmann.	*Stockolm*,	Ulrich.
Londres,	De Boffe.	*Copenhague*,	Brummer.
Idem,	Deconchy.	*Milan*,	Margaillan.
Idem,	Dulau et Compag.	*Idem*,	Giegler.
S.-Pétersbourg,	Klostermann.	*Gênes*,	Gravier.
Moscou,	Bouvat.	*Naples*,	Romilly.
Leipsick,	Besson.	*Florence*,	Faure frères.
Idem,	Grieshammer.	*Lisbonne*,	Borel frères.
Turin,	Bocca.	*Idem*,	Angelotty.
Madrid,	vc. Ramos de Agullera.	*Barcelone*,	au Bur. du Jour.
Idem,	De Sancha.	*Idem*,	Girard.
Valence,	Mallen.	*Vienne*,	Schalbaker.
Breslau,	Korn.	*Francfort-sur-Mein*,	Eslinger.

Et chez tous les autres principaux Libraires de l'Europe.

RP.[illegible]

DE BOUGAINVILLE.
Vice-Amiral des armées navales de France.
Né en 1728.

Gabriel sculp.

COLLECTION GÉNÉRALE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE,

Avec des extraits des autres Voyages les plus célèbres et les plus récens ; contenant des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens pays de la terre ; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

PRÉCÉDÉE PAR F. B[illegible] ;

TOME SEPTIÈME.

PARIS.

Fr. DUFART, rue, LIBRAIRE-IMPRIM.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

Avec des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens; contenant des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR F. B******L.

TOME SEPTIÈME.

PARIS.

Fr. DUFART, père, LIBRAIRE-EDITEUR.

1809.

RP

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGE

DE BOUGAINVILLE,

EN 1766-69.

La restitution des îles Malouines à l'Espagne fut le premier objet de ce voyage. Les Français, les Anglais y avoient formé des établissemens que les Espagnols réclamèrent comme une dépendance de l'Amérique : leur droit étoit douteux, mais il étoit difficile de secourir et de défendre des établissemens aussi éloignés, et l'on ne vouloit point alors de guerre. On consentit à les leur abandonner. Le chevalier de Bougainville fut nommé pour les leur remettre, puis il devoit revenir en Europe en traversant la grande mer du Sud entre le tropique : c'est lui qui va nous raconter ses aventures.

Nous sortîmes, le 25 décembre 1766, de la rade de Brest. J'avois sous mes ordres la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile. Mon état-major étoit composé de onze officiers, trois volontaires, et mon équipage de deux cent trois matelots. Un vent frais et constant nous accompagna jusqu'aux Salvages, que nous découvrîmes le 17 : c'est un écueil qui a une lieue du levant au couchant, bas au centre, élevé sur ses bords; des brisans l'environnent : ceux du couchant forment une chaîne qui s'étend à deux lieues dans la mer. Il est placé dans les cartes de Bellin, 32′ plus au couchant qu'il n'est en effet. Nous vîmes le jour qui suivit l'île de Palme, et le lendemain l'île de Fer.

De là, peu d'événemens troublèrent l'uniformité d'une longue navigation jusqu'à la rivière de Plata. Je ne parlerai que d'un banc de frai de poissons, qui s'étendoit à perte de vue sur une ligne d'un blanc rougeâtre, presque parallèle aux côtes du Continent, que nous étions loin de voir encore, mais qu'il nous annonçoit; car les poissons déposent leurs œufs sur les côtes d'où les courans les entraînent en haute mer. Il nous prouva l'existence de ces courans, et nous fit voir la cause des plaintes des navigateurs sur l'inexactitude des meilleures cartes. Le courant, qui retarde ou précipite leur course, leur fait

paroître les côtes, ou trop avancées au levant, ou trop reculées vers le couchant. Il faut s'en tenir aux observations astronomiques pour la détermination de leur gissement.

Le 27 janvier 1767, nous trouvâmes fond; mais nous ne vîmes la terre que deux jours après, et au déclin du jour. Elle étoit basse et se déroboit à nos regards; la nuit fut obscure, il plut, il tonna; l'aurore du lendemain nous fit apercevoir les montagnes Maldonados; la terre que nous avions vue le jour précédent étoit l'île Lobos.

Ces montagnes sont les seules terres hautes qu'on découvre dans cette partie de l'Amérique. A leur levant est un mouillage, couvert par un îlot; au dessous est un bourg où les Espagnols entretiennent une garnison; auprès on trouve une mine d'or peu riche, et des pierres assez transparentes : deux lieues plus loin, dans les terres, on trouve la petite ville de Pueblo-Nuevo, peuplée de déserteurs portugais. Le 31, nous mouillâmes dans la rade de Monte-Video : nous avions passé durant la nuit devant l'île de Flores, où deux frégates espagnoles, destinées à prendre possession des îles Malouines, nous attendoient depuis un mois. Nous nous rendîmes avec leur commandant, D. Philippe Ruis-Puente, à Buenos-Aires, afin d'y concerter nos opérations. Nous

revînmes ensuite par terre à Monte-Video. Nous traversâmes ces plaines immenses, dans lesquelles on se conduit avec le coup d'œil, dirigeant son chemin de manière à ne pas manquer les gués des rivières, chassant devant soi trente ou quarante chevaux, parmi lesquels il faut prendre ses relais avec un lac, lorsque celui qu'on monte est fatigué; se nourrissant de viande presque crue, et passant les nuits dans des cabanes faites de cuir, où le sommeil est à chaque instant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Nous passâmes la profonde, rapide et large rivière de Sainte-Lucie, dans un canot étroit et long, dont un des bords est de moitié plus haut que l'autre, ayant de chaque côté un cheval, dont le maître nu soutient la tête hors de l'eau; en nageant, ils font traverser le canot.

Le Paraguai, ou Rio de la Plata, prend sa source entre le 5 et le 6o. de latitude australe, à peu près à égale distance des deux mers, et dans les mêmes montagnes d'où sort la Madera, qui se joint à l'Amazone. Le lac de Xareyès, dont on a dit qu'il sortoit, n'est qu'un vaste espace d'un pays bas que la rivière inonde (1).

---

(1) L'origine de ce fleuve ne me paroît pas bien connue et est encore un problême. La plupart des cartes françaises et anglaises placent la source

Buenos-Aires est sur sa rive occidentale ; elle est sous le 34 deg. 35 min. de latit. australe, et sous le 317 deg. 35 min. de longitude ; elle est régulièrement bâtie, mais plus grande que sa population ne l'annonce, parce que ses maisons n'ont que le rez-de-chaussée, ont de vastes cours, et presque toutes des jardins. On n'y compte que vingt mille blancs, nègres et métis. La citadelle, élevée sur le bord de la rivière, forme un des côtés de la place principale où se tient le marché, et que bordent encore la cathédrale et l'évêché. Elle n'a ni port ni môles : les navires se déchargent dans des goélettes qui entrent dans une rivière jusqu'à un quart de lieue de la ville ; les chariots font ensuite franchir cet espace aux marchandises.

Il y a un grand nombre de couvens ; l'année y est remplie de fêtes de Saints que l'on célèbre par des processions et des feux d'artifice ; les cérémonies du culte y tiennent lieu de spectacle. Les moines choisissent les majordomes de leurs

---

du Paraguai vers le 14e degré de latitude : les missionnaires qui ont parcouru long-tems le pays, la placent, comme nous l'avons dit tome II, page 160, vers le 11e deg. et dans le lac Xareyès ; ces deux versions diffèrent en tout de celle de M. de Bougainville.

Saints parmi les dames de la ville, qui alors ont le soin de parer l'église, et d'habiller la statue. Il est assez singulier de voir ces dames assister aux offices avec l'habit de l'ordre. Les jésuites avoient une autre manière d'honorer les dames ; à côté de leur couvent étoit une maison où elles venoient méditer, prier, s'instruire et se flageller. On les nourrissoit alors aux dépens de la compagnie ; et nul homme, nul domestique de quelque sexe qu'il fût ne pouvoit pénétrer jusqu'à elles, les jésuites seuls pouvoient s'y rendre.

Il y a ici des cérémonies sacrées pour les esclaves ; et une confrérie de nègres qui a ses chapelles, des messes, des fêtes, et qui reconnoît pour patrons saint Benoît de Palerme et la Vierge. Le jour de la fête de ces patrons, ils élisent deux rois, qui se choisissent une reine : chacun d'eux fait une procession, ornée de croix, de bannières, d'instrumens ; on y chante, on y danse, on combat, on récite des litanies. L'un de ces rois représente celui d'Espagne, l'autre celui de Portugal.

Les dehors de Buenos-Aires sont bien cultivés ; chaque habitant a sa maison de campagne : tout y est abondant, excepté le vin qu'on y fait venir d'Espagne ou de Mandoza, village situé à deux cents lieues de la ville. A trois lieues au delà, on ne trouve plus que des campagnes immenses,

abandonnées aux chevaux et aux bœufs : quelques chaumières cependant y sont éparses à de grandes distances. Les voyageurs y couchent dans les charrettes qui les transportent. Les cavaliers couchent souvent au bivouac.

Le pays est uni, sans montagnes, sans autres bois que les arbres fruitiers : la température y est douce, il ne lui manque que la culture pour être un des plus beaux pays de l'Univers. On n'y voit de cultivateurs que des nègres esclaves en très-petit nombre. Il est infesté de chiens sauvages et de tigres; mais ces derniers ne sont nombreux que dans les lieux boisés, qui sont fort rares. Je vis à Monte-Video une espèce de chat-tigre, dont le poil assez long est gris-blanc : il est bas sur jambes, et a environ cinq pieds de long; il est dangereux, mais très-rare.

Le bois y est cher, on n'y voit que du bois propre à brûler; celui de construction vient du Paraguai, en radeaux. L'ybicui et l'uraguai pourroient aussi en fournir de beau.

Les Indiens sont de la race des *Indios bravos*: ils sont de taille médiocre, laids, basannés, frottés de graisse, et presque tous galeux; ils s'enveloppent d'un manteau de peau de chevreuil, très-bien passée, dont le poil est en dedans, et le dehors peint de diverses couleurs : un bandeau de cuir découpé en couronne orne

le front de leurs chefs ; leurs armes sont l'arc, la flèche, les lacs, la boule : ils passent leur vie à cheval, et n'ont pas de demeures fixes ; ils vendent tout pour avoir des liqueurs fortes : quelquefois ils viennent piller, massacrer, ou faire des esclaves dans les terres des Espagnols, et l'on ne peut dompter cette nation errante et courageuse.

Au nord de la rivière s'est formé un peuple de brigands, qui pourra devenir redoutable si on ne le prévient ; ce sont des déserteurs qui ont pris des femmes chez les Indiens, et se sont unis avec eux. Ils sont surtout redoutables au voyageur. Les Espagnols ne pénètrent au sud de leurs établissemens que pour se procurer du sel. Il part pour cet objet tous les ans un convoi de deux cents charrettes, escorté par trois cents hommes ; il va sous le 40° dans les lacs voisins de la mer, où le sel se forme naturellement.

Le commerce y est peu riche : la province ne produit ni or ni argent, et ses habitans sont trop peu nombreux pour tirer d'autres richesses de leur sol ; il a déchu même depuis dix ans : les seuls objets qui le forment, sont le coton, les mules et le maté ou l'herbe du Paraguai (1). Cependant la ville est riche. Avant la dernière

(1) Voyez sur cette plante, tome V, page 294.

guerre, il se faisoit ici une contrebande énorme avec la colonie de Saint-Sacrement; mais elle n'existe plus.

Monte-Video est établie depuis quarante ans sur la rive septentrionale du fleuve, à trente lieues de son embouchure, dans une presqu'île qui défend des vents du levant une baie de deux lieues de profondeur, sur une de largeur à son entrée. A la pointe occidentale de cette baie est un mont isolé, assez haut, qui a donné son nom à la ville qu'il annonce : le côté de la plaine y est défendu par une citadelle; plusieurs batteries la défendent vers la mer : il y en a une sur une petite île au fond de la baie, qu'on nomme *l'île aux Français*.

Le mouillage y est sûr, quoiqu'on y éprouve des ouragans; il y a peu de fond, et il est d'une vase molle, où les plus gros navires échouent sans dommage; mais les vaisseaux fins s'y arquent : les marées y sont inconstantes; à l'orient de cette baie est une chaîne de rocs dont on doit se défier.

Cette ville a son gouverneur particulier; ses environs sont incultes : tout ce qui sert aux besoins de la vie, y vient de Buenos-Aires. Elle a des jardins où l'on trouve des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes et des coins en abondance. Les bestiaux y sont nombreux,

l'air y est excellent; mais tout y invite le matelot à la désertion, en lui offrant un pays où l'on vit sans rien faire.

Nous partîmes de Monte-Video le 28 février 1767 : les deux frégates espagnoles nous précédoient dans la rivière ; elle nous suivirent en pleine mer. L'après-midi, une brume épaisse me cachant la terre et l'île Flores, je mouillai trop près du banc des Anglais, et je proposai au commandant espagnol d'appareiller, soit que le vent fût favorable ou contraire : il répondit que son pilote pratique ne le lui permettroit pas; alors je le fis prévenir que je mettrois à la voile à la pointe du jour, et que je l'attendrois en louvoyant, à moins que les marées ou les vents ne me séparassent de lui malgré moi.

La nuit fut orageuse; je chassai sur mes ancres, mais moins que les Espagnols. Le vent contraire et violent, une mer très-grosse, ne nous permirent d'appareiller que vers le neuf heures, et le 3 mars, nous fûmes hors de la rivière.

Des vents toujours variables nous suivirent dans notre traversée aux Malouines : le gros tems, une mer houleuse nous forcèrent de mettre à la cape pendant deux jours. Le 17, nous trouvâmes fond ; mais une brume épaisse nous environna deux jours encore, et lorsqu'elle se fut dissipée je ne vis point la terre. Craignant d'avoir

dépassé les Malouines, je cinglai vers le couchant, favorisé par un vent d'orient, très-rare dans ces parages. Après avoir suivi cette route pendant vingt-quatre heures, je retrouvai le fond de la côte des Patagons, et je revins au levant. Le 21, je découvris les Sébaldes, et bientôt après les Malouines. Le 23, nous entrâmes dans la grande baie, où les deux frégates espagnoles parurent le lendemain. Elles avoient beaucoup souffert du mauvais tems : les bestiaux qu'elles avoient embarqués pour la colonie, étoient presque tous péris.

Ce fut le premier avril 1767 que je livrai notre établissement aux Espagnols, qui nous remboursèrent de nos frais, et arborèrent l'étendard d'Espagne, qui fut salué à terre, et par les vaisseaux, de vingt et un coups de canon, au lever et au coucher du soleil. Quelques Français profitèrent d'une permission du Roi pour demeurer dans la colonie; les autres s'embarquèrent avec moi.

Il semble qu'Amér. Vespuce ait découvert ces îles dans son troisième voyage en 1502; on le peut conclure de sa route, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, et de la description qu'il fait des côtes qu'il aperçut. Bauchêne Gouin paroît avoir mouillé dans leur partie orientale, croyant être aux Sébaldes. Il dit qu'il mouilla

au levant des Sébaldes, et qu'il ne vit d'abord qu'une île d'une étendue immense, après laquelle il en vit deux petites. Il visita un terrain humide, et couvert d'étangs et de lacs d'eau douce, remplis d'oies, de sarcelles, de canards et de bécassines : il n'y vit point de bois. Telles sont les Malouines, tandis que les Sébaldes sont quatre petites îles pierreuses, où Dampier ne put trouver un bon mouillage. Richard Havkins en décrit assez bien la côte septentrionale qu'il suivit quelque tems, et où il crut voir des feux qui lui persuadèrent qu'elle étoit peuplée. Le Saint-Louis découvrit quelques-unes des petites îles de cet archipel, et leur donna le nom d'*Anican*, qui étoit celui de son armateur.

Leur position heureuse pour la découverte des terres Australes, et pour une relâche à la mer du Sud, avoit engagé la cour de France à former un établissement dans ces îles. On voulut bien que je le commençasse à mes frais ; et secondé de MM. de Nerville et d'Arboulin, je fis construire l'Aigle de vingt canons, et le Sphinx de douze, que je munis de tout ce qui étoit nécessaire pour une pareille expédition. J'avois embarqué plusieurs familles acadiennes, espèce d'hommes robustes, laborieux, intelligens, et que la France doit chérir à cause de leur attachement pour elle.

Le

Le 15 septembre 1763, j'étois parti de Saint-Malo; j'avois rélâché à Sainte-Catherine, puis à Monte-Video, où nous embarquâmes beaucoup de chevaux et de bêtes à corne. Nous vîmes les îles Sébaldes le 31 janvier 1764, je suivis la côte des Malouines; et le 3 février, j'entrai dans une grande baie qui m'offrit un lieu commode pour s'établir.

Nous avions cru voir une côte couverte de bois; en débarquant, nous vîmes que ce bois n'étoit que du jonc. Le pied des joncs, en se desséchant, prend la couleur d'herbe morte jusqu'à la hauteur d'une toise, et de là sort une touffe de joncs d'un beau vert qui couronne ce pied; de sorte que dans l'éloignement ces tiges réunies présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur. On ne les voit qu'au bord de la mer, ou sur de petites îles; les monts y sont couverts de bruyère qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

Je cherchai, et je fis en vain chercher du bois; je n'y trouvai qu'une tourbe excellente qui pouvoit y suppléer pour le chauffage et pour la forge. J'y vis des plaines immenses, coupées par de petites rivières d'une eau très-saine; la pêche et le gibier s'offroient seuls pour la nourriture de l'homme. Ce fut un spectacle singulier que de voir à notre arrivée tous les animaux s'approcher

de nous sans crainte, et les oiseaux se laisser prendre à la main, et se poser sur les gens immobiles : nous leur fîmes bientôt perdre cette confiance. Ma colonie ne fut d'abord composée que de vingt-sept personnes ; nous leur bâtimes des cases de jonc, un magasin, un petit fort, et un obélisque sur l'une des faces duquel fut gravée l'effigie du Roi. Une inscription annonçoit qui étoient les fondateurs de la colonie, et l'année de sa fondation. Pour encourager les colons, M. de Nerville resta dans ce foible établissement aux extrémités de l'Univers, sous le 51° 30′ de latitude australe, le 219° 10′ de longitude, et je partis pour revenir en France.

Le 5 janvier 1765, j'avois revu mes colons tous sains et contens. Après avoir débarqué les secours que je leur apportois, j'avois été leur chercher du bois de charpente, des palissades, de jeunes plants d'arbres dans le détroit de Magellan : c'est alors que j'y rencontrai le commodore Byron (1). Je quittai ces îles le 27 avril : ma colonie se montoit alors à quatre-vingts personnes.

Cette même année, on fit un nouveau voyage

(1) *Voyez* tome VI, page 236, les craintes du Commodore, en voyant arriver le vaisseau de M. de Bougainville dans le détroit de Magellan.

à ces îles : la colonie prenoit une forme. Les chefs habitoient des maisons de pierre, les autres des maisons dont les murs étoient de gazon. On y voyoit trois magasins, et des goélettes propres à faire des voyages dans le détroit de Magellan. La frégate l'Aigle y prit un chargement d'huile et de peaux de loups marins arrangées dans le pays; les grains d'Europe s'y naturalisoient, les bestiaux s'y multiplioient, et le nombre des habitans y étoit monté à cent cinquante.

Les Anglais y avoient formé aussi un établissement au port d'Egmont, connu déjà auparavant sous le nom de la *Croisade*. Tel étoit l'état de ces îles, lorsque nous les remîmes aux Espagnols le 1er avril 1767 : il faut dire un mot de leurs productions.

Le premier aspect que cette terre nous présenta n'avoit rien de séduisant. Un horizon terminé par des montagnes pelées, des terrains entrecoupés par la mer, qui semble encore vouloir les envahir, des campagnes inanimées faute d'habitans, point de bois, un vaste silence qui n'étoit interrompu que par les cris des monstres marins, par-tout une uniformité triste et décourageante. Cependant le tems nous familiarisa avec elle. Des baies immenses, mises à l'abri des vents par des montagnes d'où descendoient des cascades et des ruisseaux, des prairies couvertes

de gras pâturages, des lacs et des étangs peuplés d'oiseaux, point d'animaux à craindre pour leur férocité; une quantité innombrable d'amphibies utiles, d'oiseaux, de poissons de bon goût; la tourbe, des plantes salutaires aux navigateurs, un climat salubre et une température constante, effacèrent bientôt les traits qu'un premier aspect avoit imprimés.

Ces îles sont éloignées de l'entrée du détroit de Magellan d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix lieues : les ports que nous y avons reconnus réunissent l'étendue et l'abri; un fond tenace, de petites îles qui rompent l'impétuosité des vagues, contribuent à les rendre sûrs et aisés à défendre. Les marées y sont incertaines. La mer, en moins d'un quart d'heure, y baisse et monte trois fois par secousses, surtout dans le tems des solstices, des équinoxes et des pleines lunes. Les vents y sont variables; ceux du couchant d'été et d'hiver nettoyent l'horizon, et suivent dans leur accroissement l'élévation du soleil; à midi, ils sont dans leur plus grande force, ils déclinent avec lui. Presque toutes les nuits y sont calmes. Les neiges se conservent deux mois sur les montagnes, et à peine deux jours dans la plaine : les ruisseaux n'y gèlent point; les lacs n'y peuvent porter l'homme plus d'un jour; les gelées blanches du printems et de

l'automne s'y convertissent en rosée au lever du soleil. Rarement il y tonne, les nuances entre les saisons sont lentes et presqu'insensibles : aussi les hommes y sont-ils très-sains. Il y a peu de matière minérale, et les eaux y sont pures ; aucune plante vénéneuse n'infecte les lieux où elles coulent : la tourbe leur donne quelquefois un œil jaunâtre, mais sans les rendre pesantes ou mal-saines. Le sol y est assez profond, entrelassé de racines jusqu'à un pied : il fallut enlever et brûler cette couche. Au dessous est une terre noire qui a huit ou dix pouces d'épaisseur; plus bas est une terre jaune qui repose sur un lit de pierre et d'ardoise, parmi lesquelles il n'en est point de calcaires : on n'en trouve pas dans le pays; les montagnes sont de quartz et d'un grès non friable. On y voit des couches horizontales d'une pierre très-dure et d'un grain très-fin, d'autres ont des particules de talc; quelques-unes se divisent par feuillets, et on y remarque l'empreinte de coquilles d'une espèce inconnue dans ces mers. Il est encore une pierre jaunâtre qu'on peut d'abord tailler avec un couteau, mais qui durcit à l'air. Il y a de la glaise, des terres et du sable propres à fabriquer de la poterie et des briques.

La tourbe est au dessus de la glaise : on y en trouve par-tout, son odeur n'est point malfai-

sante, son feu n'est point triste, ses charbons sont plus ardens que le charbon de terre.

Tous les bords de la mer et les îles de l'intérieur sont couverts d'une espèce de gramen haut de six pieds et du plus beau vert, qui sert de retraite aux lions et aux ours marins : nous nous y logions nous-mêmes : leurs tiges inclinées et réunies formoient un toit, et leur paille sèche un assez bon lit; le pied en est sucré, nourrissant et préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Après cette herbe, sont les bruyères, les arbustes, le gommier, des herbes plus menues et plus vertes. Le gommier (1) est une plante inconnue en Europe. Elle est d'un vert de pomme, et n'a point l'apparence d'une plante : on la prendroit pour une excroissance de terre de cette couleur; on n'y voit ni pieds, ni branches, ni feuilles. Sa surface convexe, régulière dans sa jeunesse, présente un tissu très-serré : elle n'est haute que de dix-huit pouces sur six pieds de diamètre, et nous portoit aussi sûrement qu'une pierre auroit pu le faire. En plusieurs endroits de sa surface, une matière tenace et jaunâtre se présente en forme de poix : c'est une résine, puisqu'elle ne se dissout point dans les spiri-

(1) Bursera gummifera Linnei, ou gomart d'Amérique, de la famille des terebintacées de Jussieu.

tueux : son odeur est forte et approche de celle de la térébenthine; en coupant perpendiculairement la plante, on y distingue un pied d'où s'élèvent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles enchâssées les unes sur les autres, et comme enfilées par un axe commun. En brisant ces jets, il en sort un suc abondant et laiteux, plus visqueux que celui des tithymales; les pieds, les racines en sont remplies : celles-ci s'étendent horizontalement et se provignent autour d'elle : on en a apporté quelques graines en Europe; l'air et les pluies la dépouillent de sa résine.

Un petit arbrisseau qui a un goût de sapinette, nous servit à faire de la bière qui étoit antiscorbutique : sa feuille d'un vert clair est petite et dentelée; lorsqu'on la brise entre les doigts, elle se résout en une espèce de farine un peu glutineuse, et est d'une odeur aromatique; une espèce de céleri ou de persil, beaucoup d'oseille, de cresson alénois, de ceterac à feuilles ondées, concouroient avec elle à guérir le scorbut.

L'automne n'y fournit que deux fruits; l'un ressemble à la mûre, l'autre est de la grosseur d'un pois; la plante qui produit la première est rampante, sa feuille ressemble à celle du charme, elle se reproduit comme le fraisier : la seconde

est aussi rampante, ses fruits naissent sur ses branches ornées de feuilles lisses, rondes, couleur de myrte; ses fruits sont blancs et colorés de rouge par le soleil, leur odeur est celle de l'orange, leur goût est aromatique; ses feuilles, prises avec du lait en guise de thé, sont très-agréables. Cette plante se plaît dans les lieux humides.

Les fleurs y sont communes, mais toutes inodores, à l'exception d'une fleur blanche qui a l'odeur de la tubéreuse; j'y ai vu une violette couleur jonquille : on n'y a jamais rencontré de plantes bulbeuses. Au midi de l'île, au delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe du levant au couchant, on ne voit point de gommier résineux, mais une plante de même forme, et d'un vert différent, ne donnant point de résine; elle se couvre de belles fleurs jaunes, et elle est composée de jets qui partent d'un même pied. De l'autre côté de ces montagnes, on trouve une belle espèce de scolopendre ou de ceterac, dont les feuilles en lames d'épée ne sont point ondées. Il se détache de la plante deux grosses tiges, qui portent leur graine en dessous comme les capillaires; sous les pierres on trouve des espèces de lichens.

La mer y est couverte de goémons, dont les cendres promettent de donner de la fertilité aux

champs. Les marées y apportent plusieurs espèces de coralines variées et de très-belles couleurs (1), des éponges de différentes formes, ramifiées en tant de manières qu'on a peine à croire qu'elles soient l'ouvrage d'insectes marins : leur tissu est serré, et leurs fibres très-délicates.

On y trouve plusieurs coquilles nouvelles, telle est la poulette; il y en a de trois espèces, l'une est striée, et n'a jamais été vue que dans l'état de fossilles : il y a des lépas estimés par leurs belles couleurs, des buccins feuilletés et armés, des cames (2), de grandes moules unies et striées.

---

(1) Les naturalistes appellent *coraline*, des plantes aquatiques cryptogames, qui forment la famille nombreuse des Naïades : il y en a de pourprées, de rougeâtres, de dorées, de blanches, etc. Tournefort comprend aussi sous ce même nom des substances créées qui sont l'ouvrage des polypes. Cette dernière classe est sans contredit la plus nombreuse.

(2) Mollusques qu'on a confondu long-tems avec les huîtres, et qui se trouvent de même dans la mer à une petite profondeur : ils offrent cependant des différences remarquables ; leur charnière en effet présente une forte dent. On trouve les cames fortement attachées aux rochers exposés aux courans : leur mode de génération est encore inconnu. Le mot *mollusque*, veut dire des animaux de mer, *mous*, qui, étant écorchés, n'offrent à la vue qu'une chair molle, quoiqu'ils

On n'y voit qu'une seule espèce de quadrupède, qui tient du loup et du renard : il se creuse un terrier; sa queue est plus longue et plus fournie de poils que celle du loup : il habite sur le bord de la mer, dans les dunes. Il suit le gibier avec intelligence, et est très-maigre dans une partie de l'année ; il est de la taille d'un chien ordinaire, dont il a aussi l'aboiement, mais foible ; il détruit beaucoup d'œufs et les petits des oiseaux.

Les oiseaux y sont innombrables : les oiseaux de proie sont les aigles, les éperviers, les émouchets, les chouettes ; parmi les palmipèdes le cigne tient le premier rang : il ne diffère de ceux d'Europe que par son cou d'un noir velouté ; le reste du corps est d'un beau blanc ; ses pieds sont couleur de chair. On y compte quatre espèces d'oies sauvages ; l'une ne fait que pâturer : ses jambes élevées lui sont nécessaires pour se tirer des grandes herbes, son long cou pour observer le danger ; sa démarche et son vol sont légers : le mâle est blanc, avec des taches de noir et de cendré sur le dos et les ailes : la femelle

---

contiennent en dedans une matière qui leur tient lieu de sang. Tels sont les polypes, la sèche, le calmar, la galère, et autres espèces innombrables d'animaux qu'on peut appeler *poissons-plantes*.

est fauve, et ses ailes sont parées de couleurs changeantes ; elle pond six œufs : leur chair est nourrissante, saine et de bon goût. Il en arrive des troupes par les vents d'est. Les trois autres espèces sont moins élégantes que la première ; elles se nourrissent de poissons, et en contractent un goût huileux.

Deux espèces de canards, deux de sarcelles ornent les étangs : les premiers diffèrent peu de ceux de nos climats : quant aux sarcelles, l'une à bec bleu est de la taille des canards, l'autre est plus petite; quelques-unes ont les plumes du ventre teintes d'incarnat : toutes ces espèces sont abondantes, et du meilleur goût.

On y voit encore deux petites espèces de plongeons ; l'une a sous le ventre des plumes si soyeuses, si brillantes, et d'un tissu si serré, qu'elle ressemble aux grèbes ; l'autre est brun sur le dos, il est brun encore sous le ventre ; mais ce brun est plus clair : les yeux des plongeons sont semblables à des rubis entourés de plumes blanches. Ils font deux petits, que la mère voiture d'abord sur son dos. Ils n'ont point les pieds palmés ; mais chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, et est d'un vert de feuille.

Il y a deux espèces d'oiseaux nommés *becs-scie :* quelques-uns ont le ventre blanc, d'autres

l'ont brun ; le reste du plumage est d'un noir tirant sur le bleu foncé : ils ont le bec droit et pointu ; le premier doigt de leur pied est le plus grand : ils se rassemblent en famille sur les rochers, et y font leur ponte. Ils ont pour ennemis l'homme et le quebrantahuessos, oiseau de proie à pieds palmés, qui a plus de sept pieds d'envergure, et un bec long et fort caractérisé par deux tuyaux de même longueur que le bec, et qui sont percés dans leur longueur. Les poissons y nourrissent une grande quantité de mauves, de caniats et d'équerrets, qui pondent auprès des étangs sur des plantes assez semblables au nénuphar.

On y distingue trois espèces de pingoins, et l'une est remarquable par sa taille et la beauté de son plumage ; elle aime les lieux solitaires : son bec est fort long, et plus délié que celui des autres espèces ; les plumes de son dos sont d'un bleu plus clair que celles des autres ; son ventre est d'une blancheur éblouissante ; une palatine jonquille sort de la tête, et va terminer les nuances de blanc et de bleu qui se réunissent avec elle sur l'estomac : son bec, son allure légère lui donnent un air de noblesse et de magnificence singulières ; il s'apprivoise, mais il ne vit pas en domesticité. Une autre espèce plus petite a sur sa tête un toupet de plumes dorées,

qu'elle relève dans la colère; d'autres petites plumes lui servent de sourcils : on l'appeloit *pingoin-sauteur*, parce qu'il n'avance que par sauts et par bonds.

On y remarque encore trois espèces d'alcyons; deux sont noires, la troisième est blanche : on trouve leurs nids sur la terre ; et trois espèces d'aigles, dont la plus forte est d'un blanc sale. La riche variété du plumage de l'épervier, de l'émouchet, de la chouette embellit encore ces lieux.

Les bécassines y sont les mêmes que celles d'Europe, et font leurs nids sans précaution au milieu des champs, en des lieux dégarnis d'herbe; elles s'élèvent en chantant jusqu'à ce qu'elles l'aient reconnu, et s'y précipitent alors du plus haut des airs : le corlieu y est semblable à celui d'Europe. Un autre oiseau qui a des rapports avec lui, et qu'on nomme *pie-de-mer*, parce qu'il a le plumage noir et blanc, a le bec d'un rouge de corail, habite les rochers à fleur d'eau, et se nourrit de petites chevrettes. Les aigrettes y sont assez communes. On y voit trois espèces d'étourneaux ; deux sont passagères, l'autre a le ventre couleur de feu, surtout en hiver. Nous passerons sous silence les petits oiseaux.

Des troupes innombrables de lions et de loups marins s'y transportent à plus d'une lieue dans

les terres pour y jouir de l'herbe fraîche et du soleil : leurs huiles et leurs peaux formoient déjà un objet de commerce considérable.

Nous n'avons pu reconnoître un grand nombre d'espèces de poissons : plusieurs ressemblent au mulet, à la sardine, au gradeau, et peut-être ils doivent être appelés de ce nom. On prenoit à la ligne un poisson qui a la tête du brochet, et le corps sans écailles et absolument diaphane. On n'y a pris qu'une seule espèce de poisson d'eau douce; il est sans écailles, de couleur verte, et de la taille d'une truite ordinaire.

On n'y a vu que trois espèces de crustacées, une écrevisse rouge ou salicoque, un crabe à pattes bleues, et la petite chevrette. Il n'y a point d'huîtres : en général, ce pays peut être comparé à l'Irlande.

J'attendois en vain la flûte l'Etoile aux îles Malouines, sans laquelle cependant je ne pouvois traverser l'océan Pacifique avec mon seul vaisseau, qui avoit trop peu de creux pour porter de grandes provisions. Je résolus de me rendre à Rio-Janeiro, où j'espérois la trouver. Un tems favorable nous fit traverser l'espace qui nous en séparoit en dix-huit jours. Un pêcheur nous fit entrer dans la rade : par-tout il y a beaucoup de fond. La côte est élevée, montueuse, et couverte de bois; elle est coupée en mondrains

détachés, et taillés à pic, qui en rendent l'aspect très-varié. Je fis demander si l'on me rendroit le salut : le vice-roi répondit que lorsqu'il rencontroit quelqu'un dans la rue, il ôtoit son chapeau sans s'informer si cette politesse lui seroit rendue. Je ne saluai point, et trouvai dans le port la flûte que je cherchois, et qui m'y étoit venue chercher de Monte-Video ; elle m'apportoit pour treize mois de vivres en salaisons et boissons, mais n'avoit que pour cinquante jours de pain et de légumes à me remettre. Je résolus d'en aller chercher dans la rivière de la Plata. Avant de partir, je donnai à un vaisseau de guerre espagnol les secours qu'il demandoit en vain aux Portugais depuis huit mois.

Je visitai le vice-roi, et il me rendit ma visite : il nous offrit tous les secours qui seroient en son pouvoir, nous permit d'acheter une corvette, nous dit qu'il nous l'offriroit si le Roi en possédoit une, et nous invita à ses petits soupers au bord de l'eau, sous des berceaux de jasmins et d'orangers ; mais ces honnêtetés ne se soutinrent pas. Les hostilités commencèrent entre les Espagnols et les Portugais, et nous nous en ressentîmes. Le vice-roi défendit de me livrer la corvette que j'avois achetée ; il ne voulut pas qu'on nous vendît des bois de construction qui

nous étoient nécessaires; il défendit qu'on me logeât à terre. Je voulus m'en plaindre, il s'emporta, et je bravai sa colère. Dès que nous fûmes sortis, il doubla sa garde, renforça les patrouilles, et ordonna de saisir les Français qui se trouveroient dans les rues après le coucher du soleil. Je me hâtai de faire de l'eau, de prendre quelques provisions, et de partir.

Nous avions joui pendant notre séjour à Rio-Janeiro du printems des poëtes; il y avoit des hommes honnêtes, et nous regrettions de ne pouvoir y rester plus long-tems avec eux. Le pays est le plus riche en plantes que M. Commerson ait jamais vu. La ville est l'entrepôt et le débouché principal des richesses du Brésil, qui consistent surtout en or, en diamans et en pierres fines. On compte que le quint retiré par le Roi sur le produit de toutes les mines d'or, monte à 1,125,000 piastres par année; le droit des diamans lui en donne 240,000; celui de monnoie, 400,000; le dix pour cent de la douane, 350,000; le deux et demi pour cent de don gratuit, 87,000; le droit de péage, la vente des emplois dans les mines, 225,000; le droit sur les hoirs, 130,000; celui sur l'huile de poisson, le sel, le savon, le dixième sur les denrées du pays, 130,000. Le paiement des troupes et des officiers civils lui coûte 600,000 piastres : le revenu du roi de Portugal

tugal dans le Brésil monteroit donc à 10,000,000 de livres de France.

L'arrivée des flottes du Portugal rend le commerce de Rio-Janeiro très-florissant; celle de Lisbonne est la plus riche (1), car celle d'Oporto

(1) Nous avons vu tome V, page 168, les vastes, les riches possessions des Portugais dans le Brésil; voyons leur manière d'exister en Europe. La relation de Jacques Murphy, celle du duc du Châtelet, ou plutôt de *Cormartin*, qui est le véritable auteur de ce voyage; celle enfin du docteur Linck, sont les plus intéressantes, les plus sûres et les plus estimées. Cormartin a voyagé en Portugal en 1777, Murphy en 1790, et le docteur Linck en 1799 : nous avons extrait de ces trois voyages tout ce qui peint le mieux les phénomènes du pays, les mœurs, les usages, le caractère de ces anciens conquérans de l'Asie : pour ne rien omettre d'essentiel, nous avons eu même recours à l'excellent ouvrage de M. Boucher de la Richarderie.

Le Portugal est le royaume le plus occidental de l'Europe. L'air y est en général sain et très-tempéré durant la plus grande partie de l'année. En été, les chaleurs y sont excessives; le thermomètre s'y élève souvent à vingt-sept et vingt-huit degrés. L'hiver y est fort pluvieux; quoique le froid dans cette saison y soit assez sensible, on ne connoît l'usage des cheminées que dans les cuisines. Ce petit royaume, connu anciennement sous le nom de *Lusitanie*, a été, comme l'Espagne, civilisé et possédé par les Carthaginois : conquis ensuite par les Romains, il est tombé au

n'est guères chargée que de vins, de provisions de bouche et de quelques toiles grossières, fa-

---

pouvoir des Goths et des Arabes. Alphonse Ier chassa ces derniers de Lisbonne en 1147. Le Portugal abonde en vins exquis, en fruits délicieux et en huiles souvent peu délicates. On y élève beaucoup de vers à soie. Les chevaux y sont extrêmement légers à la course : ils sont sans doute de race arabe. Ses principales rivières sont le Tage dans le milieu; le Duero, la plus grande après le Tage, coule au nord, et le Guadiana au sud-ouest. La configuration physique du Portugal est très-montueuse; ses plus hautes montagnes sont l'Estrella dans le *Beira* : on en estime l'élévation à sept ou huit mille pieds au dessus du niveau de la mer. Cette chaîne de montagnes offre des neiges éternelles, des cascades rapides et des précipices affreux. Les chemins, si essentiels pour la prospérité du commerce, sont très-négligés dans ce royaume. On y voit, dans beaucoup de parties, de grandes routes commencées; mais elles n'ont guère que deux lieues de long. Près de Lisbonne il y avoit autrefois beaucoup de routes pavées : leurs vestiges forment aujourd'hui des chemins affreux. La plupart des routes du pays ne sont que des chemins de traverse pour une petite charrette : il y a néanmoins une bonne diligence qui conduit de Lisbonne à Coïmbre, et des chevaux de poste. En revanche, la police des routes, pour la sureté de celui qui voyage dans ces contrées, est extrêmement vigilante. Ce royaume est presque par-tout si purgé de brigands, qu'on n'en entend parler qu'à Lisbonne et sur les frontières de

briquées dans cette ville ou aux environs. Quand la communication du Brésil avec le Chili et le

---

l'Espagne. Cette tranquillité est due aux *juizes de fora*, ou juges étrangers, qui mettent par-tout la plus grande sévérité dans l'exhibition des passe-ports. Ces juges prononcent en première instance, dans toutes les villes un peu considérables, sur les affaires civiles et criminelles : ils ne remplissent leurs fonctions dans le même endroit que pendant l'espace de trois ans, et toujours hors du lieu qui les a vu naître, de sorte qu'ils sont toujours étrangers et hors de leur famille. Il y a en outre deux *relaçam* ou parlemens, l'un à Lisbonne, l'autre à Oporto : ces tribunaux sont composés d'un chancelier et de dix juges; mais le tribunal suprême se nomme *la Meza desembargo do paço*, ou Table des affaires du palais. Cette chambre nomme les juges dans tous les districts royaux, les assesseurs des parlemens. Elle explique les anciennes lois, promulgue les nouvelles, et est chargée des affaires les plus importantes du royaume; de sorte que M. Linck n'hésite point à prononcer que la *meza*, l'intendant de la police, et les ministres sont les vrais souverains du pays.

Le nombre des avocats, des *escrivares* ou écrivains, est très-multiplié dans ce royaume; et l'on peut juger par là, dit M. Linck, que la justice y est mal administrée. Ces gens abusent, surtout envers les étrangers, de leur connoissance des formes judiciaires, et tombent sur ces malheureux comme sur une proie qui leur appartient.

La sévérité de l'inquisition, autrefois si redoutable

Pérou étoit facilitée par la Plata, les plus précieuses marchandises de la flotte passoient par

---

en Portugal, y est heureusement ralentie. Déjà en 1777 elle ne sévissoit plus que contre quelques juifs et quelques moines scandaleux, et même les punitions se réduisoient au fouet et au bannissement. Tout porte à croire que ce tribunal odieux sera anéanti comme il l'est aujourd'hui en Espagne.

Six provinces forment le royaume de Portugal. Celle d'entre Duero y Minho, ainsi nommée parce qu'elle est entre les rivières de Duero et de Minho, est petite; mais la fertilité de son sol lui procure une population plus considérable qu'on ne pourroit espérer de son peu d'étendue. M. Linck l'évalue à neuf cent mille ames : elle renferme plusieurs villes et plusieurs bourgs. *Guimaroens* en est une ville charmante, située dans une plaine fertile : elle a été la première résidence des rois du Portugal. Les rues de cette cité sont larges et plus propres que dans la plupart des villes de ce royaume. Ses maisons y sont enduites de plâtre et percées de fenêtres, chose assez rare dans les petites villes d'Espagne et du Portugal, où l'on n'en voit presque jamais dans les villages. Dans les environs de cette ville sont des bains d'eaux chaudes, dont les uns ont pris le nom de *guimaroens*, et les autres de *gerez*.

Oporto, la seconde ville du Portugal, est encore une ville très-importante de cette province. Elle est très-célèbre par son commerce prodigieux de vins, et entr'autres de celui d'Oporto, dont il se fait en Angle-

contrebande dans ces contrées, et ce seul commerce frauduleux valoit aux Portugais tous les

---

terre une consommation si considérable que la moitié des boutiques de la ville est occupée par des tonneliers. Oporto renferme trente mille ames. Les rues de cette ville sont si escarpées que les passans ont plutôt l'air de grimper que de marcher. Murphy a vu, à une lieue d'Oporto, un caravenserai : ce bâtiment, si usité dans l'orient, étoit construit en bois de chêne. Les habitans d'entre Duero et Minho sont généralement d'un beau sang : ils sont braves, robustes, plus endurcis aux travaux champêtres qu'aucun autre peuple du Midi. Leurs vallées, qui sont toutes arrosées par des ruisseaux, donnent le plus beau lin de l'Europe. La province de *Trazos-Montes*, qui a pris son nom de ce qu'elle est séparée de la précédente par des montagnes, est un pays aride, dépourvu de bois, et le plus montueux du Portugal : les chemins y sont affreux, l'agriculture presque nulle, excepté dans les vallées et sur les bords de quelques rivières. La troisième province, nommée *Beira*, est la plus étendue : on y trouve des plaines fertiles en olives, maïs et légumes, surtout aux environs de *Coïmbre*, ville de douze mille ames. L'huile qu'on récolte auprès de cette ville, est la plus estimée du Portugal. C'est dans une plaine de Beira qu'on planta les premiers orangers venus de la Chine. La belle *Inez de Castro*, épouse de Pierre le Cruel, résidoit à Coïmbre. Dans la province d'*Alentejo*, les orangers s'unissent aux châtaigniers sur un sol couvert de violettes. Le charmant rhododendron y ombrage

ans un million et demi de piastres : tout l'argent qu'ils possédoient venoit de là. La traite des

---

de toute part les ruisseaux. Cette province est encore remarquable par les antiquités romaines, un temple de Diane, qu'on voit auprès d'Evora, la principale de ses cités, et par la ville d'*Elvas*, la meilleure forteresse du royaume, et la première en venant de l'Espagne. La province des *Algarves*, pompeusement décorée du nom de royaume, est petite, mais très-fertile; les jonquilles, les jacinthes y sont très-multipliées dans les prairies. Ce pays est aussi intéressant relativement à la pêche du thon. La sixième enfin, celle de l'Estramadure portugaise, qui par cette dénomination se distingue de l'Estramadure espagnole, est la plus peuplée et la plus fertile de toutes. C'est dans l'Estramadure que se trouve Lisbonne. Cette capitale, bâtie sur le Tage, a un havre étendu et profond; mais l'entrée de son port est obstruée par une barre qu'on ne peut franchir qu'à l'aide des pilotes du pays. Lisbonne, située comme Rome sur sept collines, offre, quand on la voit de la mer, un amphithéâtre magnifique dont l'aspect en impose par les divers édifices de la ville, et par une chaîne de rochers suspendus de la manière la plus pittoresque. La vue de la mer, pour les habitans de Lisbonne, est également délicieuse. Murphy croit que cette ville renferme deux cent quarante mille ames. L'effroyable tremblement de terre de 1755 a produit à cette capitale le même effet de l'incendie de Londres en 1666. Il a occasionné l'embellissement de la ville; à des rues étroites,

nègres leur étoit encore un objet immense. On ne sauroit évaluer la perte que leur cause la suppression de cette branche de contrebande.

---

mal-saines, ont succédé des rues larges, bien percées, et deux vastes places. Le prince n'y a pas de palais : avant son départ pour le Brésil, il résidoit à *Belem*, situé à cinq milles de Lisbonne. Les promenades publiques de cette capitale sont agréables, mais les salles de spectacle médiocres. On remarque aux environs de Lisbonne le magnifique monastère de *Belem ;* et dans la vallée d'Alcantara, à un mille de la capitale, un aqueduc qui est un des plus superbes monumens de l'architecture moderne. L'air de Lisbonne est meilleur qu'en aucun endroit de l'Europe : la variété des fleurs qu'on y voit en tout tems, fait qu'il semble qu'on y est dans un printems perpétuel. Malheureusement on s'y endort sur un volcan.

L'endroit de Lisbonne, où le tremblement de terre de 1755 fit les plus grands ravages, repose sur un fonds de terres calcaires. Selon M. Linck, la cause de ces subversions ne peut exister qu'à une grande profondeur au dessous de ces terres. Il est aussi très-remarquable que la plupart de sources thermales que cette contrée renferme dans une plus grande profusion qu'aucun autre pays de l'Europe de la même étendue, sortent du granit qui compose les montagnes primitives. Le foyer qui échauffe ces sources, repose par conséquent dans le granit, ou peut-être même au dessous de ce minéral. Il n'est pas bien flatteur pour les habitans de cette ville de

Nous sortîmes de Rio-Janeiro le 15 juillet : nous eûmes des vents variables, grand frais et

---

savoir que le foyer de leurs sources thermales, des volcans, des tremblemens de terre, soit à une telle profondeur sous le sol de Lisbonne; car il en résulte nécessairement que les secousses, les explosions doivent produire des effets très-funestes et très-dévastateurs.... Selon le même voyageur, les rues de cette capitale sont infestées pendant le jour de chiens affamés qui inquiètent les passans; et la nuit, les bandits y commettent souvent leurs brigandages, parce que les rues n'y sont pas éclairées. On assure cependant aujourd'hui qu'on y fait des patrouilles pour arrêter les vagabonds, et que la police y est bien meilleure.

Les Portugais sont en général d'une petite taille : ils ont la peau moins blanche que les habitans du Nord, et les yeux noirs. M. Linck a remarqué que les personnes de distinction du pays avoient communément de l'embonpoint. Selon Cormartin, il est peu de peuples aussi laids que celui du Portugal, auquel il accorde d'ailleurs beaucoup de vivacité, et un grand penchant à la gaieté. Ceux des provinces du Midi ont paru à Cormartin, basanés, vindicatifs, bas, vains, railleurs, présomptueux, jaloux, ignorans : ceux des provinces du Nord sont beaucoup moins basanés, moins laids, plus lians dans la société, plus laborieux, plus braves, quoique plus asservis peut-être aux préjugés nationaux et religieux. Il convient aussi que les vices moraux qu'il reproche en

une mer grosse, qui nous firent perdre notre grand hunier. Le 25, il y eut une éclipse de

---

général aux Portugais du Midi, sont mêlés de plusieurs bonnes qualités; ils lui ont paru être amis généreux, fidèles, sobres, charitables, et attachés à leur patrie. Selon Murphy, le paysan, dans l'intérieur du pays, est bon, prévenant, honnête, affable et simple. S'il rencontre quelqu'un, il lui ôtera son chapeau, en lui disant : *Dieu vous conserve longtems.* La classe laborieuse du peuple est en général remplie de bonnes qualités, elle est très-attachée à ses enfans et à son pays. Les habitans des ports de mer se sont conservés moins purs, à cause de leurs relations habituelles avec les aventuriers de tous les pays. La journée de l'ouvrier se compte du lever du soleil à son coucher. Il lui est accordé dans l'intervalle une demi-heure pour déjeûner, et deux heures pour son dîner. Le dimanche, il s'amuse à pincer la guitare, ou il court à la fossa, espèce de danse comme le *valero* et le *fandango* des Espagnols. (*Voyez* tome V, page 189.) La consommation de la viande se trouve très-réduite en Portugal par la quantité de poissons frais et salés dont les marchés sont habituellement pourvus. Les Anglais y apportent de la morue de Terre-Neuve. Quant aux *fidalgos*, c'est à dire aux nobles qui n'ont pas le titre de duc ou de comte, Cormartin les juge peu favorablement : il prétend qu'ils sont orgueilleux, insolens, mal élevés, vivant dans la plus profonde ignorance, et ne sortant presque pas de leur pays pour aller visiter

soleil visible pour nous. J'avois pris à bord M. Verron, jeune astronome, venu de France

---

les autres peuples. Le Portugais n'aime pas la promenade, quoique le pays lui offre des sites charmans, surtout sur les bords du Tage.

Les Portugaises ont une belle carnation, les dents blanches, des yeux noirs pleins d'expression, les cheveux très-beaux et bien fournis; mais elles ont de vilaines jambes, et le pied mal fait. Aussi, pour dérober ce vice de conformation, on les voit assises quelquefois sur leurs talons, comme les femmes turques: leur démarche en général est lente, sans grace, et elles s'habillent d'une manière peu avantageuse: Murphy les dit chastes. Quant à la galanterie, elles l'emportent sur toutes les femmes de l'Europe: elles ont dans l'expression cette tendresse séduisante qui appelle et promet le plaisir: le tête-à-tête conduit presque infailliblement au succès; mais on n'obtient point ce rendez-vous sans peine, et surtout sans un grand danger. Le Portugais excessivement jaloux, attache toujours à la suite de sa femme une surveillante qui l'accompagne aux églises, aux spectacles, à la promenade; il faut gagner cette duegne à prix d'argent; et pour peu qu'on soit soupçonné par l'amant ou par le mari, on succombe tôt ou tard sous le poignard de l'un ou de l'autre. Comme les Portugais savent que c'est principalement aux églises que se donnent les rendez-vous, et que même les enfans qui servent la messe font souvent l'office de petits Mercures, en glissant des lettres d'amour, il

Gabriel Sculp.

1. Paysanne *d'Alentejo*, 2. Marchande de fruits *de Lisbonne*, 3. Femme *de Beira*.

RPJCB

sur l'Étoile, pour s'occuper des moyens de calculer les longitudes. Un nuage nous déroba le

---

est peu de maisons opulentes où il n'y ait une chapelle, afin de prévenir ces abus, et ôter à leurs femmes cette occasion de sortir. Tous les voyageurs représentent les Portugaises comme bonnes, obligeantes, affectueuses, mais ayant aussi, dans le cours de leurs intrigues, l'art de la dissimulation la plus profonde, adroitement déguisée sous les dehors de la candeur. Les plus belles personnes des deux sexes se trouvent dans la province d'Estramadure. Les dames d'un certain rang s'habillent à la française, mais leurs cheveux qui descendent sur leurs talons, sont relevés en un énorme catogan, où elles placent des diamans et des fleurs avec beaucoup d'art et de coquetterie. Les hommes sont vêtus à la française, ou au moins à l'européenne, mais ils s'enveloppent d'un grand manteau, et portent une épée d'une longueur démesurée. Il est bien rare de les voir aller au bain; aussi leur mal-propreté excessive contraste singulièrement avec la couleur tendre de leurs habits, et avec les riches galons dont ils les chamarrent. Les plus distingués d'entr'eux vivent beaucoup à Lisbonne et à Oporto, avec les Anglais, quoique tout étranger soit un hérétique à leurs yeux. A Lisbonne, le luxe consiste surtout dans un grand nombre de domestiques, parmi lesquels on remarque beaucoup de nègres.

Selon Murphy, la noblesse portugaise est économe sans être avare. Quoique ses possessions foncières

commencement de l'éclipse : nous revîmes le disque 25 minutes après, il avoit environ un

---

soient considérables, ses revenus sont médiocres. Mais si elle parvient à ne plus regarder l'agriculture comme une profession indigne d'elle, elle sera un jour la plus riche de l'Europe, d'après la vaste étendue de ses domaines. Elle est sobre, généreuse, fidelle à l'amitié, tendrement attachée à son pays, à ses enfans, dont le bonheur sert à composer le sien.

Le Portugais, avide de tout ce qui peut flatter les sens, se livre avec un vif emportement aux plaisirs de l'amour. La chaleur du climat, la nature des productions du sol produisent chez les jeunes gens des deux sexes une précocité dont ils abusent presque tous. Ces anticipations affoiblissent sans retour leur tempérament, et tarissent les sources de la vie ; elles influent sur leurs mœurs, sur leurs habitudes et sur leur santé. Il n'est point de peuple qui soit aussi maltraité de la maladie vénérienne que la nation portugaise. Le virus a même en Portugal des effets inconnus par-tout ailleurs. On a vu, selon Cormartin, des prostituées y donner la mort en quelques minutes à tous ceux qui les approchoient. Le venin est si subtil qu'on peut le comparer à la peste de la plus mauvaise qualité. Comme la médecine y est très-peu cultivée, le Portugais ignore l'art de se guérir : il végète avec ce fléau comme on vit avec la goutte. Heureusement pour lui, les chaleurs excessives et la transpiration continuelle en atténuent les fâcheux résultats. Il est rare qu'il parvienne à un âge très-

RPJCB

Gabriel Sculp.

La Danse du fandango.

doigt et demi d'éclipsé; d'autres nuages se succédèrent, et ne nous laissèrent voir le soleil que

---

avancé. La licence des chansons des Portugais, celle de leurs danses répondent à la corruption de leurs mœurs. En chantant, ils s'accompagnent de la guitare, qu'ils pincent avec grâce. Leur musique est vive et gaie : elle ne seroit pas sans attraits, si l'indécence des paroles n'étoit point révoltante. Les concerts sont le principal amusement des Portugais. C'est surtout dans la danse appelée la *fossa*, que se peint la corruption de ce peuple. Non seulement on l'exécute dans les rues des villes et dans les campagnes, mais même sur le théâtre de la Nation, avec une lubricité qui répugne aux étrangers. Ils savent si bien concilier ces excès révoltans avec leur dévotion prétendue, qu'ils laissent danser la fossa aux nègres devant les reliques de leurs saints, et devant les images de Jésus-Christ.

Les mariages y entraînent les plus grandes dépenses, et les classes les moins riches du peuple s'y ruinent souvent. Le lit nuptial est paré de la manière la plus somptueuse : il est garni d'étoffes d'or, d'argent, de soie, et jonché de fleurs. Les draps même sont bordés de dentelles les plus fines. Les femmes ne portent pas, comme les nôtres, les noms de leurs maris ; elles conservent celui qu'elles portoient étant filles. Les hommes sont distingués par leurs noms de baptême, tels que *Senhor Pedro*, M. Pierre.

Leurs spectacles sont mauvais : ils n'ont de sup-

dans des intervalles très-courts : nous ne pûmes conclure notre longitude de nos observations

---

portable que leurs petites pièces connues sous le nom d'intermèdes, ou opéras italiens, dont la composition est assez bonne : la musique en est pleine de goût, mais les acteurs détestables. Aucune femme n'y paroît sur la scène : leurs rôles sont joués par des castrats ou des jeunes gens; comme en Espagne, ils ont aussi leur fête appelée *des Taureaux*, qui n'est autre chose qu'un combat d'hommes choisis, contre des taureaux sauvages : ces fêtes s'exécutent avec une grande dépense.

Un académicien de Lisbonne porte la population du royaume de Portugal à trois millions et demi d'habitans; mais selon les voyageurs les plus accrédités, elle ne monte, pour les possessions en Europe, qu'à 2,225,000 ames, et pour les colonies de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, à 791,000. Le clergé y est aussi puissant que nombreux, puisqu'on en compte 200,000 en prêtres, moines ou religieuses : c'est la dixième partie de la population du royaume. Selon Cormartin, les moines y sont aussi ignorans que débauchés; il en est cependant qui mènent une vie exemplaire et édifiante. Murphy cite avec éloge les religieux qu'il a vu à Batalha, et M. Linck a été enchanté aussi des habitans du monastère de Bassano, situé sur le revers de l'une des montagnes les plus élevées du Minho. Ce couvent est habité par des carmes qui y mènent une vie très-rigoureuse : ils consacrent plusieurs heures du jour et de la nuit

interrompues. Le 26, nous trouvâmes fond, et deux jours après nous découvrîmes les Castilles;

à la prière dans leurs cellules, ou au chant dans le chœur. Jamais ils ne mangent de viande. Il ne leur est permis de parler que tous les quinze jours, le soir, et en se promenant. Plusieurs croix annoncent d'abord le voisinage de cette maison de retraite. La porte du mur d'enceinte n'est décorée que des images lugubres et des attributs funèbres de la mort. Des crânes, des ossemens figurés par des pierres noires et blanches incrustées, l'entourent. L'étranger, préparé par cet aspect sinistre à de sombres tableaux, est agréablement surpris de se trouver à l'ombre d'une forêt épaisse qui environne le couvent. Un beau gazon couvre le sol de ce lieu champêtre, une mousse verdoyante y pare le tronc des arbres ; des ruisseaux sortant des rochers, après avoir promené leurs eaux et fait mille détours dans le bois, disparoissent sous des touffes de broussailles. Des majestueux cyprès groupés d'une manière pittoresque, des pins maritimes d'une élévation étonnante, d'antiques chênes couronnés de lierre, dont les troncs subsistent depuis plusieurs siècles, forment cette forêt sacrée.

Là où le paysan du Portugal est propriétaire, il est aisé; mais, dans les grandes possessions de la noblesse et des moines, les terres y sont affermées à très-haut prix, et difficilement le fermier peut payer son bail. La population n'étant pas considérable, les paysans s'assistent mutuellement pour lever

c'est une partie de la côte médiocrement élevée, et qu'on voit à dix ou douze lieues en mer. Le

---

la récolte. Autrefois les Portugais semoient du blé sur les côteaux, et réservoient les plaines pour les pâturages; alors le Portugal exportoit du blé, et avoit des bestiaux nombreux. Aujourd'hui, beaucoup de côteaux restent en friche, et le maïs occupant les plaines, la disette des fourrages a causé une diminution sensible dans les bestiaux. Le froment se cultive au nord du royaume, le maïs au midi. Ce pays, selon Murphy, étoit jadis le grenier de l'Europe. Aujourd'hui, les environs très-peuplés de Lisbonne, communiquant d'ailleurs difficilement avec les provinces de l'intérieur, sont obligés de tirer leur blé de l'Etranger.

La décadence de l'agriculture et des arts chez les Portugais, remonte à leur assurance de vendre avec avantage quelques vins à l'Angleterre; et en effet, il y a des années où ils lui ont vendu jusqu'à trente mille pipes de vin d'Oporto. En 1703, époque du traité de commerce entre le Portugal et les Anglais, plusieurs propriétaires portugais convertirent en vignes leurs terres labourables. Cette opération ruineuse qui les a privés de leurs blés, a eu la plus funeste influence sur leur prospérité; depuis ce malheureux traité, tout a tourné constamment à l'avantage des Anglais. Qu'importe à la Grande-Bretagne que ses alliés périssent, que le Continent soit anéanti, pourvu que son île subsiste, et que son commerce prospère.

lendemain nous entrâmes dans la Plata; nous ne mouillâmes dans la rade de Monte-Video que

---

A cette cause de la dépopulation du Portugal, il faut ajouter encore une dégradation très-sensible par le mélange des races. Le grand nombre de nègres, de métis, de créoles, répandus surtout à Lisbonne, abâtardit singulièrement celle des vrais Portugais; aussi sont-ils bien différens aujourd'hui de leurs ancêtres. On a de la peine à y retrouver ces héros qui, sous l'immortel prince Henri Ier, et du tems de Jean II, découvrirent Madère, doublèrent ensuite le cap des Tempêtes, et errant sans cesse sur les mers, cherchoient pour ainsi dire à reculer les bornes de l'Univers.

Leurs monnoies d'or et d'argent sont mal frappées; la portugaise vaut environ 45 liv. de France, la cruzade ou creuzade 2 liv. 10 sous; leurs diamans, leurs pierres précieuses sont grossièrement taillés. Les ouvrages d'orfévrerie si multipliés dans leurs églises, ne sont pas mieux traités : pour l'horlogerie, les Portugais sont absolument à la merci des Anglais, ceux-ci ont été jusque vers l'an 1806 maîtres de tout le commerce du royaume; ils ont eu son or, ses diamans et ses productions coloniales : ils se sont même insensiblement emparés du commerce de Madère, île importante par la quantité de ses vins exquis, par la cire, les fruits et la gomme qu'elle produit en abondance : les meilleures maisons de commerce dans les villes du Portugal, appartiennent à des Anglais, qui leur fournissent jusqu'à leurs fusils. La fabrique de verres

le 31. La flûte l'Étoile nous avoit retardé, parce qu'elle faisoit sept pouces d'eau toutes les heures, et n'osoit forcer de voiles.

---

de toute espèce et d'une excellente qualité, qu'on trouve à quelques lieues de Lisbonne, a été établie et dirigée par un insulaire de cette nation. Cormartin prétend cependant que depuis quelques années, les Portugais ont essayé de fondre eux-mêmes des canons et des mortiers, et qu'ils y ont bien réussi. Ils ont eu aussi un sculpteur auquel on doit la belle statue en bronze de leur roi Joseph Ier. Le modèle en est fait par *Joachim Machado de Castro*, sous le ministère de *Pombal*, et a été coulé par *Barthelemi de Costa*, portugais. Selon l'architecte Murphi qui a vu cette statue en 1790, elle est d'une belle exécution dans toutes ses parties. Ils sont restés bien au dessous des Espagnols, dans la peinture. Vers la fin du 17e siècle ils pouvoient citer quelques peintres habiles, mais qui n'ont pas laissé de successeurs. On y voit quelques fabriques de draps grossiers, une mauvaise papeterie; ils tirent de la Hollande la plus grande partie de leur papier; mais leurs teintures, celle même de couleur écarlate, ont parfaitement réussi. L'équitation y est portée à un certain degré de perfection, non qu'il y ait des professeurs dans ce genre, mais parce que chaque seigneur a chez lui un manége particulier, où le père, les enfans et jusqu'aux domestiques, s'exercent à monter à cheval. L'art des jardins y est porté assez loin, surtout aux environs de Lisbonne; cela tient à la

Nous apprîmes en arrivant qu'on avoit reçu ordre d'arrêter tous les jésuites; que l'ordre avoit

---

passion des Portugais pour les agrémens de la campagne, dont le goût a singulièrement multiplié les maisons de plaisance.

Il n'en est pas de même du goût des sciences : on y ignore l'art de l'inspirer, malgré quelques établissemens publics créés pour cela à Lisbonne. On s'y occupe cependant aujourd'hui un peu davantage de l'Histoire Naturelle. On voit dans cette capitale, à côté du Cabinet Royal, un jardin de botanique supérieurement situé : il domine la ville, la mer et la rivière. M. Linck y a vu cultiver plusieurs arbres à épices, déstinés à être naturalisés au Brésil. On y plante aussi tous les végétaux offerts par le hasard, et on en confie le soin au climat très-favorable aux plantes. L'université de Coïmbre, école la plus célèbre du Portugal, possède trente-neuf chaires et autant de professeurs, mais cela ne suffit pas : les sciences ne peuvent prospérer sans le bon esprit de les encourager, et sans la juste appréciation du mérite de ceux qui s'y livrent. Le jardin des plantes de Coïmbre n'est pas vaste, mais tout y est soigné et classé selon le systême de Linneus. De tous les genres de littérature celui où les Portugais ont le mieux réussi, est l'Histoire. On cite avec éloge *Jean de Baros*, *Louis de Souha*, *Bernardo Brito*, *Mascarenhas*, le comte *Dériceira*, *Manuel de Faria y Sousa*, et surtout *Jérome Osorio*. Vasco de Gama, Magellan se sont illustrés par leurs découvertes; la réputation du

été exécuté sans trouble ni résistance, et que ces religieux supportoient leur disgrace avec sagesse et résignation. Nous nous logeâmes à Monte-Video; nous y établîmes nos ouvriers et y élevâmes un hôpital, parce que nous devions rester dans ce lieu jusqu'après la révolution de l'équinoxe. J'allai aussi à Buenos-Aires pour y régler tout ce qui concernoit nos vivres : j'eus pour mes provisions les plus grandes facilités du gouverneur, et bientôt je reçus deux goélettes chargées de biscuit et de farine; mais, durant la nuit, le Saint-Fernand, vaisseau de registre, chassa sur ses ancres, et tomba sur l'Étoile, à laquelle du premier choc il rompit le mât de beaupré : sa poulaine et ses écharpes furent ensuite emportées, et elle fut heureuse de pouvoir s'en échapper

---

Camoens a franchi les bornes de sa patrie; il étoit né à Lisbonne. L'académie des sciences, créée dans cette capitale, ne néglige aucun moyen pour tirer ses compatriotes de leur engourdissement. Tous les livres scientifiques sont même imprimés aux frais du Gouvernement, le nombre des amateurs étant trop petit pour qu'un libraire ose en faire les frais d'impression; mais la lumière ne commence à éclairer qu'une certaine classe de la nation, le reste languit encore dans les ténèbres. C'est sur la route de Lisbonne à Coïmbre, que se trouvent les bains très-fréquentés de *Caldas*.

avec ces avaries, malgré le vent et l'obscurité. Sa voie d'eau en fut augmentée; il fallut la conduire à la Encenada de Baragan pour la décharger et la réparer: j'obtins du gouverneur les matériaux nécessaires. J'y conduisis moi-même la flûte sans avoir de pilote, et beaucoup mieux que les pilotes n'y conduisoient les vaisseaux espagnols, parce qu'ils sont ignorans.

Je trouvai divers vaisseaux, et entr'autres l'Andalous, qui se préparoit à porter des missionnaires et des présens aux habitans de la terre de Feu; le roi d'Espagne voulant leur témoigner sa reconnoissance des services qu'ils avoient rendus aux Espagnols du navire la Conception, qui avoit péri sur leurs côtes en 1765.

Je trouvai à Baragan une partie des bois qui nous étoient nécessaires, déjà rassemblés. D'ailleurs, on ne trouvoit dans ce lieu aucune espèce de ressource, et j'y remarquai bien des causes de lenteur. Ce n'est qu'une mauvaise baie, formée par l'embouchure d'une petite rivière: elle peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit qui se comble tous les jours, et où peuvent entrer les vaisseaux qui ne tirent que douze pieds: dans tout le reste, il n'y a pas six pouces d'eau en basse marée, qui y est haute ou basse selon les vents qui y règnent, et par là le débarquement

des chaloupes y éprouve les plus grandes difficultés. Il n'y a nul magasin à terre; on n'y voit que des chaumières construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brut, habitées par des hommes misérables. Les bâtimens qui tirent trop d'eau pour entrer ici, mouillent à la pointe de Lara, qui en est à une lieue et demie, où ils sont exposés à tous les vents; mais un fond sûr leur permet d'y passer l'hiver, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités. Il fallut décharger la flûte pour la radouber. A mesure qu'elle s'allégeoit, l'eau y devenoit moins abondante; et lorsqu'elle ne tira plus que huit pieds d'eau, elle n'y pénétra plus. On reconnut bientôt que le mal venoit de ce que la couture des barbes du navire étoit absolument sans étoupe dans une longueur de quatre pieds et demi, et de deux trous de tarrière dont les chevilles n'avoient point été posées : tout ayant été promptement réparé, la flûte récalfatée, nous y embarquâmes le bois, les farines, le biscuit et les différentes provisions qui nous étoient nécessaires.

Avant de partir nous-mêmes, nous vîmes partir la Vénus, chargée de cuirs et de deux cent cinquante jésuites, et quelques autres navires : nous y en vîmes arriver aussi, et parmi eux le Saint-Michel, qui, chargé pour Lima, avoit lutté en

vain pendant quarante-cinq jours contre les vents pour doubler le cap Horn. Trente-neuf hommes de son équipage étoient morts, et tout le reste malade du scorbut : il n'avoit plus que trois matelots et trois officiers en état d'agir; il fallut l'aider pour le faire entrer dans le port de Monte-Video : il y avoit sept mois qu'il avoit quitté Cadix.

Nous ne parlerons point ici au long de l'expulsion des jésuites, enviés, craints et haïs, parce qu'on leur croyoit plus de richesses et de pouvoir qu'ils n'en avoient en effet, et dont on n'eut pas de peine à renverser l'empire dans le Paraguai, parce qu'ils avoient voulu le gouverner comme une communauté monastique : il n'est plus personne qui l'ignore.

Le 31 octobre, nous sortîmes de la Encenada pour nous rendre à Monte-Video, où nous ne jetâmes l'ancre que le 3 novembre, parce que la navigation entre ces ports est dangereuse, et parce qu'il y a beaucoup de bas-fonds et point de balises pour diriger les vaisseaux. Nous y perdîmes trois hommes; notre chaloupe, engagée sous le navire qui viroit de bord, coula bas; et de cinq hommes qui s'y trouvoient, nous n'en pûmes sauver que deux. Nous vîmes aussi avec chagrin que, dès que l'Étoile enfonça de treize pieds, elle recommença à faire de l'eau; ce qui nous fit

craindre que le défaut réparé dans une de ses parties, ne fût général.

Nous employâmes encore quelques jours à réparer la Boudeuse, et à y charger toutes les provisions qu'elle pouvoit contenir, à raccommoder la chaloupe de l'Etoile, et à faire couper de l'herbe pour nos bestiaux. Nous prîmes encore soixante quintaux de farine qui venoient d'arriver dans une goélette. Nous avions ainsi des vivres pour dix mois; les équipages jouissoient de la meilleure santé; ils s'étoient rétablis par une bonne nourriture et par le séjour à terre, où le tiers des matelots se couchoit toujours alternativement. Je laissai dans ce lieu le pilote, le charpentier, l'armurier et un officier de mon vaisseau, parce que leur âge et des infirmités incurables ne leur permettoient pas d'entreprendre un si long voyage. Il y déserta aussi douze soldats ou matelots des deux navires; j'avois réparé cette perte aux îles Malouines, sans cependant la prévoir encore; de sorte qu'après un an de courses, nos vaisseaux avoient autant de monde que lorsque nous sortîmes d'Europe.

Nous partîmes de Monte-Video le 14 novembre, par un vent frais; nous vîmes la terre jusqu'au coucher du soleil : le fond avoit continuellement augmenté. Le 16, nous eûmes des vents contraires et une mer agitée. Le 22, nous

reçûmes un coup de vent, accompagné de rafales qui durèrent toute la nuit : la mer étoit affreuse, l'Étoile eut sa vergue du petit hunier et quatre de ses chaînes de haubans rompues; et sur le signal d'incommodité qu'elle fit, nous l'attendîmes. Tous nos animaux vivans embarqués à Monte-Video, étoient morts, excepté deux bœufs, et nous ne pouvions prévoir en quel lieu nous pourrions réparer cette perte.

Nous eûmes ensuite des vents variables, et des courans rapides qui nous portoient au midi, et ne diminuèrent qu'au 45° de latitude où ils devinrent insensibles. Nous ne trouvions plus de fond. Le 27, nous estimions être à trente-cinq lieues des Patagons, et nous trouvâmes fond à soixante-dix brasses : il ne fut que de quarante, lorsque plusieurs jours après nous découvrîmes le cap des Vierges. Je ne voulus approcher de la terre que sous le 49° de latitude, à cause d'un écueil où la mer se brisoit.

Nous fûmes favorisés par le vent pendant les deux premiers jours de décembre; mais le vent étoit fort, la mer agitée, le tems obscur, et nous n'osions mettre toutes nos voiles que pendant le jour. Nous vîmes des damiers, des quebrantahuessos et des alcions; ces derniers nous inquiétèrent, parce qu'ils ne se voient pas par des beaux tems. Nous vîmes aussi des baleines, des

veaux marins, des pingoins, et deux oiseaux blancs, semblables à de gros pigeons, qui se perchèrent sur nos vergues. Ce fut le 2 décembre après midi, que nous découvrîmes le cap des Vierges, situé sous le 52° 23′ de latitude et le 309° 34′ 40″ de longitude; la terre de Feu se montra bientôt après : les vents nous contrarièrent sans cesse pour entrer dans le détroit; tantôt ils nous forçoient de louvoyer, tantôt ils nous abandonnoient au milieu des houles : les côtes se chargeoient de brouillards, et disparoissoient à nos yeux : puis un éclairci nous montrant le détroit, nous y tendions, lorsque le vent devenant contraire, nous forçoit de mettre à la cape. Notre voile de misaine fut déchirée : tantôt nous trouvions un fond de gravier, tantôt un sable fin ou vaseux; celui-ci nous annonçoit que nous étions voisins du Continent; celui-là que nous l'étions de la terre de Feu.

Enfin, un vent plus favorable, un ciel plus serein nous fit entrer dans ce détroit fameux. Le cap des Vierges nous parut une terre unie, d'une hauteur médiocre, coupée à pic à son extrémité. A peine l'eûmes-nous passé, que le vent se renforça, et qu'un tems couvert nous menaça d'un orage. Cette crainte nous fit approcher du bord. Nous reconnûmes le soir le cap de Possession; c'est la première terre avancée

depuis l'entrée du détroit : il ferme la baie de son nom, qui est fort vaste. Nous évitions de nous éloigner de plus de trois lieues de la côte du Continent, et nous sondions toujours : nous avancions avec beaucoup de lenteur, les marées nous aidoient pendant quelques heures, et bientôt après elles nous faisoient perdre ce qu'elles nous avoient donné. Le 7, nous vîmes le cap Orange, situé dans la terre de Feu, remarquable par un mondrain élevé, et coupé du côté de la mer : il forme le premier goulet ; sa pointe est dangereuse par des rocs qui s'étendent au loin. Nous étions enfin parvenus à l'entrée du premier goulet, quand la marée nous en repoussa, quoique nos voiles fussent enflées par un vent très-favorable. En vain nous voulûmes lutter, il fallut rétrograder, et chercher un mouillage : long-tems nous ne trouvâmes qu'un fond de rocs et de cailloux ; enfin, à deux lieues de terre nous jetâmes l'ancre. Cette baie de Possession est ouverte à tous les vents, et n'a que de mauvais mouillages : au fond est un mondrain assez grand, entouré de quatre plus petits et plus aigus. Nous les appelâmes *le père et les quatre fils d'Aimon*. C'est sans doute ce que les Anglais appellent *les Oreilles-d'Ane*.

Nous fîmes de plus heureux efforts le lendemain : nous passâmes le goulet malgré un

vent violent; il a trois lieues de long, sur moins de la moitié de large. Nous avions vu la nuit, des feux allumés par les Patagons, et le matin nous vîmes sur une hauteur le pavillon blanc que l'Etoile avoit laissé en 1766 à la peuplade de la baie Boucault, en signe d'alliance. Cette vue nous fit plaisir, et nous y répondîmes en virant celui de nos vaisseaux : le soin qu'ils ont pris de le conserver, annonce des hommes bons et reconnoissans.

Lorsque nous fûmes dans le goulet, nous aperçûmes distinctement sur la terre de Feu une vingtaine d'hommes couverts de peaux, qui couroient à toutes jambes le long de la côte, et qui paroissoient nous faire des signes avec la main, comme s'ils eussent désiré que nous allassions à eux. Les Espagnols nous avoient dit que ces peuples n'étoient point barbares; c'étoient eux qui avoient accueilli l'équipage de la Conception, et lui avoient aidé à sauver une partie de ses marchandises; mais nous ne pouvions nous arrêter. Sortis du goulet, nous allions à toutes voiles : le vent souffloit du midi, la marée nous portoit vers le couchant, et nous en profitâmes; mais quand l'un et l'autre nous manquèrent, nous mouillâmes; c'étoit dans la baie Boucault.

Dès que nous eûmes mouillé, nous descendîmes dans les canots des deux vaisseaux au

nombre de dix officiers, et nous vînmes à terre au fond de la baie. A peine étions-nous sur le rivage, que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval. Ils en descendirent à cinquante pas, et accoururent au devant de nous en criant, *chaoua !* Ils nous tendirent les mains, et les appuyoient contre les nôtres, nous serroient dans leurs bras en répétant *chaoua*, et nous le disions comme eux. Ils étoient joyeux de notre arrivée : deux trembloient en nous abordant ; mais bientôt ils se rassurèrent. Nous leur distribuâmes des galettes et du pain frais, qu'ils mangèrent avec avidité : leur nombre augmentoit ; bientôt j'en pus compter une trentaine, parmi lesquels étoit un enfant de huit à dix ans : tous vinrent à nous avec confiance, et nous firent les mêmes amitiés. Ils paroissoient connoître nos fusils ; ils étoient attentifs à ce qui pouvoit nous plaire. M. Comerson cueilloit des plantes, et ils se hâtèrent de lui en apporter ; l'un d'eux voyant le chevalier de Bouchage en ramasser, lui montra un de ses yeux malades pour lui demander quelque plante qui pût le guérir. Ils ont donc quelques idées des vertus des simples.

Nous échangeâmes des bagatelles contre des peaux de lamas et de vigognes : ils aimoient tout ce qui avoit la couleur rouge ; ils nous deman-

doient du tabac à fumer : à chaque chose qu'on leur donnoit, le cri *chaoua* recommençoit. Nous donnâmes à chacun une gorgée d'eau de vie, et dès qu'ils l'eurent avalée, ils se frappoient la gorge, et poussoient un son tremblant et inarticulé, qu'ils terminoient par un roulement avec les lèvres.

Cependant le jour s'avançoit, et nous nous disposâmes à partir; ils le virent, et nous firent signe d'attendre. Nous leur dîmes que nous reviendrions le lendemain; mais il nous sembla qu'ils auroient mieux aimé que nous couchassions à terre. Enfin, ils nous accompagnèrent au bord de la mer, et l'un d'eux chantoit pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus longtems. Arrivés à nos canots, ils saisissoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille; on l'aperçut, et il la rendit sans résistance. Leur troupe grossit encore, et nous en vîmes accourir à toutes brides. En nous séparant, nous entonnâmes un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Ces hommes sont d'une belle taille; aucun n'étoit au dessous de cinq pieds et cinq à six pouces, plusieurs avoient six pieds : ils ont une carrure énorme, des membres épais, et une grosse tête; ils sont robustes et bien nourris : leurs nerfs

sont tendus, leur chair est ferme et soutenue; leur figure n'est ni rude ni désagréable, et plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond et un peu plat; leurs yeux sont vifs, leurs dents blanches et larges; leurs longs cheveux noirs sont attachés au sommet de la tête : quelques-uns ont des moustaches plus longues que fournies; leur teint est bronzé : il en est qui ont les joues peintes en rouge; leur langue est douce, et rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons vu aucune de leurs femmes.

Un simple drague ou petit tablier de cuir leur couvre les parties naturelles : un grand manteau de peaux de guanaques ou de sourillos tient sur leur corps, attaché à une ceinture, et descend jusqu'aux talons ; ordinairement ils laissent tomber en arrière la partie qui devroit être destinée à couvrir leurs épaules. L'habitude les a endurcis au froid rigoureux de ces climats : ils ont des bottines de cuir de cheval ouvertes par derrière, et deux ou trois avoient autour du jarret un cercle de cuivre, large d'environ deux pouces.

Nous ne leur avons vu d'armes que des cailloux ronds, attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné. Ils avoient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame étoit épaisse de dix-huit lignes, et de fabrique anglaise : ils les

avoient reçus du commodore Byron. Leurs chevaux, petits et maigres, étoient sellés et bridés, à la manière des habitans des bords de la Plata. L'un d'eux avoit un harnois espagnol. Leur nourriture principale paroît être la moëlle et la chair des guanaques et des vigognes; plusieurs en avoient des morceaux attachés à leur selle, et en mangeoient des morceaux crus : ils avoient avec eux des chiens petits et vilains, qui, ainsi que leurs chevaux, boivent les eaux de la mer.

Aucun d'eux ne paroissoit avoir de supériorité sur les autres; ils n'ont pas de déférence, même pour les vieillards. Errans dans leurs immenses plaines, sans cesse à cheval, hommes, femmes, enfans, ils suivent le gibier dont elles sont couvertes, et pillent quelquefois les caravanes des voyageurs.

Le terrain où nous débarquâmes est fort sec, et l'on y retrouve les mêmes plantes qu'aux Malouines. Ses bords sont couverts des mêmes goémons, des mêmes coquilles; on n'y voit que des broussailles : le flot y porte vers le levant. Le 9, nous mîmes à la voile; mais les vents ne nous secondèrent que pour faire une lieue, et ne nous permirent pas de descendre sur la côte : nous voyions la troupe des Patagons rassemblée, et il nous sembla qu'ils avoient élevé des huttes; ils alloient, et venoient sans cesse de ce lieu à

un

un autre plus éloigné : nous regrettâmes de ne pouvoir leur porter ce que nous leur avions promis; car on les contente à peu de frais. Le vent ayant changé, nous déployâmes nos voiles; mais nous ne pûmes retirer notre ancre, et nous la perdîmes : la marée nous fut d'abord contraire, puis elle nous favorisa, et nous passâmes le second goulet. Le vent devenant plus violent, il nous poussa rapidement au mouillage, situé au nord de l'île de Sainte-Elisabeth. Nous y débarquâmes. Ses côtes sont élevées et à pic, excepté vers le midi, où elles s'abaissent; mais on y peut aborder par-tout, parce qu'une petite plage l'entoure. Le sol en est sec, et l'on n'y voit qu'un étang d'eau saumâtre : il en est d'autres qui sont desséchés; en quelques endroits la terre est couverte d'une croûte de sel. Nous y avons vu des outardes très-farouches : on n'y trouve de bois qu'une petite bruyère. Un chien mort, des traces de feu, et les débris d'un repas de coquillages nous prouvèrent que les Indiens y viennent quelquefois.

Nous remîmes à la voile le 13, par un vent très-fort qui souffloit par rafales : la marée portoit au midi; nous approchâmes du cap Noir, où la terre commence à se couvrir de bois, et le coup d'œil en est plus agréable. Le vent s'étant calmé, nous suivîmes la côte à une lieue de dis-

tance par un tems clair et serein. Nous espérions doubler le cap Rond; le vent changea, le ciel s'obscurcit, la pluie, la grêle tombèrent, et nos espérances furent détruites; telle est la nature de ce climat : les variations y sont si promptes, qu'il est impossible de prévoir leurs dangereuses révolutions. Notre voile fut déchirée : nous louvoyâmes pour atteindre le port Famine, qui étoit à une lieue de nous; mais, après avoir lutté contre les vents et le courant pendant neuf heures, nous nous trouvâmes reculés de trois lieues, et il fallut chercher le long de la côte un abri devenu nécessaire : nous avançâmes, la sonde à la main, vers une baie peu enfoncée, et ouverte au levant; le fond y est bon, et a la profondeur de six à huit brasses jusqu'à un cable, de la mer. Les vents impétueux du couchant n'y peuvent venir que par dessus la côte, qui est élevée : deux rivières, dont l'eau est bonne à cinq cents pas au dessus de leur embouchure, viennent s'y rendre; autour est une prairie, derrière sont des bois qui s'élèvent en amphithéâtre; mais le pays nous parut dénué d'animaux : nous n'y avons vu que des bécassines, des sarcelles, des canards, des outardes, des perruches, mais toutes en petit nombre. Telle est la baie que je nommai *Duclos*, du nom de mon capitaine en second.

A l'embouchure d'une des rivières, nous

trouvâmes sept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelacées, et ayant la forme d'un four; elles paroissoient récemment construites, et leur sol étoit couvert de coquilles calcinées, de moules et de lépas : plus haut, nous vîmes encore des traces d'hommes.

Les marées sont ici très-irrégulières. Vers la nuit, les nuages parurent nous annoncer un tems favorable, et nous mîmes à la voile. Nous passâmes le cap Sainte-Anne, uni, d'une hauteur médiocre; il couvre une baie profonde à laquelle le malheureux fort de Philippeville fit donner le nom de *Port-Famine*. Le cap Rond est une terre élevée et remarquable. Ici les côtes du Continent sont par-tout boisées; celles de la terre de Feu sont hachées de détroits, ont un aspect horrible, et sont hérissées de montagnes dont la neige bleue paroît aussi ancienne que le Monde.

Entre le cap Rond et le cap Froward on voit quatre baies, dont deux sont séparées par un cap élevé de plus de cent cinquante pieds au dessus de la mer, et composé en entier de couches de coquilles pétrifiées : à son pied on ne trouve pas de fond avec une sonde de cent brasses.

Le calme nous ayant surpris, j'allai en canot visiter les environs du cap Froward : il est la pointe la plus méridionale du Continent; il pré-

sente deux têtes éloignées de trois quarts de lieues, et l'orientale est la plus élevée : entr'elles est une petite baie, embellie par un gros ruisseau : il n'y a du fond que là : tout le cap est un rocher vif et taillé à pic : sa cime est couverte de neige ; quelques arbres sortent des crevasses du roc : nous fimes retentir ses antres du cri de *vive le Roi!*

Revenus à bord, nous cherchâmes la baie Française, et nous y vînmes jeter l'ancre : c'est ici que je résolus de faire notre provision de bois et d'eau ; le vent souffla ; et faisant sans cesse tourner le vaisseau, nous fit passer la nuit dans une appréhension continuelle. J'envoyai sonder l'entrée de la rivière de Gennes, et j'appris qu'on n'y pouvoit entrer sans danger que dans le tems de la haute mer. Cette difficulté me fit résoudre à passer dans une petite baie plus à l'orient, où j'avois chargé du bois pour les Malouines, et à laquelle j'avois donné mon nom. Nous nous y rendîmes. Elle est longue de deux cents toises, et large de cinquante ; de hautes montagnes l'environnent, la défendent de tous les vents, et la mer y est calme comme dans un bassin : au devant est *l'îlot de l'Observatoire*, qui est escarpé. Auprès du ruisseau de la baie, nous trouvâmes deux cabanes de branchages qui paroissoient abandonnées depuis long-tems. En 1765, j'y avois fait

construire une cabane d'écorce, où j'avois mis un pavillon et des présens : tout avoit disparu.

Le 18, j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs et des effets qu'il falloit y descendre : on répara, on soufra toutes les futailles, on disposa des mares pour les lavandiers, on échoua la chaloupe pour la radouber. Nous passâmes le reste du mois à couper du bois et scier des planches, et tout y facilitoit cet ouvrage; les chemins étoient tracés dans la forêt, et il y avoit déjà plus d'arbres abattus qu'il ne nous en falloit : c'étoit l'Aigle qui nous avoit facilité l'ouvrage en 1765. Nous y montâmes dix-huit canons. L'Étoile étancha sa voie d'eau, et ce fut un grand soulagement pour son équipage, que le travail de la pompe écrasoit.

Verron avoit en vain établi des instrumens sur l'îlot de l'Observatoire; en vain il y passoit les nuits, le ciel se refusa aux observations. C'étoient les premiers jours d'été pour ces climats, et le thermomètre y varioit entre 12 et 5. M. de Commerson parcouroit ce terrain âpre pour y chercher des plantes avec le prince de Nassau, qui s'étoit embarqué avec nous, et il enrichit ses cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues et intéressantes. La chasse et la pêche y étoient moins heureuses : on y tua cependant un renard semblable à ceux d'Europe.

Je voulus visiter les terres de Feu, et je partis par le plus beau tems du monde, accompagné de MM. de Bournans et de Bouchage; mais bientôt le vent s'éleva avec violence. Nous luttâmes pendant trois heures, et gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite rivière, dans une anse protégée par la tête orientale du cap Froward. Nous comptions que le mauvais tems ne seroit pas de durée, et cette espérance qui nous fit négliger des précautions, nous nuisit. Il fallut construire une cabane de branches d'arbres où nous ne pûmes tenir, le froid et l'humidité nous en chassèrent; nous fîmes un grand feu pour nous réchauffer, et la voile du canot nous sauva une partie de la pluie. La nuit fut affreuse, le vent, la pluie redoublèrent; nous revînmes au point du jour, et ce fut un bonheur pour nous; car il y eut pendant deux jours une tempête décidée, et la neige recouvroit toutes les montagnes. Cependant le soleil étoit près de dix-huit heures sur l'horizon.

Je fus plus heureux quelques jours après : nous parvînmes à la terre de Feu, et descendîmes à l'embouchure d'une petite rivière dans une mauvaise anse de sable, à cinq lieues de distance de la baie Française : nous dînâmes sur ses bords, dans un assez joli bosquet qui couvroit de son ombre plusieurs cabanes sauvages.

Après midi, nous suivîmes la côte, malgré une mer houleuse, et trouvâmes un grand enfoncement dont nous n'apercevions pas la fin : son ouverture, d'environ deux lieues, est coupée par une île fort élevée. Les baleines et les grosses houles nous firent soupçonner que c'étoit un détroit qui pouvoit conduire près du cap Horn. Nous y vîmes des feux, et bientôt après des sauvages : c'étoit la même horde que j'avois vue dans mon premier voyage dans le détroit; nous les avions nommés *Pecherais*, parce que c'étoit le mot qu'ils répétoient en nous abordant; mais le jour prêt à finir, ne nous permit pas de rester avec eux. Ils étoient au nombre de quarante, hommes, femmes, enfans, et avoient dix à douze canots. Nous vînmes passer la nuit au bord d'une rivière considérable, où nous fîmes grand feu, et où nos voiles nous servirent de tentes : la nuit fut belle. Le lendemain, nous vîmes que l'enfoncement où nous nous trouvions étoit un vrai port. Le fond en est bon, la profondeur de l'eau y varie entre douze et quarante brasses : on y est à l'abri de tous les vents dangereux; sa pointe orientale est marquée par un gros morne, et l'occidentale par un îlot : on entre de la baie dans le port par un passage étroit; c'est un endroit excellent pour faire du bois, de l'eau, et même pour caréner; nous l'appelâmes *Beau-Bassin*.

Je sortis de là pour visiter les lieux situés au couchant. Je visitai une île où des sauvages étoient à la pêche; et suivant la côte, j'arrivai vers la nuit dans une baie excellente pour trois ou quatre navires, et que je nommai *baie de la Cormorandérie*, à cause d'une roche apparente qui en est à un mille. C'est là que nous passâmes la nuit.

Nous en sortîmes à la pointe du jour, passâmes entre deux îles de grandeur égale, que je nommai *les Deux-Sœurs :* plus loin est une montagne que nous nommâmes *Pain-de-Sucre.* Au delà est une baie, avec un port superbe dans le fond : une chute d'eau remarquable nous lui fit donner le nom de *port de la Cascade;* la sûreté, la commodité de l'ancrage, la facilité d'y faire du bois et de l'eau, y sont entières. La cascade est formée par une petite rivière qui serpente entre des montagnes élevées; sa chute est de cinquante à soixante toises; le terrain y est entremêlé de bosquets et de petites plaines couvertes d'une petite mousse courte et spongieuse : on n'y voit point de traces d'hommes. Toute cette partie de la terre de Feu, depuis l'île Sainte-Elisabeth, ne paroît être qu'un amas informe de grosses îles inégales, élevées, montueuses, dont les sommets sont toujours couverts de neige. Les arbres et les plantes y sont les mêmes que sur la côte des Patagons; et aux arbres près, le terrain essemble à celui des îles Malouines.

La découverte de ces trois ports peut faciliter la navigation dans le détroit, parce que le cap Froward est un des lieux les plus redoutés; il est difficile de le doubler, et ces ports peuvent faciliter les efforts des navigateurs : ils ne seront plus obligés de reculer quelquefois jusqu'à la baie Famine.

Nous passâmes une nuit désagréable dans le port de la Cascade; il fit froid, et la pluie y fut continuelle : nous en sortîmes à cinq heures du matin pour regagner la frégate; des rafales violentes nous rendirent ce passage difficile et périlleux. Nous nous préparâmes aussi à sortir de la baie Bougainville : le calme avoit succédé à l'orage, et il fallut nous faire remorquer; le vent, les brouillards arrivèrent bientôt après. Nous doublâmes le cap Holland; mais le tems obscur nous fit prendre le parti de mouiller dans le port Galant. C'est là que nous commençâmes l'année 1768, c'est là que nous fûmes enchaînés, pendant trois semaines, par des tems dont l'hiver le plus rigoureux de Paris ne donne pas l'idée.

La baie est appelée *Fortescue;* elle a deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, et presqu'autant de profondeur; elle couvre un port à l'abri de tous les vents : c'est le port Galant; il a un mille de profondeur, et quatre à cinq cents pas de large : une rivière s'y jette. En nous

promenant sur le rivage, nous vîmes des bois nouvellement coupés et sciés, des écorces de laurier récemment enlevées, des noms anglais, des dates gravées sur les arbres. Nous ne pûmes faire beaucoup d'observations; les nuits y étoient aussi affreuses que les jours : la pluie, la neige, un froid très-vif, l'orage se soutenoient. Je fis de vains efforts pour avancer; il fallut attendre un tems plus doux.

Pendant notre séjour dans ce lieu, nous eûmes la visite de quelques sauvages : ils vinrent à nous dans des pirogues, et nous abordèrent avec les cris redoublés de *Pecherais !* Ils montèrent sur la frégate, et y furent bientôt à leur aise : on les fit chanter, danser; on leur donna un concert d'instrumens, et surtout à manger; tout leur étoit bon, pain, viande salée, suif, ils dévoroient tout ce qu'on leur présentoit. Nous nous en débarrassâmes avec peine, et ce ne fut qu'en portant de la viande salée dans leurs pirogues que nous pûmes les y faire rentrer : ils ne témoignèrent aucune surprise, aucune curiosité; ils n'avoient pas assez d'esprit pour cela.

Ces sauvages sont petits, vilains, maigres, très-puans, et presque nus : de mauvaises peaux de loups marins leur servent de manteaux, de voiles, et de toits à leurs cabanes. Leurs femmes sont hideuses, et ils les traitent avec peu d'égards;

elles voguent dans les pirogues qu'elles entretiennent, elles nagent, malgré le froid, pour y entrer et en vider l'eau ; ramassent le bois et les coquillages, et le font même avec un enfant à la mamelle. Elles les portent sur le dos, pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

Leurs pirogues sont d'écorces mal liées avec des joncs, et de la mousse dans les coutures : au milieu est un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs arcs, leurs flèches sont faites de bois de l'épine-vinette à feuilles de houx ; les dernières sont armées de pointes de pierres taillées avec assez d'art ; les flèches sont de boyaux ; mais ces armes sont aussi foibles que ceux qui s'en servent. Ils ont encore un os de poisson long d'un pied, aiguisé par le bout, dentelé par les côtés, qui semble être un instrument de pêche. Ils habitent pêle-mêle dans des cabanes, au centre desquelles il y a du feu : ils se nourrissent surtout de coquillages ; cependant ils ont des chiens et des lacs faits de barbe de baleine : tous ont les dents gâtées, peut-être parce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoiqu'à moitié crus.

Ils paroissent d'assez bonnes gens, mais très-foibles ; ils semblent superstitieux, et croire à des génies mal-faisans, et ont des pâtres qui sont aussi leurs médecins. Ce sont les sauvages

les plus misérables que j'aie jamais vus, et ils vivent sous le climat le plus affreux de l'Univers : ils sont peu nombreux, et ont cependant des charlatans, comme nous le verrons ailleurs.

Le 7 et le 8 janvier, nous eûmes quatre pouces de neige sur notre bord, et le jour naissant nous en montra les terres couvertes, excepté dans les lieux humides. Le 9, nous eûmes des Pecherais qui avoient fait leur grande toilette, c'est à dire, qui s'étoient peints tout le corps de taches rouges et blanches. Lorsqu'ils virent nos canots voguer vers leurs cabanes, ils les suivirent ; leurs femmes s'étoient toutes retirées dans une cabane, et ils paroissoient mécontens lorsqu'on vouloit y pénétrer : ils invitoient à entrer dans les autres, et présentoient des moules qu'ils suçoient auparavant : on leur fit aussi de petits présens. Ils chantèrent, dansèrent, et montrèrent de la gaieté ; elle finit bientôt. Un enfant de douze ans, le seul dont la figure fût intéressante à nos yeux, fut saisi tout à coup d'un crachement de sang et de convulsions : nous avions donné à ce malheureux des morceaux de glace et de verre ; nous ignorions que ces hommes ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge et les narines des morceaux de talc, et l'enfant avoit fait le même usage de notre verre : il avoit les lèvres, les

gencives et le palais en sang. Cet accident répandit la consternation et la défiance : un jongleur le dépouilla précipitamment d'une casaque de toile que nous lui avions donnée, et qu'il crut renfermer la source du mal; il étendit l'enfant sur le dos, se mit à genoux entre ses jambes, se courba sur lui, et avec la tête et les deux mains, il lui pressoit le ventre en criant de toute sa force : de tems en tems il se levoit comme s'il eut tenu le mal dans les mains jointes, puis les ouvroit en soufflant dans l'air. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade, de manière à le rendre sourd; il souffroit autant des remèdes que de son mal. Le jongleur disparut, et revint un moment après, les cheveux poudrés et la tête ornée de deux ailes blanches assez semblables au bonnet de Mercure ; il recommença ses fonctions avec plus d'assurance. L'enfant paroissant plus mal, notre aumônier lui administra furtivement le baptême. Lorsque j'appris ce malheur, j'accourus avec notre chirurgien, qui fit apporter un peu de lait et de la tisane émolliente. Nous trouvâmes deux jongleurs autour de l'enfant qui le martyrisoient ; son corps étoit tout meurtri, et les barbares continuoient : la douleur de son père et de sa mère, l'intérêt vif de tous les

assistans, la patience de l'enfant nous offroient un spectacle attendrissant. Notre sensibilité diminua leur défiance, ils nous laissèrent approcher le malade et l'examiner : on eut de la peine à les déterminer à lui laisser boire du lait; ce ne fut qu'après que le père l'eut essayé sur lui-même. Les jongleurs sembloient être jaloux du chirurgien, et paroissoient occupés à prévenir le mauvais sort que nous pouvions jeter sur eux. L'enfant souffroit moins lorsque nous nous retirâmes à l'entrée de la nuit ; mais un vomissement continuel nous fit craindre qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Vers les deux heures après minuit, nous entendîmes des hurlemens répétés sur le rivage; et dès la pointe du jour, quoiqu'il fît un tems affreux, les sauvages s'enfuirent sur leurs canots : ils fuyoient sans doute un lieu souillé par la mort, et les étrangers, qu'ils regardent comme des êtres mal-faisans.

Le vent souffla avec furie jusqu'au 13, que le jour fut assez doux; la nuit fut calme : nous crûmes pouvoir lever les ancres ; à peine l'eûmes-nous fait, qu'il fallut les rejeter encore, et la journée fut cruelle. Le 16 au matin, il faisoit presque calme, nous appareillâmes avec la marée favorable ; mais jamais nous ne pûmes gagner l'île de Rupert.

Je fis de vains efforts pour me jeter dans quelque baie voisine ; bientôt la marée ou un courant violent nous poussa près de la terre ; nous nous hâtâmes de jeter l'ancre, mais elle tomba sur des roches, et chassa : déjà nous n'avions plus que trois brasses et demie d'eau, nous allions échouer quand une brise s'éleva ; alors nous déployâmes toutes nos voiles, tous nos bateaux se rassemblèrent pour nous remorquer : nous filions le cable, qui s'engagea dans l'entre-pont, et fit tourner rapidement la frégate qui fut alors dans le plus grand danger ; on coupa le cable, et la promptitude de la manœuvre nous sauva : notre parti le plus sûr fut alors de rentrer dans le port Galant, dont nous nous étions efforcés de sortir ; cette apparence de beau tems n'avoit servi qu'à nous livrer à des alarmes cruelles.

La journée qui suivit fut plus orageuse que toutes celles que nous avions éprouvées : le vent élevoit dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, et plusieurs à la fois couroient dans des directions opposées. Le vent sembla s'épuiser, mais à midi un coup de tonnerre, le seul que nous ayons entendu dans le détroit, fut comme le signal auquel le vent se déchaîna avec plus de furie : dans le port même nous chassâmes, et fûmes

obligés de jeter la grande ancre. Cependant alors les plantes, les arbustes étoient en fleurs, et les arbres offroient une verdure assez brillante; mais cet aspect ne suffisoit pas pour dissiper la tristesse que nous inspiroit cette région. Le caractère le plus gai seroit flétri dans ce climat affreux.

Les deux jours qui suivirent nous offrirent quelques momens plus doux; nous relevâmes notre grande ancre, et j'envoyai reconnoître le canal de Sainte-Barbe : on ne trouva qu'un canal étroit et dangereux, sans mouillage, et traversé par un banc de moules : le canot fit le tour de l'île Louis-le-Grand, et ne vit sur la terre de Feu que la baie de la Nativité. Il faut donc que ce canal soit plus à l'orient et vis-à-vis le port Galant. Il seroit important de s'en assurer et de le reconnoître, parce qu'il abrégeroit considérablement le passage du détroit, et le rendroit moins dangereux.

Les 21, 22 et 23, les rafales, la neige et la pluie furent continuelles : dans ce dernier jour surtout il fit un ouragan affreux, mais court; le 24, le tems fut plus doux, et nous pensâmes au départ : nous nous fîmes traîner hors de la baie par nos canots, et le vent soufflant du levant, nous mîmes toutes nos voiles. Nous passâmes le

bras

Bras-Tortueux, et parvînmes à la rivière Batchelor, facile à reconnoître parce qu'elle sort d'une vallée profonde, et qu'au couchant elle arrose le pied d'une montagne élevée; nous vîmes ensuite le canal de Saint-Jérôme, dont l'entrée paroît avoir demi-lieue de large : vis-à-vis est l'île Louis-le-Grand, qui a quatre lieues de long, et a un port dans sa partie occidentale. Nous doublâmes aussi le cap Quad.

Depuis ce cap, le détroit s'avance vers le couchant d'été, sans faire de détour sensible; ce qui lui a fait donner le nom de *Longue-Rue*. Le cap est composé de rochers escarpés, terminés ce semble par d'antiques ruines. Jusqu'à lui les côtes sont boisées, et la verdure des arbres adoucit l'aspect des cimes gelées des montagnes. Au delà, elles ne sont plus bordées que de rochers arides et nus, dont le sommet est couvert de neige, et les vallées profondes sont remplies par d'immenses amas de glaces, dont la couleur atteste l'antiquité. Trompé par cet horrible aspect, Narborough lui donna le nom de *pays de la désolation du Sud*.

A cinq lieues du cap Quad en est un autre, que sa figure nous fit appeler *cap Fendu;* il est entre deux belles baies, où l'ancrage et le fond sont sûrs : deux autres caps le suivent, et nous leur donnâmes le nom de nos deux vaisseaux.

Toutes ces terres sont hautes et escarpées ; le vent qui nous favorisoit, ne nous laissa pas le tems de les sonder. Le canal n'a guère dans ce lieu que deux lieues de large.

Nous étions parvenus à trois lieues du cap Monday, lorsque la nuit s'approcha : le tems étoit beau, le vent nous favorisoit, et je résolus de continuer notre route dans l'obscurité, avec nos petites voiles ; mais vers les dix heures du soir le tems s'obscurcit, le vent se renforça, il plut beaucoup ; et la nuit devint si noire qu'on ne vit plus de terre. Nous mîmes en panne pour attendre le jour, qui nous montra la terre, qui se cacha de nouveau pour ne se montrer que par intervalles. Le vent continua d'être bon ; à midi, nous entrevîmes le cap des Piliers et les Evangélistes. Plus nous en approchions, plus l'horizon s'étendoit ; il n'étoit plus borné par les terres.

Dès qu'on a passé le cap Monday, le canal s'ouvre, et a jusqu'à six lieues de large. De là, jusqu'à celui des Piliers, il y a seize lieues : au midi la côte est haute et escarpée ; au nord elle est bordée d'îles et de rochers qui en rendent l'approche dangereuse. On la perd de vue vers le cap des Victoires, qui est de hauteur médiocre.

Le cap des Piliers est une terre très-élevée,

ou plutôt c'est une masse de rochers qui se termine par deux rocs coupés en forme de tours ; c'est à six ou sept lieues de là que sont les Quatre-Evangélistes : trois sont ras, le quatrième a la figure d'un meulon de foin ; le plus sûr est de passer au midi de ces îlots.

Le vent changea, et nous fit craindre de ne pouvoir doubler les Douze-Apôtres ; nous y réussîmes cependant, et nous sortîmes du détroit : après y être restés vingt-six jours, le jouet des vents dans le port Galant, trente-six heures d'un bon vent nous en fit sortir sans avoir été obligés de jeter l'ancre. Un bon vent du nord nous fit avancer à pleines voiles dans la mer Occidentale. La longueur du détroit peut être de cent quatorze lieues, que nous ne fîmes qu'en cinquante-six jours. Malgré les difficultés de cette route, on doit la préférer à celle du cap Horn, depuis le mois de septembre en mars. Dans les autres mois, la mer ouverte est plus avantageuse, parce qu'alors les nuits sont très-longues et très-noires. On reste long-tems dans le détroit ; mais on y trouve en abondance de l'eau, du bois, des coquillages, quelquefois de bons poissons, et en entrant dans l'Océan Pacifique, on n'a pas de malades, et l'on est en état d'y agir.

Après être entrés dans l'Océan, nous eûmes d'abord des tems variables ; puis ils se fixèrent

vers le sud : ces vents me firent abandonner le dessein de relâcher à l'île Juan-Fernandez. Je résolus de traverser cet océan sans m'arrêter; et pour découvrir un plus grand espace de mers, nous convînmes avec le commandant de l'Etoile, qu'il s'éloigneroit tous les matins vers le midi à la distance que le tems permettroit, sans nous perdre de vue, et que le soir nous nous rallierions. Nous suivîmes cet ordre de marche pendant toute la route.

Je cherchai d'abord à reconnoître la terre que le flibustier anglais Davis crut avoir découverte. Roggeween la chercha en vain, et je ne la vis pas mieux que lui : seulement, nous vîmes dans ces parages des oiseaux assez semblables aux équerrets, qui ne s'éloignent jamais de terre qu'à la distance de soixante à quatre-vingts lieues, et un paquet de ces herbes vertes qui s'attachent à la carène des navires. Peut-être la terre que vit Davis, n'est-elle que les îles Saint-Ambroise et Saint-Félix, qui sont à deux cents lieues de la côte du Chili.

Pendant notre course jusqu'au 3 mars, chaque jour, avant ou après midi, nous avions à essuyer un grain accompagné de tonnerre. Nous eûmes, en sortant du détroit, des maux de gorge presqu'épidémiques, que nous attribuâmes aux eaux neigeuses du détroit; mais ils cédèrent

aux moindres remèdes : à la fin de février il n'y avoit point de malades parmi nous; seulement quatre matelots étoient tachés de scorbut. Dans ce tems, une pêche abondante de bonites et de grandes-oreilles nous fournit un repas pour les deux équipages.

Dans le mois de mars, nous courûmes le parallèle des trois îles de Quiros; et le 21, nous prîmes un thon, dans l'estomac duquel on trouva de petits poissons dont l'espèce ne s'éloigne jamais des côtes. En effet, le lendemain, à six heures du matin, nous découvrîmes une île et quatre îlots; ceux-ci furent nommés *les Quatre-Facardins* : j'approchai de l'île, et je vis qu'elle étoit bordée d'une plage de sable très-unie, que l'intérieur étoit embelli de bois touffus, couronnés des tiges fécondes des cocotiers. De grosses lames nous en défendoient l'accès; mais sa verdure nous charmoit les yeux, et les cocotiers nous offroient par-tout leurs fruits, et leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs; des milliers d'oiseaux voltigeoient autour du rivage, et sembloient annoncer une côte poissonneuse. Nous en suivîmes la côte; mais par-tout la mer brisoit avec la même force, et nous ne voyions point d'anse pour nous mettre à l'abri. Déjà renonçant à l'espoir d'y descendre, je m'éloignois, lorsqu'on me cria qu'on voyoit

quelques hommes sur le rivage. Je crus d'abord que quelques Européens y avoient fait naufrage, et je mis en panne pour les attendre et les sauver. Bientôt j'en vis quinze ou vingt s'avancer à grands pas ; ils étoient nus, et portoient de longues piques qu'ils agitoient comme pour nous défier ; puis ils se retirèrent sous les arbres, entre lesquels nous distinguâmes des cabanes : les hommes paroissoient grands et de couleur bronzée. D'où venoient ces habitans sur une île qui n'a pas une lieue de diamètre ? Je la nommai *île des Lanciers* : on n'y trouva pas de fond à deux cents brasses, quoiqu'on ne fût pas à une lieue du rivage.

Dès ce jour, nous diminuâmes de voiles durant la nuit, craignant de rencontrer tout à coup des terres basses. Le lendemain, nous vîmes une terre encore environnée de brisans ; elle étoit basse et couverte d'arbres. Arrivés près d'elle, nous cherchâmes fond sans le trouver : la mer brisoit avec furie tout autour de la côte, et bientôt nous reconnûmes que cette île n'étoit formée que par deux langues de terre fort étroites qui se rejoignent entre le nord et le couchant, qui laissent une ouverture entre le levant et le midi ; c'est une espèce de fer à cheval alongé, mais peu large, qui semble composé de dunes de sables, couvertes de coco-

tiers et d'autres arbres plus petits et très-touffus, mais entrecoupées de terrains bas, de rues d'arbres et de verdure : des pirogues naviguent dans l'espèce de lac que cette île embrasse ; les unes à la voile, les autres avec des pagaies : les habitans étoient nus, grands, bien proportionnés, armés de longues lances. Nous ne trouvions pas un endroit où nous pussions aborder : nous passâmes la nuit à louvoyer, et le lendemain, n'ayant pu découvrir d'abordage, nous nous éloignâmes de cette île, que sa forme nous fit nommer *la Harpe*.

Ce même soir, nous vîmes une terre à la distance de sept à huit lieues ; le tems étoit obscur et orageux, et nous arrêtâmes notre course. Nous approchâmes de cette terre : elle étoit trop basse, et s'étendoit dans un espace de huit lieues. Bientôt de nouvelles terres parurent à nos yeux ; toutes étoient basses ou noyées, toutes étoient inabordables. Je nommai cet amas l'*Archipel dangereux*, parce que la navigation y est très-périlleuse, au milieu de brisans et d'écueils. Pour éviter ces parages, je portai au midi ; et le 28, nous cessâmes de voir ces terres : c'étoit là, sans doute, ce que Roggeween avoit appelé le *Labyrinthe*.

Bientôt des orages se succédèrent, et la pluie fut continuelle ; le scorbut se déclara sur huit ou

dix matelots; on leur donnoit tous les jours à chacun une pinte de limonade faite avec la poudre de *faciot*, à laquelle nous avons eu de grandes obligations. Je commençai aussi à me servir de la cucurbite de M. Peissonier, et nous employâmes l'eau désalée par elle pour la soupe et la cuisson de la viande et des légumes; on allumoit le feu à cinq heures du matin, on l'éteignoit à cinq ou six heures du soir; et chaque nuit, nous faisions une barrique d'eau. Au reste, pour ménager l'eau douce, nous pétrissions avec l'eau salée.

Le 2 avril, nous aperçûmes vers le nord une montagne haute et fort escarpée, que je nommai le *Boudoir*. Nous allions vers elle lorsque nous en découvrîmes une seconde, dont la côte, non moins élevée, nous parut étendue; nous y tendîmes, mais il fit presque calme tout le jour. Le soir, la brise nous amena près du rivage : nous passâmes la nuit à suivre lentement la côte. Le soleil se leva enveloppé de nuages, et ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre; à son extrémité méridionale nous en vîmes une autre, sans pouvoir distinguer si elles étoient jointes. La nuit vint, nous louvoyâmes; des feux allumés sur la côte nous prouvèrent que l'île étoit habitée. Au lever de l'aurore, nous vîmes que les deux terres n'en faisoient qu'une, et

qu'elles étoient unies par une baie ouverte au nord-est ; nous cinglions vers la baie, lorsqu'une pirogue venant de la mer, parut à nos yeux ; elle se rendoit à terre avec la voile et les pagaies, et se joignit à un grand nombre d'autres qui venoient à nous ; l'une d'elles les précédoit, conduite par douze hommes nus, qui nous présentèrent des branches de bananier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser : ils accostèrent le vaisseau ; et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit, avec son rameau de paix, un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, et lui donnâmes en échange des bonnets et des mouchoirs : ce fut là le gage de notre alliance. Bientôt plus de cent pirogues, toutes à balancier, environnèrent les vaisseaux chargés de cocos, de bananes et d'autres fruits ; ces fruits, délicieux pour nous, furent payés par des bagatelles précieuses pour eux : ils ne voulurent point monter à bord, mais on se montroit les objets d'échange ; et si l'on étoit d'accord, on se les envoyoit chacun par une corde ou un panier, avec la plus grande bonne foi : nous ne leur vîmes point d'armes ; ils se retirèrent la nuit. La terre sembloit alors illuminée ; nous n'avions pu trouver un mouillage, et nous désirions ardemment en trouver un :

l'aspect de cette côte en amphithéâtre nous offroit le plus riant spectacle ; les montagnes y sont très-hautes, et par-tout couvertes de bois. On y voyoit un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevoit au niveau des montagnes. Il paroissoit n'avoir que trente toises de diamètre, et sembloit être une pyramide parée de guirlandes de feuillages : les terrains moins élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets ; une lisière de terre basse unie, couverte de plantations, bordoit la mer : c'est là qu'au milieu d'arbres chargés de fruits, nous voyions les maisons des insulaires. Nous vîmes une cascade qui, du haut des montagnes, précipitoit vers la mer ses eaux écumantes: un village étoit bâti au pied, et la côte étoit sans brisans ; mais le fond se trouva de roc.

Cependant le commerce continua : les trocs se firent avec loyauté ; les insulaires avoient apporté des fruits, des poules, des pigeons, des instrumens de pêche, des étoffes singulières, des coquilles : l'un d'eux monta sur l'Étoile, et y passa la nuit sans défiance.

Je découvris une autre île, que des brisans sembloient joindre à la première ; et je ne voulus pas me hasarder à passer entr'elles. Je faisois par-tout sonder ; on ne trouva un mouillage que dans la baie que nous avions d'abord vue. On y parvenoit par une coupure dans le

rocher, large de deux cents toises : au dedans étoit une bonne rade, où le fond varioit de neuf à trente brasses; plusieurs petites rivières, commodes pour l'aiguade, venoient s'y rendre. Nous y entrâmes; les insulaires accoururent encore, et en si grand nombre, que nous eûmes de la peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit; tous crioient, *tayo!* ce qui signifie *ami;* tous nous demandoient des clous et des pendans d'oreilles : les pirogues étoient remplies de femmes qui, pour la beauté du corps, pourroient le disputer à toutes les Européennes : la plupart étoient nues; on leur avoit ôté la pagne dont elles s'enveloppent; elles nous firent des agaceries, où, malgré leur naïveté, on découvroit quelqu'embarras : les hommes plus simples ou plus libres, nous pressoient de prendre une femme, et de la suivre à terre : l'une d'elles resta parmi nous, et entraîna tous les matelots vers elle. Mon cuisinier s'échappa pour descendre à terre avec la belle qu'il avoit choisie; et dès qu'il y fut, on l'entoura, on le déshabilla au milieu d'exclamations qui l'épouvantèrent, et le guérirent de son amour : il fallut nous le ramener, plus mort que vif.

Je descendis avec divers officiers pour reconnoître l'aiguade; on ne se lassoit point de

nous considérer ; on écartoit nos vêtemens pour voir si nous ressemblions bien aux habitans; aucun de ceux qui nous environnoient ne portoit d'armes, ni même de bâtons. Le chef du canton nous conduisit dans sa maison, où nous trouvâmes cinq ou six femmes, et un vieillard qui, sans témoigner d'étonnement, de frayeur, ni de curiosité, sans répondre à nos caresses, se retira d'un air rêveur et soucieux.

La maison n'avoit pas de meubles ni d'ornemens qui la distinguassent des autres, mais elle étoit plus grande; elle avoit quatre-vingts pieds de long et vingt de large : un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds, garni de plumes noires, étoit suspendu au toit ; ailleurs étoient deux figures de bois : l'une étoit un Dieu; on l'avoit appuyé contre un des piliers : la Déesse étoit vis-à-vis, attachée aux roseaux qui formoient le toit. Ces figures étoient sans porportion, et tenoient à un piédestal vide et sculpté à jour, qui avoit sept pieds de haut sur un de diamètre, le tout d'un bois noir fort dur.

Assis sur l'herbe, au dehors de la maison, on nous apporta des fruits, du poisson grillé et de l'eau; le chef mit au cou d'un de mes officiers et de moi, un collier d'osier, recou-

vert de plumes noires et de dents de requins, semblable aux fraises immenses qu'on portoit du tems de François Ier. : il distribua des étoffes. On nous vola un pistolet, le chef en fit des recherches sévères : j'avois eu l'attention de lui faire entendre que l'auteur du vol pourroit être la victime de son avidité imprudente. Nous nous retirions, lorsque nous fûmes invités par un insulaire de belle figure, qui, couché sous un arbre, nous engagea à partager son siége de gazon. Alors se penchant vers nous, et d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien souffloit avec le nez, il nous chanta lentement une chanson. Quatre insulaires vinrent souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûtes, basses, violons, et leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpenteaux, qui leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le chef vint le 7 avril à bord, et nous apporta un cochon, des poules, et le pistolet qu'on nous avoit pris. Il se nommoit *Ereti;* je descendis pour dresser le camp sur les bords d'une petite rivière : le chef vit la troupe sous les armes sans en paroître ni surpris, ni mécontent; mais quelque tems après il vint me faire entendre que notre séjour à terre lui déplaisoit. J'insistai sur l'établissement du camp,

nécessaire pour faire de l'eau, du bois, et faciliter les échanges. Il alla tenir conseil, et revint demander dans quel tems nous partirions. Je lui fis entendre que ce seroit dans dix-huit jours, en lui comptant dix-huit petites pierres : un vieillard vouloit en retrancher la moitié; mais enfin il consentit au nombre de jours déterminé.

Dès ce moment la joie se rétablit. Ereti nous offrit un hangar immense tout près de la rivière, et il en fit ôter les pirogues qui le remplissoient. C'est là que nous placâmes nos scorbutiques au nombre de trente-quatre, et une garde de trente soldats. Ereti y joignit son souper au nôtre, et retint avec lui cinq ou six amis. Après le repas, il demanda des fusées, qui lui firent autant de peur que de plaisir.

Le lendemain nous perfectionnâmes notre camp; le hangar étoit parfaitement couvert d'une espèce de natte; nous n'y laissâmes qu'une issue fermée par une barrière. Ereti et ses amis avoient seuls le pouvoir d'y entrer; la foule se tenoit au dehors, où elle apportoit des fruits, des poules, des cochons, du poisson, des pièces de toile, en échange desquels ils recherchoient des clous, des outils, des perles fausses, des boutons ou autres bagatelles : ils

cueilloient les plantes, ramassoient les coquilles qu'ils nous avoient vu chercher, et on payoit leurs peines à peu de frais.

Je demandai au chef, des arbres que je pusse couper; il m'en montra, m'indiqua le lieu où il falloit les faire tomber, et les gens du pays nous aidoient dans tous nos travaux; mais il falloit veiller sur leurs mains; car ils sont de très-adroits filoux. Cependant il ne semble pas que le vol soit commun parmi eux, tout est à terre dans leurs maisons, ou suspendu, sans serrure ni gardien. Sans doute, une curiosité vigilante pour des objets nouveaux les engageoit à voler des hommes nouveaux qu'ils ne devoient plus revoir. Tout se passoit d'une manière amicale, à cela près : nous nous promenions sans armes dans le pays, seuls ou par petites bandes; on nous invitoit à entrer dans les maisons, on nous donnoit à manger, on nous offroit de jeunes filles. Je me suis cru quelquefois transporté dans le jardin d'Eden; je parcourois une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvéniens de l'humidité. Un peuple nombreux y jouissoit des trésors que la nature y verse à pleines mains. Je voyois des troupes d'hommes

et de femmes assises à l'ombre des vergers ; tous me saluoient avec amitié : on se rangeoit pour me laisser passer ; par-tout je voyois régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton, d'un couple de dindes et de canards mâles et femelles : c'étoit le denier de la veuve. Je lui proposai de faire un jardin, et d'y semer différentes graines ; et il le fit bientôt exécuter : je le fis bécher ; ils admiroient nos outils de jardinage : nous y semâmes du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons, et autres graines passagères, et peut-être elles leur seront utiles. Ils ont autour de leurs maisons des espèces de potagers, garnis de giraumonts, de patates, d'ignames, et autres racines.

Je reçus la visite de *Tautaa*, chef d'un des cantons voisins, homme d'une belle figure et d'une taille extraordinaire. Il étoit accompagné de quelques-uns de ses parens, tous hommes de six pieds. Je leur fis des présens, et leur rendis leur visite. Tautaa m'offrit une de ses femmes, jeune et assez jolie, et les musiciens entonnèrent les chants de l'hymenée : telle est leur manière de recevoir les visites de cérémonie.

Le 10, il y eut un insulaire tué ; il le fut par

par une arme à feu, et je fis de vaines recherches pour découvrir l'auteur du meurtre. Ses compatriotes nous visitèrent toujours ; cependant plusieurs emportoient leurs effets : de nouveaux présens les rassurèrent.

Je me hâtai de faire finir tous nos travaux ; car je savois que nous étions dans un fond de corail, et qu'un grand vent pouvoit nous jeter sur les rochers. Mon inquiétude étoit bien fondée, car un vent de sud ayant agité le vaisseau, un des cables fut coupé, et nous tombâmes sur l'Etoile, qui heureusement put éviter le choc, ou le rendit très-foible : nous nous rassurâmes, mais nous ne pûmes trouver notre ancre.

Nous étions occupés à faire sonder vers le nord pour y trouver un passage, lorsqu'on vint me dire qu'il y avoit eu trois insulaires tués ou blessés à coups de baïonnette, que l'alarme étoit répandue dans le pays, que vieillards, femmes, enfans fuyoient vers les montagnes, emportant tous leurs effets, et que peut-être nous allions avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Je descendis au camp, et en présence du chef, je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait. Ce procédé parut le contenter. Je passai la nuit à terre, et doublai les gardes ; notre poste entre deux rivières, un marais et la mer, étoit

facile à défendre, mais nous n'eûmes point occasion de l'éprouver.

La crainte de perdre mes vaisseaux étoit plus vive que celle des insulaires. Le vent s'étoit augmenté, il faisoit une grosse houle, et tout présageoit une tempête. Vers les deux heures du matin un coup de vent chassa les vaisseaux sur la côte, mais il ne dura pas. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs : deux de nos cables se rompirent, la frégate ne fut plus qu'à une petite distance de la côte, où la mer brisoit avec fureur; le péril devenoit plus pressant, et les ressources avoient diminué : en vingt-quatre heures nous venions de perdre quatre ancres; à dix heures du matin nous en perdîmes une cinquième : il fallut jeter la grande ancre, mais nous étions trop près des brisans pour qu'elle pût prendre fond; un instant de variation dans le vent nous sauva.

Cependant tout le pays sembloit désert autour de nous, il ne paroissoit aucun indien. Le prince de Nassau, qui s'étoit avancé au loin pour les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti, qui vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetoient à ses genoux, lui baisoient les mains en pleurant, et répétoient : *Vous êtes nos amis, et vous nous tuez!* A force de caresses nous parvînmes à les rassurer; bien-

tôt ils accoururent avec des poules, des cocos, des régimes de bananes : je descendis avec des outils et des étoffes de soie; j'en distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur de ce qui étoit arrivé : ils me comblèrent de caresses, et le peuple applaudit à la réunion; dès ce jour, on apporta au camp plus de rafraîchissemens que jamais. Ils désirèrent voir l'effet de nos fusils sur des oiseaux qui, en les tirant, tombèrent morts; et ils eurent grand'peur.

On me rapporta qu'il y avoit un beau passage vers le nord, et dès le 14 au matin j'ordonnai à l'Etoile, qui avoit ses provisions faites, de sortir par-là de la rade. A deux heures après midi, je vis ce vaisseau hors des récifs; alors notre situation devint moins terrible. Au moins, nous avions un vaisseau en sûreté. Pendant tout le jour et une partie de la nuit nous travaillâmes à compléter notre provision d'eau, à déblayer l'hôpital et le camp. J'y enfouis un acte de possession, comme j'ai fait dans toutes les terres que nous avons découvertes. Il étoit deux heures du matin lorsque tout le monde fut à bord : la mer étoit orageuse, et nous étions inquiets, malgré les deux ancres qui nous restoient encore, et les trois que l'Etoile nous avoit prêtés. Enfin, tout étant prêt, nous partîmes; nous étions déjà sortis par le passage de l'Est : déjà nous étions à un quart

de lieue des rocs lorsque le vent cessa, et que les houles et la marée nous rejetèrent sur eux, en nous menaçant d'un naufrage bien plus cruel qu'auparavant ; car il ne s'agissoit plus d'être condamnés à finir ses jours dans cette île, mais à voir le vaisseau brisé en deux minutes, sur des rochers d'où quelques-uns des meilleurs nageurs auroient pu à peine gagner la terre : nos canots et nos chaloupes, laissés dans la baie pour retirer nos ancres, arrivèrent assez tôt pour nous sauver ; nous n'étions plus qu'à cinquante toises du rocher. Un vent du couchant facilita encore nos efforts, et à neuf heures du matin nous nous trouvâmes hors de danger. Alors je renvoyai les bateaux à la recherche de nos ancres ; ils revinrent avec deux : l'excès de la fatigue ne leur permit pas d'en retirer davantage ; et le vent étant devenu favorable dans la nuit, nous nous éloignâmes. Ainsi un mouillage de neuf jours nous coûta six ancres, que nous n'eussions pas perdus si nous avions été pourvus de chaînes de fer.

Avant que nous sortissions du port, Ereti voyant que nous allions mettre à la voile, vint à bord, nous embrassa tous en versant des larmes. Les femmes vinrent aussi nous voir ; Ereti nous donna beaucoup de rafraîchissemens, et nous présentant l'insulaire qui avoit passé la

première nuit sur notre vaisseau, il me fit entendre qu'il vouloit nous suivre, et me pria d'y consentir : il le présenta aussi à mes officiers, disant que c'étoit son ami qu'il recommandoit à ses amis. Nous lui fîmes des présens de toute espèce, et il alla rejoindre ses femmes, qui l'attendoient en pleurant. *Aoutourou*, c'est le nom de cet insulaire, alla embrasser une jeune et jolie fille, lui donna trois perles qu'il avoit à ses oreilles, la baisa encore une fois, et malgré ses larmes, il remonta sur le vaisseau. La confiance affectueuse de ce bon peuple, ses regrets à notre départ, nous le firent encore mieux aimer.

Nous ne pûmes visiter les côtes de cette île, que ses habitans nomment *O-Taïti*, et que nous avions d'abord appelée la *Nouvelle-Cythère*. Le hasard nous servit mal pour y trouver un mouillage; il paroît y en avoir de meilleurs dans une baie ouverte qui a trois ou quatre lieues de profondeur, et est bornée par un gros cap qui s'avance vers le nord, vis-à-vis le canton de l'île le plus beau et le plus habité : dans le lieu même où nous étions, il y avoit un mouillage plus sûr, entre deux petites îles. Le reste de la côte paroît élevé, et elle semble toute bordée d'une chaîne de rocs inégalement couverte d'eau.

La hauteur des montagnes qui occupent son intérieur est surprenante, elles l'embellissent en variant à chaque pas les points de vue ; ils présentent de beaux paysages, couverts des plus riches productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne put jamais imiter l'agrément. De là descend une multitude de petites rivières qui la fertilisent : toute la bordure de l'île est consacrée aux arbres fruitiers, sous lesquels sont bâties les maisons dispersées sans ordre : des sentiers bien entretenus rendent par-tout les communications faciles. On y trouve le coco, la banane, le fruit à pain, l'igname, le corrossol, le giraumont, et plusieurs autres productions particulières au pays. M. Commerson y retrouva la botanique des Indes. Les grandes pirogues sont faites de bois de cèdre, les autres du bois de l'arbre à pain, mou et plein de gomme, mais qui ne se fend point; leurs piques sont d'un bois noir, dur et pesant, qui ressemble au bois de fer.

Il ne paroît pas y avoir de mines dans cette île, et cependant les habitans connoissent le fer; ils le tenoient des Anglais (1) : leurs

(1) Le capitaine Wallis étoit arrivé à O-Taïti avant M. de Bougainville, puisque Wallis partit d'O-Taïti le 27 juillet 1767. M. de Bougainville étoit encore

grosses perles pourroient seules y former un objet de commerce ; les grands les font porter aux oreilles de leurs femmes et de leurs enfans. Des cochons, des chiens, des rats y sont les seuls quadrupèdes ; leurs poules sont les mêmes que les nôtres : ils ont encore des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un plumage bleu-de-roi, de petites perruches singulières par le mélange de bleu et de rouge qui colore leurs plumes. Les chaleurs paroissent ne pas y être excessives ; des légions d'insectes ne l'habitent pas : nous n'y avons vu aucun animal venimeux ; le climat y est très-sain, et nos scorbutiques s'y rétablirent. Les habitans sont forts et robustes, quoiqu'ils habitent des maisons ouvertes à tous les vents, et couchent sur la terre cachée par quelques feuilles : ils ont des sens très-fins, de belles dents, et parviennent à une grande vieillesse. Les végétaux et le poisson fournissent leurs principaux alimens ; les enfans et les jeunes filles n'y mangent jamais de viande ; leur unique boisson est l'eau, et ils témoignoient

---

dans la rade de Monte-Video le 31 juillet de cette même année. *Voyez* le voyage de Wallis, tom. IV, page 456. Wallis avoit donné à cette île le nom de *Georges III.*

de la répugnance pour les liqueurs fortes et les épices.

Le peuple est composé de deux races fort distinctes, qui cependant ont la même langue et les mêmes mœurs. La première et la plus nombreuse produit des hommes de la plus grande taille, et très-bien proportionnés. Rien ne distingue leurs traits des Européens, et s'ils vivoient moins à l'air et au grand soleil, ils seroient aussi blancs que nous; ils ont les cheveux noirs : la seconde race est de taille médiocre, a les cheveux crépus et noirs; sa couleur diffère peu de celle des mulâtres. Aoutourou étoit de cette seconde race, mais il possédoit en intelligence ce qui lui manquoit pour la beauté. Ils ne se laissent croître que la partie inférieure de la barbe; ils ne se rognent d'ongles que celle du doigt du milieu : les uns portent les cheveux courts, les autres longs et attachés au dessus de la tête : ils les oignent d'huile de cocos. Notre chirurgien a cru remarquer sur plusieurs les traces de la petite-vérole. Souvent ils sont nus, mais les principaux sont enveloppés d'une grande pièce d'étoffe, qui est aussi le seul habillement des femmes; celles-ci sont plus blanches que les hommes par cette raison, et parce qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage

des ardeurs du soleil. Elles ont les traits assez délicats, mais ce qui les distingue est la beauté de leur corps : elles se tatouent les reins et les fesses ; et il en est de même des hommes : les deux sexes se percent aussi les oreilles ; tous deux sont encore de la plus grande propreté. Le caractère de la nation nous a paru être doux et bienfaisant, et il ne semble pas divisé par des haines civiles. Les maisons y sont toujours ouvertes, et les choses nécessaires à la vie paroissent être communes entre tous. Ils furent avec nous filous habiles, mais d'une timidité extrême. Si nous dénoncions le voleur au chef, celui-ci le poursuivoit à toutes jambes ; et s'il pouvoit l'atteindre, il lui arrachoit son vol, et lui donnoit quelques coups de bâton ; j'ai su depuis qu'ils pendoient les voleurs à des arbres.

Ils sont toujours en guerre avec les îles voisines ; et ils la font avec cruauté, tuant tous les hommes, emmenant les femmes esclaves : ils lèvent à leurs ennemis la peau du menton avec la barbe, elle leur sert de trophée. Il est rare qu'un chef décide sans son conseil ; et il paroît être obéi de tous sans réplique.

Nous avons vu chez eux des statues de bois ; mais la seule cérémonie que nous y ayons remarquée regardoit les morts, dont ils con-

servent long-tems le cadavre sur une espèce d'échafaud couvert, où leurs femmes vont pleurer une partie du jour; elles oignent d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. Il dort, disent-elles. Lorsqu'il ne reste plus que le squelette, on le transporte à la maison, et alors un homme considéré dans la nation, couvert d'ornemens recherchés, vient y exercer son ministère sacré. Par les discours d'Aoutourou, nous avons compris que les prêtres avoient chez eux une grande autorité, qu'ils admettent un Dieu, nommé *le roi du soleil et de la lumière*, qu'ils ne représentent par aucune image matérielle; qu'ils ont d'autres divinités, les unes mal-faisantes, les autres bienfaisantes, qui président au bon, au mauvais succès des actions, qu'ils prient le soir et le matin; que quand la lune présente un certain aspect qu'on appelle *lune en état de guerre*, ils lui offrent des victimes humaines. Ils saluent ceux qui éternuent, en disant : *Que le bon Eatoua te réveille*, ou *que le mauvais Eatoua ne t'endorme pas*. La polygamie y paroît générale : une douce oisiveté y est le partage des femmes, et le soin de plaire y est leur plus sérieuse occupation; mais elles doivent à leurs époux une soumission, une fidélité entière : ils veulent bien souffrir que leurs femmes se livrent à

d'autres, mais non qu'elles se le permettent pour rien. Une fille y vit sans gêne; en cédant à ses sens elle est applaudie, et le nombre de ses amans heureux ne l'empêche pas de trouver un mari: l'influence du climat, la séduction de l'exemple, tout les invite au plaisir.

Cette habitude du plaisir donne aux O-Taïtiens du goût pour la plaisanterie, et une grande légéreté dans le caractère : tout les frappe, et rien ne les occupe. Nous n'avons pu fixer leur attention sur un objet plus de deux minutes: la réflexion semble être pour eux un travail insupportable.

Ils ne manquent pas d'intelligence : on est étonné de l'art avec lequel sont faits leurs instrumens pour la pêche; leurs hameçons sont de nacre, aussi délicatement travaillés que s'ils avoient le secours de nos outils; leurs filets sont les mêmes que les nôtres : nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, la disposition des feuilles de latanier qui en forment la couverture, la construction de leurs grandes pirogues, leur manière de les rendre propres à les transporter dans les îles voisines, en les liant ensemble côte à côte. Une herminette est le seul outil qui serve à ces ouvrages, et son tranchant est d'une pierre noire très-dure : ils

emploient pour percer le bois, des morceaux de coquillages fort aigus.

La fabrique de leurs étoffes n'est pas le moindre de leurs arts ; elles sont tissues de l'écorce du mûrier, battue avec un morceau de bois équarri et rayé : ils parviennent à en faire une étoffe très-fine, de la nature du papier; ils en ont de plusieurs sortes, mais toutes fabriquées de même.

Ils ont une nomenclature des constellations les plus remarquables ; ils en connoissent le mouvement diurne, et s'en servent pour faire quelquefois trois cents lieues sur mer : leur boussole est le soleil pendant le jour, les étoiles pendant la nuit. Plusieurs îles sont voisines de la leur à différentes distances : il y en a deux d'inhabitées; ce sont celles d'Enoua-motou et de Toupai ; mais elles sont couvertes de fruits, de cochons, de volailles; elles sont aussi abondantes en poissons : on croit qu'elles sont le domaine des Génies, et qu'il en coûte la vie à ceux qui osent les aborder.

J'ai su d'Aoutourou, que la distinction des rangs étoit fort marquée à O-Taïti, et la disproportion cruelle. Les grands ont droit de vie et de mort sur leurs esclaves, sur leurs valets, et peut-être sur les gens du peuple, dans la classe duquel on prend des victimes pour les

sacrifices humains. Le bois dont les grands s'éclairent, n'est pas le même que celui dont se sert le peuple : les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons *le saule-pleureur ;* il forme leur salle. Les valets y ont des livrées, composées d'une espèce de ceinture qui pend immédiatement sous les bras à ceux des chefs, et ne couvre simplement que les reins à ceux des nobles. Les femmes ne mangent point avec les hommes ; elles les servent à table.

Le deuil consiste à se couvrir le visage d'un voile, et à porter une coiffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort. Toute la nation porte le deuil de ses rois; celui des pères est fort long : les femmes le portent de leurs maris, les maris ne le portent point de leurs femmes. Ceux qui sont en deuil, se font précéder d'esclaves qui portent des espèces de castagnettes, dont le son lugubre avertit tout le monde de se ranger.

Dans les maladies un peu graves, tous les proches parens se rassemblent chez le malade, y mangent, et le soignent tour à tour : s'il faut saigner, le médecin frappe avec un bois tranchant sur le crâne; par là, il ouvre la veine sagittale, qu'il referme avec un bandeau.

La langue d'O-Taïti est douce, harmonieuse,

facile à prononcer : on y retrouve plusieurs mots de la langue de l'île des Cocos. Les mots n'y sont presque composés que de voyelles sans aspiration ; il n'y a point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité d'articulations des langues du Nord. Aussi Aoutourou ne put-il apprendre le français, et M. Péreire, qui l'examina attentivement, a reconnu qu'il ne pouvoit physiquement prononcer la plupart de nos consonnes, ni aucune de nos voyelles nasales. Leur langue est abondante ; elle fournit des expressions pour peindre une multitude d'objets, même nouveaux.

Le 16 avril 1768, à huit heures du matin, nous étions à environ dix lieues de l'extrémité septentrionale de l'île d'O-Taïti. Deux heures après, nous aperçûmes une terre qui sembloit former trois îles ; c'étoient trois montagnes d'une même île : elle étoit d'une hauteur médiocre, et couverte d'arbres. Aoutourou la nomme *Oumaitia*, et dit que la nation qui l'habite est amie de la sienne, et que nous y recevrions le même accueil qu'à O-Taïti.

Deux jours après, nous eûmes la preuve incontestable que les habitans des îles de l'Océan Pacifique communiquent entr'eux, même à de grandes distances. L'azur d'un ciel sans nuage laissoit étinceler les étoiles. Aoutourou,

après les avoir considérées, nous montra l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, et nous dit que c'étoit sur elle qu'il falloit diriger sa course, pour trouver dans deux jours une terre abondante où il avoit des amis : il voulut même diriger le gouvernail vers cette partie ; et ce ne fut qu'avec peine qu'il vit que nous ne le voulions pas. Le lendemain, dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts, et y passa la matinée, regardant du côté de cette terre où il vouloit nous conduire. Nous eûmes lieu de voir encore que les O-Taïtiens ont donné des noms aux étoiles brillantes, qu'ils connoissent les phases de la lune; et nous sûmes qu'ils croyoient le soleil et la lune habités.

Pendant tout le mois d'avril, nous eûmes un beau tems, mais peu de vent. Le 3 mai, presqu'à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle terre, et je gouvernai vers sa pointe septentrionale : vers le coucher du soleil, nous reconnûmes trois îles, dont une étoit plus considérable que les deux autres; lorsque nous nous fûmes approchés de son plus grand côté, qui peut avoir trois lieues, nous vîmes que ses côtes étoient par-tout escarpées, qu'elle n'étoit qu'une montagne couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallées ni plages, et que la mer y brisoit avec force. On y distinguoit des feux,

des cabanes couvertes de jonc, et terminées en pointe, ombragées par des cocotiers, et une trentaine d'hommes qui couroient sur le rivage. Les deux autres îles n'ont pas plus de demi-lieue chacune, un canal peu large les sépare de la grande, et leurs côtes sont aussi escarpées.

J'allois passer entre ces petites îles et la grande, lorsqu'une pirogue qui venoit à nous, me fit mettre en panne pour l'attendre : elle s'approcha, cinq hommes la conduisoient; ils n'avoient de vêtement qu'une ceinture, et nous montroient des cocos et des racines. Aoutourou leur parla sa langue, ils ne l'entendirent pas, et ne nous accostèrent pas. Je fis mettre en mer le petit canot, et ils s'enfuirent. Bientôt d'autres pirogues parurent, et quelques-unes étoient à la voile; elles s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables, mais aucun insulaire ne voulut venir à bord. Ils nous apportèrent des cocos, des ignames, une poule d'eau d'un superbe plumage, et quelques morceaux d'une belle écaille. Ils avoient des étoffes fabriquées comme celles d'O-Taïti, mais moins belles, et teintes de vilaines couleurs rouges, brunes ou noires; des hameçons mal faits avec des arêtes de poisson, des nattes, des lances : ils préféroient de petits morceaux d'étoffe rouge à toute autre chose; leur physionomie est plus sauvage que celle des O-Taïtiens,

O-Taïtiens, et ils cherchoient à tromper dans les échanges.

Ils sont de stature médiocre, agiles et dispos, leur couleur est bronzée ; de la poitrine aux genoux ils sont peints d'un bleu foncé ; l'un d'entr'eux étoit plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe ; tous avoient les cheveux noirs et relevés sur la tête : leurs pirogues n'ont ni l'avant ni l'arrière relevé, mais sont pontés l'un et l'autre, et ornés de clous dont les têtes sont recouvertes de belles limes (1) d'une blancheur éclatante. Leur voile triangulaire est composée de nattes ; deux de ses côtés tiennent à des bâtons comme un éventail. Elles nous ont suivi assez au loin.

Le vent nous manquant pour passer entre ces îles, nous continuâmes notre route. A six heures du soir, nous vîmes une nouvelle terre sous la forme de trois mondrains élevés ; c'étoient les sommets d'une belle île entrecoupée de montagnes et de belles plaines couvertes de cocotiers et d'autres arbres. Nous n'y pûmes découvrir de mouillage. Des pirogues en partirent pour s'approcher de nous ; les insulaires nous invitoient

(1) Genre de mollusques dont on connoît deux ou trois variétés.

à descendre à terre, mais les brisans ne nous le permettoient pas.

Nous vîmes encore une autre terre vers le couchant; elle nous parut élevée : une brume épaisse nous la cacha tout le jour, et le lendemain seulement nous vîmes, vers le nord de celle-là, deux autres petites îles de grandeur inégale. Toutes celles que nous voyions, sont à peu près au nord de l'espace où Abel Tasman découvrit les îles Amsterdam et ses voisines; dans le même où à peu près l'on place les îles Salomon. Je l'appelai *l'archipel des Navigateurs*.

Nous revîmes terre le 11. C'étoit une île dont les deux parties élevées étoient jointes par une terre basse, qui paroissoit former une baie ouverte; je ne pus en approcher, et je l'appelai *l'île de l'Enfant perdu*. En général, nous avons trouvé que, dans cet Océan Pacifique, l'approche des terres procure des orages; et les tourbillons de vent avec de gros nuages à l'horizon, sont un indice sûr de quelques îles. Ces indices sont observés avec soin, parce qu'on ne navigue dans ces mers qu'à tâtons, changeant de route dès que l'horizon paroît moins devant soi. La disette d'eau, le défaut de vivres, la nécessité de profiter du vent ne nous permettoient pas de suivre les règles d'une navigation prudente, et de se mettre en panne dans l'obscurité.

Le scorbut commençoit à reparoître, et plus général; il ne restoit plus de rafraîchissemens que pour les malades; des maladies vénériennes prises à O-Taïti, où peut-être elle est naturelle, se manifestèrent. Nous désirions voir terre, et le 22, à la pointe du jour, nous l'aperçûmes; c'étoient deux îles. L'une fut nommée *de la Pentecôte*, jour auquel elle fut découverte; l'autre eut le nom *d'Aurore*, parce qu'on la découvrit dans ce moment. Plus loin, nous en vîmes une petite qui fut nommée *le Pic-de-l'Etoile*. Nous suivîmes le rivage de l'île Aurore. Elle paroît avoir dix lieues de long sur deux de large: ses côtes sont escarpées et couvertes de bois. Les montagnes d'une autre île se faisoient apercevoir au dessus d'elle. Après avoir passé l'île Aurore, nous découvrîmes une nouvelle côte, qui se prolongeoit dans une distance de quinze lieues.

Nous nous approchâmes de l'île dont les montagnes se montroient au delà de l'île Aurore; elle en est à trois ou quatre lieues. Sa côte nous paroissoit en avoir douze d'étendue, terre haute, escarpée, par-tout couverte de bois. Des pirogues se montroient, mais ne nous approchoient point. Nous voyions une grande quantité de fumée s'élever du milieu des bois, mais on ne voyoit point de cabanes. Je débarquai cependant dans cette île pour y faire ma provision de bois, et

tâcher de connoître le pays, et d'en tirer des rafraîchissemens. Les insulaires ne s'opposèrent point à nos canots : nous coupâmes du bois, et les gens du pays vinrent eux-mêmes nous aider. Ils avoient voulu d'abord s'opposer à notre entrée dans le pays; mais ils s'étoient retirés à mesure que nous avancions, toujours prêts à nous lancer leurs flèches. Ils cessèrent de reculer, lorsque le prince de Nassau s'avança seul vers eux; des morceaux d'étoffes rouges avoient établi la confiance. Nous nous mîmes à abattre des arbres, à chercher des fruits; les insulaires nous en apportèrent; mais ils ne vouloient ni fer ni clous, ils refusèrent d'échanger leurs armes qu'ils ne quittoient point. Ceux même qui n'en avoient pas, tenoient des pierres prêtes à lancer; ils parurent en guerre avec les habitans d'un canton voisin.

Nos bateaux furent chargés de bois et de fruits, et nous nous rembarquâmes. Alors les insulaires s'avancèrent sur le bord de la mer, pour nous lancer une grêle de flèches et de pierres; quelques coups de fusil ne suffirent pas pour nous en débarrasser; une décharge nourrie les fit fuir dans les bois. Nous en vîmes de noirs et de mulâtres : ils ont la lèvre épaisse et des cheveux cotonnés; quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits, et la plupart rongés de lèpre : ce qui nous fit appeler leur île, *île des*

Lépreux. Leurs femmes sont dégoûtantes; les hommes ne couvrent que les parties naturelles: les femmes ont encore des écharpes pour porter leurs enfans sur le dos; et sur quelques-uns des tissus qui les composent, nous avons vu de fort jolis dessins d'une teinture cramoisie. Ils n'ont pas de barbe, mais ils se percent les narines pour y suspendre quelqu'ornemens; ils portent au bras des bracelets, ou d'ivoire ou d'os, et au cou des plaques d'écailles de tortues : leurs flèches sont de roseaux armés d'une pointe d'os fort aiguë; ils ont encore des sabres de bois de fer. La plage où nous descendîmes est au pied d'une montagne couverte de bois, et a peu d'étendue; le sol y est léger et sans profondeur, les bois sont ouverts par des routes tracées : on y voit des enclos faits de palissades de trois pieds de haut. Nous n'y avons vu que des huttes, où l'on n'entre qu'en se traînant sur le ventre : le peuple paroît misérable. Le son rauque et lugubre d'un tambour se faisoit entendre de la montagne. Notre O-Taïtien n'entendoit aucun mot de leur langue.

Nous continuâmes notre route d'abord avec lenteur, puis avec un bon vent d'orient. Les courans nous entraînoient au midi; nous découvrions plusieurs îles : le coup d'œil annonçoit un pays riche; les montagnes sembloient indiquer des minéraux. Quelques hommes noirs s'appro-

chèrent dans une pirogue, mais ils demeurèrent à la portée du mousquet : d'autres les imitèrent dans leur curiosité et dans leur défiance. Après avoir suivi une côte assez basse et couverte d'arbres, nous vîmes une baie, et j'envoyai la reconnoître. Sur les cinq heures, j'entendis un des canots faire feu, en voguant droit vers la terre; il s'étoit mis dans le cas d'être attaqué; deux flèches qui lui furent lancées, furent le signal ou le prétexte de sa décharge. Une pointe nous en déroboit la vue, et son feu continuel me déterminoit à aller au secours, lorsque je le vis s'éloigner de terre. Les nègres s'étoient enfuis dans les bois, où ils poussoient des cris affreux. Je fis le signal du ralliement, et pris des mesures pour qu'à l'avenir on ne se déshonorât plus par un tel abus de ses forces.

Cette baie, nous dirent les canots, est un amas d'îles qui se croisent, et forme la réunion des canaux qui les séparent : on y pouvoit jeter l'ancre, mais non avec une sûreté entière; d'ailleurs on avoit à craindre les habitans, outrés du mal qu'on venoit de leur faire : ils ressemblent à ceux de l'île des Lépreux. Le 27, je résolus de tenter une descente vers une plantation d'arbres alignés, dont le terrain étoit battu : plusieurs habitans s'y montroient. Nos bateaux cherchèrent en vain un lieu tel que nous le demandions;

l'enfoncement que nous avions cru voir, n'étoit qu'un coude de la côte qui revenoit vers le nord, et s'étendoit à perte de vue : ces terres étoient très-élevées, et présentoient au dessus des nues une chaîne de montagnes. Le tems étoit obscur, et souvent des nuages nous paroissoient être la terre : nous louvoyâmes durant la nuit, mais les marées nous éloignèrent; et le 19, nous ne vîmes plus de terre.

Je nommai ces îles *l'archipel des Grandes-Cyclades;* elles me parurent être celles que Quiros appela *Terre-Australe du Saint-Esprit.* Les géographes auroient-ils deviné, lorsqu'ils firent de cette terre un même continent avec la Nouvelle-Guinée? Je voulus m'en assurer. Il s'agissoit de suivre le même parallèle pendant l'espace de trois cent cinquante lieues; l'état de nos vivres devoit nous en empêcher, et en effet, peu s'en est fallu que nous n'ayions été les victimes de notre constance.

Les observations nous prouvèrent que les courans nous avoient beaucoup entraînés vers le couchant; et j'ai remarqué que lorsque le soleil est dans l'hémisphère austral, ils faisoient un effet contraire.

Ce fut alors que je vérifiai un fait dont j'avois toujours douté, c'est que le domestique de M. Commerson étoit une femme. Sa structure,

le son de sa voix, son menton sans barbe, son soin à se cacher pour changer de linge, et faire ses nécessités, accréditoient le soupçon ; mais son activité infatigable, son ardeur pour la botanique, qui lui faisoit chercher des plantes au milieu des neiges et sur les monts glacés du détroit de Magellan, porter en outre des vivres, des armes, des cahiers de plantes, le détruisoient. A O-Taïti, les hommes l'entourèrent, croyant que c'étoit une femme, et elle fut obligée de retourner à bord. *Baré,* c'étoit son nom, m'avoua qu'elle étoit femme, née en Bourgogne : la perte d'un procès l'avoit jetée dans la misère, et lui avoit fait prendre le parti de déguiser son sexe ; elle avoit servi à Paris un Genevois, en qualité de laquais ; et un vogage autour du Monde avoit piqué sa curiosité. Elle sera la première qui l'ait fait : elle n'étoit ni laide ni jolie, avoit vingt-six à vingt-sept ans, et se conduisit toujours à bord avec la plus scrupuleuse sagesse.

Revenons à notre voyage. Le jour nous forcions de voiles ; la nuit nous en abaissions la plus grande partie, et nous avions raison de le faire. La nuit du 4 au 5 juin, nous faisions voile avec le hunier, à la faveur d'un clair de lune, lorsqu'à onze heures du soir on aperçut à une demi-lieue, des brisans et une côte très-

basse : nous nous arrêtâmes, et fîmes arrêter l'Etoile, plus lente que nous; puis le matin, nous allâmes visiter cette terre. C'étoit un îlot de sable, s'élevant peu au dessus de l'eau, qu'on ne voit qu'à peine à deux lieues de distance, et qui est toujours couvert d'oiseaux : je l'appelai *la Bâture de Diane*. Le jour, nous crûmes en voir encore; mais c'étoit une erreur : nous suspendîmes notre course pendant la nuit, et au point du jour, nous mîmes toutes nos voiles dehors; des morceaux de bois, des fruits inconnus et flottans sur la mer, nous annonçoient la terre. Le 6, je vis une nouvelle bâture, et je portai au nord. Nous avons vu dans cette mer des poissons volans noirs, à quatre ailes rouges, plus gros que ceux que nous connoissions (1).

---

(1) La grosseur du poisson volant varie de celle du hareng à celle du maquereau; l'usage qu'il fait de ses nageoires pour se diriger dans l'eau, a des rapports sensibles avec la manière dont les oiseaux se servent de leurs ailes pour se soutenir dans l'air. Les poissons volans à quatre ailes ne sont pas à beaucoup près aussi communs que les poissons à deux ailes : celles des premiers sont rouges ou fortement teintes de rouge. Les poissons volans sont fort communs entre les Tropiques : ils volent en troupe, et d'un seul jet aussi loin qu'une perdrix; ils s'élèvent

De nouveaux écueils, contre lesquels la mer brisoit avec fureur, se présentèrent encore à nous : peut-être s'étendoient-ils au loin de ceux

---

même assez haut, puisque dans leur vol ils vont heurter souvent contre les voiles des navires. On les voit, dans les orages, s'élancer par centaines hors de l'eau, comme des volées d'alouettes : leurs ailes alors les font paroître blancs. La destinée de ce poisson paroît être fort malheureuse : il est poursuivi dans la mer par le thon et la bonite; dans l'air, par les oiseaux d'eau, surtout par les frégates.

L'albecore, albicore beaucoup plus connu en France sous le nom *de thon*, est du genre des scombres : il est susceptible d'un grand accroissement, puisqu'on en a vu du poids de deux cents livres. Les thons vont toujours par troupes : ils passent au printems, de l'Océan dans la Méditerranée, où la pêche en est très-lucrative sur nos côtes. Leur retour dans l'Océan se fait en automne. La chair du thon est ferme, grasse, agréable au goût; elle tient de celle du veau, mais elle est plus sèche et plus solide. On la marine et conserve dans l'huile. La panse ou le ventre du thon en est la partie la plus délicate et la plus estimée. Le thon pélamide n'en est qu'une variété dont la différence vient de l'âge : un jeune thon devient pélamide, et, par l'accroissement, le pélamide devient un thon.

Nous terminerons cette note en disant un mot de la bonite, que les marins rencontrent aussi fréquemment que le poisson volant et le thon ou *albicore*.

que nous avions vu peu de jours auparavant; il étoit presque nuit, et nous restâmes en panne. Nous étions au couchant des îles Cyclades; il étoit prouvé qu'elles ne tenoient point à la Nouvelle-Guinée : divers indices nous prouvoient que nous approchions de la Nouvelle-Hollande, qui peut-être n'est qu'un amas d'îles, dont une mer dangereuse et semée d'écueils défend les approches. Les conjectures que nos découvertes justifioient, me firent cingler vers le nord. Il falloit trouver une relâche; nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes que pour quarante jours; la viande salée infectoit, et nous lui préférions les rats qu'on pouvoit prendre; mais les vents du sud nous abandonnèrent. Le 10 juin, une odeur

---

La bonite, nommée aussi *germon*, est un poisson très-commun dans l'Océan, et est d'une couleur approchante de celle du maquereau, auquel il ressemble aussi par le goût. La bonite se trouve plutôt en pleine mer que près des côtes, et va en troupe au point que la mer en est quelquefois couverte. Le thon et la bonite poursuivent à outrance le poisson volant, mais ils ont à leur tour, pour ennemi implacable, le marsouin, qui ne leur donne point de répit. Il est donc vrai, parmi les poissons comme parmi les hommes, que le plus fort mange le plus foible. (*Voyez* sur les poissons volans, tom. II, pag. 78).

délicieuse nous annonça le voisinage de la terre, et nous la vîmes bientôt : peu de pays nous ont paru plus beaux ; un terrain bas, partagé en plaines et en bosquets, régnoit sur le bord de la mer, et s'élevoit ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes, dont la cime se perdoit dans les nues. On en distinguoit trois étages, et la plus élevée étoit à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur du pays : notre situation ne nous permettoit pas de nous arrêter pour la visiter ; nous étions dans un vaste golfe formé par cette terre, et il falloit en sortir : les vents du sud se relevèrent alors pour nous en ôter l'espérance ; ils nous jetoient vers la terre : à la nuit, nous n'étions plus qu'à trois quarts de lieue de quelques écueils ; c'est dans cette situation inquiétante que la nuit s'écoula : le jour vint, et nous réussîmes à nous éloigner ; des pirogues voyageoient le long des côtes, des feux s'y étoient faits remarquer durant l'obscurité. Les jours suivans furent affreux : tout fut contre nous, le vent, la pluie, une brume épaisse, une mer très-agitée ; c'étoit à force de louvoyer que nous parvenions à nous soutenir : la mer étoit semée d'écueils, et nous étions forcés de fermer les yeux sur les indices de dangers que nous ne pouvions éviter ; nous vîmes des poissons qui ne vivent que sur le sable : les

vagues déposoient du limon et des goémons sur le vaisseau, et je ne voulus pas faire sonder; en nous prouvant le danger, la sonde n'auroit pu nous le faire éviter.

Enfin, le tems devint beau le 16. A six heures du matin, nous vîmes la terre, et nous louvoyâmes pour la doubler. Le lendemain, nous ne la revîmes qu'à neuf heures : c'étoit une petite île; et, à quatre ou cinq lieues de là, on en voyoit une autre que nous nommâmes *Ouessant,* à cause de sa ressemblance avec l'île de ce nom. Nous marchions dans une route que personne n'avoit suivie avant nous, et nous payions cher l'honneur de faire de nouvelles découvertes : notre plus cruel ennemi étoit la faim; nous fûmes obligés de diminuer les rations de pain et de légumes, et de défendre de manger les vieux cuirs dont on enveloppe les vergues. Il nous restoit une chèvre, compagne fidelle de nos aventures depuis notre départ des îles Malouines, et chaque jour elle nous donnoit un peu de lait. Ce n'étoit pas assez, et on résolut de la manger elle-même : le boucher, qui la nourrissoit depuis si long-tems, arrosa de ses larmes la victime qu'il immoloit à notre faim. Un jeune chien, pris dans le détroit de Magellan, eut bientôt le même sort.

Le 17, nous fûmes assurés que les courans

nous avoient été favorables ; mais ce jour nous vîmes que les brisans s'étendoient bien plus loin qu'on ne l'avoit pensé. Le lendemain, nous ne découvrîmes de nouveau la terre qu'après midi : alors parurent à nos yeux dix ou onze petites îles, et derrière une terre élevée. Le 19, la même vue s'offrit à nos yeux ; le 20, les côtes nous parurent se diriger au levant : c'étoit un soulagement pour nous. Le 25, au lever du soleil, nous vîmes une terre extrêmement haute, et qui paroissoit se terminer par un gros cap, au delà duquel nous ne vîmes pas de terre. Nous l'appelâmes *le cap de la Délivrance ;* il y avoit long-tems que nous le cherchions. Le golfe dont il fait la pointe orientale, fut appelé *le golfe de la Louisiade.*

Nous nous étions éloignés de soixante lieues, lorsque le 28 au matin nous découvrîmes vers le nord deux îles, et une côte longue et élevée. Je résolus d'y chercher un mouillage : nous portâmes sur une anse qui nous paroissoit commode ; mais le calme nous arrêta. Le 30, j'envoyai visiter plusieurs anses, et je suivis à petites voiles. Les habitans vinrent autour de nous, dans des pirogues sans balancier : ils sont noirs, ont les cheveux longs et crépus, de couleur rousse ; ils portent des bracelets et des plaques d'une matière blanche, au front et au cou : ils sont

armés d'arcs et de zagaies, et sembloient nous menacer. Je rappelai nos bateaux : ils avoient trouvé par-tout un bon fond, sans y avoir vu de rivière ni de ruisseau. La côte étoit presqu'inabordable ; les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, et le sol y est couvert de bois. Dans de petites anses on distingue quelques cabanes.

Notre situation étoit critique : nous étions au milieu des terres inconnues, et une brume nous cachoit celles où je croyois trouver un passage : une forte marée nous y conduisoit. Nous entrâmes dans un canal large de quatre à cinq lieues, au milieu duquel la marée a formé un banc où la mer s'élève et brise : je le nommai *Paz Denis* : la côte que nous avions à l'orient, s'abaissoit et tournoit vers le nord; nous y aperçûmes une jolie baie : nous allions la sonder, lorsqu'un déluge de pluie nous déroba la vue de la terre et du soleil; il fallut attendre quelques heures : enfin nous fîmes reconnoître la baie, et l'on nous fit signal de bon mouillage; nous y avançâmes avec lenteur parce que le vent étoit foible, et avec crainte parce que les écueils étoient autour de nous : il nous fallut deux heures pour avancer une demi-lieue. Enfin nous nous sentîmes à une certaine distance des terres.

Nos canots s'étoient enfoncés dans la baie, et virent bientôt paroître une dixaine de pirogues, sur lesquelles il y avoit cent cinquante hommes armés d'arcs, de lances et de boucliers. Elles sortoient d'une anse où étoit une petite rivière bordée de cabanes; elles vinrent à force de rames, et se séparèrent en deux bandes pour envelopper les canots : les Indiens poussèrent de grands cris, et lancèrent leurs flèches; une décharge ne les arrêta point; une seconde les mit en fuite, et plusieurs se jetèrent à la mer pour gagner plus promptement le rivage. On leur prit deux pirogues, longues, bien travaillées, très-élevées à l'avant et à l'arrière, pour servir d'abri contre les flèches : sur le devant de l'une d'elles, une tête d'homme étoit sculptée, ses yeux étoient de nacre, ses oreilles d'écaille de tortue, ses lèvres étoient teintes d'un rouge éclatant. On y trouva avec des armes, des fruits que nous ne connoissions pas, des cocos, de l'arec, des filets artistement tissus et une mâchoire d'homme à demi grillée. Ils sont noirs, et ont les cheveux crépus et teints de blanc, de jaune et de rouge; ils sont nus, à l'exception d'une natte; leurs boucliers sont ovales et faits de joncs, ils sont impénétrables aux flèches. Nous nommâmes la rivière d'où ils étoient sortis, *rivière des Guerriers*,

Guerriers, l'île et la baie reçurent le nom de *Choiseuil.*

Nous crûmes devoir continuer notre route; nous sortîmes du canal, et découvrîmes au couchant une côte longue et montueuse, dont les sommets se perdoient dans les nues. Sa pointe septentrionale s'abaisse, et forme un cap remarquable, que nous nommâmes *cap l'Averdi.* Les nuages qui couvroient les sommets des terres se dissipèrent au coucher du soleil, et nous laissèrent voir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le 4 juillet, nous vîmes une côte plus occidentale, plus basse que le cap l'Averdi : derrière on en voyoit encore une plus élevée. Nous cherchâmes à nous approcher de la moins élevée; trois pirogues s'en détachèrent, et s'arrêtèrent à une portée de fusil, et ce ne fut qu'avec peine que nous les déterminâmes à s'approcher davantage: des bagatelles leur donnèrent de la confiance; ils nous crioient, *bouca, bouca, onellé!* en nous montrant des noix de cocos; et nous criâmes comme eux, ce qui leur fit plaisir : ils nous firent signe qu'ils alloient chercher des cocos, et nous leur applaudîmes. A peine furent-ils éloignés de vingt pas que l'un d'eux nous lança une flèche, et ils s'enfuirent; nous dédaignâmes de les punir.

Ces noirs sont absolument nus; ils ont le corps peint, les oreilles percées et fort alongées : ils font usage du betel, qui rougit leurs dents : leurs pirogues sont sans balanciers, et ont l'avant et l'arrière peu élevé. Nous nommâmes cette île *Bouka*, elle paroît être très-peuplée; une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers et d'autres arbres, nous offroit la plus agréable perspective; j'aurois désiré y trouver un mouillage, mais un courant rapide et les vents nous en éloignoient : nous comptions n'être pas loin de la Nouvelle-Bretagne, où nous étions résolus de relâcher.

Le 5, nous vîmes deux petites îles, et plus loin une troisième plus considérable; la côte en étoit élevée, et renfermoit plusieurs baies. Nous n'avions plus ni eau ni bois, et je résolus de m'arrêter ici. En nous en approchant, nous découvrîmes une nouvelle terre haute et de belle apparence : j'envoyai chercher un mouillage sur la première, on y en trouva un, et nous y vînmes jeter l'ancre. Un îlot et une pointe forment en ce lieu un véritable port, à l'abri de tous les vents; l'entrée en est aisée, le débarquement magnifique, sur un sable fin, sans aucune roche ni vague; l'intérieur, dans un espace de quatre cents pas, renfermoit quatre ruisseaux. Nous en prîmes un pour la frégate, un pour l'Étoile, afin d'y faire

de l'eau : un troisième fut destiné aux lessives. Le bois se trouvoit au bord de la mer, il y en avoit de plusieurs espèces, toutes étoient bonnes à brûler, et quelques-unes étoient superbes pour des bois de construction : les environs étoient inhabités, ce qui nous assuroit la paix et la liberté des promenades. Ces avantages étoient compensés par des inconvéniens; car on n'y trouvoit ni cocos, ni bananes, et rien de ce qu'on pouvoit tirer d'un pays habité. Nous trouvâmes sur les bords d'une petite rivière, à un tiers de lieue du port, une pirogue et deux cabanes; la première étoit légère et en bon état : à côté on voyoit les débris de plusieurs feux, de gros coquillages calcinés et des têtes de sangliers. On crut entendre des cris d'hommes dans les montagnes; ce n'étoit que le gémissement d'un gros ramier huppé, d'un plumage azuré : nous y vîmes encore une partie d'une inscription anglaise sur un morceau de plaque de plomb. Nous y examinâmes plus attentivement la côte; et à deux lieues de là, nous trouvâmes une baie étroite et profonde, où se rendoit une belle rivière; quelques arbres sciés ou abattus nous frappèrent, et nous vîmes bientôt l'arbre où l'inscription avoit été clouée. Il étoit gros, sur la rive droite de la rivière, au milieu d'un grand espace; les clous étoient encore au tronc : les rejetons d'arbres coupés nous persua-

dèrent qu'il n'y avoit pas plus de quatre mois (c'étoit le Swallow, capitaine Carteret, qui avoit relâché ici). Pendant tout le tems que nous fîmes ces recherches, la pluie fut continuelle, et il faisoit un grand vent qui ne pouvoit parvenir jusqu'à nous. Nous accélérâmes nos travaux autant qu'il nous fut possible : nous avions cherché vainement des fruits; nous ne trouvâmes dans les bois que quelques lataniers et des choux palmistes en petit nombre, et il falloit les disputer à d'énormes fourmis dont les essaims sont innombrables. On y vit cinq ou six cochons marrons ou sangliers; mais nous n'en pûmes tuer aucun, et c'est le seul quadrupède que nous y ayons vu, quoiqu'on ait cru encore y distinguer les traces d'un chat tigre.

Nous y avons tué des pigeons, dont le plumage est vert-doré; ils ont le cou et le ventre gris-blanc, et une petite crête sur la tête : il y a aussi des tourterelles, des veuves, des perroquets, des oiseaux couronnés, et une espèce d'oiseaux dont le cri ressemble à l'aboiement d'un chien. Il y avoit des tortues, mais ce n'étoit pas le tems de leur ponte. Tout le pays est montueux, le sol léger recouvrant à peine le rocher : cependant il nourrit de beaux et grands arbres; on y trouve le betel, l'aréca, le beau jonc des Indes, qui croît dans les lieux marécageux, le poirier : en

général, il est peu riche en plantes, et rien ne prouve qu'il ait été habité à demeure.

Enfin le tems, qui nous avoit accablé de pluies continuelles jointes à une chaleur étouffante, devint beau; et nous l'employâmes utilement pour finir nos travaux, et observer une éclipse du soleil. Mes travaux finis, je fis aider à ceux de l'Étoile, à laquelle il fallut donner un lest avec des masses de gros bois : nous partageâmes nos farines, nos légumes; ces derniers se trouvèrent encore en moindre quantité que nous ne le croyions, et il fallut diminuer la ration : officiers, soldats, matelots, tous étoient réduits à une part égale. Nous nous hâtions de sortir de ce lieu infesté d'animaux dangereux; on y tuoit chaque jour des serpens, des scorpions, des insectes longs comme le doigt, cuirassés sur le corps, ayant six pattes et une longue queue; on m'en apporta un autre long de trois pouces, de la famille des mantes; presque toutes ses parties sont composées d'un tissu qu'on prend pour des feuilles : chacune de ses ailes est la moitié d'une feuille, qui devient entière quand ses feuilles sont rapprochées; le dessous de son corps est d'une feuille plus morte que le dessus; il a deux antennes et six pattes, dont les parties supérieures sont aussi des portions de feuilles. On y trouvoit de

belles coquilles. On recueillit divers marteaux (1) dans l'île qui ferme la baie, et nous lui en donnâmes le nom; mais une espèce de serpens ayant mordu un matelot que nous eûmes de la peine à sauver, on mit plus de prudence dans ses recherches. La guérison du matelot étonna l'O-Taïtien, qui souvent admiroit l'effet de nos armes; et, malgré la prévention qu'il avoit pour son pays, il disoit souvent : *Fi de O-Taïti.*

Le 19, nous fûmes en état de partir; mais la pluie, les tonnerres, la tourmente nous retinrent. Trois jours après, nous ressentîmes un tremblement de terre; il dura deux minutes : la mer agitée haussa et baissa plusieurs fois. C'étoit sans doute la saison des orages pour ce pays; ils ne discontinuoient pas. Forcés de rester, nous fîmes des caravanes pénibles dans les forêts, et souvent nous revenions les mains vides; nous y trouvâmes pourtant des pommes de mangle, des prunes monbin, et un lierre aromatique qui parut utile pour le scorbut. Nous vîmes aussi une cascade magnifique, qui nous fit admirer les groupes saillans dont les gradations presque régulières précipitent et diversifient la chute des eaux, et ces massifs variés qui forment cent bassins inégaux, où sont reçues des nappes de cristal

(1) Mollusques ou coquillages du genre des acephales.

coloriées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont le pied dans ces bassins mêmes.

Cependant notre situation empiroit chaque jour, le nombre et les maux de nos scorbutiques augmentoient; il falloit s'éloigner, et nous ne pouvions sortir par les orages continuels. Enfin le 24, il fit beau tems; nous nous hâtâmes de nous préparer; mais le calme nous retint jusqu'au soir, qu'une brise nous aida à sortir de ce port, auquel nous avions donné le nom *de Praslin*. Nous suivîmes les sinuosités de la terre, que tout nous annonçoit être la Nouvelle-Bretagne ; nous crûmes reconnoître la baie que Dampier appelle *de Saint-Georges* : c'étoit à sa partie nord-est que nous avions mouillé; mais Dampier au moins y trouva un canton habité et riche en fruits : nous étions tombés dans un désert.

La côte rondissoit insensiblement, et bientôt nous vîmes des îles qui se succédoient; je passai entr'elles et la Nouvelle-Bretagne, terre élevée, entrecoupée de belles baies, et où des feux nous annonçoient des habitans. Je fus encore obligé de retrancher une once de pain à nos rations : le peu qui nous restoit étoit gâté, et dans un autre tems nous les aurions jetées à la mer ; mais dans ces circonstances, il falloit tout manger. Le présent auroit pu se supporter, mais la vue de l'avenir étoit affreuse. Cependant tous endurèrent

leurs maux avec patience et avec courage : les matelots dansoient le soir comme s'ils ne souffroient pas, et n'avoient rien à craindre.

Les vaisseaux marchoient avec lenteur : nous ne perdîmes de vue la Nouvelle-Bretagne que le 5 août. Nous avions reçu une visite de ses habitans, qui s'avancèrent à quelque distance dans leurs pirogues : ils sont grands, et paroissent agiles et robustes ; ils sont noirs, à cheveux laineux, quelquefois poudrés de blanc : ils portent la barbe longue, et couvrent leur nudité avec une feuille d'arbre. Ils nous invitoient à venir à terre, et nous à venir à bord, et ni eux ni nous ne cédèrent aux invitations : nous leur jetâmes des morceaux d'étoffes, et ils nous remercièrent en nous lançant une pierre qui ne put nous atteindre. D'autres vinrent les jours suivans, et n'avoient pour but que de nous observer, et nous attaquer ensuite. Ils firent pleuvoir sur nous des pierres et des flèches : une fusillade les mit en fuite, et ils ne reparurent plus.

Les marées nous enlevoient une partie du chemin que nous faisions lentement. Le 4, je crus reconnoître les îles Matthias et l'Orageuse. La première, haute et montueuse, s'étend à huit à neuf lieues au nord-ouest ; la dernière n'a pas plus de trois ou quatre lieues de long.

Nous en vîmes une troisième petite et basse. Les marées nous parurent prendre un cours différent, et nous en conclûmes que nous étions au delà de la Nouvelle-Bretagne et du cap Solomaswer, qui en forme la pointe septentrionale.

Nous cinglâmes au couchant par un joli frais, sans voir de terre; mais le 8, nous en découvrîmes une qui étoit basse, plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres, partagée par des bancs de sable : nous y vîmes beaucoup de cocotiers et beaucoup de cabanes hautes, presque carrées et bien couvertes, plus grandes, plus belles que les cabanes de roseaux; un grand nombre de pirogues étoit occupé de la pêche, et aucune ne se dérangea pour nous. Nous la nommâmes *îles des Anachorètes*.

Quelques nuages fixes nous firent soupçonner quelques terres au midi, et bientôt après, nous découvrîmes deux petites îles, puis des îlots ras et couverts de bois, entre lesquels il nous fallut passer; je nommai cet archipel d'îlots *l'Echiquier*. Nous cherchâmes à l'éviter encore en portant au midi; le calme et la nuit vinrent augmenter notre embarras : nous la passâmes, incertains si nous ne serions pas le lendemain sur les rochers qui bordoient les côtes. Je fis sonder plusieurs fois, et l'on ne trouva point

de fond ; heureusement il se leva vers minuit un vent léger du nord, qui nous servit un peu, et qui, se renforçant avec la hauteur du soleil, nous tira de ces écueils, qui nous parurent inhabités.

Le 11, nous aperçûmes une côte élevée qui nous parut être celle de la Nouvelle-Guinée ; on s'en assura quelques heures après. C'étoit une terre montueuse ; nous la suivîmes à dix lieues de distance : les courans sembloient nous être devenus favorables. Nous remarquâmes deux pics élevés, que nous nommâmes *les Deux-Cyclopes :* de petites îles se montroient de tems en tems ; des vents réguliers et opposés régnoient alternativement sur la mer, et enfloient foiblement nos voiles. Le 15, nous vîmes une montagne qui dominoit sur les autres, et nous l'appelâmes *le Geant-Moulineau ;* au dessous étoit une île basse à laquelle nous donnâmes le nom de *Nymphe-Alie.* Nous trouvâmes des courans qui nous entraînoient vivement vers le nord : l'eau y paroissoit couverte de troncs d'arbres flottans, de fruits et de goémons ; et, comme il n'y avoit pas de fond, nous soupçonnâmes qu'ils étoient causés par quelques grandes rivières dans le Continent, ou d'un passage qui coupe la Nouvelle-Guinée.

Le 16, il ne fit qu'un vent léger et variable ;

et il se passa presque tout entier à attendre l'Etoile, que le courant maîtrisoit. Le 17 fut très-orageux ; un déluge de pluie y fut accompagné de tonnerres effroyables : les six jours qui suivirent, furent aussi malheureux. Le 18, nous vîmes une île élevée à la distance de douze lieues. Avec quelle impatience nous supportions ces lenteurs ! Il faut avoir éprouvé comme nous, pendant plusieurs jours, la faim dévorante, ce besoin impérieux qui vous consume, pour s'en faire une idée. Le 20, nous passâmes une seconde fois la ligne : deux jours après, nous vîmes une côte plus élevée que toutes celles que nous avoit offertes la Nouvelle-Guinée. La crainte de nous égarer dans un dédale d'îles, nous obligea de la suivre à quelque distance, jusqu'à ce que nous eussions vu le cap Mabo, qui la termine. Le 22, nous repassâmes la ligne, et fûmes voisins de deux petites îles basses que j'envoyai visiter, comptant y trouver des rafraîchissemens ; on n'y trouva rien : les arbres ne portoient aucun fruit dont on pût se nourrir.

Nous découvrîmes une grande île vers le couchant, et je voulus passer entre la terre et elle ; mais je l'essayai en vain, il fallut y renoncer : le passage me parut avoir huit lieues de large, et il paroît très-beau ; il fallut suivre encore les côtes de cette nouvelle terre. Nous

passâmes sur un bas-fond qui ne fit que nous effrayer ; il nous parut que c'étoit un banc de corail, sur lequel nous passâmes sans danger. La côte s'étendoit à plus de vingt lieues; mais en suivant cette route, nous nous trouvâmes environnés de rocs : c'est dans cette situation que nous perdîmes notre maître d'équipage, nommé *Denys ;* c'étoit un homme instruit, et plein d'honneur : le scorbut le fit périr ; quarante-cinq autres personnes en étoient atteintes, et le vin et la limonade en suspendoient seuls les progrès.

Le 25, nous nous trouvâmes encore enclavés dans des terres ; trois passages s'offroient à nous, et le seul que je ne voulois pas tenter étoit le seul où le vent nous permettoit d'entrer : sans doute, nous nous trouvions dans l'île des Papous ; il falloit éviter de tomber dans les golfes profonds de Gilolo, en portant trop au nord. Nous trouvâmes fond vers les onze heures ; nous venions de passer la ligne pour la quatrième fois. A six heures du soir le vent nous permit de tenter un des passages que je préférois ; la lune vint éclairer notre course lente pendant la nuit, et le courant nous favorisa encore : bientôt nous fûmes dehors du canal, qui peut avoir deux ou trois lieues de large, et que nous nommâmes *le passage des Français.*

Le 26, nous passâmes encore la ligne; puis nous découvrîmes d'autres îles : le lendemain, au lever du soleil, nous en vîmes une peu élevée, qui paroissoit longue de deux lieues. Un gros mondrain escarpé, et d'une hauteur remarquable, que nous nommâmes *le Gros-Thomas*, se fit voir du matin, à deux lieues de distance; près de lui sont des îlots : les courans cessoient de nous porter au nord, et nos observations nous plaçoient au midi du cap Mabo. Où donc est ce cap? Le lieu où on le place n'est sans doute que l'archipel nommé, par Roggeween, *les Mille-Isles*; et si la Nouvelle-Guinée n'est elle-même qu'un amas d'îles, quelle est celle qui le forme? Sera-ce la plus occidentale?

Le 27, nous découvrîmes cinq à six nouvelles îles, que nous ne revîmes plus le lendemain. Nous en aperçûmes cinq autres, sur lesquelles nous courûmes, et l'Etoile y envoya un canot pour reconnoître s'il y avoit quelque mouillage et quelques productions intéressantes. Il ne trouva dans les deux qu'il visita, aucune trace d'habitation, ni de fruits : il alloit se retirer, lorsqu'il vit un nègre s'approcher dans une pirogue; il avoit un anneau d'or à son oreille, et pour armes, deux zagaies. Il aborda le canot, sans crainte ni surprise; on lui demanda à

boire et à manger ; il offrit de l'eau et une espèce de farine : on lui donna un mouchoir, un miroir et d'autres bagatelles; il rit en les recevant, et ne les admira pas. On le quitta, sans en tirer rien de plus. Ces îles furent, disent les Hollandais, au nombre de sept; un tremblement de terre en abyma deux. Les arbres et les plantes y sont les mêmes que sur la Nouvelle-Bretagne : nos gens y prirent une tortue de deux cents livres.

Le 30, nous aperçûmes une île considérable; c'étoit l'île de Céram, terre haute, sur laquelle des montagnes énormes s'élèvent de distance en distance; des feux nombreux prouvent qu'elle est bien habitée : nous en suivîmes la côte septentrionale. Le premier septembre, nous nous trouvâmes à l'entrée d'une baie : je mis pavillon hollandais, et je fis une faute sans le savoir; nous fîmes fuir deux pirogues que nous voulions appeler : c'est que les habitans, ayant chassé les Hollandais de presque toute cette île, sont en guerre perpétuelle avec eux. Un vent frais nous fit continuer notre route. Le terrain du fond de la baie est bas et uni, entouré de hautes montagnes; nous doublâmes une des îles qu'elle renferme, et qu'on nomme *Bonao ;* nous louvoyâmes entre cette île et celle de Kalang et Manipa, cher-

chant à pénétrer entre le midi et le couchant. A dix heures du soir, des feux nous annoncèrent une nouvelle île, c'étoit celle de Boero, ou Boëre ou Bouro, où j'avois dessein de m'arrêter : avec quelle joie nous découvrîmes au lever de l'aurore l'entrée du golfe de Cajeli, où les Hollandais ont un établissement ! Personne à bord n'étoit exempt du scorbut, et huit jours de plus auroient fait périr le plus grand nombre d'entre nous : les vivres qui nous restoient étoient si pourris, que les momens les plus cruels de la journée étoient ceux où la cloche appeloit pour prendre ces alimens mal-faisans. Dès le milieu de la nuit une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les îles Moluques sont couvertes, s'étoit fait sentir au loin, et nous avoit fait pressentir la fin de nos maux. L'aspect d'un bourg assez grand, des vaisseaux à lancre, des bestiaux errans dans les prairies, causèrent des transports que je ne puis dépeindre.

Nous arborâmes pavillon hollandais, et précédés par un canot qui sondoit, nous entrâmes à pleines voiles dans le port, et nous vînmes mouiller devant plusieurs maisons hollandaises. A peine avions-nous jeté l'ancre, que deux soldats hollandais, sans armes, et dont l'un parloit français, vinrent nous demander quels

motifs nous amenoient dans le port : j'envoyai un officier pour l'expliquer au résident du comptoir. Des traités interdisoient l'entrée des ports des îles Moluques aux étrangers, et le résident fut embarrassé : il m'envoya l'ordre exprès du gouverneur d'Amboine, et me pria de lui donner par écrit mes motifs, afin qu'il pût justifier sa conduite en nous recevant ici. Sa demande étoit juste, et je lui donnai une déposition signée, de nos besoins et de notre état. Il fit alors contre mauvaise fortune bon cœur : j'étois descendu à terre; il nous reçut à merveille, nous invita à souper, et la manière dont nous y fîmes honneur, lui fit mieux sentir que notre écrit de quelle situation nous sortions. Ce souper fut un des plus délicieux instans de nos jours, d'autant plus que nous avions envoyé à bord de quoi y faire bonne chère.

Nous réglâmes qu'on donneroit du cerf à l'équipage, pendant notre séjour, des légumes pour les malades, du riz, au lieu de pain, qu'on n'avoit pas; qu'on nous donneroit dix-huit bœufs à notre départ, et de la volaille. Tout appartenoit ici à la compagnie, gros et menu bétail, grains et denrées de toute espèce : les habitans nous ont vendu de la volaille, des chèvres, du poisson et des fruits; mais cet argent rentre bientôt dans les mains de la compagnie,

pagnie, contre des hardes fort simples et fort chères. Le résident seul a le droit de chasser au cerf.

Le 3 septembre, nous établîmes nos malades à terre; nous y envoyâmes successivement la plus grande partie de nos gens pour s'y promener et s'y divertir : nous fîmes nos provisions; nous séparâmes nos vaisseaux : le plus beau tems du monde y facilita nos travaux. Nous parcourûmes le pays : il est charmant, entrecoupé de plaines, de bosquets, de côteaux, dont les vallons sont arrosés par de belles rivières. On y voit beaucoup de cerfs que les Hollandais y ont apporté, des sangliers, et quelques espèces de gibier à plume.

L'île Boero ou Bouro a dix-huit lieues du levant au couchant, et treize du nord au midi. Cajelli est au fond d'un golfe, dans une plaine marécageuse, entre les rivières de Soweil et Abbo : la loge hollandaise et quatorze habitations indiennes forment le bourg; une enceinte de palissades, garnie de six canons de calibre, y est appelée *fort de la Défense* : la garnison est composée d'un sergent et de vingt-cinq hommes. Dans toute l'île il n'y a pas cinquante blancs : des nègres y cultivent le riz.

Les habitans sont Maures ou Alfouriens. Les premiers, soumis aux Hollandais, sont vilains,

paresseux, poltrons; ils se lavent, ne mangent point de porc, prennent plusieurs femmes, dont ils sont jaloux, et se nourrissent de sagu, de fruits et de poissons : leurs Orençais ou nobles sont divisés; et c'est par les haines que la compagnie fomente, qu'elle assure l'esclavage de tous. Les Alfouriens sont indépendans, méprisent les babioles, comme des instrumens de sujétion, habitent épars dans les montagnes, vivent de sagu, de fruits, de chasse, et ne sont point ennemis des Hollandais, qui les ménagent.

On n'y voit plus d'épiceries; des bois d'ébène noir et blanc, d'autres bois recherchés pour la menuiserie, du poivre, sont les seuls objets que la compagnie en retire. Là croissent le coco, la banane, la pamplemousse, le citron, l'orange amère et quelques ananas; on y cultive l'orge et le sago borneo : une multitude d'oiseaux et d'un plumage charmant, habite ces bois : on y trouve le kanguroo ou grand gerbo, d'énormes chauves-souris, des serpens qui peuvent avaler un mouton, et ce serpent qui, du haut des arbres, s'élance dans les yeux des passans qui regardent en l'air. L'Abbo, la plus grande rivière du pays, y est par-tout couverte d'arbres touffus, et infestée de crocodiles énormes, qui enlèvent des hommes, même durant la nuit.

Le résident y vit en souverain; il a cent

esclaves pour le service de sa maison, qui est jolie, élégamment meublée, entourée de jardins, et arrosée par un ruisseau : une allée d'arbres y conduit du bord de la mer. Son possesseur en agit avec nous en homme franc et généreux. Aoutourou admiroit toutes les richesses de cette île : il nous demandoit si Paris étoit aussi beau que ce comptoir; il y fit entendre qu'il étoit chef de son pays, et qu'il voyageoit pour son plaisir avec ses amis. Les vivres que nous embarquâmes ici sont d'une bonne qualité : le bœuf et le mouton y sont meilleurs qu'en aucun autre pays chaud, et la volaille y est de la plus grande délicatesse; son beurre est estimé; mais nous y payâmes tout assez cher. Nous ne restâmes que six jours dans cette île, et la guérison des scorbutiques y fut très-avancée. La fin de la mousson d'est nous força de partir pour Batavia.

Cette île avoit essuyé trois tremblemens de terre cette année; mais ils n'avoient pas eu des suites funestes. Quelquefois ils anéantissent des îles et des bancs de sable connus, quelquefois ils en créent où il n'y en avoit pas.

Ce fut le 7 que nous mîmes à la voile : nous eûmes assez de peine à retirer notre ancre de la vase collante qui fait le fond du port; mais enfin, nous fûmes en marche à onze heures.

Nous avions encore à traverser une mer semée d'écueils et de difficultés, et nous n'en avions point de carte exacte. Je résolus de passer au nord de Boero, pour aller chercher le détroit de Bulton.

Le 9, nous vîmes l'île Xullabessie, qui est peu considérable, mais où les Hollandais ont un comptoir dans une redoute, nommée *Claverblad* ou *le Trèfle* : sa garnison est de vingt-cinq hommes. Ce fut ce jour encore que nous vîmes les dernières terres de Boero : les courans nous portoient au couchant ; c'étoit plus au midi que je tendois pour trouver le détroit de Button, le passage le moins dangereux dans cette saison.

Le 11, nous découvrîmes la terre ; c'étoit l'île Wawoni, qui forme une des entrées du détroit que nous cherchions, et nous l'embouquâmes avec un petit vent frais ; il faut suivre la côte de Bouton ou Button, dont la pointe septentrionale est d'une hauteur moyenne, et hachée en plusieurs mondrains : la pointe de Wawoni, qui lui est opposée, est basse, assez unie, et se prolonge au couchant. Alors, on voit la terre de Célèbes : à mesure qu'on avance, on voit la côte de Bouton, taillée en caps ronds et en petites anses ; deux rochers y présentent l'aspect de deux navires à la voile. Derrière, nous vîmes

une embarcation en forme de coffre carré qu'une pirogue traînoit à la remorque, en cheminant à la voile et à la rame : on nous dit que c'étoit un bateau d'Indiens forbans, qui cherchoit à faire des prisonniers pour les vendre ; ils nous évitèrent. La marée, vers les deux heures après midi, baignoit le pied des arbres sur la côte ; demi-heure après, nous passâmes devant un pont superbe qui est sur la côte de Célèbes, qui offre un tableau varié de plaines basses, de côteaux et de montagnes. La verdure l'embellissoit : tout y annonce une contrée riche. Bientôt après, nous vîmes l'île Pengasani, et le canal semé d'îlots qui la sépare de Célèbes, dont les hautes montagnes la couronnoient encore. Cette longue île de Pengasani, basse, unie, couverte de beaux arbres, continue le détroit avec Bouton. La marée nous étant devenue contraire, nous jetâmes l'ancre sur vingt-sept brasses, dans un lieu d'où nous n'apercevions ni entrée ni sortie, et nous passâmes ainsi la nuit qui fut très-belle. La largeur du canal varie de sept à dix milles : des deux côtés, nous voyions des feux ; mais ceux de Pengasani, plus nombreux, annonçoient plus de population.

Le matin, des pirogues vinrent nous apporter des poules, des œufs, des bananes d'un goût exquis, des perruches et des kakatoès ; ils pre-

noient en échange de l'argent de Hollande et des couteaux à manches rouges. Les Indiens venoient de Boûton, d'une peuplade dont les environs étoient défrichés et séparés par des fossés, où l'on voit des habitations rassemblées en hameaux, et d'autres solitaires au milieu des champs : on y cultive le riz, le maïs, les patates et autres racines; ils ont aussi des cocos, des ananas, des citrons et des pommes de mangle. Les hommes y sont basanés, petits et laids; leur langue est le Malais; leur religion le Mahométisme : ils vont chercher de la muscade et des clous à Céram et à Banda. Nous nous éloignâmes lentement de ces lieux; nous parvînmes à un passage qui n'a pas plus de quatre milles de large, formé du côté de Bouton par une pointe saillante et basse, qui laisse au nord un grand enfoncement où trois îles peuplées sont dispersées, et du côté de Pengasani par sept ou huit îlots couverts d'arbres. La côte de cette île s'élève ici en amphithéâtre bordé par une terre basse : les habitations sont sur la croupe des monts.

Le 14 septembre, nous avancâmes dans le détroit, où nous vîmes arriver plusieurs pirogues : l'une d'elles portoit pavillon hollandais, et portoit un Orençais ou Chef; toutes les autres se retirèrent devant elle. Nous cherchions à

nous avancer dans le détroit, mais le vent étoit trop foible : j'en fis sonder les bords, et j'appris que c'étoit le long de la côte de Bouton qu'on trouve moins de danger, et les bons mouillages : on y voit des baies qui doivent former de superbes ports. La nuit fut belle et calme; le matin une brise légère nous fit avancer de quelques milles, puis nous nous fîmes remorquer par nos canots : nous passâmes devant deux magnifiques baies ; mais au pied des terres élevées, on trouve rarement du fond : nous ne découvrions point encore d'issue; les terres des deux bords se croisent et paroissent former une profonde baie, non un canal. Vers le soir, il fallut jeter l'ancre.

Nous prîmes un pilote indien pour nous guider dans la passe étroite qui termine le détroit que nous ne découvrions point, et qui parut bientôt à nos yeux : le 17, nous nous fîmes remorquer, et gagnâmes l'embouchure du passage ; mais là, le courant nous fut contraire; nous luttâmes en vain contre lui, il fallut enfin jeter l'ancre; et dans cette situation, les pirogues nous environnèrent, chargées de rafraîchissemens, de curiosités et de pièces de coton. Le vent fraîchit, et nous entrâmes dans la passe. A cinq heures et demie, le plus étroit étoit déjà derrière nous, et une heure après,

nous mouillâmes dans la baie de Bulton ou Bouton, sous le poste hollandais.

Ce passage ne s'ouvre que lorsqu'on en a parcouru l'espace d'un mille : le premier objet qui frappe du côté de Bulton, est une roche détachée et minée par dessous, couverte d'arbustes par dessus. La terre y est médiocrement élevée, et couverte de maisons comme le rivage des pêcheries. L'autre côté est coupé à pic ; deux entailles y forment comme deux étages dans le rocher : un peu plus loin on voit les deux bords pendans sur le canal ; les côtes offrent cependant un aspect riant. Le passage a demi-lieue de long ; sa largeur varie entre cent cinquante et quatre cents toises : il faut se tenir au milieu pour n'avoir rien à craindre ; au delà, les terres de Bulton, plusieurs îles et les côtes de Pengasani présentent les aspects d'un grand golfe ; le meilleur mouillage est vis à-vis le comptoir hollandais.

Notre pilote indien avoit été attentif à nous avertir des dangers, des bancs, des mouillages : c'est tout ce qu'il pouvoit faire, n'entendant rien à notre manœuvre. Un vieillard fort instruit, que nous crûmes son père, nous visita aussi, et je les renvoyai l'un et l'autre le soir, dans un de nos canots : leur habitation étoit voisine du comptoir hollandais ;

ils ne voulurent manger que des fruits, mais burent de l'eau de vie, parce qu'elle n'étoit pas du vin.

Aux premiers rayons du jour, nous fûmes entourés d'un essaim de pirogues qui venoient faire le commerce, et tous s'en trouvèrent bien : nous payions mieux que les Hollandais, et ils vendoient à plus bas prix. Le tillac, et jusqu'aux hunes étoient garnis de volailles, d'œufs et de fruits : ils avoient un grand nombre de kakatoès, de perruches, et quelques cotonnades plus fines et plus jolies que celles que nous avions vues encore.

Des Orençais nous firent visite : ils sont bien vêtus ; ils ont des culottes longues, des camisoles avec des boutons de métal, et des turbans ; quand ils surent que nous étions Français, ils nous dirent qu'ils offroient leurs hommages à la France, et nous firent présent d'un chevreuil ; j'y répondis par un présent d'étoffes de soie. Ils burent de l'eau de vie avec plaisir, et m'offrirent tous les secours qui dépendoient d'eux ; c'étoit ainsi qu'ils avoient traité des vaisseaux anglais : ils me dirent que le roi de Bulton résidoit dans ce canton, et je vis bien qu'ils avoient les mœurs de la Capitale ; ils l'appellent *sultan* : c'est un despote puissant, si le nombre des sujets fait la puissance ; car l'île est grande et bien

peuplée. Nous les renvoyâmes ivres. Ils nous dirent que leur île ne fournissoit pas d'épiceries, et de là vient sans doute, que les Hollandais n'entretiennent ici qu'un sergent et trois hommes dans sept à huit huttes de bambou, ceintes d'une palissade : la côte est défrichée et garnie de cabanes ; les plantations de cocotiers y sont fréquentes; le terrain s'y élève en pente douce : le bord de la mer est tout en pêcheries. La côte opposée n'est pas moins riante et peuplée.

Notre pilote nous apporta les meilleurs cocos que j'eusse goûtés; il m'avertit que le vent s'éleveroit vers les onze heures, et souffleroit avec force : en effet, vers ce tems les pirogues s'éloignèrent, le vent se fit apercevoir, et bientôt nous fit beaucoup avancer, malgré la marée. Dès le matin, nous avions vu les hautes montagnes de Cambona, sur laquelle est un pic dont la tête s'élève au dessus des nuages : vers le soir, nous vîmes une partie de l'île de Célèbes, et cinglâmes à toutes voiles pour découvrir celle de Saleyer, et entrer dans le détroit de ce nom, formé par cette île et celle de Célèbes : nous ne la vîmes point dans cette course, parce qu'elle forme vis-à-vis un golfe immense.

Ce voyage étoit bien différent de celui que nous venions de faire; la plus grande abondance régnoit parmi nous, et le scorbut disparoissoit.

Nous voyagions sur des côtes connues, habitées, où nous pouvions nous faire entendre : une seule chose nous inquiétoit, c'est que le changement de nourriture avoit procuré des cours de ventre qui pouvoient devenir des maladies graves sous ces climats chauds.

Bientôt nous découvrîmes Saleyer, Célèbes, le détroit qu'elles forment, les petites îles qui le resserrent. Après les avoir reconnues, je préférai le canal le plus large; nous suivîmes la côte de Célèbes; c'est le plus beau pays du monde : le fond du tableau est formé par de hautes montagnes, d'où, jusqu'à la mer, règne une plaine immense cultivée par-tout, et par-tout garnie de maisons. Le bord de la mer forme une plantation suivie de cocotiers : on voyoit au loin des troupeaux de bœufs errer dans des plaines riantes, embellies par des bosquets semés de distance en distance. A midi, nous voyions une grosse bourgade construite au milieu des cocotiers. Trois pointes unies, basses, terminent cette partie de Célèbes, et y forment deux baies. Après avoir vainement tenté de me procurer un pilote malais pour nous diriger dans ce passage, je me fis précéder d'un canot muni d'une sonde. Il y a dans ce détroit quatre îles basses, dont la plus considérable, nommée *Tanakeka*, comme la partie de Célèbes qui l'avoisine, peut avoir trois

lieues de long : deux s'offroient à nous, l'une entre Tanakeka et les trois autres îles, l'autre entre Tanakeka et l'écueil dangereux, nommé *la Lunette*. J'entrai dans ce dernier, et nous réussîmes à le passer sans danger.

Nous poursuivîmes notre route, poussés par un vent assez favorable. Nous cherchions les îles Alambai, que nous ne vîmes point, et qui sont réunies au nombre de quatre. Nous trouvâmes fond avec la sonde, nous approchions de l'île Java; et, par conséquent, nous étions hors des pas périlleux qui font redouter la navigation des Moluques, et dont peut-être les Hollandais exagèrent les dangers : les courans sont, ce semble, les plus grands de tous. Il nous a paru que les meilleures cartes de cette partie de l'Océan Indien sont celles de M. Danville.

Le 23, on découvrit du haut des mâts la côte septentrionale de l'île Maduré; et peu après, la pointe d'Alany dans l'île de Java : l'île Mandali étoit plus voisine de nous. Un grand nombre de bateaux de pêcheurs se montrèrent sur la côte, et nous vîmes passer quatre navires hollandais. Jusqu'ici, la côte de Java nous parut peu élevée, mais on aperçoit de hautes montagnes dans l'intérieur. Sur le soir du 24, nous nous trouvâmes dans le milieu des îles Carimon-Java. Le 25, nous ne vîmes point la terre, mais seulement

quelques navires et des pêcheurs; il fit calme tout le jour, et il nous étoit important de voir la côte avant la nuit, afin de diriger notre route entre la pointe Indermaye et les îles Rachit. Le soleil se coucha sans nous la montrer. Quelques-uns crurent avoir aperçu les montagnes Bleues. Dans la nuit, les sondes nous avertissant que nous augmentions en profondeur, je me crus au nord des îles Rachit; j'étois loin de compte. Le soleil levant me montra la côte de Java vers le sud; et du haut des mâts, on vit les îles Rachit dans le nord, à sept lieues de distance. Cette erreur venoit de mes cartes, qui placent trop au midi la côte de Java, et font le golfe formé par l'île Mandali et la pointe Indermaye, de treize lieues moins étendu qu'il ne doit l'être. Ne pouvant doubler, ce jour, les bancs de sable qu'on nomme *les Bancs périlleux*, nous jetâmes l'ancre pour ne pas nous exposer à ces écueils pendant la nuit.

A deux heures du matin, nous nous remîmes en route; mais nous ne revîmes la terre que six heures après. Elle étoit basse et presque noyée : tout le jour fut beau, et le vent favorable; mais à peine on pouvoit voir la terre, tant elle s'élevoit peu au dessus de l'eau. Je dirigeai un peu au nord pour éviter les pointes Sidari. A trois heures du matin, je vis une île; et craignant d'être

plus avancés que nous ne le pensions, je mouillai pour attendre le jour; et, en effet, la vue des îles Edam et Onrust nous prouva que nous étions de dix lieues plus au couchant que nous ne l'estimions. Nous découvrîmes bientôt le dôme de la grande église de Batavia; et, suivant que les balises nous indiquoient, nous entrâmes dans la rade où nous jetâmes l'ancre.

Batavia, suivant notre estime, est sous le 6° 11′ de latitude australe, et le 104° 52′ de longitude. Nous avions résolu d'y rester le moins qu'il nous seroit possible, parce que la saison pluvieuse s'approchoit. Nous trouvâmes treize ou quatorze vaisseaux dans la rade, dont un portoit pavillon amiral : c'est un vieux vaisseau qu'on y laisse pour cette destination, qui a la police de la rade, et rend les saluts à tous les vaisseaux marchands. J'avois envoyé un officier au général, il ne le trouva point; mais il vit le sabandar ou l'introducteur des étrangers, qui lui donna rendez-vous au lendemain, et offrit de me conduire au général.

J'y allai le lendemain, à six heures du matin. Il se nommoit *Vander-Para :* c'étoit un homme simple et poli qui nous reçut bien, et nous offrit tous les secours dont nous pourrions avoir besoin; il approuva qu'on nous eût reçus à Boero, consentit à ce qu'on mît nos malades dans l'hôpital

de la compagnie, et promit de pourvoir à nos besoins. Alors, nous saluâmes la ville de quinze coups de canon, et la citadelle nous répondit de même.

Nous fîmes descendre nos malades au nombre de vingt-huit; mes officiers logèrent avec moi, dans une belle et grande maison qui appartient à la compagnie, et est affermée à un particulier qui a le privilége exclusif de recevoir les étrangers. On y est logé et nourri pour deux rixdales par jour.

Nous allâmes en corps faire une visite de cérémonie au général; il étoit dans une maison de campagne, où conduit un chemin magnifique, embelli à droite et à gauche par des canaux d'eau courante. Nous visitâmes aussi le chef de la marine, ou Scopenhagen; il est membre de la haute régence, et dans les assemblées, il a séance et voix délibérative pour les affaires de la marine qui occupe une maison délicieuse hors de la ville. Nous eûmes de grands repas à la ville, à la campagne, des concerts, des promenades charmantes; la variété de cent objets, nouveaux pour nous et réunis ici; le coup d'œil de l'entrepôt le plus riche de l'Univers, le spectacle de plusieurs peuples opposés par les mœurs, la religion, les usages, et cependant formant une seule société; tout concouroit à amuser nos yeux, à intéresser, à

instruire le navigateur et le philosophe. Nous vîmes des comédies chinoises; la déclamation forcée de leurs acteurs est toujours accompagnée de quelques instrumens. Leurs gestes sont encore plus ridicules; il semble que le commerce et les farces soient nécessaires au peuple chinois.

Rien n'est comparable à la magnificence des dehors de Batavia : ils sont enrichis de maisons et de jardins superbes, entretenus avec goût, avec la plus grande propreté. M. Mohr, premier pasteur de Batavia, a fait construire dans un jardin d'une de ses maisons, un observatoire qui lui a coûté des sommes immenses; il a tiré d'Europe les meilleurs instrumens en tout genre, et y observe le passage de Vénus.

Mais la ville, quoique belle, ne répond pas à ses dehors. On y voit peu de grands édifices. Elle est bien percée : les maisons sont commodes et agréables; les rues larges, et ornées d'un canal bien revêtu et bordé d'arbres qui servent à la promenade, mais entretiennent dans la ville une humidité dangereuse. Les eaux y sont malsaines : les riches font venir à grands frais de Hollande des eaux de Selse. Les rues ne sont point pavées; mais de chaque côté il y a un large et beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques.

On est frappé du luxe de cette ville. Toutes les

les maisons sont décorées dans l'intérieur avec beaucoup de goût et de magnificence; cependant elle est moins riche depuis que la compagnie a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui étoit une source abondante de circulation de richesses. Des individus qui ont des emplois de cette compagnie, auxquels ne sont alloués que 1500, 3000, 6000 livres, trouvent le secret d'en tirer 30, 40 et jusqu'à 200,000; mais il est difficile de sortir sa fortune de cette ville, et en général, des possessions hollandaises : on y perd toujours beaucoup (1).

Nulle part les états ne sont moins confondus qu'à Batavia. Les rangs y sont assignés à chacun : des marques extérieures les constatent d'une manière immuable; et l'étiquette est ici plus sévère qu'elle ne le fut dans aucun congrès. La haute régence, composée du gouverneur, des conseillers des Indes, du président du Conseil de justice et du Scopenhagen, domine sur tous. Après elle marche le Conseil de justice; puis le clergé, les employés de la compagnie, ses officiers de marine, et enfin le militaire. Telle est la gradation des états. Les teneurs de livres de la compagnie, les sous-marchands, y sont

(1) *Voyez*, sur Batavia, le tome VI, pag. 134 et suivantes.

plus estimés que les officiers militaires, qui, pour s'en rapprocher, se donnent ou reçoivent des grades qui les assimilent aux commerçans. Ainsi, le major a rang de grand marchand, le capitaine de sous-marchand, etc.; mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux grades de l'administration, sans changer d'état.

Toute la côte de Java, du nord au levant de Batavia, y appartient à la compagnie. Elle a réuni depuis peu à son domaine toute l'île de Madwré, dont le prince s'étoit révolté contr'elle. Son fils est gouverneur de l'île dont il étoit roi, et peut-être n'y a-t-il guère que le nom de différent. Il en est de même de la province de Balionbuam, dont elle s'est emparée par la même raison. Le reste de l'île est divisé en plusieurs royaumes. Tel est celui de l'empereur de Java dans la partie méridionale de l'île, le sultan de Mataram, les rois de Bantam et de Tseribon. Ces derniers sont au nombre de trois, tous vassaux de la compagnie, et ne règnent que par sa permission, et sont surveillés par une garde européenne qui paroît leur faire honneur. Ils sont obligés de lui donner leurs denrées aux prix qu'elle a fixé elle-même. Elle en tire du riz, des sucres, du café, de l'étain, de l'arack, et leur fournit seule l'opium, dont les Javans consomment beaucoup.

Batavia est l'entrepôt de tout le commerce des Moluques. La récolte des épiceries s'y apporte toute entière ; c'est ce commerce qui assure la richesse et l'existence de la compagnie hollandaise. Entrons dans quelques détails sur les îles qui l'entretiennent.

On ne donna d'abord ce nom qu'aux îles de Ternate, Tidor, Mothir, Machian et Bachian. Aujourd'hui ce nom s'étend sur Banda, Amboine, Céram, Boero, et autres îles qui produisent des épiceries. La compagnie les divise en quatre gouvernemens principaux, qui sont Amboine, Banda, Ternate et Macassar. D'Amboine relèvent les comptoirs de Hila, de Larique, de Manepa, de Boero, d'Haroeko et de Saparoca. Ce dernier a dans sa dépendance la petite île de Neeslaw, qui, avec Saparoca, peut fournir la charge d'un vaisseau de clous. Ce gouvernement entretient cent cinquante soldats, un capitaine, cinq enseignes, deux officiers d'artillerie et un ingénieur.

Banda entretient trois cents hommes et neuf officiers : trois postes dépendent de celui-là, Ouriën, Wayer et Pulozyenrhun ; cette dernière île est couverte de muscades, voisine de Banda ; elle est sans eau douce, et d'un abord difficile. Arrow me paroît dépendre de ce gouvernement, et on en retire des perles. Timor et Solor dépendent

immédiatement de Batavia ; elles fournissent du sandal. Les Portugais ont conservé un poste à Timor, et il leur est presqu'inutile.

Ternate a quatre comptoirs dans sa dépendance ; ce sont ceux de Gorontalo, de Manado, de Limbotto et de Xullabassie : il entretient deux cent cinquante hommes et onze officiers.

Macassar a aussi quatre comptoirs, Boelacomba en Bonthain, Bima, Saleyer et Maros. Il entretient trois cents hommes et dix officiers. On n'y trouve pas d'épiceries ; mais il assure le passage des Moluques, et ouvre avec Célèbes et Bulton un commerce avantageux. Ces deux grandes îles fournissent de l'or, de la soie, du coton, des bois précieux, même des diamans, en échange pour du fer, des draps et autres marchandises d'Europe ou de l'Inde. On sait que les Hollandais ont détruit les arbres d'épiceries qu'ils ne pouvoient garder avec facilité. La compagnie les obtenoit des princes en les payant, ou malgré eux, s'ils refusoient de se rendre à ses instances, ou elle les faisoit périr par adresse, car elle achetoit les feuilles des arbres pendant trois ans consécutifs ; ce qui les faisoit périr.

Ainsi les îles Banda sont seules consacrées à la muscade, Amboine et Vleaster au girofle, Candy à la canelle. Les autres postes des Hollan-

dais ont pour objet principal d'empêcher les autres nations de s'y établir, et de fournir la subsistance aux îles des Epiceries.

Chaque année, les gouverneurs d'Amboine et de Banda assemblent vers la mi-septembre les Orençais de leurs départemens, leur donnent des fêtes, et vont ensuite faire avec eux la tournée de leur gouvernement, et brûler les plans inutiles.

Les Hollandais sont en guerre avec les habitans de Céram, riches en clous de girofle qu'ils n'ont pas voulu détruire; ils n'y ont conservé que le petit comptoir de Savaï. Les Céramois ont des armes à feu et de la poudre; il en est de même des Papous, à qui l'on a vu quelquefois des bâtimens armés de pierriers, et montés de deux cents hommes. La nature attaque souvent les Hollandais : des tremblemens de terre, presque périodiques, renversent leurs forts, et la malignité du climat emporte à Batavia, les deux tiers des soldats, matelots et ouvriers qui s'y rendent.

Les Anglais fréquentent aujourd'hui ces parages : leurs bâtimens partis de Bancoul, sont venus examiner les passages; et il paroît vraisemblable que c'est d'eux que les Céramois tirent de la poudre et des armes : ils leur avoient même construit un fort que les Hol-

landais ont détruit, et où ils ont trouvé deux pièces de canon. Les Anglais ne cachent point leurs entreprises; ils avoient établi un poste dans une des îles des Papous, nommée *Soloc* ou *Tafara;* ils l'ont abandonné trois ans après : il leur fournissoit des nids d'oiseaux, des dents d'éléphant, des poules, et une espèce de glu ou d'écume dont les Chinois font grand cas, et ils venoient vendre ces objets à Batavia. Il y avoit huit ou dix jours que nous étions à Batavia lorsque les maladies commencèrent à s'y répandre. De la meilleure santé en apparence on descendoit en trois jours au tombeau : nous eûmes des fièvres violentes, nos malades ne guérissoient point. Je hâtai vainement l'expédition des choses qui nous étoient nécessaires; nous ne fûmes en état de partir que le 16 octobre. Presque tous mes officiers étoient malades; le nombre des dyssenteries n'avoit point diminué, et elles avoient empiré. Notre O-Taïtien, qui d'abord étoit dans l'enthousiasme, tomba malade les derniers jours, et n'appela plus Batavia que *Enoua maté,* la terre qui tue.

Nous sortîmes en hâte de ce climat funeste, et traversâmes les petites îles qui ferment la baie de Batavia. Ce ne fut que le 19 à midi, que nous sortîmes du détroit de la Sonde, en passant au nord de l'île du Prince : on

peut mouiller par-tout, le long de l'île de Java; les Hollandais y entretiennent de petits postes de distance en distance; et chacun d'eux a ordre d'y envoyer un soldat à bord des vaisseaux qui passent, et d'inscrire sur un registre le nom du vaisseau, d'où il vient et où il va. Souvent il vend des rafraîchissemens à l'équipage. Le beau tems ne cessa point dès-lors de nous favoriser, et nous en avions besoin; car le nombre de nos malades augmentoit chaque jour, et des fièvres chaudes se joignirent aux maux qui nous tourmentoient. Je fis assurer mon grand mât chancelant, je portai moins de voiles pour ne point le fatiguer; et malgré ces précautions, qui retardoient notre marche, nous ne restâmes que vingt jours à nous rendre à l'île de France. Ce fut le 7 novembre à midi, que je découvris l'île Ronde; nous espérions qu'on allumeroit un feu sur la pointe des Canonniers; mais depuis quelque tems on en a abandonné l'usage : de manière que je me trouvai embarrassé pour éviter la bâture dangereuse qui avance près de là, à demi-lieue dans la mer. Je louvoyai, je tirai le canon, et il vint des pilotes du port, qui sont entretenus par le Roi : je leur remis la conduite du navire, et ils nous échouèrent près de la baie des Tombeaux : heureusement la mer étoit calme,

et la promptitude de la manœuvre nous sauva : il eût été cruel de venir nous perdre au port, par la faute d'un ignorant auquel l'ordonnance nous prescrivoit de nous confier. Nous en fûmes quittes pour quarante-cinq pieds de notre fausse quille d'emportés.

Nous entrâmes dans le port le 8, qui étoit le 9 dans cette île (1), et nous y apprîmes la date de tout le monde. Après avoir envoyé nos malades à l'hôpital, nous carénâmes notre frégate, nous changeâmes la plupart de nos mâts endommagés, nous prîmes des vivres pour cinq mois; et laissant l'Étoile qu'on carénoit, notre astronome Verron pour examiner le passage de Vénus, le botaniste de Commerson (2) pour examiner l'Histoire naturelle de ces îles et de Madagascar, notre ingénieur, vingt-trois soldats et des pilotins pour la

(1) *Voyez* dans le voyage de Dampier, tome IV, page 248, la raison pour laquelle les habitans de l'Asie comptent un jour de plus que nous.

(2) Commerson, né à Châtillon-les-Dombes près de Bourg en Bresse, quitta jeune son pays pour se livrer à son goût extrême pour les voyages. Après avoir séjourné long-tems dans les îles de France et de Bourbon, il s'embarqua de nouveau pour parcourir les régions les plus lointaines, et arriva à O-Taïti : nous l'avons déjà vu, tom. IV, pag. 291 et 292, suivre l'impulsion donnée par M. de Buffon,

navigation d'Inde en Inde, notre fer, nos clous, ma cucurbite, ma ventouse, des médicamens, tous objets qui cessoient de nous être utiles, et l'étoient à la colonie, nous partîmes le 12 décembre au matin.

Nous avions perdu à l'île de France le chevalier

---

et parcourir l'île de Madagascar pour étudier la Nature dans l'immense série de ses œuvres. Il possédoit à cette époque, dans son herbier, 25,000 plantes, dont une grande partie étoit alors inconnue à l'Europe. Ce savant infatigable étoit d'un caractère vif et ardent : il est mort en 1793. Tous ses amis, tous ceux qui chérissent l'étude aimable de la Nature, se consoleront difficilement de sa perte.

Avant M. de Buffon, avant cet écrivain célèbre, presque tous les phénomènes des trois règnes nous étoient inconnus ; à l'exception de Dampier, les premiers navigateurs, témoins de bien des merveilles, ne pouvoient nous les faire connoître : il leur étoit même difficile de s'en rendre compte à eux-mêmes. Comme la Nature ne parle qu'aux yeux, ils ignoroient sa langue ; ils ne pouvoient donner le véritable nom aux plantes, aux animaux qu'ils rencontroient fréquemment d'un pôle à l'autre. Nous sommes plus heureux aujourd'hui : les relations de M. de Bougainville, de Cook, de Lapérouse, en sont une preuve évidente. Leurs journaux sont remplis d'une foule de connoissances précieuses et variées : ils sont de vrais modèles pour les navigateurs à venir.

du Bouchage, qui joignoit aux connoissances qui font le grand officier de mer, les qualités du cœur et de l'esprit qui rendent un homme précieux à ses amis. Il mourut d'une dyssenterie commencée à Batavia. Nous y perdîmes aussi M. le Moyn, qui s'étoit embarqué comme volontaire.

Nous admirâmes dans cette île les forges qu'y ont établies à frais immenses MM. de Rostings et Hermans : il en est peu d'aussi belles en Europe, et le fer en est de la première qualité. On y emploie neuf cents nègres, parmi lesquels on a choisi un bataillon de deux cents hommes. L'esprit de corps s'est établi parmi eux avec le point d'honneur, qui ne semble pas devoir se trouver avec l'esclavage.

Nous eûmes d'abord un tems couvert, des tourbillons et de la pluie; puis en nous éloignant, le ciel devint serein et le vent constamment favorable; mais notre nouveau grand mât nous donna de vives inquiétudes; il faisoit vers sa tête un grand arc, et je n'osai, de peur de le faire céder, me servir de toutes les voiles. Quelque tems après, le tems redevint mauvais; le vent du couchant, sans exemple dans cette saison et dans ces contrées, nous molesta pendant quinze jours de suite, pendant lesquels il nous fallut toujours louvoyer. Nous n'avions point de fond encore, lorsque nous découvrîmes la côte d'Afrique, que

nous ne perdîmes plus jusqu'au Cap. Bientôt nous rencontrâmes plusieurs navires hollandais, plus surpris encore que nous de ces vents du couchant.

Le 8 janvier, nous vîmes le cap False, et peu de tems après les terres du cap de Bonne-Espérance; nous suivions un vaisseau hollandais pour rendre plus sûre notre entrée dans le port. A sept heures du soir, il ploya ses voiles, et moi, je louvoyai toute la nuit, exposé aux courans qui nous éloignèrent de la route. Au point du jour, nous nous trouvâmes à quatre lieues du vaisseau hollandais, et nous forçâmes de voiles pour regagner l'espace perdu; et, à neuf heures du matin, nous mouillâmes dans la rade du Cap, où nous trouvâmes quatorze grands navires de toutes les nations.

Cet établissement dépend de l'Europe; mais le conseil correspond avec Batavia pour les affaires de commerce. Il y a un poste militaire à False-Bay, et un à la baie Saldagna : celle-ci forme un port superbe, mais le manque d'eau à empêché d'y bâtir la ville. On augmente l'établissement de False-Bay, parce que les vaisseaux y passent l'hiver, pendant lequel la baie du Cap est interdite. On y trouve les mêmes secours qu'au Cap, séparé de ce lieu par un espace de huit lieues, où les chemins sont mauvais. A égale distance

de ces deux établissemens est celui de Constance, où l'on cultive des plants de muscat d'Espagne; le vignoble est peu étendu, il n'est point entouré de murs, ni gardé : il n'appartient point à la compagnie. Il y a le haut et le bas Constance, séparés par une haie, appartenant à deux différens particuliers, et rendant un vin à peu près égal en qualité : année commune, il s'y fait cent vingt à cent trente barriques de vin, dont la compagnie prend le tiers à un prix fixé; le blanc est moins cher que le rouge. Le terroir y est en pente douce et graveleux : la vigne s'y cultive sans échalas, et le cep est taillé à petit bois.

Le jardin du Cap nous a paru inférieur à sa réputation; ses longues allées de haute charmille lui donnent l'air d'un couvent de moines; il est planté de chênes qui y viennent très-mal. Les plantations des habitans sont étendues sur la côte; l'abondance y est par-tout le fruit de la culture, parce que l'agriculteur y est libre et sûr de sa propriété : il y a des habitans jusqu'à cent cinquante lieues de la capitale; la Petite-Rochelle, peuplade de Français chassés par la révocation de l'édit de Nantes, y prospère par la fécondité du terrain et l'industrie des hommes.

Le gouvernement envoie de tems en tems des caravanes visiter l'intérieur du pays : il s'en fit une en 1763, qui resta trois mois en chemin,

et n'eut pas de succès, parce que la discorde se jeta dans le détachement. Il eut connoissance d'une nation jaune, qui lui parut farouche, et qui portoit de longs cheveux. Il vit le quadrupède haut de dix-sept pieds, dont j'ai remis le dessin à M. de Buffon, qui m'assura que c'étoit la giraffe, animal qu'on n'avoit pas revu depuis celui que César montra au peuple à Rome. On y a vu aussi un animal d'un genre nouveau, qui tient du cerf, du taureau et du cheval.

Munis de bons vivres, de vins et de rafraîchissemens de toute espèce, nous sortîmes du Cap le 17 janvier 1769 : je cinglai vers Sainte-Hélène pour assurer ma relâche à l'Ascension, et je la fis dans cette dernière. Dès que j'y fus arrivé, je fis partir trois détachemens pour la pêche de la tortue : nous étions seuls, la saison étoit favorable, et nous eûmes une pêche abondante ; nous apportâmes soixante-six tortues à bord. Pendant la pêche, j'avois fait raccommoder deux mâts qui étoient fendus. Je me fis apporter la bouteille qu'on dépose dans la cavité d'un rocher, où elle est à l'abri des vents et de la pluie, et où s'inscrivent ordinairement les vaisseaux des différentes nations qui relâchent dans cette île. J'y trouvai le nom du Swallow, vaisseau anglais, commandé par le capitaine Carteret, qui s'étoit arrêté avant

nous à la Nouvelle-Bretagne, à Batavia, au Cap, et que je cherchois à joindre : j'avois gagné six jours des onze qu'il avoit d'avance sur moi depuis le Cap.

En partant le 6 février, nous dirigeâmes notre route vers les îles du cap Vert. Le 11, nous passâmes la ligne pour la dernière fois. Le 25, nous aperçûmes un navire que nous joignîmes le lendemain ; c'étoit le Swallow. Je fis offrir à M. Carteret tous les services que nous pouvions lui rendre : il n'avoit besoin de rien ; mais il me remit des lettres qu'on lui avoit données au Cap pour la France, et me fit présent d'une flèche des insulaires de la mer du Sud. Son navire étoit petit, marchoit mal, et nous le laissâmes comme à l'ancre : combien il a dû souffrir dans un si long voyage !

Le 4 mars, nous vîmes l'île Tercère (1), dont la longitude est encore un peu incertaine : leurs distances, leurs gisemens entr'elles sont aussi mal déterminés. Aucune nation n'en a de cartes justes : celle que vient de faire M. de Fleurieu a seule enfin rempli les désirs des navigateurs. Un coup de vent nous gâta une voile près de Ter-

(1) Une des Acores situées sur la route d'Europe en Amérique. (*Voyez* tom. VI, pag. 439).

cère; des vents variables nous forcèrent quelquefois de louvoyer; je voulois entrer à Brest; mais le mauvais état de mon mât de misaine me força de cingler vers Saint-Malo : c'étoit le port le plus voisin qui pût alors nous servir d'asile. J'y entrai le 16 mars 1769 après midi, n'ayant perdu que sept hommes, pendant un voyage de deux ans et quatre mois écoulés depuis notre sortie de Nantes.

Tel est le voyage de M. de Bougainville, le *Nestor* de la marine française. Le journal de Dampier, l'ouvrage du président de Brosses et les cartes de Danville, ont été son unique ressource et ses seuls guides pour parcourir le Globe. Occupé sans cesse de la conservation de son équipage, voulant le garantir, par tous les moyens possibles, des maladies inséparables des navigations lointaines, il lui faisoit distribuer de la poudre de limonade, du café : ses ordres étoient très-sévères pour maintenir la propreté dans le bâtiment. Persuadé aussi que la gaieté influe puissamment sur la santé de l'homme, il ordonnoit à ses violons, à ses clarinettes de jouer de tems en tems des airs agréables pour bannir la mélancolie. Je donne ces détails avec d'autant plus

de confiance, que je les tiens de ce marin recommandable : il n'y a pas long-tems que j'ai eu le plaisir de les entendre raconter par lui-même. Des soins aussi paternels ont été couronnés du plus brillant succès; dans l'intervalle de près de deux ans et demi, la mort ne lui a enlevé que sept hommes, tandis que Anson, Carteret et tous les navigateurs qui l'ont précédé, en ont perdu bien davantage.

VOYAGE

VOYAGE
DE PAGÈS,

Capitaine des vaisseaux du Roi, et Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris;

EN 1766—7—8—9.

Mon but dans le voyage que j'entrepris fut de connoître les mers de l'Inde, et de m'y rendre par l'Amérique; je voulois, en traversant la Chine et la Tartarie, me rendre au Kamtschatka, et y chercher le passage du Nord : je désirois aussi connoître les peuples sauvages, et voir l'homme, pour ainsi dire, dans les mains de la Nature. De ces différens projets, je n'ai pu réussir que dans le premier et le dernier, parce qu'il m'a été impossible de traverser la Chine.

Je partis de Rochefort en 1766 pour me rendre sur les côtes de Saint-Domingue (1) : je vins au

(1) Cette île, une des plus grandes des Antilles, appartient en totalité à la France depuis le traité de Bâle, du 22 juillet 1795, passé entre l'Espagne et le

cap Français, et de là je m'embarquai le 30 juin

Gouvernement français. Avant les malheurs qui ont accablé et anéanti cette riche colonie, Saint-Domingue étoit une des plus belles propriétés que les Européens possédassent en Amérique. Elle est située entre le 17e et 21e degré de latitude-nord. Sa longueur est de cent soixante lieues, sa largeur moyenne de vingt, et sa circonférence de trois cent cinquante lieues. L'année y est divisée en deux saisons; celle des secs depuis novembre jusqu'à la fin de mai, et celle des pluies le reste du tems : cette température est invariable dans cette île. Quoique découverte dès 1493 par Colomb, qui la nomma *Hispaniola*, ou Petite-Espagne, ce ne fut qu'en 1630 que les Français commencèrent à pénétrer dans la côte septentrionale de l'île. En 1698 ils formèrent d'autres établissemens à la partie du sud, et s'étendirent ensuite à l'ouest. Quand Colomb y arriva, elle étoit divisée en cinq royaumes. Le premier, nommé *Magua* ou royaume de la Plaine, avoit près de ses dépendances les riches mines de Cibao, et les rivières qui dans leurs cours charrient de l'or. Le souverain de cette partie demeuroit dans l'endroit où les Espagnols ont bâti depuis la Conception de la Vega. Le second royaume s'appeloit *Marien*, et renfermoit la côte inaccessible du nord de l'île, depuis le cap Saint-Nicolas jusqu'à la rivière Mont-Christ, et toute la plaine du cap Français : c'est dans la plaine que le cacique faisoit sa résidence. Le troisième étoit celui de Maguana, qui renfermoit la riche province de Cibao, et le cours de la rivière de l'Artibonite. Le cacique résidoit à Maguana. Xaragua, célèbre par sa reine

1767 sur un bateau français pour la Nouvelle-

Anacoana, bien digne d'une fin moins malheureuse, formoit le quatrième royaume, et renfermoit les côtes méridionales et occidentales de l'île. *Voyez* tome Ier, pag. 17 et 50. Le cinquième enfin, connu sous le nom *d'Hyguey*, comprenoit la partie orientale de l'île. Les peuples de ce canton ayant souvent à repousser les Caraïbes, étoient les plus aguerris et les meilleurs combattans de l'île. Les premiers Français qui s'y établirent en 1630 arrivèrent de Saint-Christophe, d'où les Espagnols les avoient chassés. A cette époque, c'étoit des aventuriers qui, réunis à des individus de toutes les nations, débarquèrent d'abord à la Tortue, île de huit lieues de long sur deux de large, située à l'ouest et près de Saint-Domingue : on avoit beau les en chasser, ils y revenoient toujours. Ces hommes, pleins d'audace et d'un courage féroce, sont connus sous les noms de *boucaniers*, de *flibustiers* et d'*aventuriers*. Leurs exploits ont long-tems jeté l'effroi dans les Antilles et sur les mers d'Amérique : on leur doit cependant les premiers défrichemens, et l'origine des progrès que fit dans la suite cette belle colonie.

Ces boucaniers, sans femme et sans enfans dans le principe, s'associoient deux à deux pour vivre ensemble, et se donnoient tous les secours qu'un père trouve dans sa famille. La droiture et la franchise étoient si bien établies parmi eux, qu'ils ne tenoient rien sous la clef; le moindre larcin eût été un crime irrémissible pour lequel on étoit chassé du corps. Tout y étoit commun : ce qu'on ne trouvoit pas chez soi on alloit le demander au voisin, sans craindre

de lui faire de la peine ou d'éprouver un refus. Ces hommes avoient quitté leur nom de famille, et se souvenoient à peine du Dieu de leurs pères. Cependant ceux qui se marièrent dans la suite, signèrent leurs véritables noms. Leur habillement étoit une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuoient, un caleçon encore plus sale fait en tablier de brasseur, une courroie qui leur servoit de ceinture, d'où pendoit une large gaîne dans laquelle étoit un sabre fort court, qu'ils nommoient *manchette*, et quelques couteaux flamands; un chapeau sans bord, excepté sur le devant où ils en laissoient pendre un bout pour le prendre; point de bas, et des souliers de peau de cochon; tel étoit le triste costume de ces Européens. Leur fusil avoit un canon de quatre pieds et demi de long, et portoit des balles de seize à la livre. Chacun avoit à sa suite un certain nombre d'engagés, c'est-à-dire d'hommes vendus pour trois ans, qui rendoient les mêmes services que les nègres, et une meute de vingt à trente chiens, parmi lesquels il y avoit toujours un braque ou venteur pour chasser le bœuf ou le porc marron. Les premiers établissemens de ces hommes à Saint-Domingue, étoient de petits champs défrichés, qu'ils nommoient leurs *Boucans*: ils avoient là des claies pour boucaner la viande, et un espace pour étendre les cuirs : à côté étoient leurs baraques, dont tout le mérite se réduisoit à les mettre à l'abri de la pluie et des ardeurs du soleil.

Les troupes d'Espagne, inquiétées par ces boucaniers, leur faisoient souvent la guerre avec avantage;

Là, j'espérois trouver des ressources pour tra-

---

mais ces petits combats ne décidoient de rien. Les Espagnols s'avisèrent enfin de leur faire des chasses générales dans l'île ; il y eut alors de ces boucaniers qui, ne trouvant plus des bœufs pour subsister et continuer leur commerce, se mirent à former des habitations. Ils commencèrent à défricher le grand et le petit Goave, du coté des Cayes, au sud de l'île. Ceux qui ne voulurent point adopter ce genre de vie, se rangèrent parmi les flibustiers ou *frères de la Côte*, et achetèrent des canots et des barques. L'équipage d'un canot étoit de vingt-cinq à trente hommes : Celui d'une barque étoit de cent cinquante. Avec de si frêles moyens on a vu un de leurs capitaines né à Dieppe, nommé *Pierre-le-Grand*, enlever un vice-amiral des galions, et le conduire en France. Ce flibustier n'avoit cependant à bord que vingt-huit hommes et quatre petits canons; mais en abordant le navire espagnol, il fit couler le sien à fond. Cette audace causa tant d'épouvante à ses ennemis, qu'il pénétra jusqu'à la chambre du vice-amiral qui étoit à jouer, lui mit le pistolet sur la gorge, et le força de se rendre à discrétion.... Un autre, nommé *Michel-le-Basque*, avoit eu le courage d'attaquer, sous le canon de Porto-Bello, un navire de la même flotte, nommé *la Marguerite*, chargé d'un million de piastres, et il s'en étoit rendu maître avec peu de perte. Ces flibustiers étoient les barbaresques des Antilles. La France doit beaucoup d'éloges à M. d'Ogeron, nommé gouverneur de Saint-Domingue en 1665. Ce bon Angevin, croyant que les liens de

verser l'intervalle qui se trouve entre le Mississipi et le Rio-Bravo, intervalle peuplé de nations

---

la nature et du mariage adouciroient les mœurs de ces Européens qu'il avoit à commander, écrivit en France pour demander un certain nombre de filles ; elles vinrent dans l'île, et y montrèrent, dit-on, plus d'une fois le courage de leurs maris : M. d'Ogeron ne négligea ensuite aucun moyen pour rendre sa colonie florissante, et pour former des sujets fidèles et utiles à l'Etat. Ses soins furent couronnés du succès le plus grand.

On comptoit en 1788, dans la partie française, 792 sucreries, 2810 caſeteries, 705 cotonneries, 3097 indigoteries, 69 cacaoteries et 173 guildiveries ou fabriques de tafia, de rum et d'esprit de sucre. De tous les lieux productifs de l'île de Saint-Domingue, la plaine du Cap située à l'ouest de l'île, est sans contredit le plus considérable et le plus riche. Les montagnes situées au milieu de l'île, donnent naissance à quatre grandes rivières qui la partagent en quatre quartiers. Dans son compte rendu en 1789, M. Barbé-Marbois, ancien intendant de Saint-Domingue, porte la population des noirs dans la partie française, à 405,528 ; celle des blancs s'élevoit cette même année 1788, à 27,717. Après la réunion de la moitié espagnole, la population entière de l'île ne s'est trouvée être en 1797, que de 375,089 ames. La différence est bien plus grande encore aujourd'hui ! La plupart des blancs, sans distinction d'âge et de sexe, ont été égorgés par

sauvages, et pénétrer ensuite dans la Nouvelle-Espagne par le Nouveau-Mexique.

---

leurs esclaves, avec des raffinemens inouis de cruauté : s'il existe encore des colons blancs, ce n'est qu'en désertant l'île, et en abandonnant leurs propriétés, qu'ils ont pu échapper à une mort affreuse. Le sort de ces nègres n'étoit pourtant pas si misérable qu'on l'a prétendu; car on assure que plusieurs le regrettent aujourd'hui. Ils étoient logés, nourris, soignés en santé et en maladie, comme les enfans de la maison; ils avoient presque tous auprès de l'habitation une portion de terre pour y cultiver leur tabac, des patates, des ignames, etc. Ils pouvoient y travailler les jours de fête, après le service divin, et même les autres jours, pendant le tems qu'ils pouvoient retrancher à celui qu'on leur fixoit pour leurs repas. Il y avoit des nègres voisins des bourgs, à qui ce travail valoit plus de cent écus par an. En 1788, Saint-Domingue a produit 163,405,500 pesant de sucre brut; 68,151,000 pesant de café; 6,289,000 pesant de coton; 930,000 pesant d'indigo; 150,000 de cacao; 34,000,000 et demi de sirop; 1,800,000 pesant de bois de teinture, ou d'ébénisterie, lesquels objets ont rendu 136,000,000 argent de France : voilà les richesses que cet Empire aura à regretter jusqu'à ce que l'ordre renaisse dans cette colonie couverte à présent de ruines, et arrosée de sang. Les villes florissantes de la partie française, ses plantations immenses, tout a disparu de la surface du sol; le fer et la flamme ont tout dévoré.

Nous suivîmes le vieux canal, et vîmes le

---

il n'y a plus aujourd'hui que des nègres et des voraces caïmans.

Saint-Domingue est divisé en cinq départemens, savoir :

Du Sud, ou les Cayes . . . . . chef-lieu.
De l'Ouest, ou Port-au-Prince . . chef-lieu.
Du Nord, ou le Cap . . . . . chef-lieu.
De Samana, ou San-Yago . . . chef-lieu.
De l'Inganne ou Santo-Domingo, chef-lieu.

Ces deux derniers départemens forment la ci-devant partie espagnole où l'insurrection n'a pas pénétré. Santo-Domingo, capitale de l'île, a un port défendu par le fort Saint-Jérome ; la ville est bâtie sur un plateau qui domine la rade : le climat en est fort tempéré.... San-Yago, située à trente-huit lieues de Santo-Domingo, n'a jamais eu d'enceinte ; elle a une grande place et des rues bien alignées : ses maisons sont de pierres pour la plupart, ou de briques. Ces deux départemens offrent plutôt de bons pâturages et des bois, que des sucreries et des cafeteries. On y trouve abondamment l'acajou franc et moucheté, et le campêche précieux pour la teinture. Les autres productions végétales de cette île sont, le mammey ou abricot de Saint-Domingue, l'avocat, la sapote, l'icaque, la grenadille, les dattes, la banane, le jamboisier, le coco, et l'ananas nommé par les Anglais *pomme-de-pin*. Les montagnes de Monte-Christo ne sont qu'à deux lieues au nord de San-Yago, bâti sur une hauteur fort escarpée, au pied de laquelle coule la rivière Yaque, qui charrie quantité de grains d'or : on y en a trouvé un du poids de

môle Saint-Nicolas à huit lieues au midi de

---

vingt onces. L'air de San-Yago passe pour excellent et le meilleur de l'île entière; ce qu'on attribue au vent d'est qui y règne sans cesse. Les habitans de la partie espagnole ont de nombreux troupeaux. C'est d'eux que la partie française a toujours tiré toute sa viande de boucherie. Les Espagnols d'origine vivent à peu de frais, ne s'occupent de rien pendant le jour, n'imposent pas même alors de travail pénible à leurs esclaves; leur tems se passe à jouer et à se faire bercer dans leurs hamacs : sont-ils las de jouer ou de dormir, ils chantent. Pour aller prendre de l'eau à la rivière ou aux fontaines, il faut qu'ils montent à cheval : n'eussent-ils à faire que vingt pas, il y a toujours un cheval bridé pour cet usage. Le soin de cultiver leur esprit ne les occupe point; ils ne savent rien : à peine connoissent-ils le nom de l'Espagne, avec laquelle ils n'ont plus de commerce. Cette vie tranquille les fait parvenir à une extrême vieillesse. On leur attribue un profond respect pour la religion, qu'ils savent allier avec un libertinage excessif. Leur sang est très-mêlé, d'abord avec les insulaires, ensuite avec les nègres; de sorte que leur caractère se ressent à la fois des trois races, d'Europe, d'Afrique et d'Amérique.

Leur nourriture ordinaire est le bœuf et le porc qu'ils préparent de différentes manières, avec du thym, du piment et des pommes-d'amour. Les créoles de la partie française, à portée des rivières, font grand cas du poisson préparé de la manière suivante : Ils l'ouvrent, le salent et le frottent du jus de

nous; bientôt nous aperçûmes les côtes de Cuba,

---

citron. Ils le font ensuite sécher lentement au soleil pour s'en servir au besoin. Les Espagnols ont encore dans leurs habitations beaucoup de volaille, et le poisson y est abondant. L'eau est leur boisson ordinaire : on en voit très-peu qui usent habituellement du tafia. L'usage du café pour déjeûner, et du chocolat pour souper, est assez général parmi eux. Au lieu de pain ils se servent de riz, de patates, de bananes, d'ignames et de cassave. Leurs maisons de campagne, bien loin d'avoir du luxe, manquent souvent des commodités les plus nécessaires. Il arrive souvent qu'ils mettent du suif avec une mêche dans une espèce d'écuelle de terre, pour s'éclairer. Les terres sont bien loin d'avoir aujourd'hui la valeur qu'elles auront un jour, lorsque l'ordre sera rétabli dans cette île. Des propriétaires, incertains de leur sort, en ont vendu de très-bonnes, à 6 fr. l'arpent, et ont été s'établir ailleurs, pour éviter le sort déplorable des Français.

Si nous jetons un coup d'œil sur les autres colonies françaises du Nouveau-Monde, nous les trouverons dans un état brillant et de prospérité; le nègre y est maintenu dans le devoir. La Martinique tient le premier rang après Saint-Domingue, et est la plus riche de nos possessions aux Antilles. Elle a dix-neuf lieues de longueur, sur neuf dans sa plus grande largeur, et cinquante-six lieues de circonférence. Elle est située au 14e deg. 33′ de latitude-nord, et au 63e deg. 18′ de longitude-occidentale. En 1788 on y comptoit 88,870 individus, dont 10,603 blancs, 4,851 mulâtres ou nègres libres, et 73,416

et suivant toujours le même canal, nous pas-

---

esclaves. M. Pradt, dans son excellent ouvrage intitulé: *Les Trois âges des Colonies*, en porte la population actuelle à 100,000 ames. Les Français y vinrent de Saint-Christophe en 1635, et en 1726 M. Declieux fut le premier qui y porta deux pieds de café de l'Asie, élevés à Paris, au Jardin des Plantes, et donnés en présent à Louis XIV par la Hollande. Dans la traversée, le généreux Declieux se privoit de la moitié de son eau pour pouvoir arroser ses arbustes précieux : malgré ses soins et sa tendre sollicitude, il ne put sauver qu'un de ses rejetons. Il y a prospéré, et s'y est multiplié petit à petit d'une manière étonnante, au point qu'on en a transporté de là dans toutes les îles d'alentour.

Le père Labat, qui a parcouru vers l'an 1694 toutes les possessions françaises de l'Amérique, et homme d'ailleurs très-digne de confiance, assure que le thé croît spontanément à la Martinique : il en a vu une grande quantité à la basse-terre et au cul-de-sac de cette île. On l'y nomme, dit-il, *thé sauvage*. C'est un arbrisseau de quatre à cinq pieds de hauteur, soutenu par une maîtresse racine assez grosse pour l'arbrisseau. L'écorce des branches est verte, celle du tronc est plus épaisse et plus pâle. Sa fleur est un calice composé de dix feuilles, dont les cinq extérieures sont vertes : elles renferment quatre étamines, dont le chapiteau est semé d'une poussière jaune ou dorée, au milieu desquelles est un pistil qui donne le fruit.

Ce fruit dans sa maturité, s'ouvre de lui-même :

sâmes entre l'îlot de Sable et ceux de Palumas,

il est rempli de petites graines rondes et grises, assez fermes; quand on les sème, elles lèvent aisément et reproduisent l'arbre à thé : ses feuilles exposées au soleil, se sèchent et se roulent d'elles-mêmes; elles ont une odeur de violette, comme celles de la Chine : elle est à la vérité moins forte, mais ce défaut peut provenir de les avoir cueillies avant ou trop long-tems après leur maturité, ou de les avoir trop exposées au soleil. On sait que la rose, le jasmin, la fleur des orangers, celle des citronniers, et toutes les plantes odorantes, n'exhalent presque pas d'odeur au soleil, tandis que la nuit, le matin et le soir, par leur parfum agréable elles embaument l'air. Du reste, la ressemblance de ce thé avec celui de la Chine est si parfaite, que, pris en liqueur, le plus grand connoisseur a de la peine à les distinguer; cultivé dans toutes nos îles, cette plante y prospéreroit très-bien, de même que le poivre, la muscade et la canelle. La France alors, loin d'être tributaire de la Chine et des Moluques, auroit assez d'aromates précieux pour en fournir à toute l'Europe.

La Martinique a trois ports principaux, le fort Royal, Saint-Pierre, et la Trinité; on y compte en outre dix-sept bourgs et villages. Le fort Royal est très-fortifié, on y a dépensé dix millions. Le gouverneur de l'île et les autres autorités y résident.

Le café de cette île passe pour le meilleur de l'Amérique; ses sucres sont inférieurs à ceux de St.-Domingue. Elle produit encore du coton, de la casse, de l'indigo et du tabac. En 1788 on a exporté en

qui ne laissent entr'eux qu'un espace de cinq

France des denrées de cette colonie, pour 25,640,000 livres.

La Guadeloupe a une forme très-irrégulière, on lui donne dix lieues de large et quatre-vingts lieues de tour; on la trouve au 16e degré 30 m′ de latitude-nord, et au 64e degré de longitude : elle est hérissée de montagnes affreuses où regne un froid très-vif et continuel. Nous sommes les premiers Européens qui s'en soient emparés. Cent cinquante Francais, conduits par deux gentilhommes, y arrivèrent de Dieppe en 1635. En 1788, sa population alloit à 101,971 individus, dont 13,466 blancs; 3,044 mulâtres ou nègres libres, et 85,461 esclaves. Dans un recensement fait en 1777, on y comptoit 449,622 pieds de cacao, 1,482,446 pieds de coton, 18,791,680 pieds de café et 388 sucreries; il y avoit aussi 9,220 chevaux ou mulets, 15,740 bêtes à cornes, et 25,400 moutons, porcs ou chèvres. Son café est supérieur à celui de Saint-Domingue, mais ses sucres sont inférieurs, même à ceux de la Martinique.

La Guadeloupe est coupée en deux par un petit bras de mer, qui va de l'est à l'ouest. Dans sa partie montagneuse, on en remarque une très-haute où est un volcan nommé *la Soufrière*, qui vomit toujours de la fumée et quelquefois des flammes. Ces montagnes sont pelées. On n'y voit que des fougères et de misérables arbrisseaux chargés de mousse.

Nous finirons cet article par *la Guiane*, vaste pays de l'Amérique méridionale, qui s'étend depuis la rivière des Amazones au sud, jusqu'au delà du fleuve

lieues : plus loin, il est formé par une chaîne de

---

de l'Orenoque au nord, c'est-à-dire depuis la ligne jusqu'au 9e degré de latitude-nord. Ce vaste pays dont l'intérieur est presqu'inconnu, s'étend sur la mer du Nord, et est partagé entre la France, la Hollande, l'Espagne et le Portugal. Ses frontières sont le Brésil, le Pérou et le nouveau royaume de Grenade. Les rivières qui forment les différentes branches de l'Orenoque, prennent leurs sources dans les vallées qui séparent la Guiane, des provinces orientales du Pérou.

Cayenne est le centre de la Guiane française. Cette île située entre l'équateur et le 5e degré de latitude-nord, s'étend l'espace de quatre-vingts lieues le long de la côte de la Guiane, et près de cent dans l'intérieur; elle n'est séparée de la terre ferme que par un bras de la rivière de Cayenne. La Guiane ne fut occupée par les Français que vers 1635, et à cette époque, des négocians de Rouen y envoyèrent une colonie de vingt-six hommes. Cette région, quoique voisine de l'équateur, a un climat supportable; on n'y éprouve dans aucun tems, les chaleurs étouffantes, si ordinaires dans les autres parties de l'Amérique. Malheureusement, pendant les six premiers mois de l'année, et quelquefois plus long-tems, cette colonie est abîmée par un déluge d'eau, qui inonde les plaines, fait périr les plantes, et suspend souvent les travaux les plus pressés. A cette calamité succède fréquemment une longue sécheresse, qui ouvre la terre et la calcine; on y cultive cependant la canne à sucre, le café, le cacao, le coton, l'indigo, le riz et le tabac. La bonne qualité de l'indigo, du café

rochers, de bancs et d'îlots, qui tiennent les

---

et du coton de la Guiane française est reconnue. Le coton y est d'un beau blanc, doux et moëlleux; le fil en est long et fort: on en fait deux récoltes par an dans cette colonie, l'une au printems, et l'autre vers la fin de la saison pluvieuse. On y fait chaque année six, sept et jusqu'à huit récoltes d'indigo. Le rocou y réussit aussi très-bien. Le café de Cayenne un peu suranné, ne le cède guère au moka. Par le recensement fait en 1788, on voit qu'il y avoit dans cette colonie 1307 blancs, 394 mulâtres et 10,748 esclaves, en tout 12,549 personnes; les bras y manquent. Les productions de la Guiane française pour cette même année, ont été 20 quintaux de sucre, 159 quintaux de café, 210 quintaux de cacao, 925 *idem* de coton, 50 *idem* d'indigo, et quelques objets divers qui, joints avec la valeur des objets précédens, ont donné un produit de 539,000 livres. Le poivrier et le muscadier ont mal réussi à Cayenne, mais le cannelier et le giroflier, y ont prospéré au delà de toute espérance; le premier se multiplie par bouture: le gouvernement voulant conserver ces plantes précieuses, a fait former sur la montagne de la Gabrielle, à quatorze lieues de Cayenne, une pépinière considérable; il en distribue à tous les habitans qui en désirent. On en a transporté déjà des pieds à la Martinique et à Saint-Domingue. Les Anglais ont imité notre exemple, et en ont transplanté dans leurs colonies. Le manguier de l'Asie, qui produit un fruit excellent, a été aussi naturalisé à Cayenne, et y prospère très-bien; la terre de

bâtimens assez loin de Cuba pour qu'on ne puisse

Cayenne est bonne; c'est un sable noir, facile à labourer, et qui a deux pieds de profondeur. Au dessous c'est une terre rouge, propre à bâtir, à faire des briques, des tuiles, et même de belles poteries. Quoiqu'encore mal-saine, faute des canaux nécessaires pour l'écoulement des eaux, elle l'est beaucoup moins que lorsqu'on commença à la défricher. C'est là qu'ont été déportés, dans les orages de la révolution française, des personnages chers aux lettres, et dignes d'un meilleur sort. Plusieurs y ont trouvé leur tombeau.

Cayenne est la capitale de toute la colonie; la ville a au nord la mer, et le port à l'ouest : le fort Louis commande le port et la ville; on n'y compte guère que deux cents maisons, dont plusieurs à deux étages; celles du gouverneur, des jésuites et de Saint-Sauveur, sont d'assez beaux bâtimens situés autour de la place d'Armes; les casernes, l'hôpital et le magasin de l'Empire, sont vers la mer, de l'autre côté de la ville.

Les femmes y sont bien faites, n'ont pas le teint jaune ou pâle, comme celles de Saint-Domingue ou de la Martinique; naturellement elles ont beaucoup d'esprit : leur grande propreté contribue à la santé dont elles jouissent, mais leur goût pour la parure est quelquefois poussé trop loin. A Cayenne comme dans les autres îles, à l'arrivée d'un vaisseau, les maris sont obligés, pour contenter leurs femmes, de faire des dépenses considérables; et leurs affaires languissent ensuite à cause de tous ces achats multipliés.

La partie hollandaise, séparée de la française par

en

en découvrir les côtes. Nous sortîmes du canal

---

la rivière Marony, est située au nord des possessions françaises, et est de même très-fertile; tout ce qu'on y plante y croît avec rapidité : les côtes septentrionales sont couvertes d'arbres magnifiques; on y trouve souvent des forets entières remplies de mangliers incommodes par l'entortillement ordinaire de leurs branches. Lyonel Waffer, qui étoit dans ce pays en 1698, observe que l'écorce du manglier qui croît dans l'eau de la mer, est rouge, et peut servir à la teinture des cuirs, et que l'écorce du quinquina qu'on récolte au Pérou, à côté des lacs qu'on trouve au bas des montagnes, n'est que l'écorce du manglier d'eau douce : les Espagnols et Waffer regardent le chincona, comme un petit arbre de la même espèce. On y trouve aussi des cacaotiers qui offrent au voyageur le spectacle le plus agréable; les arbres y sont continuellement chargés de feuilles et de fruits. Un des principaux établissemens bataves à la Guiane, est Surinam, ville bâtie sur une rivière du même nom : on y comptoit en 1778, 4 à 5,000 blancs et 5,000 nègres des deux sexes. Quoique le climat de la Guiane soit en général mal-sain, M. Malouet, ancien intendant de la partie française, rencontra dans ses excursions un soldat de Louis XIV, qui avoit été blessé à la bataille de Malplaquet; en 1777, ce militaire étoit âgé de cent dix ans : depuis quarante ans il vivoit dans une partie déserte de la colonie. Aveugle et sourd, il étoit assez droit, mais très-ridé; deux négresses en prenoient soin, et le faisoient vivre du produit de son jardin et de ceux

sans danger, et fîmes route vers Matance, mon-

---

de la pêche..... Les singes, les serpens pullulent dans les bois de la Guiane; on y voit de ces reptiles qui ont trente pieds de long. Une rencontre moins agréable pour M. Malouet, fut celle d'un rassemblement de serpens, au nombre de plus de mille. Ils étoient roulés en spirale les uns sur les autres, et élancoient hors du cercle leurs têtes hideuses; ils présentoient leurs dards et leurs yeux étincelans. M. Malouet présuma qu'ils se réunissoient ainsi, pour résister à une grande couleuvre nommée *aboma*, dont, suivant les gens du pays, la taille colossale est quelquefois de trente à quarante pieds de longueur, sur quatre ou cinq de circonférence. Celle dont il apporta la peau en France, et dont il fit présent à M. de Buffon, n'avoit que vingt-deux pieds de long, sur douze à treize pouces de diamètre... Il y a, selon Stedman, de ces reptiles semblables à des arbres renversés, qui dévorent les cerfs et même les tigres. Les productions de la partie hollandaise, en café, sucre, cacao et coton, sont d'une qualité supérieure à toutes les autres de l'Amérique. Paramaribo est le chef-lieu de cette colonie, et une petite ville agréable, dont le port éloigné de cinq lieues de la mer, laisse peu de chose à désirer. On la voit au sud et à peu de distance de Surinam. Paramaribo offre le spectacle de milliers de fourmis coureuses qui viennent en troupes, et auxquelles on ouvre les armoires et les coffres; elles y exterminent les rats, les souris et autres insectes du pays : elles en font de parfaits squelettes. Si on leur faisoit mal, elles se

tagne dans les terres, au couchant de la baie

---

jeteroient sur celui qui les molesteroit. L'homme y trouve un ennemi dans la région de l'air, comme sur le sol. Il est, dans la partie hollandaise, une chauve-souris qu'on appelle *le spectre de la Guiane*. Cette espèce de vampire suce le sang de ceux qui imprudemment s'endorment à l'air; la morsure est à peine sensible, mais à son réveil on sent ses forces épuisées, et quelquefois ce réveil est celui de la mort. Stedman, dont M. Malouet loue l'exactitude, passé à la Guiane avec un corps de troupes anglaises, à la prière des Hollandais, pour arrêter la révolte des nègres qui avoit éclaté en 1799 dans cette colonie, ayant été mordu par un spectre, se réveilla heureusement : il avoit perdu une grande quantité de sang. Ce même voyageur ajoute qu'on trouve aussi à la Guiane, dans les buissons, de hideuses araignées qui blessent dangereusement le voyageur qui n'est pas en garde contre leurs attaques. Le règne végétal enfin, y offre les mêmes dangers, et y produit le mankouri, dont la sève est si pestilentielle, qu'il repousse loin de lui toutes les autres plantes, et que son ombre donne la mort à l'homme qui a le malheur de s'endormir à son abri. On y voit aussi beaucoup de tatous, connus en Amérique sous le nom *d'armadillas*.

La Guiane française a cent lieues d'étendue, en commençant à l'est, du côté de Para; elle est arrosée par le fleuve Oyapok, et au delà de Cayenne par la rivière de Sinnamari; le fleuve de Surinam, le fleuve immense Dessequebe et celui Démerari

de ce nom; elle s'élève en forme de chapeau

---

parcourent la partie hollandaise, et portent le tribut de leurs eaux à l'Océan atlantique.

Les missionnaires qui ont visité ces contrées, se bornent au récit de leurs travaux apostoliques : ils parlent peu des usages et des mœurs de ces différens peuples. La relation la plus propre à exciter la curiosité du lecteur sur la Guiane, est celle du célèbre Walter Raleigh, donnée vers la fin du seizième siècle, et citée avec éloge par M. de Laharpe. Cet Anglais prétend qu'il n'y a pas sous le soleil de pays aussi riche en or et en pierres précieuses que la Guiane. On y trouve des fils d'or et d'argent dans les pierres et sous l'herbe : les saphirs et les émeraudes y abondent aussi. Selon ce voyageur, il y a eu à la Guiane une émigration de Péruviens qui adorent le soleil, et croient à l'immortalité de l'ame : ils ont un Inca à leur tête, qui a fait bâtir un palais tout-a-fait semblable à ceux que ses ancêtres avoient au Pérou. Ce souverain qui règne à Manoa, déteste les Espagnols, et possède de plus grands trésors qu'il n'y en a dans toutes les Indes occidentales..... Domingo Vera, espagnol et contemporain de Raleigh, tient le même langage; il ajoute que l'or y abonde au point que les Indiens de cette partie de la Guiane portent des plaques d'or sur l'estomac et des pendans d'oreilles du même métal. Ils sont enfin couverts d'or, et en font si peu de cas qu'il a vu donner par un Indien un lingot d'or du poids de vingt-cinq livres pour une cognée de fer.

Raleigh, capitaine de gardes d'Élisabeth, reine d'Angleterre, avoit fort à cœur la conquête de toute

au dessus des autres montagnes, et sert de guide

cette partie de l'Amérique ; il y a fait faire diverses tentatives qui ont eu encore beaucoup moins de succès que la sienne. M. Barrère, médecin de l'hôpital militaire de Cayenne en 1748, avoue dans sa relation que, malgré les courses des Espagnols, des Anglais et de quelques jésuites, l'intérieur de la Guiane est et sera très-peu connu : c'est, dit-il, un pays vierge encore. Les sauts ou cataractes qui interrompent sans cesse le cours des rivières, d'un autre côté, les pluies très souvent continuelles empêchent le voyageur de pénétrer dans les terres. On sait cependant que les Indiens des côtes de la Guiane, et les Galibis qui vont jusqu'au delà de l'Orenoque, sont de petite taille, s'arrachent la barbe, et se colorent de rocou (*) ; leurs cheveux sont noirs, longs et plats : ils vont nus, à l'exception du milieu du corps qu'ils couvrent d'une petite bande de coton passée entre les jambes. Leurs ornemens sont des couronnes de plumes de diverses couleurs, et des bracelets en grains de verre : on connoît des peuplades qui se percent l'entre-deux des narines pour y pendre une petite pièce d'argent, ou un grain de cristal vert qui vient de la rivière des Amazones. Il y a encore à la Guiane une nation entière qui est dans l'usage de se faire un trou fort

(*) Plante de la famille du tilleul. Les oiseaux sont friands de son fruit utile pour les teintures. Il y a des personnes qui mettent du rocou dans le chocolat : il fortifie l'estomac, et arrête le cours de ventre. Le suc du fruit du rocou passe d'ailleurs pour contre-poison du manioc pris sans préparation. *Voyez*, sur le manioc, tome V, page 175.

au pilote. Nous vîmes la Havane dans l'île de

---

large à la lèvre d'en-bas, et d'y passer un petit morceau de bois auquel le cristal est attaché. Chaque nation porte un costume qui la fait distinguer. Les femmes ont, pour unique vêtement, un morceau de toile d'un demi-pied en carré, pour cacher leur sexe; quelques-unes n'y mettent qu'une simple feuille de caret, espèce de tortue très-commune à la Guiane. Les hommes se servent de leur arc avec beaucoup d'adresse à la chasse et à la pêche; ils font des hamacs dont on admire le travail : leur poterie est estimée; leurs paniers de jonc sont admirables, et renferment l'eau hermétiquement : avec cette industrie, le petit nombre de leurs besoins leur donne l'apparence des êtres les plus paresseux. A l'exemple de tous les Indiens en général et des nègres, le moment présent est tout pour eux; l'avenir ne leur cause jamais la moindre inquiétude : s'ils apprennent que leurs femmes sont accouchées, ils se hâtent de revenir au carbet pour se mettre au lit, où les voisins leur rendent visite et leur prodiguent des consolations ridicules. Ils adorent les astres, et craignent beaucoup un mauvais génie qu'ils nomment *Piaye*. Leur loi les attache à une seule femme, qu'ils ne peuvent quitter s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils honorent les vieillards au point que quand la mort en enlève un, ils l'enterrent d'abord dans le carbet qu'il habitoit : ils assemblent ensuite les peuplades du voisinage, déterrent les os du défunt, les brûlent, et en avalent les cendres en cérémonie. Mrs. Malouet et Barrère pensent que le nombre des Indiens des côtes, Galibis et autres,

Cuba (1); les sondes nous guidèrent pour couper

---

qui sont à une certaine distance dans les terres, ne va pas au delà de 15,000. Leurs habitations sont composées de longues cases qu'ils nomment *carbets*, où plusieurs familles vivent ensemble, sous un cacique ou capitaine. On ne connoît les habitans de l'intérieur que par leur férocité, par le plaisir qu'ils ont à tuer un voyageur, et même à le manger; car il est certain qu'il y a beaucoup d'anthropophages parmi eux. Froger, qui écrivoit sur le témoignage des jésuites du pays, assure qu'ils mangent les plus gras des prisoniers faits à la guerre, et qu'ils vendent les autres aux Français. Leur grand amour pour l'indépendance et la liberté est le plus grand obstacle à leur civilisation. Ils se sont quelquefois réunis dans la chapelle du préfet apostolique; ils s'y laissoient baptiser, catéchiser, parce que chaque fois on leur distribuoit une ration de tafia : la distribution faite, ils ne reparoissoient plus. La langue galibi est universelle dans toute la Guiane. Ces Indiens ont beaucoup de rapport avec les Caraïbes; *voyez* tome V, page 211.

(1) MM. Descourtilz et Charles-Antoine Fischer, le même qui a fait un voyage en Espagne, dont nous avons parlé tome V de cette Collection, ont donné des notions très-intéressantes sur Cuba, située dans le golfe du Mexique, au sud de la Floride. Le premier voyageur y étoit en 1799; le second a donné son voyage en 1801. Cuba, nommée aussi *Cubes*, a cinq cents lieues françaises de tour, cent de longueur et cinquante de large; elle forme l'entrée du golfe du Mexique. Selon Fischer, Cuba est une île

la sinuosité formée par le golfe de la Floride. Puis, nous ne trouvâmes plus de fond : nous eûmes quelques calmes, et nous vîmes beaucoup

---

très-montueuse, qui renferme des mines d'or et d'argent, qu'on exploite peu. La ville de la Havane en est la capitale ; elle renferme trente-cinq mille ames, tant créoles qu'Européens : elle est le dépôt de tout l'or et l'argent monnoyé, qui vient du Mexique. Il y a, en outre, dix mille hommes de garnison, et un fort imposant, appelé *le fort Moore*. Cette ville est affligée de deux genres de maladie, la consomption et le vomissement jaunâtre, qui est peut-être la fièvre jaune des États-Unis. Cette dernière, attaque surtout les nouveaux débarqués qui, peu accoutumés aux chaleurs excessives de l'île, à un changement de nourriture, à l'usage des liqueurs fortes, en sont souvent les victimes.

En 1780, pendant la guerre contre l'Angleterre, sur sept régimens, trois ont été détruits par ce fléau en très-peu de tems. Il y a encore dans l'île d'autres villes importantes ; celle du Port-du-Prince a environ trente mille ames, Saint-Yago en a près de vingt mille : selon M. Descourtilz, cette dernière ville ressemble à un couvent spacieux. On n'y rencontre le jour que des hommes, des padres ou prêtres espagnols, et des moines de toute espèce, encore n'est-ce que le matin et le soir ; car, dans le milieu du jour, les rues sont désertes. Les Espagnols prétendent qu'à cette heure indue, on ne rencontre que des chiens ou des Français. Les rues de Saint-

de dorades, longues de cinq pieds, remarquables par la variété de leurs belles couleurs toujours changeantes. Je remarquai que les courans du

---

Yago sont embellies par des allées de cocotiers et de bananiers, dont on admire toujours le port majestueux, et la stature élégante. On y voit aussi végéter naturellement des pieds de tomates, dont le fruit pulpeux devient rouge en mûrissant. L'acacia à fleurs jaunes, odorantes et dispersées en houpe, parfume l'air des rues de cette ville par une odeur suave. Les maisons des colons de cette île sont très-aérées; elles sont recouvertes d'*essentes* ou tuiles faites avec des planches de bois blanc. On ne se sert point de vitres dans ce pays; les fenêtres sont closes par des barreaux en bois grossièrement tournés, et des volets à l'extérieur : quoique les maisons y soient assez élevées, on n'occupe que les rez-de-chaussées, à cause des tremblemens de terre qui occasionnent souvent de terribles ravages. Trois chambres s'y louent par mois deux cent quatre-vingt-huit liv., argent des colonies : les pauvres gens vivent de l'*ooille*, espèce de potage composé de viandes différentes, et de légumes presqu'à sec. Cet amalgame qu'on vend au marché, dans des feuilles de bananier, dégoûte à la vue, et n'est guère appétissant : on y vend encore des amas de tassau, ou viandes coupées en aiguillettes, frottées de jus de citron, et séchées au soleil. J'ai parlé de ces mets pour donner à connoître le peu de sensualité des Espagnols dans leurs alimens. Ils n'excellent que

canal de Bahama étoient plus rapides par le vent du nord, peut-être parce qu'il élance les vagues au dessus des rocs qui forment le canal; et ces

---

dans leurs confitures sèches, et ils font consister leur luxe à être couverts d'or. Les hommes de Saint-Yago ont des boucles d'or si larges et si matérielles, qu'elles recouvriroient volontiers le double de leurs pieds.

Les hommes et les femmes portent au cou de très-longs chapelets. On fait tous les vendredis une procession aux flambeaux, où un crucifix est porté en triomphe par quatre soldats, au milieu d'un peuple immense qui, accompagné d'un violon et d'une basse, chante des strophes plaintives.

On voit, entre les montagnes de Cuba, plusieurs riches vallées qui forment des prairies magnifiques couvertes de sangliers, de taureaux et de chevaux sauvages. Selon M. Bossu, il y a dans l'île une montagne d'où il sort une grande quantité de bitume enflammé.

Pour se venger des Espagnols, les Caraïbes ont voulu autrefois peupler cette île de serpens qu'ils avoient apportés des Petites-Antilles; mais les chasseurs racontent qu'ils n'en ont jamais vu, et prétendent que ces reptiles n'y peuvent vivre : on n'y trouve aucun animal venimeux. La Havane a été prise deux fois par les Anglais, notamment en 1762; mais il ne se passoit pas de semaines où on ne trouvât des Anglais assassinés par la populace. Lord Albemarle avoit beau faire arrêter les coupables, et les faire pendre, la crainte du supplice

vagues, tombant dans une mer calme, en haussent le niveau dans cette partie, qui s'écoule sur la haute mer pour reprendre ce niveau.

---

ne pouvoit prévenir les meurtres. Il imagina enfin un moyen singulier pour faire cesser ces désordres. Le premier octobre 1762, il rendit une ordonnance par laquelle il prévenoit les habitans, que tout individu convaincu d'avoir tué un Anglais, seroit pendu sur-le-champ et sans *confession*. Dès ce moment on ne trouva plus aucun Anglais égorgé, même dans les endroits les plus écartés de cette grande ville. La Havane est remplie de mulâtres, de métis, de quarterons, de jambos, c'est-à-dire d'enfans nés d'un indien et d'une négresse. Toutes ces races font une singulière bigarrure de blanc, de noir, de rouge, de jaune et de cuivré : elles sont gouvernées par un capitaine qui a toute l'autorité d'un vice-roi. Les dames créoles sont très-aimables, quoiqu'adonnées au luxe et à la coquetterie; les jeunes Espagnoles trouvent du plaisir à sourire aux jeunes gens, et à les fixer : un seul jupon sur une chemise de gaze fort découverte, compose toute leur toilette. Les enfans jouent devant les portes, sans aucun vêtement sur le corps. Les négresses ou mulâtresses qui y fourmillent, sont nues jusqu'à la ceinture. Chaque maison ressemble à l'entrée d'un souterrain ou caveau sépulcral. Le premier vestibule au fond duquel on aperçoit une grande porte voûtée en pierre, et dont le cintre sculpté ressemble à celui des églises, sert de boudoir aux dames, comme étant à l'abri des chaleurs excessives de l'île :

Nous cherchions la bouche orientale du Mississipi, et rien ne pouvoit nous diriger que les sondes ; le fond de la Mobile est de vase noire, celui du Mississipi est de vase blanche. En négligeant de sonder, on court risque d'être entraîné par les courans dans la baie (1) Saint-Bernard, qui est peu connue, ou qui l'est comme dangereuse par des bancs de sable et sa côte noyée.

La grande embouchure du Mississipi forme plusieurs canaux séparés par des îlots souvent

---

c'est là qu'on y voit les Espagnoles à demi-nues prendre le frais sur de longs fauteuils.

Cuba produit le sapotillier, le dattier, le palmiste, le bananier, le rima ou arbre à pain, la liane à eau ou *arum scandens*, qui donne un suc limpide utile au voyageur altéré. Cette île fournit aussi une quantité médiocre de sucre, de cire, de coton, et le fameux tabac connu sous le nom de *tabac d'Espagne* ou *de Séville*.

En s'enfonçant dans les bois de Cubes, M. Descourtilz y a trouvé divers oiseaux revêtus d'un plumage magnifique ; il y a remarqué des colibris, le cassique jaune, le tangara, le todier, le palmiste, etc. Ce dernier construit son nid sur l'arbre de ce nom. Gemelli parle un peu de cette île, tome III, page 490. Colomb l'avoit découverte avant Saint-Domingue.

(1) Une baie est un grand enfoncement des eaux dans les terres, une grande rade. Une rade est l'endroit où un bâtiment peut mouiller.

noyés. Les Français en pratiquoient une qu'ils indiquoient par une balise (1). Les Espagnols venoient d'en choisir une autre plus commode, où ils avoient élevé une batterie, et entretenoient des pilotes. Nous en prîmes un pour pénétrer dans le fleuve.

Les eaux du fleuve, en se mêlant à la mer, ne perdent leur couleur blanchâtre et leur douceur qu'à deux ou trois lieues au large; jusqu'à cette distance, leur courant est encore sensible, et charrie de gros arbres déracinés, dont la rencontre est redoutable pour les navigateurs : souvent ils traversent et embarrassent le cours du fleuve; ils s'y accumulent et forment des digues qui le repoussent (2) : le mugissement de l'onde avertit de s'en défier. Les eaux parcourent un espace de deux lieues et demie par heure dans leur cours régulier; cette rapidité cause des remous (3) sur les bords, dont le navigateur profite pour remonter. Nous en profitions; mais, malgré ce secours, notre course étoit lente, parce que le vent étoit foible.

---

(1) Marque pour indiquer les écueils. C'est un bâton ou une perche qui désigne un danger sous l'eau.

(2) *Voyez* tome I, page 108.

(3) Tournant d'eau dangereux pour le vaisseau. Ce sont des bouillonnemens causés par des courans différens ou par le voisinage des roches.

La piqûre de divers insectes, nés dans les terres noyées qui bordent le fleuve, nous rendoient impatiens d'arriver ; la nature s'est plu à les multiplier, et à varier les douleurs de leurs piqûres. La vue de l'immense étendue de ces roseaux toujours verts, très-hauts, et que les vents font ondoyer, pourroit fournir un coup d'œil agréable si l'on ne savoit pas qu'ils renferment ces hôtes mal-faisans : dans le jour, les plus incommodes sont les mouches nommées *Frappe-d'abord,* parce qu'elles piquent à l'instant qu'elles se posent : la fraîcheur de la nuit les fait disparoître, et appelle des armées de cousins, de moustiques et autres, dont on ne peut se délivrer qu'en s'enveloppant d'une épaisse fumée.

A onze lieues ou environ de l'embouchure du fleuve, nous vîmes le marais aux huîtres, qui y sont d'une grosseur prodigieuse : c'est avec leurs écailles que se fait la chaux. Ses bords marécageux servent de retraite à une multitude d'oiseaux de marais, qui sont si gras, que leur graisse ou leur huile forme une branche de commerce.

A quinze lieues est le détour de Plaque-mines, nom d'un fruit sauvage assez bon : ici le sol commence à s'élever au dessus des eaux : le fleuve est bordé d'arbres élevés et majestueux, entre-mêlés d'arbrisseaux : on y voit de jolies

promenades, mais souvent aussi des abatis et des marais ; les cimes des arbres y entretiennent une ombre perpétuelle. Les cygnes et les cardinaux y flattent la vue par leurs couleurs, et le ramage du dernier plaît à l'oreille ; d'autres oiseaux se mêlent à eux : ils offrent un bon aliment, ainsi que divers poissons, tels que la barbue, et les poissons armés dont les défenses pointues sont dangereuses.

Dans ce détour, nous essuyâmes un orage violent qui cassa notre mât de hune et le cable qui nous attachoit au rivage, et nous jeta sur l'autre bord du fleuve. Plus loin, nous commençâmes à trouver des habitations et des plantations de riz et de maïs : on sème celui-ci dans toute la Louisiane ; le riz ne l'est que dans les lieux peu élevés au dessus de l'eau, pour qu'il puisse être arrosé avec celle du fleuve. Les maisons sont construites à quelques pieds d'élévation de la terre, pour se garantir de l'humidité et des serpens ou autres animaux venimeux qui cependant y sont peu à craindre : le plancher est formé de gros arbres équarris joints les uns aux autres, et soutenus par des poutres et des piliers ; d'autres piliers enfoncés en terre, soutiennent le bâtiment qui a quatre faces ceintes d'une galerie. Elles n'ont qu'un étage, et sont couvertes de petites planches de bois de cyprès très-minces,

attachées et rangées comme nos ardoises en Europe. Chacune est au milieu de sa plantation, qui peut avoir deux cents pas en carré ; elle est placée sur le bord de l'eau : les arbres qui la couvroient ont servi à bâtir l'habitation, les restes en sont utiles à chauffer les habitans.

A onze lieues plus haut, nous mouillâmes vis-à-vis de la Nouvelle-Orléans (1), située à

(1) M. le chevalier Bossu a fait, en 1770, un voyage à la Louisiane, dont la Nouvelle-Orléans est la capitale. Cette belle province de l'Amérique, riche des véritables bienfaits de la Nature, tels qu'une douce température, un sol riant et fertile, a eu différens maîtres : gouvernée d'abord par la France, qui en 1763 l'a cédée à l'Espagne, elle est rentrée au bout de quelques tems sous la domination française ; mais, vers l'an 1800, la France l'a cédée de nouveau aux Etats-Unis.

Ferdinand Soto est le premier qui ait découvert la Louisiane. Il la nomma *Floride*, parce qu'il y aborda le dimanche des Rameaux en 1534, et qu'il vit les campagnes toutes couvertes de fleurs. Cet Espagnol, enflé de ses glorieux exploits, tout couvert des lauriers qu'il venoit de cueillir dans le Pérou, où, avec Pizarre, il avoit exterminé la race des Incas, s'enfonça inconsidérément dans les terres de ce vaste pays : il y périt avec les principaux officiers de son armée ; les Floridiens les assommèrent à coups de massue, les écorchèrent ensuite, et exposèrent leurs peaux sur le temple de leur dieu *Manitou*.

On appelle encore quelquefois la Louisiane *les trente*

trente lieues de l'embouchure du fleuve, à une lieue d'un lac qui communique aux possessions de la Mobile : elle est bâtie en briques, et médiocrement peuplée; le quai est vaste et large,

---

Deux-Florides; mais la Floride, proprement dite, n'est que cette presqu'île qui s'avance jusqu'au canal de Bahama. Les Français n'eurent point d'établissemens connus dans ces contrées avant 1562, époque où un normand, nommé *Ribaud*, qui partit avec quelques Français sous les auspices de l'amiral de Coligny, y fit une entreprise malheureuse. La jalousie des Espagnols, le défaut de vivres, le peu de soin qu'on prit pour se concilier l'affection des Indiens, ruinèrent bientôt cette colonie naissante. La disette étoit telle, qu'un soldat, nommé *Lachau*, déclara qu'il offroit sa vie pour reculer de quelques jours la mort de ses compagnons d'infortune : il fut pris au mot, on l'égorgea sur-le-champ; il ne se perdit pas une goutte de son sang.

René Laudonière, bon officier de marine, et plusieurs jeunes gens d'un nom distingué, entreprirent quelques tems après, en 1564, le voyage à leurs frais; mais Philippe II, instruit de leurs tentatives, accoutumé d'ailleurs à s'attribuer la possession exclusive de l'Amérique, envoya en 1565 Menendes, avec une flotte pour les exterminer : tous ceux qui avoient échappé au carnage, furent pendus à un arbre avec cette inscription : *Non comme Français, mais comme hérétiques.* Ces infortunés ne tardèrent pas à être vengés. Dominique de Gourgues, né au Mont-de-Marsan en Gascogne, passionné pour sa patrie, et ami de la

et les rues propres et grandes ; les habitans sont sains et robustes, et d'un caractère mâle et gai. C'est ici que résident toute l'année les marchands, les ouvriers de toute espèce, les officiers du gouvernement et la garnison; les

---

gloire, instruit et indigné des malheurs de cette colonie, vend son bien, construit des vaisseaux, choisit des compagnons dignes de lui, vient attaquer les Espagnols à la Louisiane, les pousse de poste en poste, les bat par-tout; et pour opposer dérision à dérision, les fait pendre à des arbres, sur lesquels on écrit : *Non comme Espagnols, mais comme assassins.* Telles ont été les premières tentatives des Européens dans ces contrées.

La Nouvelle-Orléans a été fondée en 1718, par un Français, nommé *Bienville*, mort à Paris en 1767, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Le bon vieillard en avoit été un des premiers gouverneurs. Du côté du nouveau Mexique, la Louisiane offre des vallées et des plaines couvertes d'arbres d'une telle grosseur, que dix hommes pourroient à peine les embrasser en se tenant par la main. Là, ce sont des allées semées d'un gazon frais, qui forment des berceaux couverts de vignes sauvages, ou de lianes impénétrables aux rayons du soleil : ici, des bouquets d'arbres fruitiers, plantés çà et là par la nature, embellissent le penchant des collines. Dans quelques-uns de ces bocages romantiques coulent de petits ruisseaux sortis d'une même source, et qui, après avoir fait mille détours, se réunissent pour se jeter dans une rivière. Cette vaste

colons cultivateurs n'y reviennent que dans les intervalles de leur travail et de leur traite.

Les habitans du pays, excités par le désir de faire fortune, s'habillent et vivent comme les sauvages, errent sur le bord de l'Océan pour

---

plaine, occupée par les Akansas, les Natchez et les Attakapas, etc., ressemble à un verger. *Voyez* la carte de l'Amérique septentrionale. Elle renferme des mines d'or dont les habitans font peu de cas. Il n'y a pas de pays où les femmes soient plus laborieuses ; elles accouchent sans beaucoup de douleurs : outre les soins du ménage et de leurs enfans, elles vont dans les bois chercher le gibier ; elles passent les peaux des animaux pour en faire des fourrures et des *mitasses*, espèces de bas sans pieds ; elles cultivent encore leur jardin, où elles font venir des giromons, espèce de citrouilles, des melons d'eau, des pistaches, des patates ou pommes de terre, du maïs avec lequel elles font leur *sagamité*, espèce de gâteau. Selon M. Bossu, ces femmes sont très-aimables et remplies d'affection pour les Français : elles ne peuvent souffrir les Espagnols.

Ces Indiens ont des jongleurs qui les guérissent quelquefois de leurs maladies. M. Bossu prétend qu'ils ont guéri un Européen attaqué violemment de la goutte, en faisant bouillir dans une chaudière des feuilles de laurier rouge et blanc, du baume, de la citronnelle, des racines de sassaffras avec des branches de pin et de cirier. Le malade ayant placé son pied au dessus de la chaudière qui étoit sous une espèce

faire de l'huile avec des oiseaux de mer; ou s'enfonçant à quatre ou cinq cents lieues dans les terres, chassent l'ours, le chevreuil ou le bœuf illinois pour en apporter les peaux, la

---

de cerceau couvert d'une peau de cerf, et ayant répété plusieurs fois ce traitement, s'est trouvé radicalement guéri. Ces médecins prétendent que ces fumigations sont aussi un remède infaillible pour la gravelle, parce qu'elles font évacuer l'urine par les pores.

Les Akansas ont des caciques qui les garantissent de tout ce qui pourroit leur nuire. Ces chefs préviennent avec ardeur les piéges et les surprises de l'ennemi, et pacifient les moindres troubles qui pourroient s'élever parmi eux : aussi portent-ils le nom glorieux de *pères de famille*. Les Attakapas, leurs voisins, sont sous la domination d'une femme nommée *régente;* ils la regardent comme une divinité : ce sont les seuls Indiens de l'Amérique septentrionale, où les hommes soient gouvernés par une femme. Un moyen infaillible pour se concilier la bienveillance de ces Américains, est de garder de grands ménagemens pour leurs chefs. On a vu un bien funeste exemple du contraire, dans le massacre général que firent les Natchez en 1730. La mauvaise conduite et l'avarice d'un commandant français, excitèrent cette nation à la vengeance : elle fut indignée de voir qu'on voulût forcer le chef d'un village, nommé *la Pomme*, à quitter le lieu où il résidoit depuis long-tems. Les vieillards s'assemblèrent, et résolurent d'exterminer, le même jour et à la même

graisse et la viande boucanée; ou se perdent dans les forêts pour travailler le bois de cèdre, de cyprès et d'érable, qui est un objet de commerce pour les îles de l'Amérique. Ils ne sont

---

heure, tous les Français établis à la Louisiane : le massacre eût été général, sans une femme qui aimoit un officier de la garnison, et qui l'avertit d'être sur ses gardes.

Selon Laudonière, ces peuples sont bien faits, braves et fiers : on en fait ce qu'on veut avec la douceur. Du tems de cet officier, ces Indiens immoloient des hommes au soleil, et se faisoient un devoir de manger la chair des victimes. Le Mississipi arrose toute la Louisiane; la Mobile a aussi un cours parallèle à ce grand fleuve. On y voit dans les lacs et les rivières, des caïmans énormes. En 1762, M. de Livoi en aperçut un monstrueux qui portoit sur son dos, de petits rameaux ou branches vertes; mais il y a à parier qu'avec un peu plus d'attention, M. de Livoi n'auroit vu que des conserves ou autres plantes aquatiques que ces animaux accrochent quelquefois en passant, et qui restent sur leur corps jusqu'à ce qu'une flaque d'eau les en détache. Selon M. Descourtilz, qui a observé avec soin à Saint-Domingue les mœurs de ces ovipares dangereux, et qui, en 1798, en a disséqué cinquante-sept, les plus gros caïmans qu'on ait vus dans cette île dans l'espace de trente ans, n'avoient que seize pieds et demi de longueur : ils sont moins grands que le crocodile du Nil. Il y a beaucoup plus de femelles que de mâles. Ces derniers cependant se battent par jalousie : ils sont polygames, et annoncent leur amour à leurs femelles par des rugissemens affreux. L'acte de propagation dure de vingt à vingt-cinq secondes. Leur puberté est lente et tardive. Le mâle n'est en état d'engendrer que vers l'âge de dix ans, la femelle à huit ou neuf ans, et la fécondité de celle-ci ne dure heureusement que trois, quatre, et

alors habillés que d'une chemise flottante, ne sont ceints que d'une bande de drap, et ne vivent que de leur chasse. Ils font tous leurs voyages par eau, dans des troncs d'arbres creusés : une cabane de branches, recrépie de limon, fait tout leur logement. Plusieurs s'occupent à chercher des arbres dont les petites branches qu'ils coupent menu et mettent sur un échafaudage dans une cuve, donnent une cire verdâtre propre

---

au plus cinq ans : la ponte se fait en mars, avril et mai. Elle creuse, avec ses pattes et son museau, un trou circulaire sur le sable et sur quelque tertre un peu élevé; elle y dépose à peu près vingt-huit œufs enduits d'une humeur visqueuse, qu'elle dispose par lits séparés par des couches de terre. Les petits éclosent au bout d'un mois. Vers ce tems elle vient les appeler et gratter la terre autour d'eux, pour les aider à sortir. Elle les conduit, les défend ensuite contre le mâle qui cherche à les dévorer, et elle les nourrit en leur dégorgeant sa pâture pendant environ trois mois. C'est à la tête de ses petits qu'elle est plus que jamais féroce. Cette espèce de crocodile, comme les autres, ne peut mordre ni avaler dans l'eau, sans courir risque de se suffoquer en laissant pénétrer ce liquide dans son larynx. Sur terre, il ne s'amuse point à mordre, mais à déchirer et dépecer en secouant brusquement sa tête. La roideur de ses vertèbres ne l'empêche pas de se courber de côté, et même de mordre sa queue. Cet amphibie, pressé par la faim, ose attaquer l'homme. Selon le chevalier Bossu, les bords des rivières de la Louisiane en sont si infestés, que ces monstres y dévorent quelquefois les négresses qui vont sans précaution laver le linge : les caïmans de Saint-Domingue ont autant de goût pour les chiens que le crocodile du Nil; ils les éventent de fort loin. Ceux de la Louisiane sont aussi très-avides de viande; ils remarquent fort bien les endroits où les bœufs viennent pour se désaltérer : là, ils se tiennent cachés dans la vase sans faire aucun mouvement; dès que le

à faire des bougies quand on jette sur elles de l'eau chaude (1). C'est à la ville qu'ils viennent se délasser de leurs travaux ; et c'est là que je me délassai aussi, mais en m'informant des moyens de parvenir dans la Nouvelle-Espagne.

J'y admirai la beauté du pays, et je connus des sauvages : leurs mœurs simples, leur vie dure me parurent seules leur avoir mérité ce nom ; je remarquai leur sérénité, leur flegme que rien ne déconcerte ; leurs muscles forts et dépouillés de graisse, leur teint de marron fixoient mes regards : leur figure est moins frappante que la beauté, la tournure robuste de leurs membres et les deux côtés de l'épine de leur dos. Les femmes n'ont point la gorge pleine, mais elle est ferme et rebondie; elles dessinent ordinai-

---

quadrupède commence à boire, ils le saisissent par le mufle, l'entraînent au fond du fleuve, et le font noyer ; ils vont ensuite le dévorer sur le rivage. Au défaut d'alimens, ils avalent des cailloux, des morceaux de bois pourri. Les Indiens de la Louisiane mangent les jeunes caïmans : on voit beaucoup de ces monstres dans les rivières de Saint-Domingue. On trouve à la Louisiane des fourrures précieuses, du thé, et le genz-eng. *Voyez* sur ces contrées, le tome premier, pages 65 et 108.

(1) Ces arbres sont le *myrica ce riera* de Linnéus, appelés en France *le cirier*.

rement la figure d'une rose autour du mamelon avec de la poudre à canon : tous ont un air grossier et les cheveux rudes et coupés à quatre doigts de longueur ; tous ont le front orné d'un bandeau de grains de verre, et une écharpe de la même matière, qui embellit encore les bras et les jambes de leurs femmes : des ceintures larges sont leurs habits en été, de grandes peaux et des couvertures les enveloppent dans l'hiver.

Ils apportent dans la Nouvelle-Orléans leur pêche et leur chasse, pour l'échanger contre des commodités que nous leur avons fait connoître. Ils font calciner la superficie du poisson sous la braise, afin de pouvoir le conserver.

Je m'embarquai sur une pirogue longue de trente-cinq pieds, qui se rendoit dans le pays des Natchitochés, faite pour aller légérement, formée d'un seul gros arbre creusé ; mais dont l'avant avoit été relevé de deux pieds comme une coquille entr'ouverte, et rendu propre à fendre le courant.

Nous y étions au nombre de huit, cinq rameurs, le patron, le propriétaire et moi. La rapidité du courant, des écueils formés par des arbres renversés et accumulés, ne nous permettoient de faire que quatre lieues en un jour. Les bords du fleuve sont cultivés en maïs et en indigo, embellis d'arbres fruitiers, surtout de

pêchers, et de maisons de campagne qu'entourent de beaux jardins. A quelques lieues de la ville, nous vîmes une colonie d'Allemands industrieux ; plus loin, des Acadiens réfugiés. Ces peuplades sont bornées sur la rive gauche à trente lieues de la ville, par un canal qui communique au lac de Pontchartrain, et fait la limite de l'île de la Louisiane, environnée de la mer, du fleuve, de ce canal, du lac et des rivières de la Mobile.

Plus avant, nous trouvâmes sur la rive gauche quelques villages des Indiens, nommés *Chacta* et *Tounica ;* au delà est encore un établissement français, nommé la *Pointe-coupée ;* il est sur la rive droite : on y trouve les productions de la Louisiane, et de plus le tabac. Les habitans ont les mêmes mœurs que ceux de la Nouvelle-Orléans, mais ils ont plus de rusticité : ils sont habillés ordinairement avec une simple chemise ceinturée. Les femmes dans leur ménage n'ont qu'un jupon sans chemise. Ce lieu est voisin de plusieurs lacs qui conduisent aux Aperoussa, où l'on voit encore un établissement français. Plus haut, sur l'autre bord du fleuve, est un village d'Indiens qui, de même que ceux que nous avions vus, étoient armés de fusils et de casse-têtes ; ils cultivent le maïs pendant l'été, et chassent pendant l'hiver. Ils s'arrachent la barbe

avec soin, excepté lorsqu'ils sont en deuil; ils n'en ont guères qu'au menton. Ils vont pleurer sur le tombeau de leurs proches. Nous en vîmes un qui venoit de perdre sa femme; il étoit plongé dans une douleur profonde, lorsqu'ayant vu sa fille âgée de douze ans, qui s'amusoit à nager avec ses compagnes, il se détourna en versant des larmes : la jeune fille le vit, cessa son amusement, devint triste, et alla se renfermer dans sa cabane. Les deux sexes nagent très-bien, mais à brassées et en s'élançant avec force, et battant l'eau des pieds et des mains. Les époux paroissent être fortement attachés l'un à l'autre.

Ce village avoit soixante cabanes, faites de gros arbres qui, plantés en rond dans la terre, viennent se réunir au sommet en forme de cône: l'intervalle qui reste entr'eux est rempli par des branches et enduit de limon. Elles sont ceintes intérieurement d'un large banc circulaire, formé par des blocs de gros arbres, couverts d'une natte de roseaux ; il leur sert de lit. Le feu se fait dans le milieu, et la fumée sort par la porte ou dans le haut. Les chefs ont auprès de leur cabane une espèce de galerie ouverte pour prendre l'air, sans s'exposer au soleil : elle est couverte de roseaux ou de feuillages, soutenue par quatre ou six piliers : c'est là que la nation s'assemble, et qu'on reçoit les étrangers; là,

les chefs fument ou dorment dans les heures de délassement. Leur casse-tête est une espèce de hache d'armes, dont le manche creux communique au dos de la hache, sur lequel est attachée une tête de pipe en fer.

Lorsque nous approchions de ces villages, un cri nous annonçoit. Les chefs s'assembloient, et nous envoyoient un député. Nous leur présentions une bouteille de tafia; ils nous donnoient de la volaille, du poisson, des fruits, nous offroient à fumer du tabac, mêlé et adouci par une feuille rouge, de la forme de celle du pêcher. Ces hommes sont grands et bien faits; ils ont les traits du visage grands et gros, mais sans rudesse. Ils respectent les vieillards, se marient jeunes, aiment leurs femmes, qu'ils peuvent répudier, ce qui arrive très-rarement; elles communiquent peu avec les hommes, qui n'en paroissent point jaloux: la guerre, la pêche, la chasse sont leurs occupations; celles des femmes sont le soin du ménage, le transport des effets dans leurs voyages, la culture des arbres fruitiers, du maïs, des citrouilles, des melons, l'apprêt des alimens. L'été, ils n'ont d'habillemens qu'une ceinture de peau de chevreuil; l'hiver, ils sont habillés avec des couvertures d'Europe ou des peaux de bœufs illinois, animaux semblables au bœuf d'Europe,

à l'exception d'une bosse qu'ils ont sur leurs épaules : leur peau, plus bourrue que la laine, est fine comme la soie.

J'ai vu les mères attacher leurs enfans sur le banc qui leur sert de lit, de manière que leur tête est pendante ; elles les laissent ainsi, n'en prenant d'autres soins que de leur donner à teter. Ce peuple se sert des feuilles de squine pour guérir les blessures ; leurs autres remèdes sont la diète et l'eau. Ce peuple est affable, humain, laborieux et brave ; ses familles sont unies, son courage est intrépide, et brave les fatigues comme les dangers.

Au delà, nous vîmes deux îles qui rendent le Mississipi d'une navigation plus difficile. A cette distance il est encore grand et majestueux : aussi peut-on le remonter dans un espace de huit cents lieues, et là, sa profondeur, sa largeur annoncent qu'il est loin de sa source. Ses eaux sont excellentes ; ses bords sont ornés d'arbres d'une hauteur prodigieuse, surtout de cyprès : les principales rivières qu'il reçoit sont la Noire, la Rouge, la Belle et le Missouri : il communique à plusieurs lacs qui avoisinent le Canada.

Quelquefois nous rencontrions un filet d'eau si rapide, qu'il falloit lutter demi-heure avant d'avoir gagné une toise : la fatigue que j'éprou-

vois en ramant quelquefois moi-même ne m'empêchoit point d'admirer des plages de sable où le courant avoit déposé des arbres énormes depuis peut-être plusieurs siècles ; et auprès, dans des lieux marécageux, des caïmans effrayans par leur figure et leur puanteur, erroient lentement ; ailleurs, des lianes entrelassant les arbres de ses bords, retomboient jusqu'à terre ; des prairies séparoient de tems en tems les forêts ; quelquefois les rives coupées à pic, éboulées à demi, soutenoient à peine l'énorme masse d'arbres à moitié déracinés. Nous vîmes deux éboulemens qui se firent entendre à une lieue de distance, et le sifflement des branches dans l'air, le fracas qu'elles faisoient en se rompant, répété par les échos des bois immenses, produisoit un bruit d'un genre nouveau pour moi.

Nous avancions avec lenteur : de tems en tems nous découvrions des vacheries, des habitations, dont les possesseurs avaient préféré ce genre de vie, presque sauvage, à celle pour laquelle ils avoient été élevés ; ce qui est assez commun dans ces lieux ; mais jamais aucun sauvage ne changeroit son genre de vie pour le nôtre.

Déjà nous avions parcouru quatre-vingts lieues vers le nord lorsque nous arrivâmes à la rivière Rouge, qui vient du couchant, et nous y entrâmes pour nous rendre chez les Natchitochés :

ses eaux sont bourbeuses et rougeâtres, son courant est moins rapide que celui qui la reçoit; ses bords sont bas et vaseux, ses bois paroissoient moins antiques et moins fourrés, ils annonçoient une nature moins féconde et moins mâle : des coqs passoient cette rivière d'un vol rapide; des chevreuils paissoient tranquillement sur les prairies. Nous y vîmes l'embouchure de la rivière Noire, qui arrose un terrain moins bas, et anime un paysage plus agréable : elle nous retraça les beaux bois du Mississipi. Là, nous commençâmes à voir des ours, et on me dit qu'il y avoit aussi des espèces de tigres. Nous nous rafraîchîmes dans la maison d'un officier français qui s'est retiré dans ces bois, avec sa femme et des nègres.

Plus loin, nous arrivâmes auprès d'une chute de huit pieds, à côté de laquelle sont deux colons français, mariés à des Indiennes, et qui avoient donné leurs filles à des Indiens. Ils nous aidèrent à haler notre pirogue le long d'un glacis formé par le lit de la rivière; puis, on la rechargea, et nous continuâmes notre route : deux lieues plus loin, il nous fallut recommencer le même ouvrage à une seconde chute. Le jour, nous travaillions tous sans distinction, et le métier de rameur est le plus rude que je connoisse : la nuit nous dormions sur le bord de

la rivière, dévorés d'insectes, et entourés de caïmans, qui venoient chercher les restes de nos repas.

Nous arrivâmes à une troisième chute, au haut de laquelle est le lac à la Vase, où la rivière s'étend, et se perd presque dans un espace de trois lieues de tour ; il n'y a que demi-pied d'eau sur une vase délayée, et un sol hérissé de racines à moitié pourries. Il fallut nous mettre dans l'eau pour pousser notre pirogue qui, malgré nos soins, donnoit à chaque instant sur des tronçons d'arbres, où elle restoit comme sur un pivot : nous ne l'en retirions qu'avec effort, et souvent avec des blessures. Au delà est un courant très-rapide, hérissé d'écueils formés d'arbres renversés : telle est sa violence que si notre pirogue eût présenté un peu le flanc, nous périssions sans ressource. Quand nous l'eûmes passé, nous entrâmes dans un canal divisé en îles par des arbres entassés : il fallut nous y faire un passage à coups de hache. Pour moi, je laissai là mes compagnons, et je me rendis par terre aux Nachitochés, qui ne sont qu'à une lieue de là.

Les bois voisins sont fréquentés par les chasseurs et les gardiens des troupeaux : après en avoir traversé un, je vis une vaste prairie parsemée de champs de maïs et de tabac. Au loin,

sur une hauteur, au bord de la rivière, je vis un carré entouré de gros arbres fichés en terre, en forme de pieux, et voisins l'un de l'autre. C'est là le fort qui protège l'établissement : derrière paroissoient de petites maisons de bois alignées, mais à de grandes distances ; quelques-unes étoient éparses : on y en comptoit soixante ou soixante-dix. Ce village français et le fort dominoient sur l'autre rive, qui offroit une grande prairie couverte de chevaux et de vaches, et entourée de bois. Je fus mal logé, mal nourri dans ce lieu ; la maison étoit sale et petite, le biscuit avoit le goût du musc, et l'odeur infecte de l'urine et des excrémens des caïmans y infecte l'air.

Ce lieu est à cent quarante lieues de la Nouvelle-Orléans, et il est assez bien peuplé ; les habitans en sont spirituels, bien faits et robustes : quelquefois ils restent dix-huit mois à la chasse ou à la traite avec leurs familles, et s'éloignent de leur demeure de quatre à cinq cents lieues. On y chasse l'ours en hiver, parce qu'alors il est gras, et rend beaucoup d'huile ; logé dans le haut d'un cyprès creux, cet animal y repose. Le chasseur monte sur un arbre voisin, lui jette une lance enflammée qui fait sortir l'ours ; il descend lentement de l'arbre, et pendant cet intervalle l'homme le tire à la

tête

tête ou aux épaules, et continue jusqu'à ce qu'il soit mort. J'appris là que le poste des Addaës ou Adaisses, appartenant aux Espagnols, n'étoit qu'à sept lieues des Natchitochés ; un Espagnol, plus noir et plus grossier qu'un sauvage, m'y conduisit : j'emballai mes effets dans trois peaux d'ours ; l'une destinée à me servir de lit, l'autre de toit, la troisième pour mettre mes effets à couvert de la pluie ; et je mis le tout sur le cheval de mon guide déguenillé. A moitié chemin, nous nous reposâmes, et fîmes un repas avec quatre onces de pain de maïs. Cet homme, si sobre par nécessité, fut d'une fidélité intacte avec moi. Après avoir long-tems marché par un sentier peu frayé, sur un sol inégal, obscurci par les bois, souvent barré par des vieux arbres déjà pourris, nous arrivâmes à trois heures du matin chez un sauvage baptisé, qui me reçut bien, cacha mes effets, et me les rendit soigneusement. Ils me donnèrent pour du linge plutôt qu'avec de l'argent, un peu de maïs ; mais je n'en eus pas assez pour assouvir ma faim ; le poste en étoit dépourvu ; la disette me fit sortir de cet asile pour me loger chez un chef de soldats, où je pus vivre.

Ce poste est composé d'environ quarante maisons, construites de pieux fichés en terre,

et situées sur le penchant d'une colline, dont le sommet, entouré d'arbres équarris, sert de citadelle; les maisons sont éparses autour : à quelque distance est un autre mont, séparé de celui-ci par un vallon ; c'est là qu'est l'église et un couvent de Franciscains. On ne voit autour que des arbres épars et un petit espace mêlé de ronces et de broussailles, et environné de bois. Le terrain y est sans eau : on n'y cultive que le maïs, qu'on lave, qu'on rôtit avec de la chaux, qu'on écrase sur une pierre à chocolat, qu'on pétrit ensuite pour en faire des gâteaux minces et larges, qu'on fait cuire sur des lames de fer. Presque tous les habitans sont soldats, et à cheval : le roi leur donne une piastre par jour; mais tout y est si cher, et ils sont si paresseux, qu'ils peuvent y vivre à peine. Ils passent leur tems à se visiter, à dresser leurs bestiaux, à raconter leurs exploits : leur corps robuste est usé par la fatigue ou la débauche ; très-hospitaliers et compatissans, ils sont encore altiers, menteurs et voleurs, vices qui leur sont communs avec les sauvages pressés par leurs besoins, et que ne retient pas le respect d'une propriété dont ils n'ont pas d'idée.

Ces Espagnols portent une espèce de soubreveste et des culottes sans coutures, mais communément galonnées avec des boutons d'or ou

d'argent. A cheval, ils ont une grande cape arrondie par le bas, ornée à l'entour du cou de cinq ou six larges galons, et souvent ils sont sans chemise, sans chapeau, et déguenillés. Leurs bas sont de peau, leurs souliers en lanières ; ils portent une cuirasse de peau de chevreuil, un bouclier, une large épée tranchante et une carabine : ils portent leurs vivres dans deux petits coffres de cuir, placés en avant de la selle, qui leur sert encore de matelas, d'oreiller et de piédestal pour leur carabine. Elles sont couvertes de cuirs très-bien travaillés et ornés de dessins, garnies de clinquans d'acier qui font le bruit de petites sonnettes lorsqu'ils sont en course : leurs étriers pèsent environ cinquante livres, formés de lames de fer, larges, épaisses, disposées en croix, et servent, par leur poids, à donner une assiette au cavalier; mais il faut y être accoutumé pour ne pas les trouver fatigans : les mors de leurs brides forment un carré long, qui s'enfonce dans la bouche du cheval, et sont semblables à ceux des Arabes, que j'ai vu depuis.

On me dit là que la route qui conduisoit à Mexico, étoit longue de cinq cent cinquante lieues ; j'aurois voulu l'entreprendre d'abord ; mais elle est impraticable pour ceux qui portent quelques effets avec eux, s'ils ne sont au nombre

de dix ou douze, et il me fallut séjourner. Je ne partis que lorsque j'eus appris que l'ancien gouverneur de la province étoit tombé malade à cinquante lieues de là, dans la mission de Naquadoch; je me proposai d'y aller attendre son rétablissement et son départ. Je fis la route à cheval; des mulets portèrent mes effets, guidés par un fripon honnête de Mexico, qui me filouta du linge, et fut le cacher dans les broussailles.

Le sol que je parcourus est varié de hauteurs étendues, et de larges vallons couverts d'une herbe très-haute. Les monticules le sont de bois de diverses espèces, et de pins très-élevés dans les lieux secs : dans leur vieillesse, ces pins deviennent noirs à leur base, ils s'y réduisent en poudre, et alors le moindre vent les renverse; la pourriture ne paroît point la cause de leur destruction. Là, habitent des chevreuils, et des espèces de petits loups ou chiens sauvages, effilés, poltrons, hurlant différemment de ceux d'Europe.

Dans mes voyages, je couchois en plein air, et les nuits fraîches, les jours très-chauds et la fatigue me donnèrent la fièvre; lorsqu'elle me saisissoit, le mal de tête m'ôtoit l'usage des sens, et il est étonnant que je ne me sois pas vingt fois rompu le cou, soit en m'accrochant aux branches

des arbres qui étoient sur notre sentier, soit en tombant de cheval : nous ne pouvions nous arrêter en chemin que dans les lieux où des ruisseaux et de l'herbe offroient une pâture à nos chevaux. Le repos m'eut bientôt rétabli.

Nous avions passé la mission des Adaisses avant d'arriver à celle de Naquadoch : je ne trouvai point de vivres dans ce lieu, il fallut retourner aux Adaisses pour en rassembler : j'y allai seul; et me voyant au milieu de ces vastes forets, reposant sur des peaux d'ours, n'ayant autour de moi d'être vivant que mon cheval, attaché à des broussailles, j'éprouvois un sentiment difficile à rendre : de la viande séchée au soleil, et de la farine de maïs rôti, faisoient toutes mes provisions. Le second jour de mon voyage, je me levai avant le jour, et m'égarai; mais au travers des arbres, ayant vu des cabanes coniques de sauvages, je rebroussai assez heureusement pour qu'ils ne pussent m'apercevoir; car ils m'auroient traité comme un espion ou un voleur. J'en rencontrai cependant une troupe, et une crainte involontaire m'en éloignoit, lorsque deux femmes vinrent à moi, et me demandèrent du maïs : je partageai avec elles ma farine, et bientôt après elles m'apportèrent de leurs gâteaux de fruits sauvages : les hommes m'accueillirent,

m'indiquèrent le bon chemin et des retraites sûres. Le soir, je me couchai dans un lieu où il y avoit de l'herbe fraîche; puis, m'éveillant dans le milieu de la nuit, je voulus attacher le mulet que je montois dans un lieu qu'il n'avoit point encore brouté, et ne le trouvai plus; je n'osois le chercher dans l'obscurité, au milieu des bois; je me trouvai sans vivres, sans armes, sans secours. Mais la lune vint à mon aide; sa lumière me guida, et après avoir cherché demi-heure, je le vis paissant tranquillement près d'un ruisseau : j'eus de la peine à m'en ressaisir; avec de la patience, j'y parvins, et j'arrivai; je fis des provisions, et retournai à Naquadoch. Je laissai mon mulet aller à son gré, et il me guida mieux que je n'aurois pu le faire. Je rencontrai une rivière gonflée par les pluies, et j'y entrai; mais arrivé au milieu de son cours, mon mulet ne voulut plus avancer. Je cédai à sa volonté, et lui abandonnai le soin de ma vie et de la sienne : il prit une direction différente, et me sauva. Au delà, je l'attachai à un arbre, et m'étant écarté un instant, je le retrouvai bondissant; j'approchai, et je le trouvai couvert d'un million d'abeilles, dont l'air étoit obscurci autour de lui. Je me hâtai de couvrir ma tête et mes mains, et de couper le licou; puis, le traînant à

la course derrière moi, je fis élever ces mouches, qui restèrent bientôt en arrière. Je baignai mon mulet, sans pouvoir diminuer ni l'enflure, ni la douleur des piqûres : la fatigue, la chaleur et la sueur produisirent plus d'effet, et le lendemain il n'y parut plus.

Les sauvages voisins nous donnèrent un exemple de générosité dont nous eûmes à rougir. Nous refusâmes de joindre à notre caravane, prête à partir, un pauvre homme sans vivres, ni cheval, qui imploroit notre secours pour le nourrir et le monter pendant notre voyage : ce que nous ne voulûmes pas lui accorder, les sauvages le lui donnèrent : ils sont des hommes vraiment bons, compatissans, reconnoissans, quand de violentes passions n'enflamment pas leur sang, et ne les rendent pas cruels. Il y a parmi eux des gens vicieux, que notre voisinage a corrompus; mais le plus grand nombre ne l'est point encore.

Bientôt nous fûmes prêts à partir ; nous étions au nombre de quinze, et conduisions plus de deux cents mules : ce cortège formoit un coup-d'œil assez agréable par l'ordre qu'observent ces animaux dans les mauvais pas et les rivières, où leur manége et leur instinct sont admirables. Nous fîmes une halte forcée, après deux jours de marche, au bord d'une

rivière, parce que la pluie avoit rendu le chemin glissant et mobile : puis, nous passâmes des villages formés de cabanes dispersées, et nommés *Tegas de San-Pedro.*

La nation qui l'habite est la plus nombreuse, la plus industrieuse de celles que j'avois vues encore; elle fait ses voyages dans des pirogues, cultive le maïs, et se nourrit en partie l'hiver avec les fruits des forêts, dont elle fait des gâteaux : elle s'occupe à élever des chevaux. Les Espagnols paroissent la craindre; notre troupe ayant à sa tête l'ancien gouverneur, reçut les hommes qui la composent avec une grande circonspection, et on les congédia le plutôt possible. D'autres vinrent à cheval nous accompagner sur la route, et nous montrèrent la vîtesse de leurs chevaux, et leur adresse à les conduire. Je n'ai rien vu de si mâle et de si noble : ils sont grands et nerveux, courent ventre à terre, ayant leur fusil le long de l'avant-bras, et une pièce de drap en écharpe flottante; tout le reste du corps est presque nu. Les belles statues équestres de nos rois donnent une idée de ces sauvages. Quelques-uns portoient en croupe leurs femmes et leurs filles, que la pudeur engageoit à se presser contre leur conducteur.

Huit jours après, nous arrivâmes à la rivière

de la Trinité, qui est large de deux portées de fusil, et guéable. Pour la traverser, nous fîmes trois files, les bêtes de charge étant au milieu, et les cavaliers des deux côtés, ce qui rompt le courant. Lorsqu'il s'agit de descendre dans le lit des rivières, les mulets se laissent glisser sur les jambes de derrière, en maintenant un parfait équilibre. Nous allions ainsi à travers-champ; mais des soldats sauvages très-exercés nous guidoient.

Arrivés auprès d'une rivière nommée *les Bras*, parce qu'elle s'y divise en deux, nous passâmes le premier à gué, mais le second ne put l'être. Ici, nous nous armâmes de haches, nous abatîmes des arbres, et en fîmes des radeaux rassemblés par le licou de nos chevaux, et nous passâmes. Les Espagnols nomment ces petits radeaux *balsas;* un bon nageur les dirige à l'avant, et deux autres les maintiennent à l'arrière : lorsque le bagage est passé, un bon nageur se lance à l'eau, un cavalier le suit, les autres chevaux et mulets chassés le suivent et vont sur le bord opposé, où on les appelle. Ces passages sont pénibles; le lit des rivières est ordinairement profond, et ses bords vaseux : il falloit en faciliter l'approche à coups de bêche, et souvent en y amenant des fascines et de la terre; puis, y

transportant ses effets sur un lieu sec où on les dépose, recommencer encore le même travail sur l'autre bord, et tout cela ne se fait pas sans peine, ni souvent sans danger.

Cependant l'aspect du pays me consoloit des travaux. Les bords des rivières étoient couverts de forêts, des arbres pourris et couchés présentoient dans des lacunes les restes d'un sol mâle et fécond; des troncs antiques et dépouillés étoient soutenus par des lianes entortillées; le mélange des feuilles diverses, de jeunes arbrisseaux s'élevant sur le tronc pourri, mais haut encore, des vieux arbres, se nourrissant de la substance de leurs pères; d'autres arbres bordant les prairies, affaissés sous le poids des ans, couverts d'un manteau de mousse grisâtre, qui descend en festons de la cime des arbres jusqu'à terre, tout présentoit à mes yeux un spectacle intéressant et singulier : la vue bornée dans les forêts s'étend à volonté dans les prairies; des chevreuils y passent en troupes nombreuses; ils ne nous fuyoient pas, et les oiseaux venoient se percher sur le dos de nos mulets. Les sauvages seuls nous craignoient, et nous les craignions.

Nous chassions quelquefois aux coqs-d'Inde, aux chevreuils, aux ours : ceux-ci ont une chair excellente; la terre est couverte d'oi-

gnons ; nous trouvions beaucoup de petites châtaignes, des nèfles, des noix dont la chair est semblable à celles d'Europe, et la coque à la noix muscade : nous vîmes aussi des vignes sauvages. Les bœufs sauvages nous fournirent bientôt un mets plus succulent : c'étoit une fête de les prendre, c'en étoit une de les manger. Dès qu'on en voyoit paroître, les cavaliers se répandoient circulairement dans la plaine, les chassoient devant eux à coups de fouet jusqu'à ce qu'ils fussent fatigués ; alors on les amenoit pêle-mêle avec les autres animaux, et on les tuoit lorsqu'ils ne pouvoient plus suivre. En mangeant leur chair, j'éprouvai ce que des chasseurs m'avoient assuré avoir éprouvé aussi eux-mêmes; c'est qu'il est difficile de se nourrir long-tems de la partie maigre, et que la grasse étoit la seule qu'on pût supporter.

Nous passâmes la rivière Colorado, plus large, plus rapide que les deux que nous avions franchies ; au delà, le pays n'est formé que de vastes prairies, coupées par des ruisseaux bordés de bouquets d'arbres, qui produisent des aromates. Les bœufs, les chevreuils y sont en très-grand nombre. Plus loin, coule un ruisseau profond, qu'on appelle *Quitte-tes-culottes*, que nous passâmes sur des radeaux. Sur ses bords, des sauvages parurent désirer

de nous enlever des chevaux; mais notre vigilance ne leur permit pas même de le tenter. Enfin, nous arrivâmes à la dernière rivière considérable, qui nous séparoit de San-Antonio. C'est la Guadeloupe, et c'est encore sur des radeaux qu'on la passe. Quatre jours après, nous vîmes les plantations de maïs du poste; elles sont vastes, belles, entrecoupées de prairies qui nourrissent beaucoup de bestiaux : c'est là où nous commençâmes à trouver des figuiers de Barbarie, et une espèce de navet, dont une tranche mince suffit pour purger avec force, mais qui ne purge point si on la mange avec de la farine de maïs délayée. Nous nous y reposâmes.

La population, dans l'espace que nous avions parcouru, n'est pas bien considérable : les villages y sont à vingt ou vingt-cinq lieues les uns des autres; et depuis San-Pedro à Rio-Grande, le pays est désert. Quelquefois les sauvages y font des irruptions pour piller des troupeaux, attaquer les Espagnols, ou y cueillir des plaquemines, des châtaignes, des noix; mais jamais ils n'y construisent de cabanes.

Pendant que nous séjournions à San-Antonio, le gouverneur se brouilla avec les sauvages, qu'il vouloit empêcher de commercer avec les Français de Natchitochés : ils lui vinrent enlever

un troupeau de quatre cents chevaux, la garnison les poursuivit sans pouvoir les atteindre ; mais une autre troupe de sauvages, cachée dans les halliers, fit feu sur elle. Les Espagnols se défendirent avec courage ; cependant il leur fallut céder au nombre, et ils perdirent cent cinquante chevaux et beaucoup d'effets. Cette perte fit fortifier le poste ; et ce fut en vain, on n'y fut point attaqué.

Ces sauvages font, lorsqu'ils sont en guerre, des manœuvres qui annoncent du courage et de la prudence ; ils savent profiter des avantages que le hasard leur présente, et ils savent aussi en faire naître ; mais rarement ils ont autant de constance à se défendre que d'intrépidité à attaquer.

San-Antonio est dans une plaine bordée et arrosée par les bras d'une rivière. Il est ceint par les murs de pierres des maisons dont il est bordé ; ses chemins le sont par des palissades. Il est grand, mais mal fermé, parce qu'il a des maisons ruinées, et ses dehors sont embarrassés de cabanes, qui sont en assez grand nombre au coude de la rivière, et sont habitées par les colons naturels des îles Canaries. Il forme une presqu'île en pente douce, qui domine l'autre bord de la rivière : ses environs sont fertiles, bien arrosés par des canaux, et plantés de maïs.

On y voit une quantité prodigieuse de grues. Il peut y avoir ici deux cents maisons, dont les deux tiers sont en pierre ; et couvertes de terrasses de terre bien battue ; ce qui suffit, parce que la pluie y tombe rarement. On ne voit dans ces lieux que de petits bois de cassis, ou de mesquitte, qui en est une espèce. Les grands bois de futaie finissent au Colorado, et l'humidité finit avec eux.

Ce poste est le plus considérable des quatre de la province, qui sont les Adaës, à sept lieues des Natchitochés ; les Acoquissa, à cent lieues au sud-ouest de celui-ci ; Labadie-do-Spiritu-Santo, à deux cents lieues, et le San-Antonio, qui en est à deux cent cinquante lieues. A la distance de cent lieues de celui-ci, vers le couchant d'hiver, on trouve celui de San-Saba et celui de Rio-Grande. A deux cent cinquante lieues sont ceux de Passe-du-Nord et de Santa-Fé dans le Nouveau-Mexique. Les Espagnols ont eu des établissemens plus au nord ; mais les sauvages les ont forcés de les abandonner. Il y avoit même eu des ordres d'abandonner San-Saba.

Excepté San-Antonio, qui a une colonie d'Espagnols des îles Canaries, les autres postes ne sont composés que de soldats et de quelques Indiens, autrefois sauvages, occupés aujourd'hui

à élever des chevaux, des mules, des vaches et des brebis : ils laissent errer leurs troupeaux dans les champs, et tous les deux mois ils les amènent dans leurs parcs; alors ils les lacent, les attachent, et cherchent à dompter leur férocité. Pour les lacer, ils les suivent à la course, et leur lancent un long lacet roulé sur le haut du bras, et les saisissent ainsi, soit par le cou, soit par les pieds : ils en ont qui leur donnent du lait; les demi-sauvages leur fournissent de la graisse et de la viande séchée. Ils vendent les chevaux et les mulets : j'en ai vu vendre un pour une paire de souliers. Ils lâchent également dans les bois les animaux privés; et lorsqu'il s'en égare, ils connoissent à la trace s'il est cheval ou mulet, et le suivent pendant quinze ou vingt lieues. Lorsque les sauvages et les Espagnols se font la guerre, ils mettent le feu à l'herbe qu'ils laissent derrière eux. Pour ne point s'égarer, ils ont dans les prairies des points de reconnoissance; et dans les forêts, ils s'orientent en observant que la partie du tronc de l'arbre, qui est au nord, demeure verdâtre par l'humidité et la mousse qui le couvre; tandis qu'au midi, il est blanc et net.

Il y a aux environs de San-Antonio quatre missions, de deux Franciscains chacune, à deux ou trois lieues de distance l'une de l'autre,

le long de la rivière. Elles élèvent des familles de sauvages baptisés. Les Texas sont les derniers qui se servent de fusils, et traitent avec les Français : plus loin, sont les Apaches qui se servent de flèches ; ceux qui habitent entre Acoquissa et Labadie, se nomment *Coumaches:* on les dit poltrons et cruels, et ils n'échappent à l'esclavage qu'en fuyant dans des îlots et des marais sur le bord de la mer.

Lorsque les Espagnols font la guerre à ces peuples, ils se mettent à couvert des flèches en se couvrant la tête d'un bouclier, et le corps d'une casaque de peau de chevreuil, piquée avec du coton. Si le nombre des sauvages est petit, ils les lacent comme des chevaux, ensuite ils les lient et les conduisent aux missions, où la douceur et la faim, les femmes et la raison, les adoucissent; alors on les catéchise, et on leur donne le baptême. En chagrinant leurs peuplades, en les harcelant, ils les forcent à leur abandonner le pays.

J'étois logé chez un Indien que je m'attachois : tous m'aimoient, parce que j'agissois avec honnêteté, et ils auroient désiré que je me fusse épris des charmes de quelques-unes de leurs filles pour me fixer dans leur pays ; mais, quoique je sentisse le prix des mœurs douces

et

et pures que la liberté et l'honnête pauvreté donnent à ces peuples, j'avois d'autres vues.

J'avois éprouvé la faim, et elle m'avoit donné une grande activité pour ne plus y être exposé; j'achetai un cheval, trois mules, et toutes les provisions nécessaires pour échapper à ce sentiment plus qu'incommode. Je payois tout avec mon linge, plus estimé ici que mon argent: un filou venoit encore de m'en enlever une partie; cet homme étoit créole, et j'ai toujours remarqué que la pureté des mœurs diminuoit progressivement comme les états montoient, et qu'entre le Sauvage, l'Indien, le Créole et l'Espagnol, celui-ci étoit le moins sociable.

Je partis enfin pour Sartille; mais nous n'avions pas fait cent lieues, qu'on nous apprit qu'il falloit nous défier des sauvages ennemis, qui venoient de poursuivre un moine, dans la mission duquel nous séjournâmes un jour; puis, nous nous remîmes en route, traversant des bois de mesquitte épineux et très-bas, seule espèce de bois qui soit commune ici: nous passâmes ensuite des collines sillonnées par l'eau qui en distille; ces sources forment une petite rivière guéable, mais difficile par ses rochers, ses trous, son courant rapide: puis, on trouve des prairies arrosées par des ruisseaux, bordés

de mesquittes, et l'on arrive au Rio-Frio, que l'on passe à gué.

Au delà, sont des lacs et des marais abondans en oiseaux et en poissons, et le Rio-de-Las-Nuices, qui étoit presqu'à sec, et dont la vase nous rendit nécessaire un pont de fascines. Nous trouvâmes ensuite de belles prairies qui nous conduisirent à un fond d'une vaste étendue, et nous arrivâmes, après dix jours de marche, à un village de dix à douze maisons, nommé *la Rheda;* il est à quatre-vingts lieues de San-Antonio, sur les bords de Rio-Grande, nommé sur les cartes *Rio-Bravo :* cette rivière est assez semblable au Mississipi par sa grandeur et sa rapidité; on la passe en bateau. Le pays que nous parcourûmes ensuite, est assez peuplé; c'est là seulement que je vis enfin des montagnes : la campagne est cultivée et semée de maïs; l'air y étoit peuplé d'une multitude de grues, et l'abondance commençoit à s'y faire remarquer.

Plus loin, nous traversâmes une rivière salée, rapide et remplie de rocs; c'est la Sabinas : les eaux minérales nous y donnèrent des cours de ventre, et les chevaux mêmes en furent incommodés; il nous falloit boire des eaux chaudes, salées et fort amères. Le pays est sec et désagréable : dans les fonds sont des bois épineux

de mesquitte; sur les plaines et les hauteurs sont des plantes épineuses, diversifiées en mille manières par leurs formes. Nous y fûmes empestés par l'odeur d'un animal gros comme un lapin, mais plus lourd; l'odeur qu'il exhale, lorsqu'il est poursuivi, lui sert de défense, et il est difficile de la supporter. Dans la plaine des Texas, j'avois aussi vu un animal de la grosseur d'un gros chat, dont il a le museau et les oreilles; mais son front est celui d'un lapin: il a le poil roussâtre; ses pattes et son corps sont courts et renforcés. Nous en mîmes un cuire sous la cendre; la chair en étoit bonne, fine, blanche, entrelardée: les Indiens le nomment *tacouagge*.

Nous laissâmes à gauche les mines de Sierra et de Laiguana, et passâmes aux peuplades d'Indiens de la Punta, San-Yago et la Caldera, qui doivent peut-être leur nom à une montagne taillée à pic de tous les côtés, n'y ayant qu'un sentier très-difficile pour y monter; il seroit impossible même à des chèvres d'y gravir ailleurs. Le sommet est une plaine fertile qui donne de bons pâturages, où l'on voit des sources; les bestiaux y prospèrent sans soin, car une maison sur le sentier ne leur permet pas de s'en échapper.

Ce pays faisoit partie des états policés;

conquis par les Espagnols. Nous ne trouvions ici que des rochers et quelques vallons où ne prospèrent que l'aloës, les figuiers de Barbarie, et le cierge épineux ; dont la tige s'élève à quinze pieds de hauteur, et se sépare en quatre ou cinq branches horizontales, qui s'éloignent l'une de l'autre à la distance de trois à quatre pieds, et s'élèvent ensuite à une hauteur perpendiculaire de vingt pieds. Plus loin, nous vîmes des arbres semblables aux dattiers par la feuille et la disposition des branches ; son fruit est à pepins, doux et très-bon : il vient en régime semblable à celui des petites figues bananes de l'Inde, qu'aux Philippines on nomme *doigts-de-dames*.

A vingt lieues au couchant de notre chemin est le poste de Cursilla ; le pays abonde en chèvres et en brebis, dont la peau seule est un objet de commerce : les rivières y sont salées ; les bords en sont quelquefois cultivés. Il faut passer, au travers de montagnes rudes, un désert de vingt lieues pour arriver enfin à la belle plaine de Sartille : nous approchions de la ville lorsque nous vîmes une éclipse centrale du soleil.

Sartille est grande, peuplée d'Espagnols et d'Indiens, ayant de belles églises, des places publiques et des rues larges, propres, bordées

de maisons de pierre ; mais il en est où les maisons sont mal bâties et mal distribuées : des sources y remédient à la sécheresse du sol. C'est l'entrepôt des productions sauvages des pays que nous venions de parcourir, et des vêtemens et superfluités de la vie que l'on donne en échange. Les habitans espagnols sont orgueilleux et fourbes, et cachent leur avidité sous une apparente grandeur d'ame : les Indiens sont laborieux et affables; seuls ils cultivent les jardins et les champs, dont la plupart sont semés en froment; les jardins donnent des figues, des pommes, des raisins, toute sorte de plantes d'Europe, et le maguey, plante dont le suc fait une boisson assez bonne; elle croît dans toute la Nouvelle-Espagne.

Nous étions dans le mois de janvier; l'air y étoit doux, le ciel toujours serein. J'y vis célébrer la fête de la Chandeleur : après la messe, on porta en pompe l'image de la Vierge, sur un théâtre placé à côté d'un cirque, qui servoit au combat des taureaux; puis, tout le monde se retira. Quand on eût fait la sieste (1), on revint; les taureaux combattirent au son des instrumens placés près de la sainte

(1) Tems qu'on donne au sommeil pendant la chaleur du jour.

Vierge; puis, à la nuit, on remmena la sainte Vierge, et l'on commença une foire de sucreries, de vins, de pâtisseries. Là, chaque Espagnol, même le plus pauvre, se fait un honneur de bien régaler ses connoissances : il faut que l'époux y régale et y caresse sa femme. Cette fête dure trois jours. Ailleurs, on se déguise en anges, en diables, pour accompagner la sainte Vierge; puis, l'on fait un bal en son honneur.

Au levant et au midi de cette province sont celles de Parras et de Reyno, qui donnent du bon vin, beaucoup de fruits et de sucre, du maïs, du blé, des bestiaux : la mer est poissonneuse dans celle de Reyno, qui renferme le port de Tampic, et produit de la cochenille.

Je partis de Sartille le 10 février 1768, et pendant trois jours nous voyageâmes dans un pays peuplé; mais dans les trois jours qui suivirent, le pays étoit couvert d'une poussière corrosive comme celle de la chaux, et l'on n'y trouve que de l'eau de puits saumâtre, de mauvais goût, et très-rare; chaque puits est gardé par un homme dans une cabane; et ce sont les seules habitations qu'on y trouve : au delà sont la ville et la mine de Charcas, moins grande que Sartille, mais mieux bâtie

et mieux peuplée. Obligé d'y laisser mon compagnon de voyage pour profiter du retour du galion aux Philippines, j'en partis seul, et passai au village de Venau, tout composé d'Indiens. On s'y étoit révolté il y avoit quelque tems, et nous vîmes la tête des chefs sur des pieux élevés à la place de leurs maisons rasées; leurs familles avoient été envoyées en exil. Je serois porté à croire qu'on a exagéré les ravages des Espagnols, car tout ce pays est très-bien peuplé, et ses habitans sont dans l'aisance. Après la ville de Charcas, je trouvai celle de San-Luis-de-Potosy, où sont des mines d'or et d'argent. San-Luis est de grandeur médiocre, bien bâtie, ayant ses rues tirées au cordeau; elle est environnée de beaux jardins, et a de superbes églises; les habitans en sont aisés. Les Indiens des environs avoient été aigris par de nouveaux impôts, et par l'expulsion des jésuites; et je les trouvai fort tristes. On y élève de beaux chevaux, on y nourrit beaucoup de vaches, qu'on prend à la course. Quand on les a jointes, on prend le tems du galop où elles tombent sur les pieds de devant, pour les prendre par la queue qu'on élève avec force; elles perdent l'équilibre, et s'abattent sur le nez; puis, on passe en avant sous les cuisses la queue qu'on

tenoit à la main : cette situation fixe ces animaux pendant des journées entières.

Plus au couchant sont les provinces de Guadalaxara et de Zacatecas, où l'on trouve des mines considérables, beaucoup de richesses étalées et de pauvreté cachée.

De San-Luis, je traversai un pays varié de collines, semé de villages, riche en maïs et en froment; les Indiens y sont hospitaliers, sobres, laborieux et sains; les uns sont vêtus à l'espagnole, les autres comme l'étoient leurs pères. Les femmes ont autour de leur ceinture une pièce d'étoffe qui tombe jusqu'à mi-jambe, et une espèce de chasuble sur leurs épaules; elles nouent sur le derrière de leur tête toujours découverte, leurs cheveux tressés.

Il y a ici différens tribunaux : les moines et les prêtres y ont des seigneuries, des châteaux et de grands revenus; tout y annonce leur luxe et leur grandeur.

De là j'arrivai à San-Miguel, ou San-Michel, située au nord de Mexico; c'est une grande et belle ville, située sur le penchant d'une colline : les maisons, les rues, les jardins y ont un air de noblesse et de recherche, qui annonce la richesse. Je parvins ensuite aux environs de Querestano, lieu célèbre par des manufactures de chapeaux, de draps et autres étoffes; puis

à San-Juan-del-Rio, jolie ville bien peuplée, arrosée par une rivière bordée d'arbres et de promenades. Le pays est bien cultivé et plein de villes ou de bourgs. Les bois y sont rares, et cependant désagréables ; ils ne sont composés que de figuiers de Barbarie, hauts de vingt-cinq à trente pieds. Enfin le 28 février, après avoir parcouru cent cinquante lieues, je découvris un grand lac, et bientôt Mexico, qui semble être une masse immense qui ne tient à la terre que par les chaussées qui y conduisent. Au pied de la montagne et sur le bord du lac, est le bourg de Nuestra-Senora-de-la-Guadeloupe, qui mérite le nom de ville ; il a un bel aqueduc et une église magnifique : on se rend à la ville par une belle chaussée, qui a une lieue de long sur cent pieds de large, percée d'arcades pour l'écoulement des eaux; cinq autres conduisent encore à Mexico, qui a six lieues de tour, et n'est fermée que par des barrières et le lac. Les rues en sont larges, presque toutes tirées au cordeau et numérotées. Il y a des jardins publics, de belles promenades, de grandes et superbes auberges, mais sans meubles et sans vivres. Les maisons sont bien bâties, à trois ou quatre étages; la grande place est bordée par la cathédrale, le palais du vice-roi et les simples restes du palais et des bains des anciens

rois du Mexique ; près de là est l'hôtel des monnoies toujours rempli de lingots qu'on frappe et qui se renouvellent : on aime à voir le Baratillo, dont la régularité et la richesse flattent la vue, les voûtes du marché aux fleurs, des marchandises de mode. Mais tant de descriptions ont si bien fait connoître Mexico, que nous y joindrons peu de chose (1).

---

(1) En 1741, Philippe V fit faire, par Villa-Segnor, le dénombrement du Mexique, appelé aussi *la Nouvelle-Espagne* et *le Vieux-Mexique* : on y trouva 190,708 familles. Robertson évalue cette population à deux millions : les Espagnols n'en composent guères que la moitié ; les Indiens et les races mêlées font le reste. Depuis la conquête de cet empire, l'Europe, en y envoyant ses bestiaux, a presque doublé les moyens d'existence de ces peuples. Les bêtes à cornes y ont réussi au delà de toute espérance : les moutons y ont un peu dégénéré ; ils y sont devenus petits.

Quand Cortez y parut, il détruisit 120,000 Indiens au seul siége de Mexico : les Mexicains avoient eu déjà huit rois qui étoient électifs. Montezuma Ier ajouta beaucoup à la gloire et à la splendeur de l'empire. Il immola d'innombrables victimes à l'idole *Vitzilipuztli*, et institua les cérémonies de barbares sacrifices, dont Herrera et M. de la Harpe nous ont laissé la peinture.

L'enceinte du grand temple de Mexico contenoit deux monastères, l'un de jeunes filles de douze à treize ans, chargées d'apprêter à manger pour les

J'y vis fouetter deux femmes accusées de faire des plaies à leurs ennemis, en perçant les parties correspondantes d'une poupée ; c'étoit l'inquisition qui l'avoit ordonné, et ce fouet n'est que le prélude d'un plus grand châtiment : c'est un avertissement charitable.

---

idoles, c'est-à-dire pour les prêtres ; l'autre, de cinquante jeunes garçons de 18 à 20 ans. Ces deux établissemens n'avoient aucune communication ; la clôture de ces élèves ne duroit qu'un an, comme celle des filles ; mais dans cet espace de tems, ils étoient assujettis aux plus rigoureuses lois de chasteté, d'obéissance et de pauvreté.

A côté de la principale porte du temple consacré à Vitzilipuztli, sculptée en bois de grandeur naturelle, étoit une espèce de théâtre de forme oblongue, bâti en pierre, à chaux et à ciment. Les degrés par lesquels on y montoit étoient aussi de pierre, mais entre-mêlés de têtes d'hommes dont les dents étoient toujours en dehors : les poutres et les murs étoient encore revêtus de ces attributs funèbres, de sorte que de quelque côté qu'on jetât les yeux, on n'y voyoit par-tout que les images de la mort. Le nombre de ces têtes étoit si grand, que les Espagnols en comptèrent plus de 130,000. Aucune nation barbare de l'Afrique ou de l'Inde n'a jamais offert un exemple aussi révoltant pour l'humanité.

Les Mexicains, dans la vue d'immoler des hommes à leurs dieux, épargnoient toujours le sang de leurs ennemis, pendant la guerre. Montezuma ne fit pas

Il y a des personnes très-riches à Mexico, mais la misère est extrême parmi le peuple. On choisit des créoles pour faire la guerre vers le nord, parce qu'on les craint et qu'on cherche à les rendre utiles. L'on venoit d'en envoyer dans la province de Sonora, pour en rendre la communication libre avec Matanchel, et les ports où l'on

---

de difficulté d'avouer à Cortez qu'il s'étoit refusé la gloire de faire la conquête des Tlascalans, chose assurément qui lui eût été facile, dans la seule idée d'assurer des victimes à ses temples.

La principale fête à l'honneur de Vitzilipuztli, étoit célébrée régulièrement au mois de mai. Un prêtre, revêtu d'une robe blanche, descendoit les degrés du temple avec beaucoup de précipitation. Il montoit, par un escalier, sur une grande pierre qui étoit attachée à une plate-forme fort haute, au milieu de la cour : il tenoit entre ses bras une idole faite avec la farine de maïs et du miel. Cette idole avoit été faite quelques jours auparavant, en présence des seigneurs du Mexique, par deux jeunes filles consacrées au service du temple : elle avoit les yeux verts et les dents jaunes. Le pontife, en se tournant du côté des captifs, la montroit à chaque victime, l'une après l'autre, en lui disant : C'est ici votre Dieu. Il descendoit ensuite par un second escalier opposé au premier, et se mettoit à leur tête pour se rendre, par une marche solennelle, au lieu de l'exécution, où ils étoient attendus par les ministres du sacrifice : le grand temple en avoit six

s'embarque pour la Californie et les mines de Serro-Prietto.

L'air m'y parut humide et frais; mais je ne le trouvai point mal-sain : il est vif, parce que le lac est situé sur des montagnes. Les légumes, le jardinage et certains fruits d'Europe y sont

---

revêtus de cette dignité; quatre pour tenir les pieds et les mains de la victime, le cinquième pour la gorge, et le sixième, qui tenoit le premier rang, étoit employé pour ouvrir le corps. Ces offices héréditaires passoient aux fils aînés de ceux qui les possédoient; leurs robes étoient des tuniques blanches entremêlées de noir. Celui qui ouvroit le sein des victimes portoit une couronne de plumes vertes et jaunes, avec des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes; son visage étoit peint d'un noir fort épais.

Aussitôt que les captifs étoient arrivés dans l'amphithéâtre des sacrifices, on les faisoit monter l'un après l'autre par un petit escalier; ils étoient nus, et avoient les mains libres. On étendoit successivement chaque victime sur une pierre, le prêtre de la gorge lui mettoit un collier, les quatre autres la tenoient par les mains et les pieds, le sixième, lui ouvrant le sein de la main droite, en arrachoit le cœur qu'il présentoit au soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhaloit : après quoi, se tournant vers l'idole, il lui en frottoit la face. On voyoit des fêtes où le nombre des victimes s'élevoit à cinq mille : dans toutes les provinces de l'empire, ce cruel usage étoit suivi avec la même ardeur, et célébré régulièrement au mois de

aussi communs que ceux d'Amérique : on y fait une liqueur rafraîchissante avec l'eau de farine de maïs, qui, bouillie jusqu'à un certain point, prend la consistance du chocolat; c'est *l'atollé*. Je visitai les curiosités, les palais, les promenades, le jardin public de l'Almeyda, les jardins

---

mai. Pour mettre enfin le comble à toutes ces horreurs, ceux qui avoient livré les captifs aux prêtres, enlevoient ensuite les cadavres, les distribuoient entre leurs amis, qui les mangeoient solennellement. Il y avoit aussi d'autres sacrifices plus rares à la vérité, où les prêtres écorchoient les captifs, et revêtoient de la peau autant de ministres subalternes qui se distribuoient dans tous les quartiers de la ville, en dansant et chantant à la porte des maisons : chacun devoit leur faire quelque libéralité. Tous les quatre ans, à minuit, on faisoit aussi un sacrifice à la lune; on lui offroit le cœur d'une victime, qui étoit ensuite rôtie et mangée.

Croira-t-on que dans cet empire, qu'on diroit rempli de cannibales, après ce que nous venons de raconter, on ne connoissoit pas de plus grand bonheur que celui de plaire au souverain, et d'obtenir son estime par la voie des armes? Il y avoit trois ordres, sous le titre de chevaliers de l'aigle, du tigre et du lion, qui portoient la figure de ces animaux pendue au cou, et peinte sur les habits. Montezuma avoit encore établi un ordre supérieur pour les princes et les nobles, où il s'étoit enrôlé lui-même.

On lit dans les premières relations, que les Mexicains sont d'une taille médiocre, plus gras que maigres : la

et les aqueducs de Tacuba; je me délassois en m'instruisant, mais j'étois impatient de me rendre à Acapulco, d'où le galion devoit partir : j'attendis vingt jours mes effets; et ne les recevant point, je les abandonnai, et partis le 18 mars. Mon guide m'avoit enlevé mon cheval ; un Français que j'avois nourri pour qu'il m'accompagnât, disparut aussi quand je me mis en chemin. Il fallut aller seul avec deux mules; mais les chemins étoient larges et fréquentés.

---

couleur de leur teint tire sur le brun; ils ont les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux gros, plats et diversement coupés. Leur usage commun étoit autrefois de se peindre le corps et de se couvrir la tête, les bras et les jambes de plumes d'oiseaux, d'écailles de poissons ou de poil de tigre. La taille et la couleur des femmes diffèrent peu de celles des hommes : il ne manque rien à leur propreté; elles se baignent souvent.

Corréal prétend que depuis long-tems les Indiens et les Créoles détestent le gouvernement sous lequel ils vivent. Il subsiste encore de la haine entre les Espagnols venus d'Europe, et les Créoles : elle vient dans ceux-ci du chagrin de se voir exclus de tous les emplois, de sorte que l'Espagne n'y a d'autres véritables sujets que ceux qu'elle y fait passer d'Europe pour retenir les autres sous le joug.

Les tortues de toute espèce abondent dans le Mexique : on y voit des caïmans de seize à dix-sept pieds de long, des fourmis jaunes et noires; celles-ci ont les jambes

J'arrivai à Toluco, situé sur une colline sablonneuse, environné de maisons d'Indiens occupés à faire du charbon avec du bois de pin ; puis, à Cuernavaca, placée au pied du penchant méridional d'une colline ; l'air y est doux, plusieurs ruisseaux y arrosent un grand nombre de jardins qui produisent toute sorte de fruits d'Europe et d'Amérique. Plus loin, sont des montagnes escarpées, sèches et presque nues, entre lesquelles on trouve des recoins de vallons plantés de cannes à sucre. Je laissai à droite les mines de Tacou ou Réal-Delmonte, et passai à Cannobial, ou village des Roseaux, et je vins à la rivière de la Balsas, ou des Radeaux : c'est une rivière rapide, large et profonde. Je pris un guide, parce que ne voyageant que durant la nuit pour éviter les cousins, j'aurois pu m'égarer

---

longues, et leur piqûre est presque aussi dangereuse que celle des scorpions. On y remarque encore des araignées dont le corps est de la grosseur du poing : leurs pattes sont déliées comme celles d'Europe.

Parmi les végétaux transplantés au Mexique, les orangers, les limoniers et les citronniers y ont bien réussi ; les figues, les grenades, les pêches, les abricots ont également ressenti la faveur du climat : il n'en est pas de même des pommes, des poires, des prunes et des cerises. *Voyez* sur le Mexique, tome III, page 452 et suiv., et tome VI, page 14.

au

au travers des vallons qui se succédoient dans ma route; mais ce nègre tenta de m'enlever une de mes mules, et me força de veiller sur lui avec le plus grand soin. Je le congédiai bientôt, dès que je me vis dans un pays fertile et cultivé. J'arrivai à Chilpansingo, bourg peuplé d'Indiens, et dont le sol produit du goudron, de l'huile, du maïs, du sucre, du coton, du cacao, des fruits; le climat étoit devenu plus chaud. Les Indiens sont vêtus ici comme au nord du Mexique, mais leurs maisons ont des grilles de roseaux en place de murs. Ils voyagent avec des ânes, dont ils portent souvent la charge pour les délasser. Le chemin près d'Acapulco se trouve dans les montagnes, je me hâtai de les traverser; car je savois que le galion avoit reçu depuis deux jours ses derniers ordres du vice-roi. Je marchai la nuit, après avoir marché le jour; il étoit deux heures du matin lorsque j'entendis les vagues de la mer; je tressaillis de joie en voyant un vaisseau après lequel je soupirai depuis long-tems. J'avois fait cent lieues depuis Mexico; j'en avois fait huit cents pour y arriver.

Acapulco est une bourgade mal bâtie, sur un sol stérile, entourée de montagnes semées de volcans qui y rendent l'air pesant et malsain; elle est mal peuplée, et ne l'est que par

des nègres ; mais la rade est vaste, sûre et belle : elle étoit autrefois fréquentée par les vaisseaux du Pérou, qui venoient y chercher du goudron et des marchandises de Chine et d'Europe; mais la compagnie de Lima a fait défendre ce commerce : il n'y a plus de cabotage ; les perles qu'on pêche auprès sont peu recherchées, mais elle est le mouillage ordinaire du galion, qui s'y trouve en sûreté contre les orages. Il y a d'autres ports à peu de distance. La rade a trois lieues de largeur ; l'entrée n'en est pas assez étroite pour être défendue; elle renferme un petit banc de roches.

Je ressentis trois secousses de tremblement de terre pendant mon séjour dans Acapulco; j'étois couché par terre, dans l'assoupissement qui précède le sommeil, lorsque je sentis le sol trembler sous moi, et entendis un bruit pareil à une lourde voiture, roulant dans des rues étroites : ce bruit me persuadoit que j'étois encore à Mexico; mais bientôt je fus réveillé par les cris perçans des femmes qui pleuroient et invoquoient la Vierge. Je compris alors que je venois d'éprouver un tremblement de terre, et j'eus le tems de remarquer que le bruit se faisoit d'abord entendre du côté des montagnes, et que les secousses n'étoient qu'une espèce de propagation des vibrations qui succédoient au

bruit. Le tremblement n'étoit donc que l'effet de l'ébranlement que quelques volcans donnoient aux montagnes.

Déjà l'on avoit embarqué sur le galion trois millions de piastres, prix des marchandises qu'il avoit apportées; déjà l'on avoit reçu dans le vaisseau cent passagers, parmi lesquels il y avoit quarante moines lorsque je m'y embarquai. Nous mîmes à la voile le 2 avril. Le vaisseau étoit du port de cinq cents tonneaux; il portoit outre son équipage, des bannis, des femmes, des moines, des marchands, des officiers de tous grades, militaires ou civils, et beaucoup de commis. Les officiers du vaisseau n'entendent rien à la manœuvre; ils achètent leur place pour faire le commerce; les seuls pilotes entendent la navigation, et dirigent la route. Chacun a ses provisions et sa cuisine; ce qui cause une confusion étonnante par le nombre des serviteurs; chaque matelot en a souvent deux.

Les vents étoient foibles, mais favorables; nous cinglâmes toujours au couchant, en nous maintenant entre les 9 et 10° de latitude; plus éloignés du Continent, les vents fraîchirent, et nous eûmes le plus beau tems. Le 15 mai, nous vîmes des poissons volans qui avoient des ailes rougeâtres; le 20, nous vîmes des oiseaux,

et pendant les jours qui suivirent, les éclairs, les tonnerres, et une multitude d'oiseaux nous annoncèrent que nous étions voisins des bancs et îlots qui sont à quatre cents lieues au levant des îles Mariannes.

Le 9 juin, nous vîmes les montagnes de Guam, et nous y mouillâmes le lendemain, vis-à-vis d'un petit fort et d'un village éloigné de trois lieues de la résidence ordinaire du gouverneur; c'est une ville au bord d'une petite rivière, dont l'embouchure forme un port. Au levant, nous avions une petite île, couverte de cocotiers, séparée de la grande par des bas-fonds blanchâtres. Il y avoit huit ans que ce pays n'avoit eu de communication avec personne. Les habitans sont grands et bien faits; ils mâchent du betel, feuille d'une espèce de liane, dans laquelle on plie un morceau de noix d'Areca; elle picote le palais, produit une salivation rougeâtre, et exhale un doux parfum pour celui qui le tient dans sa bouche, et qui se fait un plaisir de le répandre sur ses voisins; pour moi, je ne pus jamais m'y accoutumer. On y boit de l'eau de vie faite avec la séve fermentée du cocotier.

On croit que ces habitans viennent des Philippines : on y en compte 10,000, distribués en sept à huit villages. Le sol produit du riz, du

maïs et beaucoup de légumes : on y trouve beaucoup de volailles, des vaches, des fruits, parmi lesquels est le *rima* ou fruit à pain. Il a cinq pouces de diamètre, est couvert d'une peau très-rude, et est formé d'une chair jaunâtre et spongieuse : on le fait rôtir sous la cendre, et le goût en est bon ; les bois en sont pleins. Le sol y forme de hautes collines couvertes de bois ; les vallons seuls sont cultivés : les pluies y sont fréquentes.

Après avoir fait de l'eau, et pris des rafraîchissemens, nous mîmes à la voile le 15 juin ; nous eûmes des calmes fréquens, des vents variables, un ciel nébuleux, quelquefois des orages. Plus nous approchâmes des Philippines, plus les orages se multiplièrent. Enfin le 24 juillet, nous découvrîmes la terre ; le vent nous étoit contraire, et une bourrasque nous en éloigna encore, et elle dura cinq jours ; nous revîmes ensuite la terre, et vînmes aborder l'île de Samar dans une vaste baie, formée par trois îles à l'embouchure du Palapa.

Le cap Spiritu-Santo se distingue par une montagne plate et élevée, qu'on nomme *Table-de-Palapa*. Lorsqu'on approche de terre, on voit plusieurs petits mornes ronds qui s'élèvent en pains de sucre. Les trois îles qui forment la rade, sont celles de Cagayagan, de Lawan et de

Quiprau; Lavan est la seule habitée : la première est au couchant, et la troisième au midi. C'est entre Cagayagan et Quiprau qu'est le passage pour parvenir dans la rade, qui a quatre lieues de long sur deux de large. Nous dévorâmes les premiers rafraîchissemens qu'on nous y fournit; car nous n'avions eu, dans les derniers jours, que huit onces de biscuit par jour, et de l'eau de pluie mêlée à l'eau de mer. Le pays est abondant, et le vaisseau fut bientôt entouré des bateaux du pays qui nous apportoient des vivres.

C'est surtout de champans qu'on se sert ici, bâtimens larges, courts, hauts de bois, ayant un mât de l'avant et un autre très-bas de l'arrière. Les plus gros portent quatre cents tonneaux, et ont trois mâts; ils ont un gouvernail large et creux, et sont chargés de cabanes de bambou entassées : ils ne marchent point mal.

Je voulus me rendre de notre relâche dans l'île de Luçon : une pirogue d'Indiens s'offrit, et je m'y embarquai. Elle étoit faite en partie de cannes de bambous : le mât étoit un bambou fendu; la voile étoit faite avec des feuilles de nipes, grossièrement cousues; l'ancre étoit une branche d'arbre à deux pattes de bois; des perches, au bout desquelles on avoit cloué des bouts de planches, servoient de rames : trois

Indiens et moi, formions tout son équipage. Nous voguâmes en pleine mer, faisant route au couchant; un orage s'éleva, une pluie abondante le suivit et remplit notre pirogue : cependant nous allions bien, et nous arrivâmes bientôt à la pointe d'une île, où nous trouvâmes d'autres pirogues dont les Indiens s'étoient mis nus pour ne pas gâter leurs habits ; quelques-uns avoient un habillement assez bizarre, fait d'une toile de fibres de cocotiers, et leur tête couverte d'une espèce de plateau assez convexe, fait de feuilles de nipes, arrangées par la racine autour d'un cerceau de trois pieds de diamètre. Tous étoient armés de crits et d'un bouclier de bois, derrière lequel ils font cent contorsions différentes pour éviter les coups de leurs ennemis ; ils font leurs attaques et leurs retraites avec des cris et des sauts singuliers : ils paroissent transportés de joie au bruit des orages, et les éclairs leur faisoient entonner des chants d'allégresse. J'étois étonné, et je ne pouvois découvrir la raison de ce que je voyois. Il en vint d'autres qui étoient mieux habillés, et qui m'offrirent du riz cuit dans un bambou percé comme une passoire, enfermé dans un plus gros bambou rempli d'eau, et mis sous les cendres.

La pluie cessa, et nous nous remîmes en mer; nous enfilâmes un détroit, des deux côtés duquel

je ne voyois ni habitations ni culture. Au delà, nous nous tînmes au large pour éviter les rocs; mais nous n'osions cependant nous écarter à cause de la foiblesse de notre pirogue; et cette alternative nous mettoit sans cesse à côté du danger. Enfin, nous apercûmes au travers des arbres un village, nommé *Lawan*, commandé par un fort où étoient l'église et le couvent. Les maisons étoient dispersées dans des bois, semblables à des cages, composées de bambous en grilles, perchées sur des piliers, et vacillant au moindre mouvement de ceux qui l'habitent. Nous y relâchâmes, et j'y mangeai les œufs du tabon, oiseau qui égale en grandeur la tourterelle, et qui pond des œufs de la grosseur de ceux d'oie, dans une caverne profonde qu'ils creusent dans le sable, et qu'ils bouchent ensuite. Les œufs éclosent, et les poussins grattent la terre jusqu'à ce qu'ils découvrent la lumière; mais beaucoup périssent de faim et de fatigue avant d'y réussir.

Nous partîmes la nuit pendant le calme, et fîmes douze lieues. Mes Indiens étoient bons rameurs et assez bonnes gens, quoiqu'ils m'inquiétassent par des entretiens où je ne comprenois rien, mais où je voyois qu'il s'agissoit de moi : l'un d'eux s'approchoit de mes poches, et cette familiarité me déplaisoit; elle me don-

noit des soupçons : cependant le désir d'arriver à Manille, afin de m'embarquer pour Canton, me faisoit tout dévorer. Lorsque j'arrivai à Catarman, j'appris qu'à la même heure, près des mêmes écueils où nous avions passé, des corsaires mahométans avoient pillé trois pirogues, et que mes conducteurs étoient de Capul, qui n'avoit plus de communication avec les Espagnols, mais beaucoup avec les Mahométans, qu'ils aidoient quelquefois dans leurs entreprises. Le bonheur avec lequel j'avois échappé aux dangers, me fit remercier la Providence.

A Catarman, je logeois chez le curé ; je le vis beaucoup occupé à terminer les démêlés des Indiens, et à les juger : d'une chambre où il m'avoit fait conduire, j'entendis sa voix, et souvent les coups de fouet ; je sus que c'étoit pour des objets relatifs à la police qu'il les faisoit distribuer. Catarman signifie promontoire, celui-ci n'est qu'à quatorze lieues de Palapa, et j'en avois huit ou dix à faire pour arriver dans l'île de Luçon ; mais du lieu où je me proposois d'abord de débarquer, il y avoit un long espace de chemin à faire par terre jusqu'à Manille : je n'avois d'autres montures à y espérer que des buffles. Cependant c'étoit avec peine que je laissai échapper le vaisseau de Canton. J'y fus forcé par l'alarme que les

pirogues maures vinrent donner à Catarman ; le son rauque d'une espèce de tambour de basque annonçoit leur arrivée : je compris que le parti le plus sûr que je pusse prendre étoit de rétrograder, et de me rendre à Palapa.

Ce village, composé de cent maisons, étoit rempli par les passagers du vaisseau ; les restes de cette paroisse étoient épars dans les bois : je m'y arrangeai cependant assez bien, et mon séjour y fut agréable. Il est à deux lieues de la mer, sur la rivière de son nom ; il étoit très-peuplé alors, parce que les Indiens des lieux voisins étoient accourus vers le galion. Des habitans de Cablongua s'y étoient rendus encore ; c'est le chef-lieu de l'île de Samar, placée entre Luçon et Mindanao, et la résidence du gouverneur espagnol : ses environs produisent une espèce de fèves de Saint-Ignace ; ses maisons sont de bambou, couvertes de l'arbuste appelé *nipe ;* le plancher est une espèce de grille, faite de bambous enlacés : on n'habite point le rez-de-chaussée. Ces maisons sont saines, parce que l'air y circule avec facilité.

Tous les peuples au bord de la mer, étoient Mahométans ; mais les missionnaires espagnols les ont convertis. Ils exercent sur eux une autorité despotique, et les vieillards comme les enfans, les femmes comme les hommes, y sont

soumis à la fustigation lorsqu'il leur plaît de l'ordonner. Souvent l'homme châtié remercie le père de la peine qu'il lui a infligée. J'assistai à la fête du lieu; elle se célébra avec décence : les pavillons de la Vierge et de divers Saints flottèrent sur les bastions du fort, et l'artillerie les salua le soir et le matin; deux fois la semaine les Indiens se rassemblent pour chanter des cantiques. Les jésuites, en mêlant à propos la sévérité à la douceur, deviennent leurs pères communs, leurs directeurs, leurs chefs : ils dirigent les constructions du fort, commandent quelquefois eux-mêmes les bateaux de guerre qu'ils font faire, et nomment les officiers inférieurs. Je les vis envoyer en exil au nom du roi d'Espagne, et s'y soumettre avec fermeté, quoique l'attachement des Indiens pût leur faire espérer de résister avec quelqu'avantage.

Le sol de l'île Samar est très-fertile et facile à cultiver : on n'y sème que du riz, qui sert pour les Espagnols. L'Indien se nourrit de cocos, de patates, d'yams, et d'une racine nommée *gaby;* leur goût sucré me paroît préférable à celui du riz cuit à l'eau, et cette nourriture est fort bonne quand on y est accoutumé. La viande du porc y est noire et par filamens comme le bœuf; les œufs du tabon y sont communs; on y fait de l'eau de vie avec la sève du nipe, du cocotier et

de l'arbre Caponegro, nommé ainsi de ses fibres noires dont on fait de bons cordages.

La seule arme et le seul instrument de travail est le crit : on s'en sert pour couper les arbres comme pour se défendre; et, lorsqu'il est usé, les femmes en grattent la terre pour y planter des patates, dont un espace de quarante toises rapporte suffisamment pour nourrir une famille. On y cultive aussi la canne à sucre, le chou, l'ail, l'oignon, le melon, le jacre, l'orange, le citron, des légumes, des fruits inconnus en Europe : on y trouve douze ou quatorze espèces de figues bananes, et des cacaotiers qui y sont des arbres de haute tige, des pimplemousses, espèce d'orange de cinq pouces de diamètre; on y suspend aux arbres des ruches en forme de citrouille alongée. Les bois y foisonnent d'oiseaux de toute espèce, surtout de poules qui ont le corps ramassé, et de trois sortes de tourterelles dont une est grosse comme une poularde. On y remarque le calao, qui est de la grosseur de l'oie, et se perche sur les arbres les plus élevés des lieux humides : son vol est rapide. Ses plumes sont noires et roussâtres, la couronne rouge dont sa tête est ornée lui donne un air majestueux. Les perroquets et les perruches y sont communs et variés. Il y a un oiseau de la grosseur d'une guêpe, admirable par la beauté de ses couleurs.

Les bois sont remplis de singes, de buffles sauvages et de chevreuils : j'y vis des serpens, mais il en est peu d'extraordinaires.

On y fait, avec les fibres de l'écorce du figuier-bananier, une toile très-fine : on en fait aussi des cordages; les rivières y sont bordées de bambous : tout y présente des facilités pour se vêtir, se loger, se nourrir. Deux mois de travail suffisent aux besoins de toute l'année. Les hommes y sont d'un caractère ouvert, les femmes y sont gaies; ils sont vains, menteurs, mais sans défiance et point voleurs; ils ont du penchant à l'amitié, et en connoissent tous les épanchemens; ils aspirent l'odeur de la partie où ils veulent appliquer leurs lèvres; ils aiment la musique, sont adroits, et se servent de leurs pieds comme de leurs mains. Le même homme fait une guitare avec l'instrument qui lui a servi à fendre un gros arbre, ou à creuser une pirogue, à dessiner sur des bambous, et à se défendre contre ses ennemis. Ils font des nattes très-fines, travaillées en différens dessins, et peintes avec des couleurs très-vives. Ils travaillent de jolies étoffes mélangées des fibres du figuier avec la soie et le coton, et font des broderies délicates sur des étoffes de soie. Toutes les maisons ont un métier de tisserand. Le même homme exerce tous les métiers,

il ne les exerce que pour lui, aucun n'est ouvrier journalier de son compatriote.

Autrefois ils écrivoient avec un style sur des feuilles de cocotier ou de nipe. Ils se font pétrir la chair des différentes parties du corps comme les peuples de la mer du Sud, et suppléent aux ventouses par des pincemens très-forts qui forment des ampoules. Ils connoissent beaucoup de baumes et de simples.

Leur vêtement ordinaire est une culotte longue et large, une chemise et un mouchoir roulé en anguille autour de la tête. Mais, lorsqu'ils veulent montrer de la magnificence, ils se parent d'une robe de chambre de soie et de coton, et d'un chapeau rabattu; ils portent les ongles du grand et du petit doigt longues quelquefois de deux pouces. Les femmes s'enveloppent plusieurs fois d'une pièce de toile; d'autres ont une jupe très-claire, une chemise, un mouchoir qui ceint leur tête, et les cheveux roulés en couronne : tous ont de beaux cheveux, et en prennent soin. Les femmes ont le nez court, un peu écrasé dans le haut; mais il en est peu de laides : leur démarche libre, leur habillement, leur chapeau de feuilles leur donnent de la grace et de la noblesse. Dans l'intérieur du pays, les deux sexes vont presque nus. Ils prennent le poisson en l'enivrant. En

général, le pays est agréable et riche, les bois de fer et d'ébène y sont communs : les moines y font seuls le commerce de la poudre d'or, pour ne point corrompre les mœurs des Indiens. L'île a soixante-dix lieues de tour, et on y compte dix mille habitans; ses fontaines, ses petites rivières, ses bois toujours chargés de fruits ou de fleurs, ses autres végétaux, ses bons habitans, tout m'attachoit à cette île. J'enviois le sort de ce peuple, j'admirai son industrie dans la construction des pirogues, qu'ils nomment *Bouenga:* elles sont faites sur les modèles des pros des îles Mariannes; quelques-unes ont cent cinquante rames et quarante pagaies, avirons des Indiens : les Mahométans s'en servent pour faire des courses et des esclaves.

Les Chinois fréquentent cet archipel pour y faire le commerce, et les Indiens cherchent à en imiter l'industrie : ceux-ci ont une langue particulière, qui est celle des Bissayes; elle est douce et agréable, mais pourroit difficilement être exprimée par notre langue.

Nous ne nous rembarquâmes sur le galion que le 7 octobre; le vent souffloit de l'orient, mais nous fîmes peu de voile pour ne point arriver de nuit au détroit de Saint-Bernardino, où il règne des courans très-forts. Nous le passâmes le lendemain : puis nous vîmes l'île de Capul, les

Narengeas, San-Hyacintho ou Ticao, Masbate et Burias; nous entrâmes dans une espèce de bassin d'environ vingt lieues: nous vîmes ensuite Maridouque, et découvrîmes une voile européenne; c'étoit le San-Carlos, galion qui, au nord des îles Mariannes, avoit trouvé des vents si rudes, qu'il avoit été obligé de couper son grand mât et son mât d'artimon, et de relâcher. Enfin, nous aperçûmes la hauteur de Calapan dans l'île Mindoro, et bientôt après les montagnes de Maribelle, qui sont au couchant de Manille; nous mouillâmes vis-à-vis le port Cavité, qui est à deux lieues de Manille.

Ce port est formé par une langue de terre qui le défend des seuls vents qu'on y ait à craindre, et les vaisseaux y sont très en sûreté. L'arsenal est sur la pointe de terre qui est défendue par de bonnes batteries, il est vaste et bien pourvu; le port est entouré de murs: Cavité a un grand faubourg peuplé d'Indiens.

J'arrivai enfin dans Manille, je m'y logeai de manière à pouvoir connoître les plus simples naturels du pays, dans une maison sur le bord de la rivière, à un quart de lieue de la ville, d'où partoit une chaîne de hameaux, de jardins et de maisons de campagne; les bords du fleuve étoient charmans et embellis par un grand nombre de manguiers, de mangoustans, d'orangers,

d'orangers, et autres arbres. Par terre, le chemin traversoit cinq villages séparés par des champs de riz; cent pas plus loin que mon habitation, étoit une petite hauteur qui se terminoit en plaine, et étoit toujours couverte de troupeaux : une multitude de pirogues passoit chaque matin sous mes fenêtres, chargées de fruits et de légumes. La moitié de la maison étoit sur l'eau, l'autre moitié sur terre. C'est ainsi que les placent les Indiens. Celles des Espagnols, construites en pierre, sont belles et spacieuses : une sorte de nacre y tient lieu de verre pour les fenêtres.

J'habitois, je mangeois, je dormois avec les Indiens; et par là, je parvins à les connoître : ils sont vifs, gais et adroits; ils vivent dans l'aisance, et sont vains; leur charité mutuelle les éloigne du travail; ils comptent la nourriture pour rien, et les visites d'étrangers qui demeurent trois ou quatre mois chez eux, ne paroissent point les incommoder. Les familles se séparent peu; on voit souvent dans la même maison quatre ou cinq branches de la même famille qui mangent au même plat, et sont en très-bonne intelligence : tous dorment dans la même chambre, sur des nattes étendues à terre, les hommes mêlés aux femmes, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour les mœurs. On

n'y voit point de dispute s'élever dans les ménages, et ce bon caractère s'étend jusque sur les riches Espagnols, qui se font un plaisir d'élever des orphelins qu'ils placent dans les emplois, ou qu'ils dotent.

On laisse les enfans nus jusqu'à dix ou douze ans; les filles ont une chemise qui leur descend jusqu'au nombril, et croient ainsi pouvoir se montrer avec décence; ce n'est que lorsqu'ils ressentent les premiers feux de l'amour qu'ils se couvrent.

Manille est bien bâtie et médiocrement grande; elle a de belles rues; ses habitans sont aisés, plusieurs sont très-riches: le luxe et la debauche y sont moins grands qu'au Mexique, et tout y respire la gaieté, la simplicité des Indiens, qui s'est étendue sur les Espagnols. La rivière la sépare du gros bourg de Sainte-Croix, aussi bien bâti que la ville, habité par des Espagnols et des Indiens, entouré de trois villages: la ville a elle-même des faubourgs considérables; celui de Parian est habité par des Chinois, et c'est là où se font les travaux et les ventes, car il y a très-peu d'ouvriers et de marchands dans la ville. Les Chinois sont ici au nombre de vingt mille; il n'y a guères d'ouvriers que parmi eux; plusieurs s'adonnent à l'agriculture; ils sont fins commerçans, et

cachent l'avidité de l'intérêt sous un air riant et affectueux ; ils sont laborieux et sobres, spirituels et gais, et bientôt on s'intéresse à eux : les Indiens et eux ont des rapports dans l'ensemble de la figure et dans la forme du nez ; mais en général, les Indiens sont plus agréables que les Chinois.

Il y a aussi à Manille des négocians arméniens, et de différens lieux de l'Inde. J'y vis aussi des Japonais que les vents jettent quelquefois sur ces côtes, et qui s'y fixent ensuite : ils ont le maintien grave et ferme, sont robustes et durs au travail, sobres et courageux. Les Manillois ont en vain essayé de s'ouvrir le commerce du Japon : on y a toujours refusé leurs offres ; mais ils commercent librement sur toute la côte de la Chine.

On y fait des ouvrages d'or et de tombac ; les femmes y font des chaînons d'or très-estimés. Autour des îles on trouve des nids de salanganes qui donnent un mets délicat et sain ; il y a des mangues excellens et du sagou. On y voit une espèce d'hommes presque nègres par la couleur et les traits ; ils sont errans dans les bois, de petite taille et d'un caractère doux. Les habitans des bords de la mer étoient autrefois Mahométans, et soumis à des seigneurs nommés *Datous*, qui payoient tribut à divers

rois. Il reste peu de ces Datous dans l'île de Luçon, et ils sont sans autorité : ailleurs, ils ont le soin de recueillir le tribut pour le roi d'Espagne. Il y a dans Manille un officier qui vit avec peine, et porte le nom *de Monte-Zuma*, dont il est issu : les descendans de cet empereur ont conservé une pension de cinq mille piastres, réparties entr'eux, et le droit d'avoir des gardes autour de leur carrosse; ils ne jouissent de cette dernière prérogative que sur leur cachet; car ils sont trop pauvres pour avoir un carrosse ; les Espagnols traitent les Indiens avec une méfiante sévérité, et cette méfiance fait que quelquefois elle est fondée.

Les Philippines produisent abondamment du riz, du blé et des légumes, dont elles pourroient fournir Batavia et la presqu'île de l'Inde; on pourroit encore y faire du sucre un objet d'un commerce riche : l'indigo, le cacao y sont peu cultivés et devroient l'être; le dernier y est d'une qualité supérieure. Les bois et les écorces propres à la teinture, l'ébène, tous les bois précieux y sont communs; le coton y abonde, et les mains souples et délicates des Indiens en peuvent faire de belles toiles fines, qu'ils savent préparer et teindre, Le poivre y est commun, les noix muscades, la canelle et le girofle s'y

trouvent, mais peut-être ils y sont d'une qualité inférieure aux productions des Moluques.

On y trouve encore des mines de fer qu'on a travaillées et abandonnées par ignorance ; les bois y sont riches en mouches à miel : les nids d'oiseaux, l'étoupe et l'huile du coco, beaucoup d'autres productions y fourniroient une branche d'un commerce utile, et les Indiens, mieux guidés, sont capables d'efforts heureux ; ils sont adroits, actifs et courageux : plusieurs servent dans les chantiers avec intelligence, et les îles fournissent tout ce qui est nécessaire à un vaisseau. Le figuier-bananier, le cabo-negro donnent des cordages et des cables; différens arbres produisent du brai, espèce de goudron; le cocotier donne l'étoupe pour le calfatage; les mines y fournissent le fer nécessaire, et les Indiens sont de bons matelots. Le pays offre d'excellens bois de construction; on pourroit enfin y former une marine peu inférieure à celle d'Europe, et ces îles sont situées très-avantageusement pour le commerce de l'Inde; elles ont de très-bons ports; celui de Manilla suffiroit pour l'Inde. Celui de Naga, situé dans la partie orientale de Luçon, seroit préférable pour la mer du Sud. Le voisinage de la Chine, les colonies tirées de cet empire y

pourroient être très-utiles, si elles étoient mieux dirigées.

Les Anglais ont connu l'importance d'un établissement dans ces îles : ils ont profité des offres du roi de Holo pour en former un dans cet État ; ils connoissent bien cet archipel, au travers duquel ils se rendent à la Chine dans l'arrière-saison, et qui favorise le commerce de contrebande qu'on peut faire aux Moluques.

Le commerce actuel de Manilla ne consiste qu'en un ou deux vaisseaux qu'on envoie à Macao pour acheter les marchandises de Chine, en cinq ou six bâtimens chinois qui viennent de Canton ou de Quemoy pour le même objet ; quelquefois on envoie un vaisseau à Siam (1),

---

(1) Du levant au nord, le royaume de Siam est bordé par des hautes montagnes : au nord et au couchant, d'autres montagnes le séparent encore du Pegu et d'Ava. Cette double chaîne laisse entr'elle une espèce de grande vallée, fertile, bien cultivée, large en quelques endroits de quatre-vingts à cent lieues, qui est arrosée du nord au midi, depuis Chiamai jusqu'à la mer, par la rivière *Menam*, et forme la partie la plus peuplée et la plus riche du royaume. On compte deux cents lieues de côte sur le golfe de Siam, et cent quatre-vingts sur celui du Bengale.

L'hiver arrive à Siam dans les mois de décembre et de janvier ; mais la chaleur, à cette époque, s'y fait sentir comme dans nos étés les plus chauds. Les trois

au Bengale, ou à la côte de Coromandel; un autre se rend à Batavia pour y chercher les denrées d'Europe. On connoît l'objet du commerce du galion.

---

mois suivans qu'ils appellent leur été, la chaleur y a encore plus d'intensité; et, pendant les autres quatre, la chaleur y est telle, qu'elle dépouille les arbres comme l'hiver de nos climats.

La première ville qu'on voit à sept lieues de la mer, au milieu de jardins immenses, s'appelle *Bancok;* elle est comme la clef de ce royaume: son territoire fournit une grande quantité de fruits étrangers à l'Europe, nourriture que le peuple préfère à toutes les autres; la vigne n'a pas pu réussir dans un pays aussi humide. Parmi les végétaux de ces contrées, on remarque le bambou si utile dans les constructions, le co-paï qui jette des filets formant autant d'arbres et un labyrinthe impénétrable, le cotonnier, le sapan dont le bois est propre à la teinture, le cannelier qui donne une canelle inférieure à celle de Ceylan.

La ville de Siam est très-spacieuse; mais à peine la sixième partie est-elle habitée. Le reste est désert, ou ne contient que des temples. Ses rues sont droites, larges, pavées en briques, et plantées d'arbres en quelques endroits. Les maisons y sont basses, construites en bois: il y a dans la plupart des rues, des canaux étroits qui ont fait comparer Siam à Venise. On remarque aujourd'hui que le sang siamois est fort mêlé avec le sang étranger; on compte dans cette capitale jusqu'à vingt et une nations différentes qui habitent divers quartiers de la ville ou des faubourgs. Cependant, pour la figure et la taille,

Je partis de Manilla pour Batavia sur une goélette espagnole; c'étoit le 7 mars 1769. Un

---

les Siamois ont en général beaucoup de conformité avec les Peguans et les Birmans. Selon Laloubère, envoyé extraordinaire de Louis XIV à Siam, les Siamois font tous les ans un relevé de la population du royaume, et ils n'ont trouvé la dernière fois qu'un million neuf cent mille ames. A la vérité, ils n'y comprenoient pas un grand nombre de fugitifs, qui se retirent dans les forêts pour se mettre à l'abri de l'oppression des grands ou du roi.

Le Siamois est bien fait, plutôt petit que grand : il a les yeux petits, d'une vivacité médiocre; ses joues sont creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut; il a la bouche grande, les lèvres épaisses et pâles, la dent noircie par le betel, le nez court, arrondi par le bout, et les oreilles très-grandes : c'est une partie essentielle de leur beauté que la grandeur des oreilles.

Les Siamois sont vêtus très-légérement et vont nu-pieds dans leurs appartemens; ils portent autour des reins et des cuisses une toile peinte très-fine, ou une étoffe de soie simple, ou brodée en or et en argent : les pagnes fines et brodées ne sont permises qu'à ceux qui les reçoivent du souverain; ils portent dehors un soulier très-pointu, sans talon et sans quartier, qu'ils laissent à la porte de la maison. Les enfans vont nus et sans pagne jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans; quand ils l'ont une fois prise, on ne les découvre jamais pour les châtier. En Orient, c'est une extrême infamie d'être frappé à nu sur les parties que la décence fait cacher. Ils ne quittent pas même leurs habits pour se coucher, ou du

vent d'orient nous favorisa ; bientôt nous dépassâmes plusieurs îles, et ensuite Pulo-Sapato,

---

moins ils ne font qu'en changer ; il en est de même quand ils se baignent dans les rivières. Les femmes s'y baignent comme les hommes, elles s'exercent de même à la natation. Ils sont d'une propreté extrême, et se parfument en plusieurs endroits du corps ; ils se baignent jusqu'à trois et quatre fois par jour, s'arrachent la barbe, et naturellement ils en ont peu.

S'ils sont simples dans leurs habits, ils ne le sont pas moins dans leurs logemens, dans leurs meubles et leur nourriture. Leurs maisons sont petites et accompagnées d'enclos assez grands ; des claies de bambou fendu en forment les planchers, les murs et le comble. Les piliers sur lesquels elles sont élevées pour éviter l'inondation, sont des bambous plus gros que la jambe. Leur élévation au dessus du sol est d'environ treize pieds : on y monte par une échelle comme dans nos moulins à vent ; le foyer est une corbeille pleine de terre, soutenue comme un trépied sur trois bâtons. C'est dans de pareils édifices que l'abbé de Choisi, le chevalier de Chaumont, le père Tachard, divers jésuites et Laloubère, envoyés de Louis XIV, furent logés : on n'y connoît point les auberges.

Les siéges des Siamois sont des nattes de jonc : ils ne peuvent avoir des tapis de pieds, s'ils ne les reçoivent du roi. Les palais du souverain à Siam et à Louvo, ainsi que plusieurs pagodes, sont en briques ; leurs escaliers méritent peu d'attention. Dans les appartemens du roi, on voit quelques dorures.

A table, les Siamois n'ont ni nappe, ni serviette, ni

rocher qui doit son nom à sa figure, semblable à celle d'un soulier : il a près de lui des rocs

---

cuiller, ni couteau, ni fourchette ; comme au Japon, on leur sert les morceaux tout coupés. Leur vaisselle est de porcelaine ou d'argile, avec quelques vases de cuivre. Dans tous les repas que les envoyés de Louis XIV firent chez le roi de Siam, ils virent assez de vaisselle d'argent, surtout des bassins ronds et profonds, dans lesquels on servoit des boites rondes, pleines de riz. Au dessert, il y avoit des assiettes d'or qui avoient été faites pour les festins que le roi avoit donnés au chevalier de Chaumont. Un Siamois fait bonne chère avec une livre de riz par jour, avec un peu de poisson sec ou salé qu'il préfère à celui qui est frais. Ce repas ne lui revient pas à plus de deux liards. Leurs sauces consistent dans un peu d'eau, avec des épices, du lait, de la ciboule, du baume. Ils aiment encore une sauce liquide, qu'ils appellent *prox*, faite avec des écrevisses pourries. Ils mangent rarement la chair des animaux terrestres : une vache y vaut depuis dix sous jusqu'à trois livres, un porc sept sous, une douzaine de poules vingt sous. Ils suppléent au vin qu'ils aiment beaucoup, par l'usage habituel du thé, du café, de l'arack ou eau de vie de riz : cette liqueur, qui n'y vaut que deux sous la pinte, leur est indispensable à cause de la mauvaise qualité des eaux.

Malgré une vie aussi frugale et de mets aussi simples, Laloubère a observé que les Siamois sont sujets au cours de ventre, à la dyssenterie, à la fièvre chaude : la petite-vérole y fait des ravages effroyables ; il est rare qu'ils parviennent à un âge avancé : heureusement pour eux,

dangereux, et nous avions toujours la sonde à la main. Plus loin, les orages nous annoncèrent

---

la goutte, l'épilepsie, la pthisie, la paralysie, l'apoplexie y sont des maux rares et peu connus.

Le peuple a un grand penchant pour le vol, l'usure et l'avarice. Laloubère en donne un exemple : Un officier des magasins du roi, ayant volé quelqu'argent, le prince ordonna qu'on fît avaler au coupable trois ou quatre onces d'argent fondu. Il arriva que celui qui eut ordre de les ôter de la gorge du supplicié, ne put se défendre d'en dérober une partie. Le roi fit traiter le second voleur comme le premier.

Si l'on excepte le buffle et le bœuf que les Siamois montent ordinairement, l'éléphant est leur seul animal domestique. La chasse de l'éléphant est libre à tout le monde. Pour le service ordinaire, les Siamois préfèrent les éléphans femelles; ils employent les mâles à la guerre. Ce noble animal sait défendre son maître, le relève sur son dos avec sa trompe lorsqu'il est tombé, et foule aux pieds son ennemi. De tous les pays connus, Siam est celui qui en nourrit le plus et qui en tire le plus d'utilité.

Le chevalier de Forbin prétend que c'est le roi lui-même qui fait exécuter la justice; il a toujours auprès de lui quatre cents bourreaux, appelés *kenlai* ou *bras-peints*, qui composent sa garde : personne ne peut se soustraire à la sévérité de ses châtimens, pas même ses fils et ses frères. Les délateurs y sont en grand honneur, de sorte que tout conspire à égarer le prince et à le rendre cruel. Les peines les plus communes sont de fendre la bouche jusqu'aux oreilles à

le voisinage de Sumatra, et dans peu nous vîmes les hautes montagnes de Monopin. Nous

---

ceux qui ne parlent pas assez, et de la coudre à ceux qui parlent trop. Pour des fautes légères on coupe les cuisses à un homme, on lui brûle les bras avec un fer rouge, on lui donne des coups de sabre sur la tête, ou on lui arrache les dents : quelquefois on vous expose aux tigres, ou vous êtes foulé aux pieds des éléphans.

Les femmes jouissent seules du privilége d'entrer dans la chambre de ce souverain : elles font son lit, sa cuisine, l'habillent, le servent à table, mais ne touchent jamais à sa tête. On porte les provisions aux eunuques, qui les remettent aux femmes.

Il y a à Siam des ponguis, appelés aussi *talapoins*, et des talapoines, qui embrassent la vie religieuse. Les deux sexes, ayant la même règle, ont l'habitation commune, nommée *baos* ou *couvent*. Comme les femmes ne prennent jamais ce parti dans leur jeunesse, on regarde leur âge comme une caution de leur continence. D'ailleurs les talapoins des villes comme ceux des bois, sont astreints au célibat, sous peine d'être brûlés, tant qu'ils demeurent dans leur profession : ils adorent, ainsi que les Siamois, Sammono-Khodon, qui est le même dieu que Vichenou des Brames. Dans leur système, il ne peut arriver de malheur à l'innocence.

Ce peuple a un grand respect pour la vieillesse, et une grande vénération pour les morts. Aussitôt qu'un talapoin ou une personne aisée a rendu le dernier soupir, on l'enferme dans une bière de bois, qu'ils font vernir et dorer au dehors : les plus riches font embaumer le mort, et le déposent dans un cercueil de

découvrîmes un vaisseau hollandais, chargeant du poivre dans la rivière de Palimban; nous

---

plomb. La famille choisit ensuite à la campagne un lieu commode pour lui rendre les derniers devoirs, qui consistent à le brûler avec diverses cérémonies. Le corps y est porté au son des instrumens, à la tête d'un cortége composé des parens et amis : les hommes et femmes sont vêtus de blanc, et ont la tête voilée d'une toile blanche. Si le roi vient à mourir, ses femmes se jettent dans le même feu qui doit le consumer. Les pauvres sont inhumés comme en Europe, ou jetés dans la rivière.

Le roi de Siam fait le commerce en gros, et a même des boutiques où on vend, pour son compte, des toiles de coton, de l'ivoire, de l'arek : ce genre de commerce lui est réservé. Le négoce en riz, sucre, poisson, cire, gomme, fer, cuivre, perles, nids de salanganes, tombac, métal composé d'or, d'argent et de cuivre, est permis à tous ses sujets.

L'usage du pays ne permet pas aux jeunes filles de converser avec les garçons : elles sont nubiles à douze ans, et quelquefois plutôt. La dot des plus riches ne va qu'à quinze mille francs. Un homme peut y avoir plusieurs femmes, mais il n'y a guères que les grands qui en aient plus d'une, plutôt par ostentation que par débauche.

Les missionnaires, M. Sonnerat, le major Michel Symes qui en 1795 a visité ces contrées en qualité d'ambassadeur de la compagnie des Indes, nous apprennent que Siam a été depuis cinquante à soixante ans le théâtre de plusieurs révolutions, et est devenu

traversâmes le détroit de Banca, et mouillâmes à une portée de pierrier des petites îles de Nanca.

---

tributaire de l'empire des Birmans que nous allons faire connoître. Les Siamois ont bien tenté plusieurs fois, notamment en 1775, de secouer le joug; mais tous leurs efforts ont été inutiles. L'empire des Birmans, dont Pegu est aujourd'hui une ville principale, est composé des habitans du Pegu et de ceux du royaume d'Ava. Ces peuples, presqu'inconnus à l'Europe avant Symes, se trouvent au nord de Siam. Cet Anglais nous dit que cet empire paroît s'étendre depuis le neuvième jusqu'au vingt-sixième degré de latitude septentrionale, et depuis le quatre-vingt-douze jusqu'au cent septième degré de longitude à l'est du méridien de Greenwich : il comprend aujourd'hui la plus grande partie de la vaste péninsule qui sépare le golfe du Bengale des mers de la Chine. Le chef de l'empire prend le titre de seigneur de l'Eléphant blanc et de tous les Eléphans du Monde. Ce monarque est seul propriétaire de tous les éléphans qui sont dans ses états : il en possède, dit-on, six mille. Le privilége de monter ou de garder chez soi un de ces animaux, est une faveur qu'il n'accorde qu'à des personnes de la première distinction : sa cour montre par-tout le faste et le luxe asiatique. En 1795, ce souverain parut à Symes n'avoir que vingt-huit à trente ans.

Par une coutume particulière aux Peguans, lorsqu'on bâtit une pagode, on jette dans les fondemens les premières personnes qui passent. A l'exception de cet usage barbare, les mœurs et les coutumes des Birmans sont à peu près celles des Siamois. La langue des

Nous continuâmes ensuite notre route, découvrîmes Nortwater, et peu de tems après Java.

---

anciens *Palis* est la langue sacrée de Siam, du Pegu et d'Ava. M. Sonnerat vante beaucoup la sobriété de ces peuples : ils ne vivent que de légumes et de *napi*, espèce de sardine qu'ils laissent pourrir. Quoique lasciſs comme tous les orientaux, la pluralité des femmes n'y est que tolérée. Le mariage n'y est pas indissoluble, mais c'est à la justice à en prononcer la cassation. Celui qui la demande ne peut emporter de la maison que ce qu'il a sur le corps.

On voit à Rangon, ville qui renferme trente mille ames, des couvens de femmes publiques où sont forcées d'entrer les femmes convaincues d'adultère. Celles du peuple vont presque nues : il ne leur est permis de porter qu'un jupon qui descend à peine aux genoux; passé par derrière, il n'est pas assez ample pour croiser tout-à-fait par devant. Les femmes des grands en portent de plus ou moins longs, selon le rang qu'elles occupent dans le monde; car tout dans ce pays est analogue au rang : non seulement l'extérieur des maisons est différent, mais même les gobelets, la boîte au betel et les carafes. Toutes ces choses indiquent, par leur forme et leur richesse, le rang de celui qui s'en sert. Les degrés de noblesse sont distingués par le nombre des cordons ou des fils qui composent le *tsaloé* ou la chaîne qui décore les nobles. Les Birmanes se teignent en rouge les ongles et le dedans des mains, comme les femmes de l'Egypte et de l'Arabie : celles du Pegu se parfument le sein et quelquefois le visage avec la poudre du bois de santal;

Lorsque nous fûmes par le travers des mille îles, nous fûmes obligés de jeter l'ancre, parce

---

elles se noircissent les dents avec une composition fort compliquée, parce que, selon Hunter, elles attachent un très-grand prix à leur donner cette couleur. Cette mode est même adoptée par les hommes.

Hunter prétend que les Peguans sont d'une taille médiocre, mais bien proportionnée ; ils ont le teint basané, une large face, des grands yeux noirs, un nez plat, les pommettes des joues éminentes, et la bouche très-grande : ils supportent avec peine le joug des Birmans, contre lesquels ils se sont souvent révoltés. Les Birmans ressemblent plutôt aux Chinois qu'aux Indous ; leurs femmes sont bien faites, ont leurs cheveux noirs, longs et épais : elles peuvent se trouver dans la société des hommes ; et les Birmans n'ont point adopté l'usage atroce de faire des eunuques pour surveiller la chasteté de leurs femmes : l'infidélité n'est pas leur vice. Semblables aux femmes de l'ancienne Grèce, elles filent et font courir la navette.

Le culte des Birmans et du Pegu est celui de Siam. La vénération de ces peuples pour les morts est égale à celle des Siamois leurs voisins, avec lesquels ils ont été souvent en guerre. Pour empêcher la putréfaction des corps, ils employent le miel. Les Peguans quoique remplis de franchise, d'obligeance pour les étrangers, prennent des précautions contre les Européens qui arrivent chez eux. Comme tous les peuples à l'orient du Bengale, ils ne regardent les ambassadeurs étrangers que comme des supplians qui ont des graces à demander. Leur pays est très-riche en

que

que le courant nous entraînoit vers elle; puis, le vent ayant changé, nous doublâmes Sud-

---

mines d'or, d'argent, de cuivre, de calin ou étain, plomb, antimoine, saphirs, rubis, soie, riz, coton, morfil ou dents d'éléphant; il n'y a ni émeraudes ni diamans : le fer s'y trouve en masses de quinze à vingt livres, prêt à être employé. Les rubis et le salpêtre n'en peuvent sortir que par contrebande.

Les buffles, les bœufs, les moutons y sont monstrueux; les chevaux petits, mais de la plus grande beauté. Parmi les végétaux, le tek y est d'une grosseur et d'une beauté surprenantes : son bois, précieux pour la marine, a le rare avantage de ne point éclater, quand il est frappé par le boulet du canon; les vaisseaux d'ailleurs qui en sont construits, résistent à la mer pendant plus d'un siècle. Le *tikal* ou *kiat*, monnoie du Pegu, vaut deux liv. dix sous de France. L'année des Birmans est solaire, et finit le 12 avril. Pour laver toutes les souillures de l'année qui finit, et en commencer une nouvelle avec pureté, les femmes birmanes ont coutume, ce jour-là, de jeter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent, et les hommes ont le droit de leur rendre la pareille. Cela occasionne beaucoup de joie, surtout parmi les jeunes filles, qui s'arment de pots et de grandes seringues. L'émigration n'est permise qu'aux hommes; celle des femmes, suivant eux, appauvriroit l'État, en diminuant les sources de la population.

Il existe dans le royaume d'Ava, une nation agricole, qui aime mieux vivre dans les bois, avec

water, l'île Edam, et entrâmes dans la rade de Batavia.

---

les tigres, qu'avec les Birmans, qui lui ont fait éprouver toute sorte de persécutions : le major Symes l'appelle *Caraïners*. Il dit ces Caraïners presque blancs, doux, bons et hospitaliers ; on les croit d'origine égyptienne. Les deux sexes portent une espèce de chasuble : ils n'habitent jamais les villes, ne s'allient jamais avec d'autre race que la leur, font profession de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever des troupeaux et de la volaille ; ils vivent en vrais patriarches. Quelques-uns se sont retirés dans les montagnes de l'Arracan. L'escalier de leurs maisons est une échelle assez étroite, d'environ douze pieds. Ils adorent *Goddma*, objet du culte des Cochinchinois, et de quelques autres nations voisines. La pagode de ce dieu se voit à deux milles et demi de Rangon ; elle a dans son enceinte une pyramide en cône, qui a trois cent soixante coudées de circonférence, sur cent quatre-vingt-dix d'élévation, et qui a coûté, pour la dorer en entier, sept millions de notre monnoie : le chapiteau est en or, d'un quart de pouce d'épaisseur, orné de rubis et autres pierres précieuses, dont la valeur surpasse de beaucoup la dépense employée à dorer cette masse. Ce chapiteau présente huit cercles, à chacun desquels sont suspendues de petites clochettes d'or et d'argent, qui, mues par le vent, font un carrillon continuel. Les conquérans attachent leur destinée à celle de ce temple auguste. Aussi les rois d'Ava et du Pegu lui ont-ils envoyé souvent une quantité de présens en or et en pierreries, égale à

Cette rade est belle, grande et sûre; elle est formée du côté de terre par une vaste sinuosité

---

leur propre pesanteur et à celle de leurs femmes. Les grands et le peuple font leurs offrandes à proportion de leur fortune. La situation de cette pagode nommée *Schoe-Dagon*, est des plus riantes et des plus heureuses; elle est entourée par un ruisseau. On voit à côté, des Kioums ou couvens de moines appelés dans le pays, *Rhahaans*, qui vont nu-pieds, ont la tête rasée et toujours découverte: ils sont vêtus d'une robe jaune, se vouent au célibat, et ont presque toujours leurs yeux fixés sur la terre. Le major Symes dit qu'ils ne préparent jamais eux-mêmes leur manger, et qu'ils ne s'occupent d'aucune fonction sociale : tout leur tems est employé à la contemplation du dieu *Buddha*, qui est la neuvième incarnation de *Brhama*, le dieu des Brames. Le culte, les lois des Birmans et des Indous paroissent avoir une origine commune. Les Birmans ont aussi plusieurs autres temples célèbres par leur magnificence et leur richesse. Symes a trouvé dans cet empire, un assez grand nombre de chrétiens; quoique pauvres, ils ont une chapelle : ils sont les descendans des Portugais, ces anciens conquérans de l'Inde. Symes porte le nombre des villes ou villages de cet empire à 8000. En supposant trois cents maisons seulement par chaque ville ou village, et six personnes dans chaque maison, nous aurions un résultat de 14,400,000 habitans. Parmi les principales villes, on compte Pegu, Rangoun, Denoubieu, Segahghé Summeingroh, Tai-Kiat, Gnapizuch, Kanoung-

que laissent deux pointes avancées, et vers la mer par plusieurs îles, dont les arsenaux et les

---

Ghé, et Magahoun, ville très-ancienne. La cour réside à Ummerra-Poura; la ville d'Ava n'existe plus : cette ancienne capitale des Birmans n'offre plus qu'une image de décadence et de désolation. Symes n'y a vu que des ruines; ses maisons de bois et de bambou ont été transportées à Ummerra-Poura. Un ordre de l'empereur a suffi pour cela; de sorte que les ronces et quelques bananiers cachent aujourd'hui le sol où florissoit Ava. Le commerce, entre Ummerra-Poura et les autres parties de l'empire, est facilité par une belle rivière nommée l'*Irrouaddi*, qui arrose une grande partie du pays. On peut appeler les Birmans un peuple de soldats remplis de courage, de force et d'agilité. Dans leurs guerres de mer ou de terre, ils montrent quelquefois toute la férocité des sauvages, ils portent par-tout la désolation et la mort; mais ils donnent en même tems des leçons de bienfaisance, en protégeant, dans ces momens même, les malades, les infirmes et la vieillesse. A en juger par la vigueur et l'air de santé des habitans, le climat de cet empire est très-salubre. Les saisons y sont assez régulières, et l'on y éprouve rarement les extrêmes du froid et du chaud.

Quand un Birman veut dire que l'empereur a été informé de quelque chose, il dit : Cela est parvenu aux oreilles d'or. Il dit de même de celui qui a assisté à l'audience du prince, qu'il a été admis aux pieds d'or. Il dit encore : L'essence de rose a un parfum agréable au nez d'or. Les Birmans consacrent

magasins hollandais occupent une partie. On y voit des moulins à vent pour scier les

---

l'or à leurs dieux, et attribuent ses qualités à leur roi. L'or est chez eux le symbole de l'excellence : ils n'en font point de monnoie, mais des ornemens pour leurs femmes. Le trésor de ce prince, en lingots, en pierreries, est, dit-on, immense. La politique orientale a pour maxime d'accumuler sans cesse, et de ne point mettre en circulation. On voit à Ummerra-Poura et dans les Kioums, des bibliothèques où les livres sont classés par ordre dans des grands coffres. Le contenu de chaque coffre est écrit en lettres d'or sur le couvercle. Les livres sont des minces tablettes d'ivoire, dont les marges sont ornées de fleurs artistement travaillées. Le code des Birmans est rempli de la plus saine morale; il est terminé par les paroles suivantes : *Que les procès puissent cesser entre les hommes, et les contestations être bannies de la terre! Le devoir d'un prince est de régler sagement la police intérieure de l'Empire, d'aider le laboureur, le marchand, pour les voir prospérer chaque jour.* Les Birmans écrivent de gauche à droite. Leurs livres ordinaires, comme ceux des Indiens, sont composés de feuilles de palmier, sur lesquelles les lettres sont gravées avec un burin : la marge est ornée de guirlandes sur un fond rouge, vert ou noir.

Nous terminerons cet article par une analyse de la relation de Samuel-Turner, sur le Thibet et le Boutan, pays situé au nord de l'empire des Birmans, et à l'ouest de la Chine. Turner voulant visiter ces

planches. Je me plaisois à parcourir la ville, dont les rues peuvent passer pour autant de

---

contrées, partit de Calcutta en 1783, au mois de mai; et, suivant l'usage établi chez toutes les nations qui se trouvent à l'orient du Bengale, il fut obligé d'attendre à Rungpore la permission de pénétrer dans les montagnes du Boutan. Ces monts ressemblent à un nuage épais qui s'élève dans le lointain, et on ne peut se défendre d'une sorte de terreur, en songeant qu'on a à franchir cette redoutable barrière. Le pays qui sépare le Bengale du Boutan, est affreux; l'aspect en est triste dans un espace de trente-cinq milles. Le district de Bahar offre une coutume atroce: on y voit les gens du peuple vendre leurs enfans à quiconque veut les acheter. Ces innocentes créatures se donnent à très-bon compte, et malheureusement ce n'est jamais un tiers qui fait ce barbare commerce, mais presque toujours la mère, qui a soin de parer sa victime, dans l'espoir d'en tirer un plus haut prix.

Les Boutaniens ont tous les mêmes traits; ils sont moins bruns et plus robustes que les Bengales, leurs voisins; ils ont le visage plus large, et les os des joues plus proéminens; ils ont tous les cheveux noirs et coupés très-courts; leurs yeux sont petits et noirs; leurs sourcils sont peu fournis, et leurs cils sont si fins qu'à peine les aperçoit-on; leur peau est très-unie; ils portent des moustaches, et plusieurs d'entr'eux ont plus de six pieds de haut.

Turner passa à Buxadeouar, Gigougou et Tetim. Ce dernier endroit est un village qu'un ouragan

petites promenades; elles sont bordées de maisons presque régulières, et le bas des murs

---

terrible avoit détruit en grande partie, depuis quelques années: il a enlevé neuf maisons, avec les personnes qui y étoient, et on n'a jamais pu en retrouver le moindre vestige. On voit le Tehintchien ou Tehintchieu, sortir écumant et furieux, comme une mer irritée, du milieu des montagnes, et on a en face la belle cascade de Minzapizó.

Le mardi 3 juin, Turner arrivé à Tassisudon, reçut un message qui lui annonça que le Raja se proposoit de lui donner audience ce jour-là. S'y étant rendu aussitôt, on le conduisit dans un vaste salon, on le fit passer dans divers corridors, et monter ensuite plusieurs grandes échelles qui communiquent d'un étage à l'autre. Parvenu enfin presque au haut du palais, il trouva l'appartement du Raja, souverain du pays: il entra dans une salle peu spacieuse, mais fort jolie; les murs en étoient décorés de divers tableaux en soie, représentant les apôtres ou divinités du pays. Le Raja avoit une robe de drap brun foncé; il étoit assis, les jambes croisées, sur une pile de coussins placés dans un coin de l'appartement. Turner, suivant l'usage invariable du Thibet et du Boutan, lui présenta d'abord une écharpe de soie blanche, et ensuite sa lettre de créance du gouverneur général du Bengale, qu'il prit avec un sourire gracieux. Pendant toute l'audience, le Raja montra de la dignité, de la bienveillance, et plus de politesse qu'on ne pouvoit espérer d'un prince vivant au milieu de montagnes inaccessibles. Pour gérer

est plaqué en briques différemment peintes : des trottoirs, séparés des maisons par des bancs,

---

les affaires de l'État, ce souverain a trois grands dignitaires; le premier est le Noumpon, à la tête des arsenaux, et gouverneur du château de Tassisudon, capitale du Boutan; le second est le Zoundonier, trésorier et capitaine-général des forces du royaume; le troisième est le Zempi, maître des cérémonies et de la garde-robe. Ce souverain a dans son palais quinze cents gylongs, qui s'assemblent trois fois par jour dans un temple dont l'idole principale se nomme *Mahamona* : ils s'y occupent de leurs exercices religieux, se vouent au célibat; et toute communication avec les femmes leur est interdite, sous des peines très-sévères; ils ont la tête, les jambes et les pieds nus, sont vêtus d'une robe qui leur tombe jusqu'aux genoux; ils portent aussi une veste courte de laine, et un grand manteau de drap couleur cramoisie, dont ils s'enveloppent d'une manière en apparence négligée, mais qui ne manque pas de grace. A proprement parler, Tassisudon n'est point une ville, car il n'y a pas de maisons à plus d'un mille du palais, et elles sont disposées par groupes, semées çà et là dans la vallée. Les yeux s'y fixent avec plaisir, lorsqu'ils sont fatigués de contempler l'aspect sauvage des montagnes; les plus éloignées qu'on puisse découvrir, sont celles de Ghassa : elles sont couvertes de neiges éternelles; leurs sommets éclatans contrastent majestueusement avec les noirs rochers qu'on voit à leur base. On célèbre, dans ce pays comme dans l'Inde entière, la fête d'*Houli* : ils se jettent dans

règnent le long de la rue, et sont couverts de tentes; la rue même est un large sol de gravier,

---

ce jour, à pleines mains, les uns aux autres, la fleur rouge du juba pulvérisée; et les souverains se livrent, comme les autres, au jeu et à la gaieté. Le Raja du Boutan aime beaucoup la musique et les arts : il se laissa quelquefois électriser par la machine que Turner avoit apporté d'Europe, et il ne pouvoit s'empêcher de rire de la figure des Boutaniens, lorsqu'ils recevoient l'action rapide du fluide électrique. Paro est le seul marché du Boutan : on y fabrique beaucoup de sabres, de poignards, et des bouts de flèches. Dans la vallée de Paro, on élève une grande quantité de chevaux très-vifs : on ne les coupe jamais dans ce pays, et les caravanes s'en servent tous les ans pour venir du Boutan à Rungpore, qui est à soixante milles de Calcutta.

L'usage des Boutaniens est de manger du riz, ou d'autres grains rotis, en prenant le thé. Au Thibet, chacun met dans sa tasse de la farine d'orge très-fine, et la remue avec un petit couteau d'ivoire, qui se porte avec un couteau ordinaire, un cure-dent, et quelquefois des dés dans un étui qu'on attache à sa ceinture : c'est une partie du costume tartare ou tatare. Personne ne sort du Boutan sans un passe-port du Raja. On trouve à Sana, très-petite ville frontière, un corps-de-garde qui ne permet à personne de sortir sans être muni des papiers nécessaires.

Le Thibet est séparé du Boutan par des montagnes, dont quelques-unes offrent des points de

uni, fin et sablé, pour le passage des voitures; enfin, une allée d'arbres touffus et verts, taillés

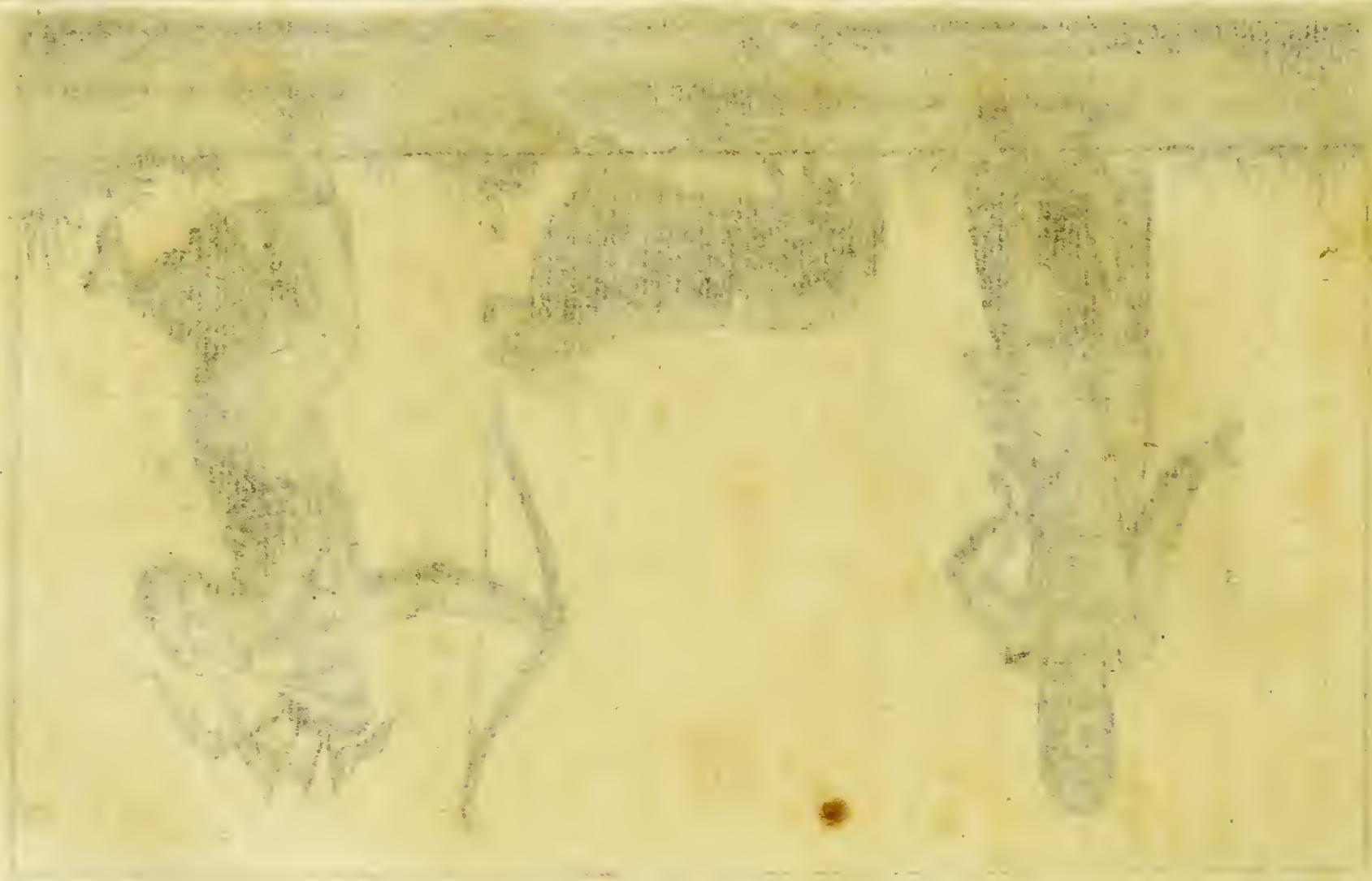
---

vue d'une grande beauté. On y admire la nature dans sa forme la plus gigantesque et la plus sauvage. Les habitans de ces montagnes ont un air de santé et une vigueur qu'on ne trouve dans aucune autre contrée de l'Asie. Ils ont tous la taille et les traits avec lesquels on représente les anciens athlètes. Les femmes, avec leurs cheveux couleur de jais, leurs yeux noirs et brillans, ont cet air de fraîcheur qu'on remarque dans nos belles paysannes d'Europe.

Sur une montagne nommée *Soumouriang*, on voit une rangée de petits drapeaux flottans au gré des vents : ils sont plantés sur des tas de pierres, et servent à marquer les limites du Thibet et du Boutan. En la descendant, on trouve un petit mont élevé au milieu d'un plateau sur lequel est un édifice carré en pierre, destiné à des cérémonies funèbres. Les Thibetains, au lieu d'enterrer les restes de leurs parens ou amis, les exposent à l'air, et les laissent dévorer par les vautours et les oiseaux de proie. Ils ne conservent que les restes du grand Lama, auquel ils érigent une statue d'or pur sur son mausolée. Le corps du Lama repose dans un cercueil d'or massif.

Le Thibet nourrit l'yak ou vache grognante, dont la belle queue est estimée dans l'Orient, et employée à divers usages; on en pare surtout la tête des chevaux et des éléphans. On trouve encore au Thibet le musc (*). Ce quadrupède, réservé au souverain, a deux dents

(*) *Voyez* ses effets, tome III de cette Collection, page 357.



1. Femme *du Thibet*. 2. Homme *du Thibet*. 3. Vache grognante *ou Yak*.

BRUCE

en éventails, règne le long d'un canal d'eau courante. Dessous les arbres est une terrasse

---

courbes et longues, qui sortent de sa mâchoire supérieure : il ne craint ni le froid ni la neige. On y voit des troupeaux nombreux de chèvres, dont le poil sert à faire les châles magnifiques de l'Inde, si chers et si recherchés en Europe. Cette espèce de chèvre est peut-être la plus belle de toutes ; elle est même d'une beauté supérieure à celle d'Angora : il y en a de noires, de blanches, de bleuâtres et même d'un fauve clair : elles ont les cornes droites, le poil extrêmement fin et ras. Ces animaux doivent sans doute à la nature du climat qu'ils habitent, cette robe si fine et si chaude ; car tous ceux qu'on a transportés au Bengale ont bientôt langui : ils ont été attaqués d'une éruption galeuse et ont fini par perdre leur beau poil. Leur grandeur est celle de nos petits moutons ; leur nourriture est l'herbe sèche et rare qui se trouve dans les montagnes du Thibet.

Selon George Forster, bien différent des Forster, père et fils, qui ont voyagé avec Cook, les Thibetains transportent le poil précieux de leurs chèvres à *Kachmyr* : ils mettent un mois à faire la route : c'est exclusivement dans le Kachmyr que se tissent ces châles si renommés chez les Orientaux, et dont le luxe a fait irruption jusqu'en Europe. Forster vante beaucoup le charme des sites et la richesse des productions de cette délicieuse contrée de l'Inde : on lui a donné, dit-il, l'épithète expressive d'*image du Paradis*. Les environs de Kachmyr, déjà si favorisés de la Nature, sont encore embellis par des jardins enchantés où

élevée de deux pieds, pavée en larges carreaux; et le canal lui-même est revêtu de murs, avec

---

on trouve les fruits les plus savoureux et des vins comparables au Madère. Le meilleur papier de l'Orient se fabrique aussi dans cette contrée, qui n'est pas éloignée de Benarès. *Voyez* tome V, pages 415-417.

Les Thibetains sont très-doux et très-humains; Turner en a eu des preuves non équivoques, et en cite un exemple. A peine, dit ce voyageur, eûmes-nous mis pied à terre à Tenna, que je sentis un violent mal de tête qui me forca de me jeter sur un tapis. Bientôt mon conducteur Palima se glissa dans ma tente, et prenant une redingotte avec une pièce de toile, les étendit avec soin sur moi : il sortit un moment après, et un autre Tartare entra. Celui-ci, soulevant doucement ma tête avec sa main, ôta le banc sur lequel je reposois, et le remplaça par un coussin : ces attentions, dit Turner, ont laissé dans mon ame un souvenir qui ne s'effacera jamais, souvenir bien opposé à la dure férocité que présente ordinairement la seule idée d'un Tartare ou *Tatare*, comme l'écrivent aujourd'hui M. de Fleurieu et les géographes modernes.

Les villages du Thibet sont loin d'avoir une belle apparence; les maisons y sont bâties avec des pierres qu'on élève les unes sur les autres, sans les lier par aucune espèce de mortier. A cause du vent, on n'y fait que trois ou quatre petites ouvertures pour y donner du jour. Le toit forme une terrasse entourée d'un parapet de deux ou trois pieds de haut.

Ce pays est un des moins favorisés de la Nature;

des escaliers de distance en distance. Le château s'annonce par une régulière simplicité, et des environs champêtres et militaires.

---

il n'est guères susceptible de culture : son climat est excessivement froid ; sa richesse consiste en troupeaux d'yaks et de chèvres, en gibier, bêtes fauves et oiseaux. La petite-vérole y fait des ravages affreux ; elle n'y est pas moins redoutée que la peste : les Thibetains ne connoissent encore ni la vaccine ni l'inoculation pour en prévenir les effets funestes. Ils mangent, avec le même plaisir, la viande crue et la viande bouillie. Dans le centre du Thibet on trouve une vallée fertile et spacieuse, appelée *Yhansen-Jeung*, où il y a un château. Cette vallée est fameuse par le drap qu'on y fabrique ; il est d'un tissu serré, très-fort et moëlleux, parce que la laine de Tartarie est fine et d'une excellente qualité. Non loin de là on voit un monastère, dont les dômes dorés, les temples et la demeure des *gylongs* ou moines, forment un spectacle assez brillant. Quand ces gylongs sont en cérémonie, ils ont de longues robes de drap jaune, avec un bonnet pointu de la même couleur, qui leur descend assez bas pour cacher leurs oreilles.

Turner arriva au Thibet dans le moment où les Thibetains étoient sur le point de reconnoître leur souverain et pontife sacré, ou Lama, l'immortel médiateur entre les hommes et l'Être suprême, dans la personne d'un enfant de dix-huit mois. On croit au Thibet que le Lama ne meurt jamais : quand il est avancé en âge, au lieu de mourir, il s'incarne de

Les dehors de la ville se partagent en trois grands faubourgs, séparés par de grands espaces

---

nouveau et reprend la forme d'un enfant. La résidence de celui-ci étoit dans le monastère de *Terpaling*, où il y a 2500 gylongs. Toute la confiance des Thibetains est dans le grand Lama ; son bouclier invisible les garantit des atteintes de l'ennemi : ils le préfèrent à des armées pour défendre leur territoire et maintenir leurs droits. Il est l'ame qui anime leur système civil et religieux. M. Hastings et le colonel Pollier, tous deux anglais (*), attestent avoir vu des idoles de Lama qui contenoient des pastilles sacrées de la garde-robe du grand-prêtre. Les Tartares en mangent ; cet usage révoltant tient cependant à l'idée profonde de la Métempsycose : quand les Tartares avalent ces reliques du Lama, ils imitent le jeu de la Nature et de l'Univers, dont les parties s'absorbent sans cesse, et passent à chaque instant les unes dans les autres. C'est le serpent qui dévore sa queue. Ces peuples disent que les arts et les sciences ont pris naissance dans la ville sacrée de Benarès (**) : ils la regardent comme le berceau de leur religion et des anciens apôtres de la foi qu'ils professent.

La plaine de Teschou-Loumbou est parfaitement unie et environnée de montagnes qui ne sont que des rochers : elle a quinze milles dans sa plus grande largeur du nord au sud. La roideur de ces monts est vraiment remarquable : ils sont presque à pic, et de la couleur de fer rouillé. On voit couler au nord un

(*) Volney, Ruines, page 259.

(**) *Voyez*, sur cette ville, tome V, page 416.

occupés par des jardins; l'un est habité par des hommes d'origine portugaise et par des Indiens,

---

fleuve fameux, appelé par les Thibetains *Crechoum-Bou*, *Burham-Pouter* par les Anglais; il entre dans le Bengale, et porte ses eaux dans le Gange. La source commune de ces deux fleuves est le lac Maun-Servré, situé à un mois de marche au nord-ouest de Teschou-Lombou. La religion des Thibetains semble n'être qu'un schisme de celle des Indous. Les instrumens de musique sont au Thibet d'une grandeur énorme. Leurs trompettes ont plus de six pieds de long; leurs tambours sont en cuivre et garnis de peau : ils ont aussi des cymbales, des hautbois, et une flûte faite avec un *tibia* d'homme. Ces divers sons, mêlés à la voix de deux à trois cents gylongs, produisent souvent, selon Turner, un effet assez imposant et flatteur. Dans l'Indostan et le Bengale, la religion des Indous n'a pas de chef reconnu, ni de grands édifices où les Brames vivent en communauté; ils y sont répandus dans le monde : il y a en outre une distinction rigoureuse de castes (*). Au Thibet, tout y est ordre et système. Le souverain Lama y est le chef du gouvernement; c'est de lui que dérivent les pouvoirs et toute l'autorité : il y a aussi des nuances et des grades depuis le grand Lama jusqu'au jeune novice qui entre dans l'ordre des gylongs. Le chef d'un monastère prend toujours le titre de Lama; après lui, viennent les gylongs, les tubahs et les touppas. Il est rare qu'ils mangent quelque chose qui ait eu vie, parce que s'ils en mangeoient, ils pourroient être la cause indirecte

(*) *Voyez* tome I, page 459.

un autre par des Chinois, et celui-ci est vaste

---

de la mort de quelqu'animal, chose très-défendue par leur religion

Il y a autant de couvens de filles que d'hommes; mais il y existe des lois sévères pour empêcher qu'une religieuse ou un religieux puisse passer la nuit hors de la maison destinée à son sexe. Pendant le jour, les religieuses ont la liberté de recevoir la visite des hommes.

La nation thibetaine est divisée en deux classes; l'une prend soin des affaires de ce monde, l'autre de celles du ciel : elle regarde le mariage comme une chose odieuse, comme un fardeau gênant que tous les mâles doivent chercher à rendre plus léger en le partageant entr'eux : de sorte que le nombre des maris d'une femme est souvent illimité. Turner a vu à Teschou-Loumbou, cinq frères qui vivoient tranquillement ensemble avec la même femme : le choix d'une femme appartient à l'aîné de la famille.

Le froid est déjà très-violent au Thibet dès le mois de décembre : on y voit les lacs gelés à une grande profondeur, chose remarquable à la latitude de vingt-huit degrés. On assure que l'imprimerie y est connue depuis un grand nombre de siècles. La grande réputation de Catherine II est parvenue jusqu'aux Thibetains. Cette impératrice des Russies leur avoit fait proposer plusieurs fois des relations de commerce entre les provinces de son empire et l'intérieur du Thibet; mais leur éloignement pour toutes les nouveautés et la vigilante jalousie des Chinois, avoient jusqu'alors empêché ce projet de réussir.

et

et peuplé; les maisons en sont assez mal bâties, basses et mal distribuées; les rues en sont petites et sales. Le troisième est peuplé d'Indiens; il est plus vaste, plus champêtre, mais moins peuplé que les deux autres : les maisons y sont bâties dans le goût asiatique, ombragées par des arbres, sur le bord des canaux : les habitans sont différemment habillés, selon qu'ils viennent du continent de l'Inde, ou du grand archipel de ses mers; le principal habillement de ceux-ci, dans les deux sexes, est une large pièce de toile ou de sac assez large pour les entourer et se doubler, qui leur sert de redingote dans les mauvais tems, et d'écharpe quand il fait beau.

Les jardins placés entre ces bourgs, sont embellis par des canaux qui les divisent et en font autant d'îles : on y voit des maisons belles et commodes, ornées par deux galeries opposées; l'une, bien meublée, sert d'asile contre la chaleur, et reçoit un vent frais; une extrémité de l'autre sert de cabinet et de comptoir au maître de la maison; l'autre, d'atelier à sa femme, à ses filles, à ses esclaves. Ces jardins s'étendent au loin à une lieue et demie de la ville, le long des plus superbes canaux, remplis par la distribution de petites rivières. Je passai mon tems agréablement, tantôt dans ces jardins, tantôt dans la ville, jouissant des comédies euro-

péennes, chinoises, javanes; des danses, de la musique de ces différens peuples.

On voit dans les dehors des temples chinois où règne le bon goût, ornés des statues des hommes qu'ils vénèrent; leurs prêtres font des sacrifices de papiers peints devant leurs autels, où brûlent des espèces de mèches, et ils battent la caisse après la prière. En certains tems de la lune, ils allument beaucoup de flambeaux et de lanternes : la lumière et le son font une partie de leur culte; l'une est le symbole de l'amour, l'autre exprime le désir qu'ils ont d'être écoutés dans leurs prières. Leurs femmes riches sortent peu, et l'on s'y marie sans se connoître. Le logement d'une fille chinoise est indiqué par des vases sur la fenêtre.

Les Javans sont grands et bien faits, les Malais, au contraire, sont petits et gros. On les distingue facilement à Batavia, où ils sont rassemblés.

On se plaint de l'air et de l'eau de Batavia; cependant je m'y portai bien, parce que j'y vécus à la manière des Indiens, avec du fruit et des légumes : on y trouve ceux d'Europe.

Les Hollandais sont presque toujours en guerre dans l'Inde; mais ils l'ont faite jusqu'ici heureusement. Le conseil de Batavia couronne les rois alliés des Hollandais, qui leur laissent

tout l'extérieur de la royauté. Quand le général est en marche, sa voiture est escortée d'un détachement de cavalerie, et précédée de plusieurs trompettes : devant lui, tout s'arrête et s'incline. Deux coureurs précèdent toujours les voitures des conseillers, et chacun se tient immobile quand ils passent. Seuls ils peuvent avoir des carrosses dorés ; les autres particuliers payent une forte imposition pour avoir des carrosses qui ne le sont pas.

Les Espagnols ont moins de force, et règnent plus impérieusement sur leurs sujets indiens que les Hollandais ; c'est que des essaims de moines, répandus dans les campagnes, sont de meilleurs soutiens d'un empire que des compagnies de grenadiers. Les uns ne traitent pas l'Indien avec moins de sévérité, de cruauté, d'injustice que les autres ; mais les Espagnols s'allient avec les Indiens : leur but est de former des colonies nationales avec les peuples vaincus ; au lieu que les établissemens hollandais ne sont que des comptoirs établis chez les étrangers.

J'ai vu dans les environs de Batavia une espèce d'armandillo : il avoit un pied de long, des doigts et des griffes à l'extrémité de pattes très-courtes ; il a le museau pointu et la queue longue, l'œil vif et bénin de même que la

physionomie; ses écailles sont très-dures (1) : il se replie en boule lorsqu'il craint, et n'est point méchant. Les Portugais l'appellent *le petit animal honteux*.

Je partis de Batavia le 2 août 1769, pour me rendre à Bombay et à Surate. Nous doublâmes Bantam pendant la nuit, et entrâmes dans le détroit de la Sonde; nous passâmes entre l'île du Prince et celle de Java, et nous courûmes au couchant jusque vers les îles de l'Amirante, d'où nous tournâmes plus vers le nord. Parvenus sous le méridien de l'île Bourbon, nous cinglâmes tout-à-fait au nord; alors, après quelques jours de tems variable, les vents se fixèrent, ils soufflèrent du couchant, et nous prîmes une direction moyenne entre le nord et le levant, et enfin nous cinglâmes au levant : bientôt nous découvrîmes les montagnes de Bassin, puis l'île de Bombay. Les courans nous firent dériver vers Chaoul au midi de l'entrée de Bombay, et le vent ne nous permit pas de regagner l'espace perdu; nous manquions de vivres, et nous pensâmes à relâcher à Rajapour; mais on connoissoit peu ce port, et l'on pensoit à se rendre à Goa. La crainte d'alonger trop notre route nous fit faire des efforts, et le vent s'étant calmé, nous découvrîmes les White-Rounds, espèces de reconnoissances

(1) C'est une espèce de tatou.

que l'on a bâties en rond et en arcades, ressemblant à des colombiers nouvellement blanchis, sur une langue de terre au midi de Bombay, qui a aussi de semblables reconnoissances, telles que l'église de la ville et le bourg de Mahim, ombragés par des arbres élevés.

Après avoir doublé un banc de roches, dépassé celles de Sunquen et de Droven, nous entrâmes dans la rade; nous vîmes alors que la langue de terre dont nous avons parlé, tenoit à l'île de Bombay par une chaîne de rocs que les grandes marées couvrent à peine. On nomme ce lieu l'île *des Vieilles-Femmes*. L'on découvre les glacis de la ville, dont les murs bordent la mer : elle est défendue par diverses batteries et par un bastion du côté de la mer. Une petite anse y forme un port bordé par l'arsenal, des bassins de construction et diverses maisons de campagne. Sur la pointe opposée se relève le mur de la ville, qui s'étend jusqu'à un petit fort carré, bâti par les Portugais. Du côté de la terre, elle n'est entourée que d'un simple mur garni de très-petits bastions, mais protégé par un fossé profond et par un glacis bien entretenu. Cette ville est mal bâtie et sans ordre, quoiqu'elle ait de belles maisons et soit assez peuplée : elle a deux faubourgs, Hungary et la Palmeyra; ce dernier est très-agréable et peuplé d'Indiens.

L'île n'a quelquefois qu'une demi-lieue de large : en général, elle est peu abordable, surtout dans la basse mer. Le sol y est souvent inégal, assez peu élevé, mais bordé de roches coupées à pic; ce n'est qu'un débris de rocs mêlés de terre : son mouillage et son port, les seuls commodes dans cette partie de l'Inde, ont rendu cette île importante et la base des établissemens anglais. Sa stérilité y rend la vie difficile; on tire des Marattes, possesseurs des lieux voisins, les vivres nécessaires.

Le vaisseau sur lequel j'étois venu se rendoit à Surate, et j'avois dessein de m'y rendre. Nous sortîmes donc de Bombay le 25 septembre, et louvoyant entre les mornes élevés de Chaoul et de Carangear, nous nous éloignâmes lentement; et, après une navigation de huit jours, nous découvrîmes le cap Saint-Jean, qui forme l'entrée du golfe de Cambaye : un pic qui s'élève seul, et très-haut dans une embrasure de montagnes, sert à le faire reconnoître. Après avoir doublé ce cap, nous vîmes les vaisseaux qui étoient dans la rade de Surate, et nous y jetâmes l'ancre le lendemain.

Cette rade est belle, mais ouverte à tous les vents : dans les tems pluvieux, les courans y sont violens, et les bords de la mer y sont noyés. Sur la rive droite de la rivière qui s'y jette, est un

village; sur la gauche est Surate : les vaisseaux de trois cents tonneaux peuvent y remonter en tout tems; les grands vaisseaux peuvent s'y rendre dans le tems des pluies. J'y distinguai d'abord le château qui est enclavé dans la ville; c'est un composé de grosses tours qui se flanquent mutuellement et en amphithéâtre : le corps du bâtiment est antique et dégradé. Les pavillons anglais et maures y sont également arborés; mais les premiers y sont seuls les maîtres, et ils le sont presque de la ville, quoique leurs troupes n'en occupent que quelques portes et un bastion. Les Marattes de Guzarate gardent aussi deux de ces portes dans le mur de la première enceinte; car Surate en a deux : les autres sont gardées par les soldats du Nabab.

On est frappé d'abord de l'aisance et de la richesse de ses habitans, de leurs voitures, de leur commerce, de l'abondance des vivres qu'on y trouve, de sa population nombreuse, de ses belles maisons, de sa vaste étendue. Je vis sortir le Nabab en palanquin, escorté de trois mille soldats, d'une musique bruyante, de plusieurs chameaux et de quatre éléphans richement ornés. Tout y travaille, tout au moins y est occupé. Là sont des Parsis qui entretiennent un hôpital où l'on prend soin des yoguis, pénitens, dont les uns passent leur vie un bras en l'air, dont les

autres ne marchent jamais, et font le tour d'un royaume en rampant sur le ventre, sans se détourner jamais du danger qui peut les menacer : on les vénère, et on leur laisse prendre dans les maisons tout ce qui peut leur plaire. La plus grande partie des habitans de Surate sont mahométans, les gentils sont ensuite les plus nombreux. Les chrétiens n'y sont guères qu'au nombre de cinq cents.

Comme je désirois connoître les Marattes, je m'habillai comme eux, et pris un guide de leur nation. Je trouvai un pays coupé de rivières, semé de villages à d'assez grandes distances, cultivé en champs de maïs, en légumes, en grains dont on fait de l'huile, ou de la tige desquels on fabrique des cordages. J'arrivai à Nausary, ville moyenne où l'on fabrique des toiles de coton, où il y a un fort gardé par des Marattes, des pagodes, des jardins et des parterres charmans. Les animaux se jouoient familièrement devant nous; les arbres étoient couverts d'oiseaux, de singes, d'écureuils, qui sautoient de branches en branches sur nos têtes et sur les toits des maisons : c'est que les habitans ne vivent que de poissons, de légumes, de lait et de fruits; ils laissent les animaux en paix, et les voient sans chercher à les dévorer. On me servit sur des feuilles qu'il me falloit jeter ensuite moi-même, parce que je

les avois souillées aux yeux des gentils. C'est ainsi que je fus traité à Gondivy, à Pardy et par-tout ailleurs. Pardy est une petite souveraineté.

Près de Daman est un bourg habité par des Portugais, et des gentils qui leur sont soumis, dans une étendue d'environ quatre lieues de côtes, où l'on voit cinq à six villages; le sol y est très-sec, les chrétiens y vivent dans une pauvreté extrême, et cependant ils sont orgueilleux.

Plus loin, je vis les jolis villages de Nargoil et de Baranly, habités par les Marattes; et j'arrivai dans celui de Danou, où je voulois séjourner chez le curé, qui étoit portugais, naturel ou naturalisé.

Ces pays, soumis aux Marattes, sont peuplés de chrétiens qu'ils laissent dans la plus grande liberté de suivre leur culte. J'y ai vu célébrer des fêtes religieuses, et ces Indiens, attirés par la curiosité, s'y montroient avec une décence que les chrétiens eux-mêmes n'avoient pas toujours montrée (1).

---

(1) Selon M. Baert, les Marattes occupent, au milieu de la presqu'île de l'Inde, une immense étendue de pays, fort sauvage et très-montueux, qui s'étend du golfe de l'Inde à celui du Bengale. Poonah, qui n'est qu'à cent milles de Bombay, est leur capi-

Ces Marattes, et surtout leurs femmes, contrastent d'une manière frappante avec les chrétiens portugais : ce peuple dominateur est simple, modeste, laborieux ; les Indiens qui ont embrassé le christianisme, sont vains, fiers, querelleurs et paresseux : sans doute, c'est l'effet de l'exemple des Portugais avilis qu'on exiloit chez eux.

Les gentils ont des troupeaux de bœufs qu'ils ne tuent ni ne blessent, et dont au contraire ils prennent le plus grand soin ; leurs pagodes sont ornées de statues, de figures d'animaux, d'arbres et de plantes : les premières sont des emblêmes

---

tale. Ils sont gouvernés par des Rajas, dont les intérêts, souvent opposés, les forcent de se réunir sous un chef, le Ram-Raja, dont l'autorité n'est que nominale, ou pour mieux dire, sous le Paishaw son ministre, qui gouverne au nom de ce prince, et qui transmet héréditairement son pouvoir. Les Nababs sont des gouverneurs dans l'Inde ; les Soubahs, des vice-rois, et les Rajas, des princes indiens que les mahométans ont conservé dans leurs États, moyennant une redevance : Soubah et Nabab sont des mots qui se confondent souvent. On appelle, par dérision à Londres, *Nababs*, les Anglais qui reviennent de l'Inde avec de grandes richesses, et qui, habitués à la mollesse, au luxe et au faste de l'Asie, pour acquérir quelque importance, se font élire, à force d'or, membres du parlement.

de la divinité; ils se purifient avec l'eau de certains lacs. Un Brame m'assura qu'ils n'adoroient qu'un dieu qui habita le Ciel, après avoir purgé la terre de géans et de mal-faiteurs. Ils ne sont donc pas idolâtres, et peut-être il n'en est point sur la terre; on adore l'idole, non pour elle-même, mais pour la divinité qu'elle représente.

Je vis arriver dans la rivière qui arrose ce pays une petite flotte, avec laquelle les Marattes éloignent les brigands avides qui sortent du fond du golfe de Guzarate : les bâtimens qui la composent sont nommés *galvettes;* ils sont de la grandeur de nos tartanes, et portent quatre ou six canons.

De Denou, je passai à Trapor, ville bien peuplée et défendue par un fort; puis à Agasseim et à Basseim : ici on trouve une assez bonne rade et une grande rivière sur laquelle on construit des bâtimens pour le commerce d'Arabie. Tout ce pays est très-peuplé, et ses côtes sont bordées de jardins; on y cultive aussi le cocotier, le bananier, la canne à sucre : les jardins sont arrosés par des puits dont on tire l'eau par des poulies mises en mouvement par des buffles; le sol y est très-sec pendant six mois, il y est inondé pendant le même espace de tems : après l'écoulement des eaux il ressemble à une

vaste prairie, où l'on ne voit s'élever que le dattier et le palmier sauvage, dont la séve sert de boisson et à faire de l'eau de vie. Il y a quelques champs près de Surate; le riz y occupe beaucoup de terrain, et les habitans sont laborieux et bons cultivateurs. L'herbe qui prospère dans la saison des pluies, desséchée ensuite et brûlée, fertilise les champs de riz. En divers endroits on voit des puits très-bien faits, et où l'on descend par de larges escaliers : c'est la charité qui les fit creuser pour les tems de sécheresse, qui y fait encore entretenir des gardiens et des ustensiles pour abreuver les voyageurs et les animaux. Ailleurs on a creusé des étangs pour le même usage. Il n'y a guères d'autres animaux, dans les lieux même fréquentés, que des tigres, des chiens sauvages et des singes. Les oiseaux qui y sont communs sont la tourterelle, le paon, le perroquet, la corneille et deux ou trois espèces de petits oiseaux. Les autres oiseaux se tiennent dans les montagnes où il y a des bois et de la fraîcheur.

Les maisons y sont construites de bambou et de bois de palmier, couvertes de feuilles ou de foin ; les murs sont d'osiers ou de joncs enduits de limon : mais dans les villes ces maisons ont deux étages, chacun composé de larges gradins en amphithéâtres ; sur le haut

gradin est un grand espace où sont étendus des tapis pour recevoir la compagnie; sur le bas est ordinairement un grand bassin rempli d'eau. La face du bâtiment est ouverte, soutenue par des colonnes au dedans, ornée d'une galerie au dehors : le sol en est composé de pierres pilées et liées avec du plâtre, de l'huile et du blanc d'œuf; il est bien battu, bien uni, et ne fait plus qu'une pierre d'un vernis très-luisant : le haut de la maison est en terrasse, faite de la même matière.

Les hommes portent à la ville une longue robe blanche, composée d'un corset cousu à un jupon, ouvert par devant où elle se croise; et à la campagne deux longues et larges pièces de toile, dont l'une les enveloppe à la ceinture, l'autre sur les épaules : les femmes s'en couvrent le corps lorsqu'elles sont en public; elles s'en font des écharpes lorsqu'elles agissent : elles ont la tête couverte de leurs cheveux différemment noués; un turban couvre celle de l'homme : elles portent des bagues aux doigts des mains et des pieds, des anneaux de verre aux bras, des anneaux d'argent garnis de grelots à la cheville du pied; trois boucles à chaque oreille, et quelquefois un anneau suspendu à la cloison du nez; leur front est orné d'une étoile d'or incrustée dans la chair, et leurs

paupières inférieures sont peintes en noir pour donner plus d'éclat à leurs yeux.

Les gentils brûlent leurs morts sur le bord des rivières où ils jettent les cendres : les veuves pleurent leurs époux tous les matins pendant un an ; quelques-unes se brûlent encore sur leurs bûchers.

Je traversai un bras de mer pour me rendre à l'île Salcette, qui n'est séparée de Bombay que par un canal : elle a huit lieues de long, est montueuse et couverte d'arbres qui produisent des fruits ou donnent des fleurs qui embaument l'air. Je m'arrêtai au village de Pary, voisin d'une fontaine et de deux étangs bordés d'arbres charmans. Chez les Marattes le sol n'est point vénal; il appartient au chef qui le donne à cultiver aux particuliers, et en retire en nature une certaine portion du produit : les autres impositions ne sont pas considérables. Les gouverneurs, nommés *soubahs*, sont des fermiers qui paient au Roi le total des impositions qu'ils se chargent de retirer des particuliers, et qui fournissent à leur entretien. Les hommes en place y sont très-affables et accessibles au dernier paysan. Le soubah fait tout par lui-même ; et je l'ai vu quelquefois n'ayant pour vêtement qu'un linge autour de sa ceinture, les jambes croisées sur un tapis,

écrire sur ses genoux, écoutant avec bonté la foule qui se pressoit autour de lui. Cette bonhomie me surprenoit dans un Etat dont la population, les forteresses, le nombre des troupes et la culture des terres annonçoient l'opulence et la police. Je crus voir la cause de cette douceur dans l'abstinence de sang et de viande qui rendoit leurs passions plus douces; leur genre de vie peut encore y contribuer : rarement ils habitent les villes, et le séjour d'une campagne toujours verte, la présence de leurs biens et de leurs troupeaux, la liberté qu'inspirent les champs, la douceur du ménage, pouvoient être des causes de la bonté de leur caractère. Leurs lois paroissent assez sages ; celui qui refuse de payer le tribut est chargé d'une imposition double : l'assassinat est puni de mort, le vol l'est par la perte du poignet et l'esclavage ; la séduction entre les deux sexes, par la perte d'un œil et de la liberté. Leurs lois civiles et morales me parurent en général tendre à rapprocher l'homme de la nature.

Je vivois comme eux, je m'habillois comme eux, j'habitois des jardins ; le riz, le fruit, le jardinage étoient mes mets ; je couchois sur des nattes. En vivant comme les Brames, je me fis vénérer ; on me recherchoit, j'étois

appelé à toutes les fêtes, on m'apportoit des fruits choisis ; ma maison étoit toujours ouverte, et jamais je ne perdis rien ; les richesses y sont peu inégales, et tout y est en sûreté. Un inconvénient troubla mes plaisirs ; je fus attaqué d'une maladie de peau, de grosses pustules me couvrirent le corps, et pour m'en délivrer je partis pour Surate. Le changement d'air, la fatigue et un bain de mer me guérirent en partie.

J'arrivai à Pardy le jour de l'intru, ou carnaval des gentils, qui alors courent les rues, bariolés de poudres de différentes couleurs, dansant au son de tout ce qui peut faire du bruit, et barbouillant les passans comme ils le sont eux-mêmes. Je rentrai enfin dans Surate le 19 mars 1770, et j'y séjournai un mois, attendant un vaisseau qui partit pour Bassora ; car le peu de secours que j'avois pu espérer des missionnaires, m'avoit fait renoncer au projet de traverser la Chine pour trouver un passage au nord-est.

Surate est située dans une plaine fertile ; les rues, mal percées et mal pavées, sont assez larges, mais embarrassées par un peuple nombreux toujours occupé : les maisons vastes, solidement bâties, ont peu d'apparence au dehors ; les marchés y sont bien pourvus ; le

nombre

nombre des domestiques, des palanquins, des carrosses y prouvent l'aisance des habitans. Les cabriolets maures y sont en grand nombre, aussi commodes, aussi lestes que les nôtres, quoique traînés par des bœufs : les bambous y font l'effet de nos soupentes. Le port est très-fréquenté, et la construction des vaisseaux solide. Elle est l'entrepôt des immenses productions de cette riche partie de l'Inde, et les magasins en sont superbes et bien pourvus. Il y a des commerçans d'une richesse immense : le propriétaire du vaisseau sur lequel je m'embarquai en avoit dix à lui; il possédoit en souveraineté une île de l'Euphrate, et comptoit parmi ses possessions cent esclaves servis par d'autres esclaves. Il sortoit monté sur un éléphant, accompagné de ses parens en palanquins, escorté d'une garde de deux cents cipayes. J'y ai vu une marche du Nabab, et une immense quantité de peuple rassemblé la rendoit très-brillante; il étoit escorté de cinq ou six cents cipayes et de douze pièces de canon. Nulle part je n'ai vu autant de gens armés que dans cette ville, et il est difficile de savoir qui en est le maître, du Nabab, des Marattes ou des Anglais (1).

(1) Suivant le savant Anquetil-du-Perron, qui a couru tant de dangers dans son voyage de l'Inde,

Nous mîmes à la voile le 20 avril 1770, et fûmes escortés par un vaisseau anglais, destiné à purger cette côte des pirates Sindis et Chamchas qui l'infestent. Notre vaisseau devoit toucher à Mascate, et nous cinglâmes vers le couchant; bientôt nous vîmes le cap Refulgat, et entrâmes dans Mascate : elle a un bon port, une rade très-vaste, assez profonde, mise à l'abri des vents par des îles et des montagnes qui l'environnent. Nous vîmes un autre port, mais qui n'est fréquenté que par les Arabes et les Abyssins. La situation de Mascate y appelle le commerce; elle est l'entrepôt de celui qui se fait sur la côte de l'Inde et du golfe de Perse. J'y descendis, et quoique la populace arabe passe pour être méchante, je me promenai dans la ville et la campagne sans être insulté, quoique je fusse vêtu à l'européenne. Mascate est mal bâtie, on y voit des jardins où l'on cultive le dattier, l'abricotier, le figuier-bananier, et des légumes autant que la petite quantité de terre qui se trouve sur ces rochers arides peut le permettre,

---

vers 1760, Surate, dans son berceau, n'étoit qu'un amas de cabanes de pêcheurs. Dans le dix-septième siècle, elle devint la plus belle ville de l'Inde : pillée plusieurs fois par les Maures et les Marattes, elle est encore une des plus peuplées de l'Inde. *Voyez* ce qu'en dit Gemelli, tom. III, pag. 232.

et ils suffisent pour la consommation. L'habitude de voir beaucoup d'étrangers qui accourent dans son port, rend ses habitans plus tolérans et plus paisibles. Les Portugais la possédèrent, et y sont encore respectés; mais l'Iman craint toujours qu'ils ne s'y établissent, vu la difficulté qu'il y auroit à les en déposséder; car Mascate est entourée de montagnes inaccessibles, qui ne lui laissent de communication avec l'Arabie que par une gorge étroite d'un sol escarpé et rocailleux, qui peut être facilement défendue avec une poignée d'hommes.

L'Iman de Mascate se dit descendant de Mahomet, et porte le turban bleu; il est souverain, et réside à cinq journées de Mascate dans des plaines immenses, couvertes de dattiers et de troupeaux, de riches campagnes et d'habitans hospitaliers. Les chaleurs sont insupportables dans la ville, à cause des montagnes et de la rareté des pluies. Les habitans vivent de dattes et de lait aigri et durci. Ce lait dissous dans l'eau, en fait une boisson aigrelette. La pêche y est très-abondante, et des bâtimens sindis et persans y portent toute sorte de provisions. Les femmes n'y sortent jamais. Les esclaves seules s'y montrent, mais couvertes d'une grande cape de toile bleue et rayée.

Nous partîmes munis d'un pilote, et entrâmes dans le détroit d'Ormus, où les bourrasques sont fréquentes; ce qui a fait construire un petit vaisseau qu'on lâche à la mer en offrande à Mamouth-Salam, l'une des îles du détroit, pour qu'elle apaise les flots, et les rassasie par le naufrage du petit bâtiment.

Dès qu'on a découvert le cap des côtes de Perse, on trouve fond, et on ne cesse point de le trouver jusqu'à Bassora : nous vîmes la côte de Bender-Abassy, port autrefois fréquenté, puis l'île de Camron-Kismiche. Nous suivions la côte de Perse à cinq ou six lieues de distance pour éviter les orages qui la désolent, ou le calme que les hautes montagnes y causent.

Les Maures avec lesquels je faisois le voyage, sont des hommes doux et pacifiques, qui se montroient honnêtes envers le chrétien, le juif, le gentil, comme avec les musulmans : exacts à faire leurs prières, ils sont fanatiques pour leur religion, mais point injustes envers ceux qui ne la professent pas. Il y avoit avec nous une vingtaine de derviches (1), dont les mœurs attirèrent mon estime; je conversai avec eux, et leur saine morale m'intéressoit pour eux. J'en

(1) Ou moines et religieux turcs.

vis mourir un : il soutint ses maux avec douceur, et expira avec un visage serein et tranquille. On les invitoit à dîner, et ils y lisoient leurs livres et les expliquoient. Les Maures me demandoient souvent pourquoi les Européens ne demeuroient pas tranquilles chez eux, pourquoi ils semoient la discorde par-tout où ils se trouvoient ; et je ne savois que leur répondre, ni comment les persuader : ils nous regardent comme des fous ingénieux, et peut-être ils n'ont pas tort.

Nous devions toucher à Bender-Abassi, port de Perse où l'on prend des pilotes pour remonter l'Euphrate. Le nôtre connoissoit peu ces parages, et nous engagea dans des roches qui nous firent perdre beaucoup de tems pour en sortir. Nous arrivâmes à Abassi où les Anglais commercent quelquefois ; ils y avoient alors un vaisseau : l'entrée du port est difficile à cause des bancs de sable qui la forment, et la rade est éloignée de la côte. Nous prîmes là beaucoup de rafraîchissemens qui abondent dans ce lieu, et il en fournit Bassora.

Le vent nous favorisoit pour gagner l'embouchure de l'Euphrate; mais à peine avions-nous doublé l'île Careith que le vent nous devint contraire, et nous fûmes obligés d'y mouiller pour faire de l'eau. Cette île appar-

tient en souveraineté à un prince persan, tributaire du sultan d'Aboukir. L'Empire persan est ainsi divisé en plusieurs états tributaires de celui d'Hispaham.

Careith appartient aux Hollandais, et est habitée par des Persans, des Kurdes (1) et des Arabes, qui tous détestent les Européens qu'ils cherchent à piller : ils exigèrent que nous prissions un second pilote, parce que le prince a une portion de son salaire. Nos pilotes étoient mauvais, et la côte très-basse et bordée de terres noyées; ce ne fut qu'avec peine et en tâtonnant, que nous atteignîmes l'embouchure de l'Eu-

(1) Les Kurdes sont un corps de nation dont les tribus divisées se sont également répandues dans la Basse-Asie. Leur mère-patrie paroît être la chaîne des montagnes de l'Arménie. Ce sont ces mêmes Kurdes que Xénophon cite, et qui s'opposèrent à la retraite des dix mille. Cet historien observe que, quoiqu'enclavés de toute part dans l'empire des Perses, ils avoient toujours bravé les armées et la puissance du grand roi. Dans leur état moderne, on estime que toutes leurs peuplades réunies peuvent fournir cent quarante mille hommes armés : ils portent peu de respect aux ordres du Grand-Seigneur, et de ses pachas. Plusieurs ont des habitations sédentaires; les autres sont pasteurs et errans : on les redoute à ce titre du côté d'Alep et de Damas. *Voyez*, sur les Kurdes, Gemelli, tome III, page 136.

phrate : on envoya le canot pour chercher des branches de dattier, qui ne se trouvent que dans la véritable entrée; elle n'est point tortueuse, et quand on y est entré, on n'a plus à craindre les bancs : le courant y est rapide, il a vingt pieds de profondeur lorsque la mer est haute, mais il faut prendre garde de ne pas échouer sur les chenaux. On voit, on suit ici la côte aride et sablonneuse de l'Arabie; la côte Kurde qu'il faut éviter, est toujours verdoyante et noyée.

Bassora est à quarante lieues de la mer : à quinze lieues de cette ville on retrouve quelques bancs; et là est un petit canal navigable pour des bateaux de cinquante tonneaux, le long duquel sont des bourgs arabes qui commercent avec Bassora-Elcatif : nous vîmes plus haut des restes de fortifications, où un fameux chef de Kurdes avoit fait tendre des chaînes pour barrer le cours du fleuve. A six lieues de Bassora est l'île Cheleby; puis on découvre l'embouchure d'une petite rivière qui arrose le canton de l'Arabie où cette ville est située, ses jardins s'étendent jusqu'à l'Euphrate.

Nous trouvâmes dans le mouillage trois bâtimens anglais, armés en guerre, qui protégeoient leur commerce qui y est considérable : ils sont parvenus, sous différens prétextes, à

avoir cinq cents soldats à terre, et leurs vaisseaux pouvoient canonner la ville; ils y font le commerce assez rondement et sans mesquinerie : leurs manières impérieuses peuvent déplaire, mais leur conduite attire l'estime, et l'intérêt aplanit le reste.

Cette ville est grande; ses murs sont de terre, ses maisons mal bâties, sans fenêtres, ou n'en ayant que de petites pour ne pas donner accès au vent chaud et brûlant du désert. Ses habitans vivent de dattes et de lait aigri. On y trouve des négocians kurdes et arabes. On dit que dans les déserts voisins de cette ville, il y a un Scheik qui n'adore qu'un seul dieu, sans culte et sans mystère, que diverses tribus sont semi-juives et semi-chrétiennes, mais que le plus grand nombre sont mahométanes.

Bassora a un assez grand commerce avec la partie de l'Asie qu'arrosent le Tygre et l'Euphrate; il se fait avec de grands bateaux construits de bois de dattier, et revêtus de cuir : on y fait aussi, avec des osiers flexibles, de petits bateaux ronds qu'on enduit de limon et de goudron, et qui ne vont en avant qu'en tournant par le moyen d'un aviron.

Je partis de Bassora le 28 juin pour joindre une caravane arabe qui se rendoit à Alep; je m'habillai à la turque, louai un chameau,

je fis prix pour le port de mon eau, de mes effets, et pour un cuisinier arabe qui devoit apprêter mes provisions. Je montai pour la première fois un chameau, et je joignis la caravane composée de cent cinquante arabes et et de quinze cents jeunes chameaux qu'elle alloit vendre. On en voyoit un grand nombre dans le désert, qui le soir viennent s'accroupir devant la tente de leurs maîtres; leur laitage et leur toison leur fournissent de quoi se vêtir, se nourrir et se loger : des puits sont dispersés le long de la route, de distance en distance.

On me donna une abe, ou vêtement arabe, pour ne pas être distingué de mes conducteurs; c'est un sac d'étoffe de laine ouvert par devant, percé au fond pour y mettre la tête, et ayant deux autres trous pour y passer les bras. Ce vêtement les couvre exactement; il ne peut être pénétré par le mauvais tems à cause de son tissu, et il écarte les rayons du soleil, quoiqu'il laisse un passage libre à l'air : hommes, femmes se roulent des mouchoirs autour de la tête, et arrangent leurs cheveux en dix ou douze tresses flottantes. Le Bedouin ne se fait jamais raser ni les cheveux ni la barbe.

Nous rencontrâmes un camp arabe, où nous allâmes demander asile ; ce qui ne se refuse jamais, mais s'accorde toujours avec

des formalités guerrières : armés de lances, ils s'avancent rapidement vers les nouveaux venus, qui, sautant à bas de leurs chameaux, viennent se mêler à eux, la lance en arrêt et faisant de grands cris. Tous entrent ensuite paisiblement dans le camp, où nous séjournâmes deux jours et demi.

Je le visitai; par-tout je fus bien reçu, mais sans curiosité, même de la part des enfans. Les tentes y forment différentes enceintes, toutes sont ouvertes du côté opposé au vent, et partagées en deux parties; l'une occupée par les hommes, l'autre par les femmes : celles-ci ourdissoient des tentes de poil de chèvre ; tous y étoient occupés. Ils n'ont d'autres biens que leurs troupeaux; les chevaux leur servent à la guerre ; ce sont de rapides coursiers qu'on habitue à vivre de peu : les chameaux leur sont utiles pour le commerce et le transport de leurs effets. Si l'herbe ou l'eau leur manque, ils s'éloignent : pendant l'été le sable est brûlant, et la chaleur si sèche qu'on n'y peut suer; les habits sont alors aussi nécessaires qu'en hiver. Le désert est formé en grande partie par des plaines immenses, où la vue n'est bornée que par l'horizon; l'œil cherche en vain à s'y fixer; il revient attristé, chercher quelque variété sur les troupeaux qui sont près de lui, et qui animent

un peu ces trites lieux. Un silence profond y règne; on n'y voit guères d'autres quadrupèdes : les oiseaux, les insectes même y sont rares. A peine y ai-je vu quatre lapins, cinq ou six jolis rats différens des nôtres, et quelques oiseaux : les eaux y sont rares, salées, amères. Les seuls Arabes peuvent vivre dans ces lieux, et leur amour pour la liberté, leur mépris des richesses, leur corps endurci à la fatigue les leur rendent agréables. Ils croient avoir sur le bien d'autrui un droit égal à celui qu'ils donnent sur le leur, en exerçant l'hospitalité; ils sont voleurs, mais point assassins. Peut-être sont-ils un des peuples les plus heureux de la terre.

Ils ont des chefs, parce qu'ils les savent nécessaires; ils sont divisés par tribus, et prennent le nom de leurs enfans : légers à la course, adroits à manier la lance, ils sont nerveux, maigres, de moyenne taille. Leur teint est un brun-noir; leur figure est alongée, leurs traits grands et réguliers, leurs yeux bien fendus, noirs et d'une vivacité sombre : leurs cheveux sont crépus, ce qu'ils paroissent devoir à l'ardeur du climat. Ils sont très-fidèles, et ne se prennent jamais rien entr'eux : ils ne sont voleurs qu'envers l'inconnu, et ce n'est que dans le désert. Un Arabe seul ne vole point; ce n'est que lorsqu'ils sont rassemblés en troupes

qu'ils le font : ils se contentent souvent alors d'une rétribution. Lorsqu'un étranger est protégé par l'un d'eux, cet ami lui sert par-tout de sûreté, de défenseur. Souvent des caravanes prennent parmi eux une sauve-garde, et alors elles sont respectées. L'indépendance et la fraternité peuvent consoler des biens dont on ne jouit pas dans ces déserts. Une simple toile que l'Arabe transporte où bon lui semble, le garantit lui et les siens de la pluie et du soleil; sa robe n'a pas besoin de soins étrangers pour le couvrir : tout le terrain qu'il voit autour de lui, lui appartient; et sans le limiter, il y partage avec ses frères le pacage de ses troupeaux. Rien ne borne sa course; il va où il veut, et enfin tous les plaisirs se font sentir : le laitage de ses troupeaux lui fournit des mets agréables. Rassemblés, ils s'amusent à différens exercices; ils luttent à la course, se livrent à des danses gaies ou guerrières : leurs femmes en ont de voluptueuses. Ils fabriquent avec leur laine des tuniques et des tapis qui feroient honneur à nos manufactures (1); de la peau de

(1) Selon M. de Volney, l'Arabe du désert ne connoît aux plus belles étoffes que le mérite de couvrir. Il lui arrive souvent de donner des châles de Kachmyr, des perses, des sirsakas, des cafés et des gommes pour quelques piastres. Il est ignorant

leurs chèvres ils font des outres et des baquets : ils échangent leurs troupeaux superflus contre les dattes et les grains qui leur manquent. Quelques-uns cultivent les bords de l'Euphrate ou d'autres cantons fertiles; ils les ensemencent, puis s'éloignent et ne reviennent qu'à la moisson.

Quand une tribu est en marche, une multitude de troupeaux couvrent le désert; les chameaux sont chargés de tentes, de bagages, d'animaux malades, de femmes, d'enfans, et de volailles qui s'y perchent dès qu'elles voient les apprêts d'un décampement : des cris divers se font entendre, des femmes filent, d'autres font de la farine avec des moulins à bras. Les hommes armés de lances, placés à la tête et sur les flancs, conduisent cette ville ambulante.

Nous voulions continuer notre route par le désert; mais la disette d'eau nous fit rapprocher de l'Euphrate. Nous emplîmes tranquillement nos outres dans les puits, et passâmes par le camp qui nous avoit reçus; il étoit occupé à

---

et simple au point qu'un Bedouin ayant trouvé dans son butin plusieurs sachets de perles fines, il les prit pour du *doura*, espèce de millet, et les fit bouillir pour les manger : voyant qu'elles ne cuisoient pas, il alloit les jeter, lorsqu'un habitant de Gaza en Palestine, les lui acheta pour un bonnet rouge.

traire ses bestiaux ou à prendre un repas. Après quatre jours de marche, nous trouvâmes un château désert, décoré de trois tours, et voisin d'un petit lac, où la curiosité et la soif m'attirèrent; des roseaux agités par le vent en animoient la surface : autour est un sol marécageux; l'eau du lac est gâtée par la chaleur, elle étoit devenue couleur de plomb et de fer, brillante en un endroit, noire en un autre; elle exhaloit une odeur infecte. J'essayai cependant d'en boire, mais son goût fétide et amer me révolta. Le château s'élevoit sur une butte de terre, faite de la main de l'homme et haute de vingt pieds; la porte en avoit deux pieds et demi de haut, celles des tours étoient plus basses encore : ses murs étoient très-hauts, et je remarquai qu'au lieu d'un parapet, on avoit courbé la sommité du mur de façon qu'on pouvoit en voir le pied; les courtines avoient aussi une forme cintrée. Aux environs régnoit un silence profond; c'étoit une plaine d'un grisâtre uniforme, une vue qui n'étoit bornée que par un horizon blanchâtre, où l'on ne distinguoit que le soleil d'un rouge pâle. Tout y inspire la tristesse, et je m'en éloignai bientôt.

Quelques jours après, nous vîmes sur le soir douze Arabes avec leurs chameaux; on les chassa; ils s'enfuirent, laissant derrière eux

quelques linges et des outres : je craignis les suites de cette attaque, et en effet, le lendemain nous fûmes poursuivis par une troupe nombreuse. A sa vue on fit rapprocher et accroupir les chameaux, on déploya un pavillon bleu avec des caractères blancs; les fusiliers s'avancèrent, les lanciers demeurèrent en arrière : l'ennemi avoit cinq cents hommes, nous n'en avions que cent cinquante, et nous l'attendîmes de pied ferme. Il ne s'avançoit que pour faire le coup de fusil : dès que nous avancions sur lui, il s'éloignoit; puis revenoit à la charge. A la nuit, nous n'avions encore personne de tué; il s'éloigna : nous posâmes des gardes qui annonçoient leur vigilance par des cris. Nous passâmes la nuit au milieu de danses guerrières. Je voulois qu'on se reposât, et qu'on n'attendît pas que l'ennemi se fût renforcé pour se remettre en marche. Je ne pus me faire écouter.

Le jour suivant, la même attaque recommença : on parlementa; mais l'ennemi vouloit absolument nous avoir à sa discrétion : nous résistâmes; cependant la soif seule nous auroit bientôt vaincus, et l'extrême chaleur épuisoit nos forces. La nuit se passa comme la précédente; on alluma des feux, on tint conseil, et on se décida pour la fuite. Chacun attacha fortement ses provisions sur des dromadaires, et tous

y montèrent. On m'avertit de m'y tenir ferme. La dureté et l'allure de ces animaux m'exposoient à de grands dangers : si je tombois, je me trouvois seul dans un désert immense, ou j'étois foulé aux pieds par ceux qui me suivoient. J'aurois préféré de mourir en combattant, et même d'être prisonnier.

Vers les quatre heures on me fit monter sur mon chameau, et toute la caravane partit comme un éclair vers les lieux d'où nous venions. Nous fîmes trois lieues; j'étois perché sur ma monture comme sur une table, ses mouvemens étoient pour moi d'une violence insupportable : mes deux mains me servoient d'arc-boutans en avant et en arrière; mais le frottement les avoit blessées, mes nerfs n'avoient plus de ressorts, et je fus vingt fois à la veille de lâcher prise. L'ennemi nous poursuivit, nous atteignit, dépouilla plusieurs des nôtres; mais il s'amusa à prendre de jeunes chameaux que nous laissions derrière, et nous prîmes de l'avance sur lui. Cependant notre caravane fut dispersée, et nous ne restâmes que sept ensemble; je n'entendis plus parler des autres.

Après un long détour, nous revînmes sur notre route, et nous trouvâmes un sol mêlé de roches détachées; mon dromadaire broncha, je tombai, et l'animal effarouché renversa sa charge.

charge. Un Arabe généreux fit promptement accroupir le sien, et me fit monter à poil derrière lui : un autre coupa les cordes avec lesquelles mes effets étoient attachés, le dromadaire marcha à vide, et je perdis mon bagage. Nous entrâmes ensuite dans un torrent desséché, où nous nous cachâmes, tandis que d'une hauteur un des nôtres cherchoit dans la plaine ou nos ennemis, ou la caravane; il n'y vit rien; nous remontâmes sur nos dromadaires, et je continuai ma route avec beaucoup de souffrances.

Au pied d'un rocher où croissoient des arbustes, nous vîmes une source d'eau douce, et j'en bus à longs traits. Je voulus ensuite récompenser l'Arabe qui m'avoit sauvé; je lui donnai quatre piastres, que je ne pus lui faire accepter qu'en l'assurant que c'étoit un don de l'amitié. Il ne me restoit plus de vivres, mais mes bons Arabes me nourrirent; et la part qu'ils m'assignoient de leur gâteau d'orge cuit sous la cendre et repétri avec des dattes et du beurre, étoit toujours plus grande que la leur; et c'est ainsi qu'ils en agirent avec moi jusqu'à la fin.

Nous marchâmes jusqu'à la nuit avec la même vîtesse, poussés par la crainte de retrouver nos ennemis, et j'étois rendu de fatigue et de douleur quand nous nous arrêtâmes quelques

heures. Nous avançâmes encore dans la nuit, mais avec moins de précipitation, et à deux heures du matin nous nous reposâmes dans un endroit enfoncé, où nous dormîmes jusqu'à six heures. Puis nous recommençâmes à marcher jusqu'au lendemain que nous découvrîmes l'Euphrate; mais ayant aperçu du monde, nous rebroussâmes promptement : des tas de pierres se firent voir de distance en distance ; ouvrage de la nature ou des hommes (1).

Le vent nous avoit dirigés pendant le jour, et les étoiles pendant la nuit, dans cette course précipitée ; nos dromadaires presque toujours en marche ne mangeoient qu'à la hâte, et demeuroient quelquefois quatre ou cinq jours sans boire. Nous étions parvenus à des puits dont nous nous hâtâmes de profiter pour n'y point être surpris. Quatre jours après je vis de hautes montagnes, et bientôt des nuages qui se succédoient : c'étoit une nouveauté; car le désert ne nous avoit offert jusqu'alors qu'un ciel serein.

La crainte de rencontrer des camps d'Arabes

---

(1) Ces tas de pierres, placés de distance en distance, servent de guide aux caravanes, pour franchir le désert. Ils sont placés à dessein. *Voyez* tome Ier, page 527.

nous faisoit faire des marches forcées, ou rétrogrades : souvent, quand les passages étoient dangereux, nous nous cachions le jour, et nous marchions la nuit. Au pied de ces montagnes, nous vîmes des fonds blanchis par une croûte de salpêtre quelquefois élevée en voûte, et séparée du sol de quatre pouces; elle se brisoit sous les pieds de nos dromadaires, qui en marchoient avec plus de difficulté. De là on me montra une ville dont j'ignore le nom, et un marché d'Arabes qui se tenoit dans la plaine : on y voit çà et là des traces de campemens d'Arabes, placés sur les hauteurs ou au bord des torrens. A cette plaine en succéda une autre, minée par les rats : le sol cédoit sous le poids des dromadaires; ils auroient fui avec peine, mais heureusement nous n'en avions plus besoin. Au milieu d'une autre plaine nous trouvâmes une aiguade; une eau amère sortoit d'une profonde caverne, cachée dans un vaste creux : en nous éloignant d'elle, nous marchâmes aux montagnes vers une gorge qui conduisoit du côté d'Alep. Cette gorge étoit habitée, et pour n'être point découverts, nos animaux et nous, gardions le plus profond silence. A minuit nous entendîmes une clochette : à ce bruit ouï de loin, nous nous étendîmes derrière nos dromadaires, et nous vîmes passer

des Arabes qui conduisoient un âne. Jugeant impossible de passer la gorge sans être découverts, nous nous enfuîmes en côtoyant les montagnes que nous gravîmes le lendemain. Parvenus au sommet, nous vîmes la plaine que nous venions de quitter, couverte d'Arabes que nous avions heureusement évités. Au delà, le sol parut plus susceptible de culture ; nous y vîmes un sanglier : l'aspect du pays devenoit plus varié, et j'apprenois par l'expérience l'allure la moins fatigante des dromadaires; j'éprouvai un peu moins de lassitude.

Nous trouvâmes de la bonne eau dans un puits, placé au milieu des ruines d'une cour et d'un château, puis nous nous hâtâmes de nous éloigner; la nuit, nous dormîmes dans un vallon entre des rochers, et le lendemain nous suivîmes un torrent desséché : nous nous y cachions durant le jour, et la nuit nous avancions chemin comme nous avions fait dans le désert. Une nuit je vis du feu sur la montagne, et j'entendis des chiens aboyer; ensuite nous trouvâmes des terres labourées, séparées par de petits fossés, et peu après une eau courante ; c'étoit la première depuis Bassora. Enfin nous vîmes un village. Le pays étoit ici bien arrosé, ombragé par des peupliers ; il étoit couvert de villages. Le vêtement, la figure des hommes qui

l'habitoient, les maisons, les chiens, les autres animaux étonnoient, effrayoient nos dromadaires, et dès qu'ils en rencontroient, ils fuyoient, et nous avions de la peine à les rassurer : un rat les faisoit reculer, et ce n'est qu'avec des efforts qu'on put les résoudre à traverser un pont.

Nous cotoyâmes plusieurs grands villages séparés par des jardins et des vergers : une arcade, une fontaine couverte d'une voûte, des tombeaux nous annoncèrent une ville que nous découvrîmes bientôt. Tous les habitans craignoient notre voisinage ; on nous forçoit de nous éloigner par la crainte du pacha ; mais enfin, l'un de nous planta sa lance dans le sol, et nous en fîmes autant après avoir fait accroupir nos dromadaires, malgré les cris des possesseurs des jardins. Je ne savois quelle pouvoit être cette ville ; car nos détours m'avoient désorienté ; j'en demandois le nom, et mes Arabes me dirent qu'elle s'appeloit *El-Cham :* je fis venir un chrétien asiatique qui m'apprit que les Arabes appellent *Cham* la ville de Damas. A son nom, je désirois la visiter, et un jésuite français m'y donna un asile.

Je trouvai cette ville grande et bien peuplée : les faces des maisons sont médiocres ; elles paroissent plus belles sur les derrières : il y a

diverses manufactures et des bazards ornés de colonnades de marbre; les rues en sont assez larges; le quartier des chrétiens est le plus laid. Les Turcs la vénèrent, parce qu'elle est le rendez-vous des pélerins de la Mekke, et son pacha est le conducteur de sa caravane.

Les jésuites m'y reçurent avec bonté, et prirent soin de me donner un guide pour Baruth. Nous gravîmes une montagne par un chemin commode, au delà de laquelle nous trouvâmes un petit village où je mangeai du fruit, des légumes et du lait : le sol y étoit cependant inculte. Nous nous remîmes en marche pendant la nuit, et nous suivîmes une gorge étroite et longue qui nous conduisit à une vaste plaine marécageuse et fertile, nommée *Beca*. Au milieu couloit une rivière que nous traversâmes pour arriver dans un village riche en grains.

Plus loin, il nous fallut gravir des montagnes escarpées, et cependant cultivées, où souvent nos mulets s'abattirent; nous y trouvâmes des fruits de toute espèce, qui abondent au milieu de ces rocs, ainsi que des vignobles; on ne laisse ici venir les mûriers qu'à la hauteur de huit à neuf pieds. Par-tout j'étois bien reçu, avec du lait frais, du lait aigri, et des pains cuits sur les côtés d'un cylindre de maçonnerie échauffé dans l'intérieur. Les habitans de ces montagnes mon-

trent une noble simplicité ; sans fierté, sans bassesse, ils sont loin de la servile soumission que les chrétiens ont pour les Turcs dans les villes. Bientôt je découvris la Méditerranée, cette mer qui baignoit aussi les rivages de ma patrie. Nous descendîmes dans une plaine dont la verdure charmoit la vue, et qui est arrosée par des sources qui descendent des collines et forment de beaux canaux. Là est un château, et plus loin un bois de mûriers qui s'étend dans la plaine : par-tout le sol y est cultivé. Enfin nous vîmes Baruth; nous y entrâmes, et je me rendis à l'hospice des Capucins.

Cette ville est petite et assez mal bâtie ; un Emir tributaire y règne; des chrétiens et des mahométans l'habitent en bonne intelligence. J'en partis pour le Kesrouan, que je désirois visiter ; je traversai une partie de la mer, et j'arrivai au pied d'une montagne que l'on gravit par un chemin taillé dans le roc, fait par les Romains, large de douze pieds, et bordé d'un garde-fou le long de la mer, qui se brise sur ces rochers.

Après avoir traversé au delà, je montai la rivière du Chien, dont les bords sont plantés de mûriers : la pente de la montagne étoit coupée en amphithéâtre, arrosée et cultivée; je traversai la rivière, et franchis la montagne par un sentier

rude et difficile; je passai par un couvent, par un grand village, dans un vallon dont le sol est couvert de mûriers, de figuiers et de vignobles, et j'arrivai à l'hospice des Jésuites. J'y fus très-bien reçu par le supérieur, qui promit de me donner des facilités pour visiter le Kesrouan; il me donna une lettre pour un Scheik respecté, et je me remis en route.

Je montai beaucoup; je voyois à ma gauche les vallons d'Aintoura, et à ma droite une vallée immense où coule le fleuve du Chien : là aussi se déployoit l'Anti-Kesrouan. Sur le bord de la grande vallée est la source abondante de la rivière qui l'arrose : elle sort d'une profonde caverne où l'on voit de très-belles cristallisations, dont l'une tombe en colonne de la grosseur d'un homme. Je gravis encore une autre montagne au pied de laquelle siége un évêque, et sur sa pente est Jelton : son sol pierreux et sec nourrit de beaux mûriers. C'est à Jelton que résident les seigneurs du pays; ils y mènent une vie frugale, mais noble : on les prendroit pour de riches paysans ; leur courage et leurs montagnes pourroient les protéger; cependant ils payent exactement le tribut au Grand-Seigneur.

Le Scheik auquel j'étois adressé, me reçut très-bien, et prit soin que je ne m'ennuyasse

pas. J'y passai deux jours, j'assistai à leurs collations, à leurs assemblées, à leurs offices divins où se réunit toute leur jeunesse : on s'y entretient, et on y prie. Ce village n'a point d'eau que celle des puits et des citernes; mais son élévation le met à couvert d'insulte, et c'est par cette raison que les Scheiks en ont fait leur asile.

Tout le Kesrouan leur appartient; ils payent un tribut à leur Emir, qui lui-même est tributaire du Grand-Seigneur : ils rendent la justice, et répartissent les impositions (1). Les catholiques sont seuls regardés comme habitans, et lorsqu'ils s'éloignent, ils sont toujours armés : nulle injure n'y demeure impunie; mais ils sont vindicatifs, ils sont aussi compatissans et hospitaliers : leurs prêtres sont pauvres et travaillent de leurs mains; ils se marient, et peu d'entr'eux sont célibataires : le service s'y fait en syriaque, et l'Evangile s'y lit en langue arabe ; ils sont ignorans, mais ont de bonnes mœurs, et ils sont très-pacifiques. Nos missionnaires n'y sont pas

---

(1) Le Kesrouan renferme le territoire des Druzes et des Maronites, depuis le Mont-Liban jusqu'à Tripoli. On trouvera des notions plus étendues sur ce pays, à la fin de ce voyage, lorsqu'il y sera question de la Syrie.

inutiles : ils les instruisent, et les retirent du schisme. Ils ont étendu notre religion à Damas et en Egypte, et peut-être ils la feront parvenir en Abyssinie.

Les évêques et les couvens des deux sexes y sont en grand nombre : là réside le patriarche d'Antioche et celui des Grecs catholiques : le peuple y est religieux, et a moins de vices que dans la plaine. Le sexe y jouit de quelque liberté, mais la fille qui devient enceinte est mise à mort par ses parens.

Je partis pour Masra, lieu plus élevé encore, quoiqu'au pied de la plus haute montagne du Kesrouan ; c'est le lieu où se tiennent les troupeaux pendant l'été. J'y trouvai un couvent placé entre des rochers affreux, d'où sort une source abondante qui fait éclorre une riante verdure sur son passage. Un évêque y réside. Je montai plus haut, et traversai Claat, village dans un sol fertile et couvert d'arbres frais. J'arrivai dans un vallon, qu'une rivière rapide occupoit; je la traversai sur un pont, et gravis encore la montagne. Je fus fatigué lorsque j'arrivai au sommet; mais j'y trouvai une campagne agréable, point pierreuse, plantée de beaux mûriers, et bien arrosée : les légumes croissoient au pied des arbres. Près de là est Masra, situé sur la pente d'une haute colline.

J'allai descendre chez le curé, dont la femme me reçut très-bien; elle étoit jolie, à la fleur de son âge, enceinte, et au milieu de trois enfans qu'elle amusoit; son mari labouroit son champ: une galerie leur servoit de chambre; le lit de ses enfans étoit sur la terre, un fourneau étoit auprès pour faire cuire son soupé; du pain, du lait, des œufs devoient être mon repas. Le mari arriva et chercha à m'amuser, sa femme ne s'occupa plus que de son ménage. A la nuit on s'assembla, et on pria en plein air avec une dévotion touchante. Puis on renferma des bestiaux qui caressoient la main qui les nourrissoit. Je fis placer mon lit sous la galerie, et le mari y plaça le sien; car l'usage veut que le maître de la maison veille sur son hôte. Je dormis, malgré l'air vif et frais de ces montagnes, et le lendemain je partis vers celle qui paroît la plus élevée, au travers de plantations de mûriers: le sol est toujours fertile; mais en m'élevant toujours, je cessai de trouver de ces arbres; je parcourus des lieux incultes où paissoient, où parquoient des troupeaux de toute espèce: plus haut est une plaine fertile, semée de grains, et dont la verdure charme la vue; des rochers la couvroient au nord, au levant et au midi; mais au couchant, la vue s'étendoit au loin sur des montagnes qui se succédoient. Là, je vis les ruines d'une tour

carrée, bâtie de pierres d'une grosseur énorme, assez longues pour servir de plancher aux espaces pratiqués en dedans. Au dessous de la porte et dans un angle je trouvai des inscriptions, dont l'une annonçoit que la tour avoit été construite la 350e année de l'ère des Séleucides, Tholmus étant pour la sixième fois chargé du soin du temple du Dieu suprême. Plus loin sont les ruines d'un temple, et il en reste encore des chapiteaux ornés de feuillages, de colonnes, de galeries, dont les matériaux sont en partie épars sur la terre : il étoit construit entre des rochers taillés à pic, qui servoient de murs en quelques endroits. On nomme ce lieu *Elfogra ;* la situation en est charmante : auprès coule une source pure et limpide, et là je fis un repas avec les habitans de Masra. Il y a encore d'autres inscriptions sur la montagne, que nous continuâmes d'escalader en suivant un canal bien entretenu, qui donne des eaux à Masra, et j'en vis la source ; elle étoit d'une froideur extrême, et se divisoit en deux canaux. Comme le pays n'est plus habité au dessus de ces lieux, je redescendis en suivant un second canal : il me conduisit à une arche majestueuse, de quarante pas de large sur une longueur double ; elle couvre les eaux qui tombent, par une cascade haute de quarante pieds, dans un ravin

semé de rocs, plus bas de cent pieds que la voûte. Au delà je trouvai des collines fertiles, où l'on voit la source de la rivière de Sainte-Croix : en côtoyant ces montagnes on trouve par-tout des eaux jaillissantes en cascades, qui se réunissent dans un vallon. Bientôt après je retrouvai de beaux mûriers et un grand village voisin de Haragges; puis, des vallons fertiles, bien arrosés, bien cultivés, qui me conduisirent à une petite plaine, où est une espèce de couvent et d'église où je m'arrêtai, et le lendemain j'arrivai au hameau de Besommar, où réside le patriarche d'Antioche, et où est une assez belle église; je me retrouvai ensuite sur une montagne que baigne la mer : là sont les villages d'Agousta et de Gazir; quelques Scheiks et le patriarche des Maronites résident dans le premier. Je saluai celui-ci; il me reçut affectueusement, et me parla bon latin et bon italien. J'y dînai, et vers le soir je partis. Le village est très-agréablement situé sur la pente d'une haute montagne cultivée en amphithéâtre ; les maisons sont éparses sur le fer à cheval que forme la montagne, et dont l'ouverture est du côté de la mer : au milieu du village coule une source abondante. La position est belle; mais à midi les nuages arrêtés par le pic, obscurcissent l'air et causent une brume épaisse.

De là je vins à l'hospice d'Arissa, situé sur le sommet d'une autre montagne qui domine sur la mer, et dont le sol est sec, stérile et solitaire, et où il n'y a d'eau que celle des citernes. Je la descendis, et traversai un vallon pour arriver à Aintoura, et de là à Baruth, où j'appris qu'un chebec du roi de France devoit arriver à Séide, qui n'est éloignée que de huit lieues du lieu où je me trouvois; mais lorsque j'y fus arrivé, on me dit que ce vaisseau étoit parti pour Candie. Je résolus de passer à Acre, où abordent souvent des vaisseaux de Marseille.

Le consul de Séide et son épouse m'engagèrent de rester encore quelque tems dans le pays, pour en mieux connoître les habitans et rétablir ma santé affoiblie par les fatigues. Les dehors de la ville offrent les points de vue les plus verdoyans et les plus champêtres qu'on puisse imaginer; la campagne y est couverte de jardins et de vergers fertiles et bien arrosés, et les arbres y sont enlassés par des vignes qui s'élèvent à leur sommet, retombent et s'étendent au loin : les montagnes voisines offrent des cavernes, dont chacune a dix ou douze cellules; c'étoient les tombeaux des anciens habitans de Sidon, ou l'asile des hommes qui habitoient ces monts. On voit à Séide un château bâti par

saint Louis, et des colonnes de marbre, des parquets de jaspe en mosaïque : ce sont des restes de son ancienne opulence. J'y visitai une mosquée : c'étoit un carré long, dont le fond étoit occupé par une grille qui laisse voir les restes d'une maison, représentant celle d'Abraham, située à la Mekke : une quantité prodigieuse de lampes alignées et entre-mêlées d'œufs d'autruches, étoient attachées à la voûte; le pavé étoit couvert de nattes très-propres. Je m'instruisois aussi des mœurs des habitans de ces montagnes.

Vers le midi et au nord du Kesrouan, on trouve les mutuallis. C'est une secte de musulmans qui hait les étrangers, mais hait plus encore les musulmans que les chrétiens, qui peuvent habiter avec eux : on ne peut loger chez eux, ni boire dans le même vase; ils sont même un peu féroces. Leurs montagnes s'étendent de Gebail à Balbec, et ces deux villes leur appartiennent. C'est entre le nord et le levant de Séide qu'on trouve les Druzes. Aucun de ces deux peuples n'aime les Turcs, et l'aspérité de leurs montagnes les en rend presqu'indépendans; ils paroissent être d'origine diverse. Près de Jérusalem on trouve des espèces de Bedouins, qui se disent issus des Français.

J'étois charmé de la beauté du climat,

surtout dans la partie méridionale de la Syrie; elle est très-abondante en grains, qui végètent même pendant l'hiver : quelques arbres perdent alors leurs feuilles; mais les jardins sont embellis de fleurs et de légumes nouvellement semés. De hautes montagnes garantissent cet heureux pays des vents du nord; il a d'un côté la mer, de l'autre, le désert qui lui amène peu de vapeurs : il réunit les productions des pays chauds à celles du pays froid; le blé, l'orge, le coton, le bamy ou gombeau (ou giromon), le chêne, le pin et le sycomore y croissent également. La vigne, le figuier, le mûrier, le pommier et autres arbres de l'Europe, y sont aussi communs que le jujubier, le figuier-banane, l'oranger, le limonier et la canne à sucre. La religion catholique y est observée et libre; les mœurs y sont plus simples, les fortunes moins inégales, et il y a plus de bonheur : l'industrie y a fertilisé les montagnes, et en a fait un jardin bien arrosé, bien ombragé de mûriers; la soie, le vin, l'huile et les figues y sont ses principaux objets de commerce. Le travail y est nécessaire, mais tel qu'il entretient les forces de l'homme, et ne les épuise pas : l'homme laborieux y connoît mieux les plaisirs honnêtes; aussi ces montagnes offrent-elles plus d'hommes heureux, plus de bons pères

de

de famille, que les pays les mieux policés de l'Europe.

Les prêtres y sont pauvres et laborieux, ils ne sont pas savans, mais pieux et respectables; ils prêchent d'exemple. La séparation des deux sexes y rend la conversation moins vive, mais ils en ont plus de sens. Les lieux où sont les femmes sont sacrés; on n'en parle point, on ne les salue pas dans les rues : elles s'amusent entr'elles, et peut-être plus gaiement qu'en Europe; les jardins, les bains, les tombeaux sont leurs lieux publics; elles se visitent aussi dans leurs appartemens. Il est peu de peuples plus attachés à ses usages que celui-ci : les Druzes se servent encore des fours dont parle l'Ecriture, et les coiffures des dames n'y sont que la mitre de Judith. Les mœurs sont les mêmes que celles des anciens peuples. Ils embellissent peu leurs maisons, et leurs meubles peuvent se rouler dans des sacs; ils aiment passionnément le cheval, et sont propres, simples et sobres. Ils sont intéressés; quelquefois ils trompent les Francs, qu'ils méprisent à cause de la différence de leurs mœurs.

Chacun y reste dans son état : celui qui est né paysan ne peut devenir seigneur; mais le seigneur peut devenir paysan pour rétablir sa fortune; tel sert de domestique à ses in-

férieurs. On respecte son supérieur, mais on vit dans l'égalité avec lui ; tous se nourrissent, se vêtissent de même : ils mangent, dorment, travaillent, fument ensemble ; la beauté seule des armes ou des chevaux les distingue.

Pour mieux connoître les Druzes, je revins chez les Maronites du Kesrouan, et d'abord à Agousta ; puis je revins à Baruth, d'où je partis bientôt après. Je traversai sa plaine diagonalement au travers des mûriers ; je traversai ensuite un bois de pins, planté en quinconce, où étoit un campement arabe : plus loin je retrouvai des mûriers et des oliviers ; j'arrivai enfin au pied de la montagne, dans le village de Chouisat, apanage et résidence d'un Emir. Au delà je montai un sentier escarpé, je laissai un grand village à droite, traversai plusieurs montagnes, et entrai dans le village d'Aramon. Tout le sol y étoit planté de mûriers et d'oliviers ; son château appartient à l'Emir des Druzes. Après quelques heures de marche, je découvris Abey, village sur le troisième degré d'un amphithéâtre que forment trois montagnes entassées, qui occupent l'espace de trois lieues, lequel est entre ce village jusqu'à la plage, dans la situation la plus belle que j'eusse vue encore : de là on découvre Séide, Baruth, leur plaines, et cinq

ou six villages; des sources coulent sur le penchant, et arrosent les mûriers qui l'ombragent: j'en ai vu six dont l'eau étoit excellente, et près d'elles on a fait des plate-formes, couvertes de noyers. Abey fut la demeure d'un Emir, dont la famille est éteinte; je m'y établis, et de là je faisois mes excursions: pour me lier avec ces montagnards, je me joignis à leurs exercices, je les accompagnai dans la garde de leurs troupeaux de chèvres, et j'avois diminué en eux l'éloignement qu'ils ont pour les Francs: j'aimois à voir ces chèvres gravir sur les rocs, et s'élancer l'une sur l'autre, et à m'entretenir avec leurs gardiens.

J'assistai aux funérailles de l'un d'entr'eux. Quelques heures après la mort du défunt, on expose son corps vêtu et armé sous une tente, environné de femmes qui l'arrosent de pleurs; les hommes restent en silence plus loin, après avoir fait retentir les vallons de cris mâles et lugubres pour porter la nouvelle au loin: les parens et les amis accourent; on promène le corps autour du village, en sanglotant et faisant de grands gestes avec leurs mouchoirs; puis on se remet comme auparavant, et on se sépare. Le lendemain tous les habitans se rassemblent, on enlève le corps enfermé dans une bière. Un prêtre récite des prières à demi-voix; les

femmes s'opposent à l'enlèvement du corps, et pleurent : les hommes ont tristement les yeux fixés en terre, et l'accompagnent à la tombe. Au retour de la cérémonie on se régale, en pleurant le défunt.

Je visitai Dair et Kamar, où réside l'Emir des Druzes : le fleuve Thamour y passe sous un pont naturel de vase pétrifiée ; ce bourg est élevé et peu accessible : il a un beau palais, de belles églises, des maisons grandes et commodes, et d'autres assez mal bâties ; il renferme des Grecs, des Maronites et des Druzes. Il est situé dans le pays de Souf ; on donne ce nom aux montagnes qui sont au midi du fleuve Thamour. Les Emirs de ce pays sont moins soumis à l'Emir des Druzes que ceux du Kesrouan : la politique du prince est de les diviser, et de balancer le pouvoir de l'un par celui de l'autre.

Dans ces contrées, la justice a des formes simples : le Scheik termine à l'amiable les procès civils ; s'il ne réussit pas, le grand Emir décide. La justice n'y est pas rigoureuse ; rarement on saisit les personnes, et il seroit dangereux de l'entreprendre, parce qu'aucun habitant ne sort qu'armé de son poignard, et ne s'éloigne de sa maison qu'avec son fusil et ses pistolets : chacun se venge, et repousse l'injure

par l'injure, la force par la force. Les familles sont unies, et rarement celui qui en est membre prend-il une fille dans une autre : aussi l'injure faite à un individu est-elle vengée par la famille entière; et le coupable ne trouve d'asile que chez un autre Emir, qui se fait un honneur de protéger ceux qui l'implorent.

Les Pachas font naître ou entretiennent les querelles des Emirs pour les affoiblir, pour se rendre nécessaires et recevoir des présens : leurs querelles sont bruyantes, mais jamais sanguinaires. Les armées se rangent en présence : alors le Scheik et les principaux paysans disent leurs avis, et la voix du peuple y décide presque tout. Si l'accommodement n'a pas lieu, tout le mal se réduit à des mûriers coupés, puis chacun se retire chez soi.

Mais leurs guerres extérieures sont terribles. Tels étoient les sujets du Vieux-de-la-Montagne, tels ils sont encore. On en a vu deux partir pour se venger d'un aga de Séide, et l'un l'assassiner, tandis que l'autre, le sabre et le pistolet à la main, empêchoit qu'on ne fermât la porte pour que l'assassin pût s'échapper.

L'Emir paie un tribut au Grand-Seigneur; il le répartit sur les Scheiks, qui le répartissent sur les villages qui dépendent d'eux; mais si ces villages dépendent immédiatement de l'Emir,

alors leurs habitans le répartissent entr'eux dans leurs assemblées : ces impositions sont peu considérables et assises avec équité, selon le revenu des terres et des troupeaux. La moitié des habitans du pays de Souf sont chrétiens, et le tiers de cette moitié est catholique. Dans le reste des montagnes la moitié des habitans sont Maronites, l'autre est composée de deux sectes de Druzes, dont l'une suit la religion naturelle. En menant une vie simple, intègre, pénitente, ceux-ci passent dans l'autre secte, nommée *les aquels* ou *spirituels*. Ceux-ci sont vêtus de noir, et ont un turban blanc : ils ne portent jamais les armes que lorsque les Scheiks eux-mêmes sont obligés de marcher; ils ne mangent que chez des hommes d'une intégrité reconnue, et ne reçoivent des présens que d'eux; ils lisent souvent les saints livres, et écartent tout étranger de leurs oratoires; les plus religieux se renferment dans des Caloué, maisons situées sur les montagnes les plus escarpées. Ils reçoivent les confessions des pénitens, vénèrent les saints, se mortifient par le jeûne et l'abstinence, et visitent les églises catholiques avec plus de respect que les catholiques eux-mêmes.

Les Druzes simples n'ont point de culte; cependant ils prient et craignent Dieu : l'honneur

est encore leur divinité ; mais elle ne rend pas toujours le cœur bon. En général, on trouve des nuances qui distinguent les habitans du pays entre Séide et le fleuve Ibrahim, et de la mer jusqu'à Beca. De Séide au fleuve Thamour, ils sont bien faits, braves, polis ; de Thamour au Kesrouan, ils sont grossiers et féroces ; ceux du Kesrouan sont moins durs, mais vindicatifs et pauvres : ceux de l'Anti-Kesrouan sont plus rudes ; mais par-tout on n'a point à craindre ni le vol ni l'insulte.

Je vis une partie de montagne qui s'étoit éboulée dans le vallon où coule le Thamour ; elle avoit écrasé un village et plusieurs hameaux, et interrompu le cours du fleuve jusqu'à ce qu'il se fût fait un passage.

Après avoir parcouru ces montagnes et étudié ces peuples, je me préparai à revenir en Europe, et vins à Saint-Jean d'Acre. Je vis en passant les Grecs de Baruth et de Séide, dont les mœurs ne valent pas celles des Arabes. Ils ne me présentèrent, en échange du sens mâle et du cœur droit et simple de ceux-ci, que la légéreté industrieuse d'une ame fourbe et intéressée.

De Saint-Jean d'Acre je partis pour Marseille à la fin du mois d'août 1771. Nous cotoyâmes l'île de Chipre, et cherchâmes les vents du

nord sur la côte de Caramanie; nous entrâmes dans le golfe de Satalie, où nous nous crûmes poursuivis par un forban que nous éloignâmes à coups de canon. La disette d'eau nous fit relâcher dans la partie méridionale de l'île de Rhodes, où nous nous pourvûmes aussi de rafraîchissemens. Je comparai ici encore le Grec avec l'Arabe, et je trouvai celui-ci plus heureux et plus digne de l'être. Le Grec opprimé est spirituel, intéressé, pauvre, et recherché dans les nécessités de la vie. L'Arabe est libre, spirituel et généreux, pauvre aussi, mais sans beaucoup de besoins.

La défiance des Turcs, qui craignoient que nous ne portassions des vivres aux Russes, nous fit mettre plutôt à la voile que nous ne l'avions résolu; nous fûmes poursuivis par un vaisseau turc, et nous l'attendîmes : cette fermeté lui en imposa, et il s'écarta de nous. En général, les Turcs ont peu d'égards pour les Européens : peut-être la conduite des négocians d'Europe, leur manière de faire le commerce, leur basse soumission pour les gouverneurs turcs aident à ce mépris, et peut-être même le causent. Les matelots français s'y répandent, s'y mettent à la solde de qui veut les payer, et s'y dégradent; c'est encore une raison de ce mépris. Toutes les demandes des Francs passent

par la bouche d'interprètes esclaves, et en prennent l'empreinte : nouvelle raison encore pour encourager les Turcs puissans dans leur hauteur et leurs injustices.

Nous mouillâmes à Malte, puis à Tunis, dont les habitans me parurent se rapprocher davantage de la douceur des Arabes Bedouins que de la dureté des Turcs de Syrie. De là, nous vînmes aborder en Sardaigne. J'y vis un des habitans qui n'ont point encore reconnu l'empire du Roi : c'étoit un homme robuste, à longue barbe, et vêtu d'une manière solide; il gardoit de nombreux troupeaux de bœufs, portoit un fusil en bandoulière, et étoit monté sur un beau cheval. Sa demeure étoit dans les montagnes voisines qui défendent la liberté de ses compatriotes; la propreté et la simplicité de ses habits, son abord ferme, la beauté de ses troupeaux, son adresse à manier son cheval et son fusil, ne semblent pas devoir lui faire rechercher de nouvelles mœurs.

Après avoir côtoyé la partie occidentale de la Sardaigne, nous vîmes les bords de la Corse (1),

---

(1) Ile à jamais célèbre pour avoir donné le jour, le 15 août 1769, à l'empereur Napoléon, qui préside à la gloire et aux destinées de la France. Cette île est située dans la Méditerranée, entre le 41 et 43eme

et, après sept jours de traversée, nous abor-

---

degré de latitude nord, et entre le 6e et 8eme de longitude est, à quarante lieues des côtes d'Antibes, à la même distance à peu près de celle de Gènes, et à quatre lieues environ de la Sardaigne : la Corse a quarante-cinq lieues de long, du midi au nord, sur seize lieues dans sa plus grande largeur. Cette île, presque par-tout hérissée de montagnes dirigées du nord au sud, dont la cime est souvent couverte de neige, et environnée de forêts, appartenoit depuis plusieurs siècles aux Génois, qui l'ont cédée en 1768 à la France, dont elle forme deux départemens.

Ses plus hautes montagnes sont le Monte-Rotondo et le Monte-d'Oro, qui sont couvertes de neige pendant l'hiver : la première a mille cinq cent quarante-neuf toises d'élévation au dessus du niveau de la mer; le Monte-d'Oro en a mille trois cent soixante et un. Toute la Corse est bien arrosée; il y a des lacs vers le centre : ceux d'Ino, et de Creno sont les principaux. Le Golo, qui donne le nom à un département de cette île, est la plus considérable de ses rivières. La population de la Corse est aujourd'hui de 166,813 habitans : le climat en est doux, les brises de la mer tempèrent sans cesse les frimats des hautes montagnes. Il y a, dans quelques endroits, des marais et des eaux stagnantes qui corrompent l'air, et le rendent nuisible à la santé : mais on commence déjà à les dessécher, et on y a déjà travaillé avec quelques succès : par-tout ailleurs l'air est pur et salubre, et les habitans y parviennent à la plus grande vieillesse.

La terre y produit d'excellens oliviers, des orangers,

dâmes à Pomègue, île dans le golfe de Marseille,

---

des figuiers, des amandiers et des raisins exquis. Le vin qui en résulte passe pour être un peu fumeux. On fait au cap Corse deux sortes de vin blanc, dont l'un a beaucoup de rapport avec le Malaga ; il passe même pour tel dans toute l'Allemagne, où on en exporte beaucoup. On le prend aussi pour du vin d'Espagne, en Angleterre, où, en tems de paix, il arrive par Livourne. En général, les vins de Corse sont naturellement si bons, que, quoique faits sans art, ils plaisent toujours par leur parfum.

Les mouches à miel y abondent; et quoique leur miel ne soit pas bon, à cause des ifs et des buis qu'on y voit en grand nombre, et dont elles le composent en partie, leur cire est une des meilleures qu'on connoisse. La production la plus commune est celle des châtaignes, dont les Corses font leur principale nourriture. On y pêche le plus beau corail; on y trouve des carrières de marbre, de granit, de jaspe et de porphyre ; des mines de fer, d'argent, de cuivre, d'alun et de soufre : on y recueille de très-belle amiante ou lin incombustible, formé de talc. Le mûrier y a été introduit par le père de Napoléon, et y promet des récoltes abondantes de soie. Les chevaux, mulets et ânes y sont de très-petite race, mais d'une vigueur étonnante : les bêtes à cornes y sont plus grandes à proportion, mais maigres et coriaces, faute de pâturages qui leur conviennent. Les moutons y sont abondans et généralement noirs : leur laine en est grossière, et a la rudesse du poil; mais leur chair en est délicate, ce

destinée à recevoir les vaisseaux en quarantaine.

---

qui compense la mauvaise qualité du bœuf : il y a beaucoup de gibier, point de loups ni de lapins, et peu d'animaux venimeux. On y trouve le moufflon. Outre le poisson des lacs et des rivières, toutes les côtes de l'île offrent la plus grande variété de mets choisis en ce genre. On y remarque entr'autres des huîtres énormes, du thon, des sardines, et de l'esturgeon d'un goût exquis.

Les principaux ports de la Corse sont Centuri, au nord; San-Fiorenzo, Isola-Rossa, Calvo, Ajaccio, à l'ouest; Bonnifacio, au sud, et à l'est Porto-Vecchio, Bastia et Macciano. Porto-Vecchio est le plus considérable et le plus spacieux de tous; il peut être compté entre les ports les plus fameux de l'Europe. Il y a, dans cette île, 450,000 arpens de bois, dont les chênes, les mélèzes, les pins et les sapins sont préférables à ceux du nord de l'Europe, avantage précieux pour la marine française.

Selon le fameux chancelier d'Aguessau, mort en 1751, les détails de la géographie sont souvent secs et arides ; ils ne sont véritablement que le squelette du Globe : pour leur donner de la couleur, de la chair et un air de vie, il faut voyager de proche en proche. On fait entrer ainsi dans son esprit les limites des divers États : on compare les mœurs, les opinions des différens peuples; et comme, selon l'inimitable Montagne, il n'y a pas de meilleure école pour façonner la vie, que le spectacle de la diversité des autres vies, et le tableau de cette perpétuelle variété des formes de notre nature, on

Le lendemain 5 décembre 1771, je débarquai

---

lime, on frotte alors sa cervelle contre celle des autres.

La Sardaigne n'étant qu'à quatre lieues de la Corse, nous allons en parler. Dominique Azumi y a voyagé en 1798, et en a donné une relation intéressante. Les caps Cagliari et Sassari, qui prennent leurs noms des deux villes principales de l'île, la divisent en deux parties remplies de vallées et de montagnes très-fertiles. L'air y est en général très-salubre, et la vie des habitans s'y prolonge jusqu'à l'extrême vieillesse. On remarque cependant, dans certains endroits, des eaux stagnantes qui occasionnent pendant l'été des fièvres putrides, connues dans le pays sous le nom d'*intempérie*.

Le sol de la Sardaigne produit abondamment tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. Les vins de liqueur et d'ordinaire y sont excellens : il arrive assez souvent que la récolte des vins communs est tellement abondante, qu'on est obligé de laisser le raisin sur les ceps, faute de futailles pour serrer le vin. Quoique l'agriculture y soit vicieuse, il est très-ordinaire d'y voir recueillir en grains, soixante, quatre-vingts et cent pour un. Le produit en seroit sûrement plus considérable, si les terrains n'étoient pas ouverts à tout le monde, et par conséquent exposés aux dégâts des bestiaux. Malgré ce défaut de soin, la récolte fut si abondante en 1782, qu'on fut obligé de nourrir de blé les animaux. Les huiles, qu'on recueille avec une extrême abondance, sont comparables à celles d'Aix et de Lucques. Les orangers,

aux infirmeries de cette ville commerçante,

---

les citronniers, tous les fruits de l'Europe y prospèrent : le tabac y est d'une qualité supérieure, et on y cultiveroit même avec succès le café, le coton, le sucre et l'indigo. Les chevaux fins de cette île sont réputés les plus beaux et les meilleurs de l'Europe. Les ânes y sont de petite taille, mais robustes, vifs, et en très-grand nombre. L'espèce de cochons y est d'une grosseur surprenante; la chair en est délicate : la race des bœufs et des vaches y est maigre et petite, faute de prairies artificielles. Le mouton y est excellent, mais la laine en est grossière comme en Corse. Les Sardes en possèdent une variété, nommée *moufflon*, regardée par les naturalistes comme la tige primordiale de toutes les bêtes à laine. Les chiens qu'on nourrit dans cette île, sont, le brac, le lévrier et le mâtin : cette dernière espèce est remarquable par sa force, son obéissance et sa fidélité.

Quoique la Sardaigne tire de l'Étranger les draperies, les toiles fines et quelques autres objets de luxe, le commerce qu'elle fait en laines, huiles, vins, cire, tabac, thon, soude, corail, lui procure des bénéfices immenses : on les évalue à sept millions par an. Le Sarde a l'esprit fin et pénétrant, propre à l'étude des sciences et des arts : selon M. Boucher de la Richarderie, avec une constitution robuste, il porte le courage jusqu'à la témérité. Les femmes sardes sont spirituelles; elles ont de beaux yeux, de belles dents, de beaux bras, une belle gorge, une taille svelte et déliée. Elles sont sages, fidelles, cons-

dont la fondation est due à une colonie de Phocéens, et je remerciai Dieu d'avoir terminé heureusement mon voyage.

---

tantes en amour, mais jalouses à l'excès, et capables de tout entreprendre pour se venger de l'infidélité d'un amant. Elles sont passionnées pour la danse et l'équitation. Les danses sardes sont très-agréables. L'habit du paysan est assez extraordinaire; il n'a jamais varié : celui des femmes, qui leur est aussi tout particulier, fait avantageusement valoir leur gorge et leur taille. La langue italienne est la plus familière aujourd'hui en Sardaigne. Il y a des cantons où ils en ont une autre qui tient de l'idiome catalan, à raison de l'établissement d'une colonie de Barcelonais en Sardaigne.

Cagliari, capitale de ce royaume, renferme trente mille ames : elle a un bon port, avec une université. La ville est composée de trois faubourgs et d'un quartier qu'on nomme *le Château*, qui est la résidence du Roi, des magistrats et de la noblesse. On y trouve de beaux édifices et une superbe église. Sassari est dans une situation charmante : cette deuxième ville de Sardaigne est entourée d'allées d'arbres, et de promenades qui aboutissent toutes à des fontaines richement décorées de marbre, ornées de statues; elle a des campagnes couvertes de jardins, d'orangers et de citronniers. Les bains de Sassari sont très-recherchés. La population de cette ville s'élève aussi à trente mille ames. On ne trouve guères d'or en Sardaigne, mais elle renferme des mines assez riches d'argent, de cuivre, de plomb et de mercure; celle-ci est dans

Nous plaçons à la suite du voyage de M. de Pagès, qui nous parle un peu de l'Arabie, un extrait de Niébuhr, qui nous la fera beaucoup mieux connoître. L'Arabie dont les montagnes granitiques attestent l'antiquité, dont les divers monumens qu'elle renferme, remontent aux premiers âges du Monde, intéressera sans doute la curiosité du lecteur : elle a été parfaitement décrite par Niébuhr. Ce savant, né en Saxe, avoit été choisi en 1761 par le roi de Danemarck pour parcourir les bords célèbres de l'Euphrate et du Tygre ; M. de Haven, physicien, avoit été nommé avec lui ; MM. Forskal et Cramer étoient chargés de l'Histoire naturelle, et M. de Baurenfeind du dessin et de la gravure. Ces hommes recommandables y ont trouvé leur tombeau : Niébuhr est le seul qui soit revenu de ce pénible voyage. La relation qu'il nous donne de cette partie peu connue du Globe, est piquante, et ne laisse rien à désirer. Nous citerons aussi quelquefois avec plaisir MM. Shaw,

---

la ville d'Oristan, et, pour la fouiller, il faudroit détruire beaucoup de maisons. On voit aussi dans cette île, divers monumens des Romains, dont on admire les ruines. Ce sont des restes de ponts, d'aqueducs et d'autres édifices publics.

Robert

Robert Wood, secrétaire du lord Chatam mort en 1778, à la suite d'une attaque d'apoplexie qu'il eut en plein parlement, tandis qu'il y parloit avec véhémence contre la guerre des Etats-Unis ; MM. Richard Pockocke, Volney, Bruce, Olivier et Château-Briant, nous serviront aussi de guides dans l'immense océan de sables qui nous avons à parcourir : avec de pareils maîtres on n'a point à craindre des faits hasardés. Laissons parler Niébuhr.

Quoique la mort m'ait enlevé mes camarades, personne ne doit être effrayé d'entreprendre un voyage en Arabie ; nous avons été la cause des maladies dont d'autres plus sages que nous auroient pu se garantir. Voici l'origine de nos maux : nous mangions tous les jours de la viande, qui est une nourriture mal-saine dans les pays chauds ; nous fûmes ensuite plusieurs mois sans pouvoir nous procurer du vin ou des liqueurs fortes, dont nous usions en Europe. D'un autre côté, la fraîcheur du soir nous étoit si agréable après la chaleur du jour, que nous nous y exposions beaucoup trop. En un mot, j'ai essuyé moi-même plusieurs maladies en voulant vivre à la manière d'Europe ; du moment que j'ai adopté celle des Arabes, j'ai voyagé en bonne santé.

Il est vrai que j'ai eu des inquiétudes et des

dangers à courir dans les sables brûlans d'Arabie; mais, malgré cela, je ne regarde point cette nation comme méchante. On trouve quelquefois dans le désert des gens qui détroussent les voyageurs isolés et réputés ennemis : on y trouve aussi des armées qui pillent, même les caravanes entières quand les Arabes ont guerre entr'eux, ou contre les pachas turcs. Il ne faut donc pas passer seul le désert, pas même en caravane quand il y a guerre; il faut encore, pour n'être pas remarqué, prendre l'habit arabe. Pour prévenir aussi de tenter leur cupidité, il faut éviter de se donner pour des gens d'importance; et au lieu de s'adresser dans les villes aux gens en place, il ne faut voir que des négocians ou des savans peu aisés. Voilà des précautions indispensables pour celui qui veut visiter ces contrées. Du reste, pourvu qu'on agisse honnêtement avec les Arabes, on peut attendre d'eux autant de politesse qu'un chrétien sensé en auroit en Europe pour un juif. Dans l'Hyemen il n'y a aucun risque à courir : le voyageur y est en sûreté; il y est même accueilli avec bonté. Cependant, quoiqu'on y trouve chez les riches des tables servies avec faste, on n'y voit point d'auberges comme les nôtres : il faut que l'étranger prépare lui-même son manger dans les caravanseras des villes comme dans le désert;

qu'il porte son lit et ses ustensiles de cuisine jusque dans les lieux les mieux habités. L'attirail d'un homme qui ne veut manquer de rien dans ces contrées, consiste en un tapis, un matelas, une couverture, deux casseroles avec leurs couvercles, entrant les unes dans les autres, deux plats, deux assiettes, une cafetière, le tout de cuivre bien étamé ; une boîte de bois pour le poivre et le sel ; six tasses à café sans anses, emboîtées dans un cuir ; une table ronde en cuir que l'on pend à la selle du cheval ; de petites outres ou sacs de cuir pour l'eau, pour l'huile, le beurre fondu, l'eau de vie ; enfin une pipe, un briquet, une tasse de coco, du riz, des raisins secs, des dattes, du fromage de Chypre, du café en grain avec la poêlette pour le rôtir, et le mortier de bois pour le piler. Je cite ces détails pour prouver que les Orientaux sont plus avancés que nous dans l'art utile de se passer de beaucoup de choses. Il n'y a d'auberges en aucun lieu ; mais les villes et la plupart des villages ont un grand bâtiment, appelé *Kan* ou *Caravansera,* qui sert d'asile aux voyageurs. Les logemens y sont des cellules où on ne trouve que les quatre murs, de la poussière, et quelquefois des scorpions.

La presqu'île d'Arabie est bornée au couchant par la mer Rouge, au midi et au levant

par l'Océan, et au nord-est par le golfe Persique. On regarde même aujourd'hui la Palestine et la Syrie comme faisant partie de ce pays. Elle est arrosée par l'Euphrate, qui prend sa source dans la Haute-Arménie, aux environs d'Erseroun, et par le Tygre, qui prend naissance vingt-cinq ou trente lieues plus bas. Ces deux fleuves ont leur embouchure commune près de Bassora ou Basra, dans le golfe Persique. Les eaux du Tygre s'enflent au sud, et celles de l'Euphrate au nord des montagnes de l'Arménie. L'inondation du premier fleuve arrive au mois de mars, et celle du second au mois de juillet.

L'Arabie renferme plusieurs grandes provinces, dont la plus importante est l'Hyemen ou Arabie-Heureuse. Il y a des pays élevés et fertiles, mais les plaines sont pour l'ordinaire stériles, faute d'eau. Rien n'y arrête l'action du soleil, qui brûle tous les végétaux, et réduit les terres en sable. On voit des lacs de sel près de Basra et d'Alep. Le climat diffère en Arabie, suivant la position des lieux. Les montagnes de l'Hyemen ont la pluie depuis le 15 juin jusqu'à la fin de septembre, c'est à dire pendant les chaleurs les plus fortes. Dans l'Hyemen, le thermomètre de Réaumur n'est pas monté à Sana au dessus de 23 degrés depuis le 18 au 24 juillet 1762, tandis que dans le Tehama, qui est tout proche,

il s'est maintenu presque toujours à 29 degrés depuis le 6 jusqu'au 21 août de la même année. Il gèle quelquefois à Sana, mais il fait très-chaud en général dans l'Arabie, les mois de juillet et août; aussi a-t-on vu à Basra des mulets et des hommes expirer de chaleur. Personne ne se met en route l'été, depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Les Arabes employent ces heures à dormir dans un souterrain où le vent leur vient d'en haut par un ventilator. Tel est l'usage à Bagdad et ailleurs.

C'est dans le désert entre Basra ou Bassora, Bagdad, Alep et la Mekke, qu'on parle le plus du vent empoisonné, connu sous les noms de *simoom, sam, samiel, sameli* ou *kamsín:* on le rencontre aussi dans la plaine près de Beit-el-Fakir. Ce fléau n'est pas même inconnu dans quelques endroits de la Perse, des Indes et de l'Espagne. On explique ses effets funestes en disant que l'air qui couvre les plaines de la Lybie et de l'Arabie, ne trouvant ni lacs, ni ruisseaux, ni forêts, s'y échauffe puissamment par l'action d'un soleil très-ardent sur les sables; et cela est si vrai qu'il ne règne heureusement que dans la saison des grandes chaleurs. Les Arabes ont l'odorat assez fin pour le reconnoître à son odeur de soufre. D'ailleurs un autre signe infaillible de ce vent, est que l'horizon, du point

où il souffle, paroît rouge et enflammé. Les Arabes se couchent aussitôt ventre à terre, prétendant que la nature a appris aux animaux à tenir la tête baissée dès qu'ils le sentent approcher. Un de mes domestiques, dit Niebuhr, étant en caravane, en fut surpris sur le chemin de Bassora à Alep. Les Arabes ayant crié à tems de se jeter à terre, aucun de ceux qui prirent cette précaution, ne périt; les autres en moururent : leur cadavre enfla, devint bleu et vert; quand on voulut les soulever par les bras ou les jambes, leurs membres se séparèrent. On a remarqué aussi que ces cadavres conservent long-tems leur chaleur, et que quelquefois deux heures après qu'ils ont expiré, le sang leur sort avec impétuosité par le nez et les oreilles : ainsi d'une grande caravane, quatre à cinq moururent sur-le-champ, plusieurs ne vécurent que quelques heures; les autres enfin furent rétablis par du vinaigre sous le nez, des rafraîchissemens, de l'ail, des raisins secs. Les caravanes en font toujours provision pour le voyage.

Quand on parle des Arabes, il faut bien distinguer entre les cultivateurs et les pasteurs. Les cultivateurs habitent les villes et villages, les pasteurs restent dans le désert, où ils vivent sous des tentes, en familles séparées. On peut

regarder comme cultivateurs les habitans de l'Hyemen, ceux d'une grande partie de la Syrie, de l'Egypte et des Etats barbaresques. Les pasteurs qui n'ont ni les manières des peuples policés, ni celles des sauvages, habitent les vastes déserts depuis les confins de la Perse jusqu'aux rivages de Maroc. Le nombre des Arabes qui vivent dans le désert, peut monter à deux millions. Parmi ces peuples pasteurs il est une tribu qui habite entre Alger et Tunis. Ces Arabes, selon Shaw et Bruce, sont extrêmement riches; ils ne payent aucun tribut à Alger ni à Tunis. D'après une loi de leur fondateur, qui est un marabou ou saint du pays, ils sont obligés de vivre de la chair des lions qu'ils peuvent tuer : ils observent rigoureusement ce régime, sont excellens cavaliers et chasseurs intrépides. On les appelle *velled-sidi-booganim*, c'est à dire enfans du père des troupeaux. Il y a aussi, selon Bruce, dans l'Arabie, pas loin de la Nubie, des Arabes appelés *hybeers* ou guides. Ils conduisent les caravanes dans toutes les directions du désert que l'on veut. Ils connoissent la qualité des eaux, la position des puits, les lieux et le tems où le *simoon* souffle; ils guident les voyageurs dans ces déserts immenses, où l'on rencontre des sables mouvans semblables à des montagnes, ou à des grosses colonnes qui

tournoyent, et qui, comme les vagues de l'Océan, sont prêtes à vous engloutir. Des gens aussi utiles sont très-considérés. Tous ces peuples, toutes ces tribus ont un grand nombre de princes très-fiers de leur noblesse; ceux qui descendent de Mahomet, même par les femmes, tiennent le premier rang; et parmi ceux-ci les schérifs qui commandent dans l'Hedsjas, passent pour être les plus nobles : ils portent le turban vert. On donne à un Scheik le titre d'*Emir* : les schérifs sont les descendans de Mahomet.

L'éducation des Arabes est si différente de la nôtre, qu'il ne faut pas s'étonner s'ils ne nous ressemblent point de caractère. Ils laissent leur fils jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans dans le harem, entre les mains des femmes, où ils s'amusent comme les nôtres; mais dès qu'ils les en sortent, il faut qu'ils s'accoutument à penser et à parler gravement, à rester des journées entières auprès de leur père, à moins qu'il ne soit en état de leur donner des maîtres : le beau sexe leur est interdit, les boissons fortes de même; la danse, la musique sont des jeux indécens pour eux, de sorte que, perpétuellement sous les yeux de gens graves, ils deviennent insensiblement sérieux. Il y a des Européens qui représentent les Arabes comme hypocrites, trompeurs et voleurs. Je ne puis adopter cette

opinion, dit Niébuhr; je puis en avoir connu de ce caractère, mais je ne puis attribuer à toute la nation les sentimens et la conduite de quelques individus. Je leur ai entendu dire entr'eux qu'il étoit honteux à un Arabe, à un vrai croyant de manquer de bonne foi dans le commerce de la vie. Ils ne sont pas querelleurs; mais, quand ils se disputent, ils font un étrange vacarme. Avec cela ils se réconcilient quelquefois, si quelqu'un leur dit : *Pensez à Dieu et à son Prophète.* D'autrefois il y en a qui se croyent obligés d'ôter la vie à celui qui les a offensés, et à tous les mâles de la famille de l'agresseur; il leur est toujours permis de tuer par représailles le chef de la famille de l'offenseur, parce qu'ils prétendent que le chef de famille doit veiller sur la conduite de tous ceux qui la composent. Ces guerres de familles durent quelquefois plus de cinquante ans, car ils ne s'envoyent point de cartel, et ils ne se battent que par occasion dans une rencontre.

Ils sont très-jaloux, en se mariant, de trouver dans leurs femmes les signes de virginité : les habitans surtout des montagnes de l'Hyemen se croient déshonorés, par leur mariage avec une fille dont ces prétendus signes ont été équivoques; il renvoient leur femme à l'instant, et contraignent le beau-père à rendre la dot qu'il a

reçu. Les habitans des villes étant plus civilisés, se font donner, dans ce cas, quelque somme d'argent par le beau-père, ou l'engagent à reprendre la fille quelque tems après la noce : les plus sensés ne font pas grand cas de ces prétendues marques de virginité, sachant combien les femmes sont habiles à imiter la nature. Selon Bruce, dans l'Arabie-Heureuse, les femmes sont très-blondes, et ont en général plus d'embonpoint que les hommes. Il est rare qu'elles soient fécondes après l'âge de vingt ans. Le mari n'a pas le droit de tuer sa femme pour cause d'adultère ; mais le père, le frère, ou un passant quelconque, peuvent lui ôter la vie impunément, parce qu'elle a déshonoré sa famille. Les parens n'ont alors d'autre danger à courir, que de payer une petite amende ; mais ils sont pour l'ordinaire à l'abri de cette punition. Il n'y a pas d'eunuques en Arabie.

L'Arabe est très-propre ; il se lave et se baigne souvent, se coupe les ongles, le poil des oreilles et du nez avec des ciseaux, se rase sous l'aisselle, et s'épile les autres parties du corps avec une pâte. Il marque du mépris pour les professions sales, de boucher, de barbier, valet des bains, etc. On a loué de tout tems son hospitalité. Un voyageur qui se rendroit dans la tente d'un Scheik considéré du désert,

seroit totalement défrayé pendant son séjour, et à son départ régalé d'un présent. Dans les villes il y a des caravanseras pour ceux qui voyagent. Quand l'Arabe est à table, il se met sur le bord de sa tente pour inviter ceux qui arrivent, à manger avec lui; peu lui importent le rang et la patrie de l'étranger qu'il reçoit: un Arabe pauvre partagera même avec lui son pain et ses dattes. Shaw nous dit que se trouvant avec des Arabes dans le désert de Barbarie, quand le dîner étoit prêt, le chef de ces Arabes, avant de se mettre à table, montoit sur l'endroit le plus élevé, et invitoit par trois fois tous ses frères à venir manger avec lui, quoiqu'il n'y eût peut-être ame vivante dans ce désert: sa générosité est si vraie qu'il la regarde comme un devoir. Un officier français de l'expédition de Bonaparte en Egypte avoit été fait prisonnier par un Scheik arabe en 1798; peu de tems après, la tente de ce même Scheik fut prise, et pillée entièrement par les Français: suivant M. Denon, il ne restoit à l'Arabe qu'un pain. Le lendemain le Scheik errant et isolé, tire son pain de sa poche, et en donne la moitié à son prisonnier en lui disant: *Je ne sais quand nous en mangerons d'autre, mais je veux partager celui-ci avec l'ami que je me suis fait.* Ils se saluent ordinairement entr'eux en

ces termes : *Salâm aleikum* ; la paix soit avec vous. Ils portent alors la main droite sur le cœur. La réponse est : *Avec vous soit la paix.* Quand les Arabes qui se connoissent, se rencontrent dans le désert du mont Sinaï, ou en Egypte, ils se donnent la main six à dix fois de suite. Chacun baise sa propre main en disant : *Comment te portes-tu?* Dans leurs ventes ou échanges ils y mettent une poignée de terre en disant : *Nous donnons terre pour terre.* Ils en mettent sur leurs chevaux, sur leurs bœufs, sur leurs moutons et sur l'argent, après quoi ils ne peuvent plus revenir sur leur marché. On diroit que les Arabes sont persuadés que toutes les richesses viennent de la terre, et qu'en les échangeant, on ne fait que donner terre pour terre.

Les principaux Arabes ont leur appartement sur le devant de la maison, les femmes occupent le derrière du bâtiment ; elles ne paroissent point, et sont invisibles aux étrangers, excepté aux médecins et aux moines d'Europe, qui y font la médecine. Il paroît, dit Niébuhr, qu'elles ont un respect extraordinaire pour les hommes. Une dame arabe qui nous rencontra dans le désert du mont Sinaï, sortit du chemin, fit conduire son chameau par le domestique, et continua sa route à pied jusqu'à ce que nous

fussions passés. L'Arabe tient sa moustache très-courte ; quelques-uns la coupent tout à fait ; mais jamais ils ne rasent leur barbe, qui est presque toujours noire : ils la regardent comme un symbole respectable de la virilité. L'Arabe est de la taille médiocre de cinq pieds deux pouces, est maigre et comme desséché par la chaleur, et est très-sobre dans son manger et son boire. Le pauvre ne boit que de l'eau, et ne mange que du *durra*, espèce de pain, fait avec une sorte de millet pétri au lait de chameau ou à l'huile, au beurre ou à la graisse. Dans les villes ils ont un pain rond de froment, mais rarement assez cuit. Leurs autres alimens consistent en riz, lait, beurre, fruits et légumes : peu de viande, on la croit mal-saine dans les pays chauds ; quand ils en mangent, ils la cuisent sous un couvercle, ce qui la rend plus succulente. A table, ils croisent leurs jambes sous eux, ou sont assis sur leurs talons. Ils étendent une grande nappe au milieu de la chambre pour ne pas gâter leur tapis : sur cette nappe ils placent, sur une petite table de la hauteur d'un pied, une grande plaque de cuivre ronde et étamée, sur laquelle ils posent leurs mets dressés dans des plats de cuivre étamés en dedans et en dehors. Au lieu de serviette, les Arabes de distinction ont un linge fort long, qu'ils mettent

sur leurs genoux ; ceux qui n'ont pas ce grand linge, ont un petit mouchoir que chacun porte avec soi pour s'essuyer après s'être lavé. Tout le monde mange avec ses doigts, sans cuiller ni fourchette. Ils prennent ordinairement leur repas à neuf heures du matin. J'avoue qu'il seroit très-désagréable à un Européen de manger avec des gens qui, avec les doigts, tirent les morceaux des plats ; mais on s'y accoutume quand on sait qu'avant le repas ils se lavent leurs mains, leur bouche et leur visage, et que d'ordinaire ils y employent même le savon. On mange très-vîte en Orient ; ils vident plus de quatorze plats en moins de vingt minutes, et ils sont très-friands de pâtisserie. Celui qui ne veut plus manger, se lève sans attendre les autres, en disant : *Dieu soit loué*. Quoique leur religion leur interdise le vin et les liqueurs fortes, il y en a qui en boivent en secret le soir dans leur maison. Un de leurs ragoûts favoris est le *pilau* ou *plau*. Pour le faire, on met une poule dans une terrine, avec trois livres de riz ; on y met assez d'eau pour empêcher le riz de brûler, et on y ajoute une assez grande quantité de girofle, de muscade et de cardamomum : on fait cuire doucement le tout ensemble pendant trente-six heures. Le jus seul de la volaille humecte assez le riz pour le rendre délicieux, au point de

parfumer toute la maison, dès qu'on le découvre sur le feu, et qu'on le sert sur table.

Quand ils reçoivent des visites, ils offrent aux étrangers une pipe de tabac, des confitures et du café, ou du kiscker. Le kiscker est fait avec la coque du café, qu'on pile, qu'on grille légérement, et qu'on fait bouillir dans un vase de terre; c'est une boisson saine et très-rafraîchissante. La pipe des Arabes et des Orientaux est fort longue; il y en a qui fument comme les Perses : ils font passer la fumée à travers une boule remplie d'eau. Les riches ont cette boule en verre, en or ou argent : ils ne coupent pas les feuilles du tabac, mais ils les déchirent avec les doigts. Quelquefois, quand l'étranger se lève pour s'en aller, dans les maisons opulentes, on fait signe au domestique d'apporter de l'eau rose et des parfums. Cette cérémonie n'a lieu que dans les cas extraordinaires, ou lorsque le maître de la maison veut avertir poliment qu'il a des affaires. Dès qu'on est arrosé d'eau rose, dès qu'on a sa barbe et ses grandes manches parfumées, il est tems de s'en aller. Il y eut quelqu'un de la compagnie de Niébuhr, qui ne fut pas peu surpris chez un marchand grec à Rozette, lorsqu'un domestique se plaça devant lui, et lui jeta de l'eau, tant au visage que sur ses habits. Par bonheur pour cet étranger, il y eut un Européen

qui lui expliqua la chose en peu de mots, et lui évita de servir de risée aux Orientaux qui étoient là.

Les maisons des Arabes de marque n'ont pas de magnificence au dehors, ni dans les appartemens des hommes : leur luxe se manifeste dans les armes, les harnois, les chevaux, les domestiques. De quelque condition qu'ils soient, ils couvrent le plancher, ne fût-ce que d'une natte de paille sur laquelle on ne marche qu'après s'être débotté ou déchaussé. Ils ont ordinairement des petits vases de porcelaine à large bord pour cracher : on dit que leurs harems sont très-décorés et très-riches. Les Arabes portent des habits longs, comme les Turcs et les Indiens. Dans l'Hyemen, les gens du moyen état portent des haut-de-chausses fort larges, et dans le Tehama, une chemise blanche fort ample, qui est bleue et blanche dans les montagnes. Par-tout, les manches en sont longues et larges. Les riches ont autour du corps un ceinturon de cuir brodé ou garni d'argent, au milieu duquel ils passent sur le devant un couteau large, recourbé et pointu. Leur habit de dessus ne descend que deux fois la largeur de la main au dessous du genou. Il a une doublure sans manches. Ils ont sur une épaule un grand linge fin, destiné autrefois à les garantir du soleil et de la pluie; mais actuellement

actuellement ce n'est qu'une parure. Quelques-uns du moyen état portent des caleçons avec une chemise, mais la plupart n'ont qu'un linge autour des reins, qui pend jusqu'aux genoux, avec un large ceinturon, où ils passent le couteau, et un grand morceau de toile sur l'épaule. Du reste, ils vont nus, et ont rarement des souliers. Dans les montagnes où il fait froid, le peuple se couvre de peaux de moutons. Les Arabes ont de dix à quinze bonnets l'un sur l'autre; les uns en toile, drap, coton piqué, et celui qui les couvre tous est souvent richement brodé en or. Enfin, tous ces bonnets sont enveloppés d'une grande pièce de mousseline nommée *sasch*, qui a aux deux bouts des franges de soie qui pendent sur le dos. Comme il est incommode d'avoir la tête si chargée, ils ôtent chez eux ce fardeau, et ils n'en gardent qu'un ou deux; mais ils n'oseroient paroître devant leurs supérieurs sans leur turban complet. L'Arabe du commun ne porte que deux bonnets avec un sasch. Ceux du bas et moyen état n'ont pour souliers que des semelles attachées par une ou deux courroies, au dessus du pied, et par une autre au talon. Dans la maison, ils portent, ainsi que leurs femmes, des pantoufles.

On ne soupçonneroit pas que ces vêtemens composassent le lit d'un Arabe. Cependant, en déployant sa large ceinture, il s'en sert comme

d'un matelas : avec le linge de l'épaule, il couvre son corps et sa tête, et il dort ainsi à merveille. Les montagnards se mettent dans de grands sacs, y dorment nus, et se garantissent des puces et autres insectes, en tournant et secouant le sac de tems en tems.

Tout le vêtement d'une femme du commun consiste dans un caleçon, et une chemise de toile large et de couleur bleue, brodée de quelques agrémens de diverses couleurs. Dans le Tehama, au lieu de caleçon, elles ont autour des reins un linge assez large. Celles de l'Hedjas, comme celles d'Egypte, se couvrent le visage d'un linge étroit, qui au moins laisse les yeux libres. Dans une partie de l'Hyemen, elles ont sur la tête un grand voile qui leur cache le visage. A peine leur voit-on un œil. A Sana, à Moka, elles se couvrent le visage avec une gaze qui, chez plusieurs dames de Sana, étoit brodée en or. Elles portent quantité de bagues aux doigts et aux bras. Les femmes du commun en portent au nez et aux oreilles, avec des rangs de fausses perles autour du cou : comme les femmes d'Egypte et du mont Sinaï, avec les feuilles de l'henné, qui est le *lawsonia* de Linneus, elles teignent leurs ongles en rouge, leurs pieds et leurs mains, couleur aurore ou jaune-brun, et le bord des paupières en noir, avec une pommade composée

de trente-six noix de galle, quatre gros un quart d'antimoine, douze clous de girofle, le tout pilé, broyé, mis dans un peu d'huile et trois verres de bon vinaigre. Selon M. Olivier, les Perses et les Arabes usent quelquefois de cette pommade pour teindre leur barbe, et se donner une figure plus mâle et plus jeune. Les femmes ont encore un autre secret pour réparer des ans l'irréparable outrage. Elles coupent par le milieu une orange qui n'a pas toute sa maturité, la font sécher à l'air, et la laissent ensuite pendant quarante jours dans l'huile. Les dames âgées se servent de cette essence pour noircir de nouveau leurs cheveux gris.

Les filles de l'Hyemen se marient quelquefois à neuf et dix ans; celles des montagnes se marient rarement avant quinze. Il est permis à un Arabe d'avoir autant de femmes qu'il peut en nourrir; mais le peuple surtout de la campagne n'en a qu'une : on voit quelquefois dans les hautes classes des gens assez sages pour imiter cet exemple, et convenir que c'est assez d'une. Les Arabes font usage de la circoncision, et dans le pays d'Oman ils y soumettent les filles.

On trouve presque à chaque mosquée une école où les maîtres, et les écoliers qui apprenent à lire, écrire et compter, sont entretenus par des fondations. Dans le royaume d'Hyemen on

y voit deux universités, l'une à Zebid, l'autre à Damar. On y enseigne la philosophie, la médecine, l'astronomie et la langue du Coran. Il n'y a aucune langue où il y ait autant de dialectes comme dans l'arabe. Au Caire, à Damas, à Alep, à Bagdad, on voit des grands cafés illuminés le soir avec beaucoup de lampes. On n'y trouve que des pipes, et du café sans sucre; ainsi on ne peut y faire une grande dépense. Ils y ont divers jeux, entr'autres les échecs où ils excellent, et où ils ne jouent jamais d'argent. Ils s'y assemblent quelquefois par centaines, et on les y voit rester des heures entières à la même place qu'ils ont adoptée, sans dire un mot à leurs voisins. Ils gardent le silence des jours entiers, et rient rarement : heureusement, des orateurs, des pauvres savans s'y rendent à des heures fixes, ils y racontent les actions des héros, des bienfaiteurs de leur patrie. D'autres y lisent des fables ingénieuses, et font après une quête pour obtenir une contribution volontaire. Certains ordres de derviches ou moines musulmans, cultivent les sciences occultes; il y en a qui font des tours de force, qui se percent la langue et les joues avec des aiguilles, et font plusieurs autres tours comme nos bateleurs d'Europe. A Damas il y a un café où l'on donne tous les jours des concerts. L'année des Arabes

est lunaire; leurs jours sont de vingt-quatre heures. Ils croyent aux jours heureux et malheureux. Les lundis, jeudis et samedis sont pour eux des jours heureux de voyage. Les Arabes ont beaucoup de remèdes domestiques; ils connoissent et font usage de la saignée, des ventouses, de l'inoculation : ils se font pétrir et comprimer tout le corps comme dans les îles de la mer du Sud. A Sana, quand ils sont malades, ils se frottent quelquefois tout le corps d'huile : leur vie frugale les préserve des maladies.

Quoique l'Arabie ait été habitée par les patriarches, que Moïse y ait opéré ses prodiges, et que Jésus-Christ y ait pris naissance, la religion de Mahomet y domine aujourd'hui, et on y voit beaucoup plus de musulmans que de juifs et de chrétiens. La lèpre y fait encore ses ravages, comme du tems des Hébreux. Ils en distinguent trois sortes. Les deux premières ne sont pas dangereuses; ceux qui y sont sujets, ont ordinairement le corps parsemé de taches blanches. La troisième qui est la véritable et est très-contagieuse, s'annonce par l'engourdissement des doigts et des orteils, l'enflure des oreilles, des joues, des sourcils, l'haleine puante, la respiration difficile; quelquefois les ongles des doigts se courbent en dedans, et les doigts tombent jointure après jointure. A Damas et à

Bagdad, le magistrat fait ordinairement conduire de force dans un quartier séparé, ceux qui en sont atteints, quand ils ne se déclarent pas eux-mêmes. A Basra ou Bassora on se contente de les mettre dans une maison isolée.

L'Arabie n'est pas dépourvue de pierres précieuses. Elle renferme dans son sein des cornalines et des onix. Elle étoit autrefois célèbre par ses parfums; mais alors comme aujourd'hui, il y en avoit beaucoup qu'on faisoit venir de l'Inde, de Java, de Sumatra et de Siam. Ils cultivent une seule espèce d'encens, qu'ils appellent *oliban* ou *liban*, inférieur à celui de l'Inde.

Le café d'Arabie est le meilleur et le plus estimé : il est connu sous le nom de *Moka*. On le cultive particulièrement à l'ouest des montagnes de l'Hyemen; le cafier originaire d'Arabie, ne prospère que sous un climat où l'hiver ne se fait point sentir : ses fleurs ont une corolle blanche semblable à celle du jasmin. Son fruit est comme une petite cerise rouge remplie de deux féves de substance dure et comme cornée : il ne lève point, s'il n'est mis en terre peu de temps après l'avoir cueilli. Les plans du cafier doivent être mis dans des trous de douze à quinze pouces et à cinq ou six pieds de distance. Ils s'élèveroient naturellement à dix-huit ou vingt pieds : on les arrête à six, pour pouvoir cueillir commodé-

ment leur fruit. Ainsi étêtés, ils étendent si bien leurs branches qu'elles se confondent. On croit communément qu'un Mollach nommé *Chœdely*, fut le premier Arabe (1) qui fit usage du café, dans la vue de se délivrer d'un assoupissement continuel qui ne lui permettoit pas de vaquer à ses prières nocturnes. Ses derviches l'imitèrent, et leur exemple entraîna les gens de loi. Des bords de la mer Rouge, cet usage passa à Médine et à la Mekke, et par les pélerins à tous les pays mahométans.

Le café d'Arabie se cultive dans une étendue de cinquante lieues, sur quinze ou vingt de large. Celui qui naît sur un sol favorable, à l'exposition du levant, qui jouit de la fraîcheur des rosées et des pluies, qui est mûri par des chaleurs tempérées, est supérieur aux autres : celui qui croît sur les monts d'Udden spécialement, est plus petit, plus jaune, plus pesant et est préféré généralement.

L'arbre du baume de la Mekke croît auprès

---

(1) Ce Chœdely est non seulement le patron de Moka, où l'on a bâti une belle mosquée sur son tombeau, mais il l'est encore de tous les cafetiers musulmans, qui font tous les matins mémoire de lui dans leurs prières. Ils ne l'invoquent pas, mais ils rendent graces à Dieu d'avoir enseigné au Genre humain l'usage du café, par l'entremise de Chœdely.

de Beitel-Fakih, et aux environs de Médine. On trouve auprès des villes de Merdin et Diarbek, dans la riche et riante plaine de la Mésopotamie, où on prétend qu'étoit situé le paradis terrestre, de la manne en abondance sur les chênes ; on la récolte en juillet et août ; celle qu'on ramasse avant le lever du soleil, en secouant les feuilles sur un linge, est toute blanche ; c'est la plus belle : il y en a aussi près du mont Sinaï, sur des buissons épineux, qui consiste en petits grains ronds et jaunes, semblable à celle des Israélites. Les Arabes employent la manne en guise de sucre dans leur pâtisserie et autres mets. Le cèdre, le dattier, le tabac, le cocotier, le raisin et tous les fruits de l'Europe y prospèrent. Dans les endroits où les champs sont arrosés par un fleuve, le froment y rend ordinairement vingt pour un. Les terres qui ne reçoivent que les eaux pluviales, rendent de dix à quinze. A Sana dans l'Hyemen, le cultivateur y est mieux dédommagé de ses peines ; le froment y rend jusqu'à cinquante pour un, et le durra ou millet jusqu'à quatre cents. Il est vrai qu'on fait trois récoltes du durra; la même semence repousse et produit trois fois par an. Près de Mozul, on cultive le zemzen, qui donne une petite semence dont on exprime de l'huile; on y récolte aussi beaucoup de coton. A Maskate, on sème le froment et l'orge en

décembre, et on le coupe vers la fin de mars. Le durra se sème en août, pour le moissonner à la fin de novembre.

Les chevaux arabes sont les plus estimés. Les Arabes vivent avec ces animaux, comme avec des domestiques sur lesquels ils peuvent compter. On veut qu'originairement ils soient venus des haras de Salomon. On les vante comme très-propres à soutenir les plus grandes fatigues, à passer des journées entières sans prendre de nourriture. On leur attribue le courage de se jeter avec impétuosité sur l'ennemi ; quand leur maître est tombé par suite d'une blessure, ils restent auprès de lui, et ne cessent de hennir jusqu'à ce qu'il soit secouru. Ils ne sont ni grands ni beaux, mais très-vîtes à la course. Aussi les Arabes ne les estiment que pour leur race et pour leurs excellentes qualités. Ils les montent, mais ne leur font faire jamais d'autre travail. Les koclâni sont la race la plus recherchée, la seule que les Bedouins élèvent ; les grands seigneurs n'en veulent point d'autres. Quand un chrétien veut faire monter une jument koclâni par un étalon de la même race, il faut qu'il appelle un Arabe pour témoin ; celui-ci reste auprès de la jument pendant trente jours, et ne la quitte pas, crainte qu'un autre étalon ne la déshonore. Quand elle met bas, le même témoin arrive, et le certificat

de la naissance du poulain est délivré juridiquement dans les sept premiers jours ; la généalogie des koclâni est écrite depuis deux mille ans.

L'Arabie nourrit aussi deux sortes d'ânes. La petite espèce est paresseuse, et y est aussi peu estimée qu'en Europe; mais dans le pays de Lachsa , il y en a qui ne se vendent pas au dessous de mille piastres. Ils ont la taille d'un grand cheval, et sont d'une vigueur et d'une vîtesse admirables. On y voit aussi quantité de chameaux que les Arabes appellent *les Navires-du-Désert:* le poids de leur charge ordinaire est de sept cent cinquante livres ; avec une livre d'aliment et autant d'eau par jour , on les fait voyager des semaines entières. Pour passer les fleuves, les Arabes leur attachent une peau de bouc remplie d'air ; le chameau est mauvais nageur. Selon M. de Volney , il en est une espèce nommée par les Arabes *hedjîne*, semblable au chameau vulgaire , mais plus svelte et plus rapide dans ses mouvemens. Le chameau vulgaire se balance si lentement qu'à peine fait-il mille huit cents toises à l'heure : le hedjîne prend à volonté le trot , et parcourt deux lieues à l'heure. Le grand mérite de cet animal est de soutenir cette marche trente et quarante heures de suite , presque sans se reposer , sans manger et sans boire. Tout ce qu'on dit de la vîtesse du dromadaire doit s'appliquer

à cet animal. Il paroît que le hedjîne, ou comme d'autres le nomment *l'hadjin*, n'est qu'un dromadaire ; ils n'ont l'un et l'autre qu'une bosse sur le dos. Les Arabes employent le chameau au transport des fardeaux, et le dromadaire à la monture des pélerins. On trouve dans l'Arabie des gazelles, des brebis, des moutons, des chèvres, des buffles, dont la femelle donne beaucoup plus de lait que nos vaches d'Europe ; des chacals, des hiènes, des armées de singes au derrière pelé et rouge, des serpens, des lézards, des caméléons, des aigles, des vautours, des faucons, des poules, des pintades qui habitent les montagnes, des tourterelles dans les forêts, et des autruches dans le désert. Dans les endroits fertiles, la volaille y est très-commune. Le golfe Arabique nourrit beaucoup de poissons volans et des crustacées. Les barques des pêcheurs arabes sont très-légères, elles consistent dans quelques pièces de bois courbés sur le devant ; il y a ensuite des planches qui les traversent, et qui y sont clouées avec des chevilles de bois. L'Arabe s'embarque sur ce frêle vaisseau, et va souvent sur mer très-loin du rivage. Quand il veut aller par eau de Mosul à Bagdad, pour abréger sa route, il construit sur le fleuve, des kelleks qui consistent en trente-deux peaux enflées, de brebis ou de chèvres ; il en met vingt-quatre en lon-

gueur et huit en largeur, bien attachées les unes aux autres avec des perches de saule ; quelquefois il bâtit dessus, une petite chambre, pour se mettre à l'abri du soleil et de la pluie ; il se confie après ce travail, au courant du Tygre, et conduit ainsi les voyageurs à Bagdad.

Les sauterelles abondent dans l'Arabie, la terre en est quelquefois couverte sur un espace de plusieurs lieues; il en est de même en Egypte, en Perse, et dans presque tout le midi de l'Asie : on entend de loin le bruit qu'elles font en broutant les herbes et les feuilles des arbres ; on croiroit entendre une armée qui fourrage à la dérobée. La verdure disparoît de la campagne comme un rideau que l'on plie : on diroit que le feu suit leurs traces. Une espèce de loriot ou de sansonnet (1) et nommée *Samar-mar*, les suit en troupe nombreuse; elle tue tout ce qu'elle peut en tuer, en mange à satiété, mais ne peut souvent y suffire. Aussi les paysans respectent-ils ces oiseaux. Du moment que ces insectes paroissent sur les frontières d'un pays cultivé, les habitans s'efforcent de les détourner en leur opposant des torrens de fumée. J'en ai vu, dit Niébuhr, pour la première fois une grande

(1) *Voyez* tome IV, page 294, les soins de M. Poivre, pour garantir de ce fléau les colons de l'île de France.

nuée au Caire, à la fin de décembre 1761 ; le 9 janvier suivant, nous en aperçûmes une plus terrible encore dans la même ville ; il en tomba beaucoup sur les toits des maisons et dans les rues. Au mois de mai 1763, lorsque les dattes commençoient à mûrir, plusieurs essaims de ces animaux arrivèrent à Moka. S'il y avoit une bonne police dans ces pays, on pourroit peut-être prévenir leurs funestes ravages, en découvrant leurs nids, et en les tuant quand elles ne sont pas plus grosses qu'une mouche. Elles viennent bien vîte à leur grosseur naturelle, et il y en a plusieurs espèces, parmi lesquelles on en distingue une qui est rouge et très-maigre en arrivant, mais qui s'engraisse ensuite aux dépens de la récolte ; on l'appelle *muken :* l'autre est appelée *sauterelle légère* ou *seman ;* elle se refait de même dans le pays. La troisième enfin, s'appelle *mukn ;* le mâle est très-maigre, et ne se mange pas, mais la femelle, pleine d'œufs, est un mets fortifiant pour l'homme. Depuis Babel-Mandel jusqu'à Basra, on vous enfile ces trois espèces de sauterelles pour les porter au marché. Un Arabe d'Egypte que nous engageâmes à en manger en notre présence, les jeta sur des charbons ardens ; quand il crut les avoir suffisamment grillées, il les prit par leurs longues jambes et

par la tête, et n'en fit qu'une bouchée. Ils les font quelquefois sécher dans un four, ou les font bouillir, et les mangent avec du sel. Je n'ai jamais entendu dire qu'elles fussent une nourriture mal-saine. Les juifs de l'Hyemen en mangent avec autant de plaisir que les Arabes, mais les Turcs n'en veulent pas; c'est pourquoi à Mosul, au Caire, à Bagdad on n'en mange pas. Dans ces pays elles font les délices des poules, des cochons, et surtout des singes.

L'Arabie se divise en provinces, dont une des plus fertiles est l'Hyemen, qui a environ quarante-huit lieues de longueur sur huit de largeur. La partie de ce pays nommée *Tehama*, est un terrain plat, sablonneux, large d'une journée près de Moka, et de deux près de Loheya. Il n'y a pas de rivière qui conserve de l'eau toute l'année. L'autre partie de l'Hyemen consiste en une chaîne de montagnes hautes, fertiles et mieux arrosées. Celui qui gouverne cette partie de l'Arabie, prend le titre d'*Iman*. Ce souverain en 1769 n'étoit pas vieux, et avoit, selon Bruce, quatre-vingt-huit enfans vivans, dont quatorze seulement étoient garçons. Il n'obéit à aucune puissance pour le spirituel et le temporel; il est entièrement indépendant, et fait battre monnoie à Sana : cette monnoie, suivant Bruce, vaut douze sous de France, et est rem-

plie d'alliage. L'Iman fait à son gré la paix et la guerre, mais les autres affaires importantes sont décidées par le tribunal de Sana, composé de kadis ; il préside lui-même ce tribunal. On évalue les revenus de ce souverain à 480,000 écus. Les arts sont peu cultivés dans l'Hyemen, néanmoins on y travaille bien l'or et l'argent ; il est vrai que la plupart de ces ouvrages se font par les juifs : il n'y a personne en état de raccommoder une montre. On n'y entend d'autre instrument que le tambour et le chalumeau. On n'y voit ni moulin à vent ni moulin à eau. Ils broyent leur blé entre deux petites pierres, dont la supérieure se tourne avec la main. La ville de Sana est située au pied de la montagne de Nikkum, sur laquelle on voit encore les ruines d'un château bâti par Sem, suivant la tradition des Arabes. La ville proprement dite n'est pas fort étendue. Il ne faut pas plus d'une heure pour en faire le tour à pied. Elle a sept portes, et beaucoup de mosquées : elle paroît plus peuplée qu'elle ne l'est en effet. Des jardins occupent une partie de son enceinte. Il n'y a que douze bains publics ; mais on y trouve un grand nombre de palais magnifiques. L'architecture des Arabes ne ressemble point à la nôtre. Les maisons du peuple ne sont que de briques séchées au soleil. Les fruits sont très-abondans à Sana.

On y a plus de vingt espèces de raisins qui ne mûrissent pas tous en même tems. Les Arabes en suspendent souvent les grappes dans leurs caves, et en mangent presque toute l'année : on sèche beaucoup de ces raisins, dont l'exportation est considérable. Le câprier y prospère aussi ; cet arbuste y est d'autant précieux qu'il est l'antidote de l'adonia, autre arbuste particulier à l'Arabie, dont les bourgeons séchés et donnés en poudre dans quelques boissons, sont un si violent poison que le corps enfle subitement d'une manière extraordinaire.

Nous avons déjà dit que la nature divise l'Hyemen en deux parties ; savoir, le Tehama, ou plat pays ; et le Dsjabbal, ou les montagnes. On subdivise le Tehama en six départemens, et le Dsjabbal en vingt-quatre. Les voyageurs trouvent assez fréquemment dans le Tehama des *mansales*, c'est à dire une maison où pendant certains jours ils sont traités *gratis*. Les moindres alimens qu'on leur donne, c'est du *durra* chaud, du lait de chameau, ou du beurre. Le lait de chameau passe pour très-sain dans ces pays brûlans, mais il est si gluant que quand on y met le doigt et qu'on le retire, le lait y tient, et s'étend ensuite comme des filamens de macaroni. Dans le premier département du Tehama on remarque Moka, situé dans un terroir

terroir sec et stérile, à la hauteur de 13 degrés 19 minutes de latitude auprès de la mer Rouge. La ville est assez grande et bien bâtie pour le pays ; elle renferme dix mille ames, et n'existe que depuis quatre siècles : on y trouve le meilleur café connu, à raison de quatorze à quinze sous la livre ; de l'aloès, de la myrrhe, de l'ivoire, de l'oliban ou de l'encens, etc. Dans le second département on trouve Has, petite ville ouverte, avec citadelle ; on y fabrique beaucoup de poterie. Dans le troisième, Zebit, ville avec collége ou université, et beaucoup de mosquées. Zebit est située dans la vallée la plus grande et la plus fertile du Tehama.

On trouve dans le quatrième département, dans une espèce de plaine assez bien cultivée, et à vingt-cinq lieues au nord-ouest de Moka, Beit-el-Fakih, ville célèbre par son commerce en café ; il ne se fait point ailleurs avec autant d'étendue. On y vient d'Europe, de la Perse, de l'Egypte, de l'Inde, pour y acheter le café qu'on porte au marché de cette ville, des montagnes des départemens voisins. On avoit procuré à Niébuhr, dans cette ville, une maison bâtie en pierre d'où le propriétaire avoit été chassé par des insectes de la grandeur d'une fourmi. Les Arabes les nomment *ards*. Il y en avoit dans toutes les chambres. Ces insectes dé-

vorent les fruits, les habits, en un mot, tout ce qu'ils trouvent : dans les jardins, ils construisent des chemins couverts depuis la racine de l'arbre jusqu'au sommet, où ils mangent le nouveau bois, et font périr l'arbre. Les jardiniers ne font que détruire tous les deux ou trois jours leurs chemins couverts, pour les empêcher de nuire. Niébuhr renversa aussi les chemins couverts qu'ils avoient pratiqué le long des murailles de sa chambre ; mais en peu de tems il les vit reconstruire quatre à cinq fois de suite. Ces insectes travailloient bien plus vîte dans l'obscurité que lorsqu'on mettoit auprès d'eux une chandelle allumée. Il observa aussi en Tehama plusieurs buissons couverts de terre : en secouant l'arbuste, il découvrit une infinité de chemins couverts ; les buissons étoient secs, et avoient péri.

Il y a encore à sept lieues nord-ouest de Beit-el-Fakih, la ville d'Hodeida, qui donne son nom à un département. Le sixième enfin, près du golfe, s'appelle *Loheya ;* on y voit une ville de ce nom, bâtie en partie sur une île. Il y a bien quelques maisons de pierre à Loheya, mais la plupart sont des cabanes construites à la manière des Arabes du commun. La carcasse en est d'un bois mince grossièrement travaillé ; les parois sont d'argile mêlée de bouse, et blanchies de

chaux en dedans. On couvre le toit d'une herbe fort commune dans cette contrée. Autour des murs on place des lits faits de cordes de paille, sur lesquels on est néanmoins assis ou couché fort commodément. Une telle maison a rarement des fenêtres; elle est petite, et sa porte n'est qu'une natte de paille. Le terroir de Loheya est aride et stérile. Le port est si mauvais que les plus petits vaisseaux sont obligés de mouiller à une grande distance de la ville. Tous les habitans voulurent voir les Européens, et les choses extraordinaires qu'ils faisoient. Lorsque nous montrâmes nos microscopes à l'Emir, dit Niébuhr, tous les Arabes présens étoient émerveillés de la grandeur des insectes; mais rien ne les étonna plus que de voir marcher une femme vue au travers d'une lunette astronomique. Telle étoit leur simplicité, qu'ils ne comprenoient pas comment les habits de cette femme renversée ne lui tomboient pas sur la tête: ils s'écrioient à chaque instant, *Allah akbar!* Dieu est grand. Il y a auprès de Loyeha du bon sel dans la colline de Coscha. Au nord-ouest de Loheya, de l'autre côté de la mer Rouge, on voit Masuah, île autrefois très-considérable par son commerce en or et ivoire. L'air, selon Bruce, est très-malsain dans cette île, et jusqu'au détroit de Babel-Mandel. A Masuah, avant d'ouvrir ses portes,

on brûle tous les matins de la myrrhe et de l'encens, et en sortant on a toujours sous le nez une étoffe imprégnée de ces deux substances. Quand quelqu'un meurt dans l'île, ses parens et ses amis dansent; les hommes et les femmes se placent en rond, et figurent une espèce de contre-danse. Ils n'ont qu'un tambour, que toutes les voix accompagnent en chœur avec une cadence très-marquée.

Dans les départemens des montagnes on remarque Sana, située à 15 degrés 22 minutes de latitude, dans un endroit agréable : c'est une ville très-ancienne et célèbre; elle a beaucoup de mosquées et de caravanseras. Tout au tour de la ville on voit de très-jolis jardins, où on cultive beaucoup d'arbres à fruit et différentes espèces de raisins; on remarque aussi beaucoup de maisons de campagne dans ses environs.

Au sud du golfe Persique, et au nord de la mer des Indes, on trouve le pays d'Oman, qui est borné au sud par de vastes déserts. Le froment y abonde ainsi que l'orge, le durra et le raisin. La mer y est si poissonneuse qu'on nourrit les vaches, les ânes et autres animaux avec du poisson; on en engraisse même les champs. Mascate est la ville la plus considérable de l'Oman; elle est située au 23e degré 37 minutes de latitude. Les habitans de ce pays sont les meilleurs marins de l'Arabie.

RPJCB

1. Femme de l'Arabie Heureuse. 2. Pêcheur. Gabriel Sculp.

Les villes de la Mekke, de Médine, Jambo au nord de l'Hyemen, dans l'Hedsjas ou Arabie-Petrée, appartiennent au schérif régnant de la Mekke. Malgré les magnifiques prétentions du Grand-Seigneur de Constantinople, son pouvoir en Arabie se réduit à quelques minces prérogatives. Pendant tout le tems du séjour des pélerins à la Mekke, il fait distribuer tous les jours autant d'eau que deux mille chameaux peuvent en apporter. Il donne même des pensions à tous les schérifs et aux principaux seigneurs de la province, comme à des gardiens de la maison sainte. Si les Arabes ne recevoient pas toutes les années des grandes sommes de la part du sultan, ils auroient chassé depuis long-tems le gouverneur turc, ou le pacha de Dsjidda. Le terrain près de la Mekke est sec et stérile, mais, à quelques lieues de distance dans les lieux plus élevés, on y trouve en abondance des fruits délicieux. Les nobles de la province habitent la Mekke. Les marchands et les pélerins, qui s'y rendent en foule, se disputent la gloire de l'enrichir. Le pain y vaut de huit à dix sous la livre. Elle contient des beaux et magnifiques bâtimens, dont aucun n'est comparable à la *Kaba* ou *Keabé,* qui est la maison de Dieu, en vénération parmi les Arabes, même avant Mahomet. Tous les musulmans aisés sont obligés de faire au

moins une fois le pélerinage de la Mekke. Le peuple regarde cette ville et le territoire qui l'entoure, comme saint; il seroit profané par des chrétiens. Personne, à moins d'être musulman ou de vouloir le devenir, ne peut en approcher plus près que Dsjidda, ville à une journée de la Mekke, et auprès de laquelle les Arabes montrent encore le sépulcre d'Eve. Il y avoit autrefois auprès de cet endroit un temple magnifique, on n'y voit aujourd'hui qu'une petite maison de prière. Dsjidda, qui fait un grand commerce avec Surate et l'Inde, n'est qu'à trois journées du Caire.

Cependant, quoique ceux qui ne croyent pas au Prophète n'ayent pas la liberté d'approcher de la Mekke, on ne leur refuse pas la description de la Kaba. C'est un petit édifice carré, situé au milieu de la grande place entourée d'arcades, dont la porte est du côté du sud, non pas dans le milieu, mais plus vers le sud-ouest. On y monte par une échelle, qui s'emporte à volonté. Cette porte ne s'ouvre que deux fois par an, excepté dans les cas extraordinaires; encore n'est-elle alors ouverte qu'à des gens de considération, ou à ceux qui sont en relation avec eux. Les mahométans vénèrent si fort leur Kaba, qu'en quelque lieu du Monde qu'ils se trouvent, ils ne manquent jamais de se tourner du côté où

ils la supposent, lorsqu'ils font leur prière; et un bon musulman au lit de la mort, dit avec calme à son fils : *Tourne-moi la tête du côté de la Mekke* ; il meurt en paix.

Ils croyent qu'Abraham la bâtit pour y faire ses dévotions; cependant on dit que celle qui a été construite par ce patriarche, étoit un peu plus vers l'orient, et qu'on en voit encore quelques ruines dans ledit édifice. Le temple au milieu duquel on voit la Kaba, a été fondé par Coussa, un des aïeux de Mahomet, et a subsisté près de neuf cents ans. En 1400 il a été réduit en cendres par l'imprudence d'une femme qui y brûloit des parfums. Réédifié trois ans après, il est tombé en ruines au bout d'un siècle et demi. En 1571 la Porte-Ottomane l'a fait reconstruire tel qu'il est, et il n'a été achevé que cinq ans après. Deux cent quarante colonnes de bronze, supportant une infinité de dômes, tout l'édifice éclairé pendant la nuit par une multitude de lampes, rendent ce monument le plus auguste de tous les temples mahométans. Il est difficile de savoir les richesses qui y sont renfermées; mais tout le monde exalte la grande quantité de lampes, de candelabres d'or et d'argent qui sont sous les arcades autour de la Kaba. On remarque la pierre noire enchâssée en argent, qui est dans le temple, à côté

de la Kaba. On prétend que l'ange Gabriel l'a apportée du ciel pour la construction du Keabé; elle a été autrefois blanche et si brillante, qu'à quatre journées de là on pouvoit voir sa lumière; mais, à force de pleurer sur les péchés des hommes, elle a perdu sa clarté, et est devenue noire. Tout mahométan la baise; quand l'affluence du peuple l'en empêche, il cherche du moins à la toucher. Aux deux tiers environ de hauteur dudit bâtiment, on voit la célèbre étoffe de soie noire sur laquelle sont brodés en or fin des passages du Koran. Cette étoffe précieuse fait tout le tour de la Kaba. C'est au Caire, dans le palais des anciens sultans d'Egypte, qu'on la brode, et elle se change tous les ans, aux frais de l'empereur deConstantinople. La gouttière par où l'eau de la pluie s'écoule du toit, est d'or très-pur. Tout autour de la Kaba règnent à quelque distance les colonnes de métal dont nous avons parlé, et entre lesquelles on a suspendu des chaînes qui portent des lampes et des candelabres d'argent. On voit auprès les quatre maisons de prière des quatre différentes sectes; ces quatre maisons sont, dit-on, dans le même endroit où Abraham faisoit sa prière. Il y a encore trois bâtimens sur cette grande place; l'un couvre le puits de Zemzem, fort estimé pour son eau par les mahométans : il fut,

à ce qu'ils prétendent, découvert par miracle. Agar, chassée par son maître, mit dans cette place le petit Ismaël par terre, pendant qu'elle alloit chercher une fontaine pour désaltérer son fils mourant de soif. N'ayant pu en trouver, elle fut surprise à son retour de voir jaillir une source entre les jambes de l'enfant; cette source est le puits de Zemzem. Les deux autres édifices qui sont aux deux côtés du puits, servent à renfermer des vases d'argent, l'huile, les bougies, etc.

On sait que Mahomet prit naissance le 5 mai 571, à la Mekke. Ce conquérant étoit d'une taille moyenne, mais avoit une figure charmante. Avant de parler en public, il disposoit toujours en sa faveur par son air majestueux. On applaudissoit à son œil perçant, à son agréable sourire, et à sa longue barbe. Né dans le paganisme, il a fondé une religion nouvelle; il a fait quitter aux Arabes le culte du soleil et des astres pour l'Islamisme, et a donné sa religion à une grande partie de l'Univers; il alloit ébranler le trône des Césars, quand la mort arrêta ses projets. Ce nouveau prophète disoit souvent que Dieu avoit créé deux choses pour le bonheur des humains, les femmes et les parfums.

Les pélerins qui viennent à la Mekke pour la première fois, sont obligés de s'habiller de la

façon la plus humble et comme le commun des Arabes, c'est à dire, en se couvrant de deux draps de toile, dont l'un pend de la ceinture jusqu'au genou, et l'autre est mis sur une des épaules; ils appellent ce costume, mettre *l'ihhram* ou *l'ibbram*. Celui qui en est revêtu, doit s'abstenir de la chasse, d'aromates et de parfums; il ne peut se faire les ongles, la moustache, ni se faire raser dans aucune partie du corps : il ne peut également avoir le moindre commerce avec sa femme. On garde l'*ibbram* pendant quarante jours, depuis le premier jour de la lune de *Zilcadé* jusqu'au jour de la fête du Beyram, qu'on célèbre après le Ramadan : un plus long terme, vu la fragilité humaine, pourroit faire déchoir de son état de sainteté. Il vient ordinairement à la Mekke une grande caravane de Damas, conduite par un pacha à trois queues; une autre d'Egypte, menée par un bey du Caire; à celle-ci se joint la caravane des Arabes de Barbarie, et toutes les deux se joignent à celle de Damas, à quelques journées de la Mekke. Cette caravane achète son passage et sa sûreté dans le désert, en donnant aux Arabes cent bourses (1), que l'empereur de Constantinople

(1) Selon M. Volney, la bourse vaut douze cent cinquante liv. tournois, argent de France.

leur paie; cette somme se distribue entre toutes les tribus. Il vient aussi à la Mekke d'autres caravanes de Bagdad, d'Oman, de l'Hyemen, de Perse, de l'Afrique et des Indes; elles payent un droit de péage aux tribus sur le territoire desquelles elles passent. Il est des années où le nombre des pélerins mahométans monte à 150,000. Plusieurs font ce voyage par dévotion, d'autres par intérêt et en qualité de marchands. Les riches y envoyent en leur nom quelque pauvre accoutumé à la fatigue.

Quoique les Arabes soient dans l'usage de payer très-peu d'impôt à leurs princes, le schérif de la Mekke est un des plus puissans de l'Arabie. Les emplois de la Kaba sont très-lucratifs, surtout celui de garde-clef, et celui de crieur, pour appeler à la prière. Ces offices sont confiés à de très-anciennes familles. Celui de crieur ne se donne ordinairement qu'à un homme de cinquante ans. Médine, pour un mahométan, est la ville la plus intéressante de l'Arabie après la Mekke. Mahomet y est mort en 633, à l'âge de soixante-trois ans. Lorsque ses funérailles furent finies, Fatime, sa fille chérie, vint pleurer sur sa tombe; elle prononça ce discours entrecoupé de sanglots :

«O mon père! ô ministre du Très-Haut! ô Prophète du Dieu miséricordieux! c'en est donc

fait! La révélation divine est ensevelie avec toi. L'ange Gabriel a pris pour jamais son essor dans les cieux. Etre suprême! exauce mes derniers vœux, hâte-toi de réunir mon ame à la sienne». Puis, prenant et approchant de son visage un peu de la poussière qui couvroit le cercueil de Mahomet, elle ajouta: «Lorsqu'on a senti la poussière de sa tombe, peut-on trouver de l'odeur aux parfums les plus exquis? Hélas! toutes les sensations agréables sont éteintes pour mon cœur. Les nuages que la tristesse élève autour de moi, changeront en nuits sombres les plus beaux jours»! Fatime ne survécut en effet que quelques mois à son père: ses souhaits furent exaucés.

Profond dans la connoissance du cœur humain, les gouverneurs, les généraux que Mahomet avoit choisi, furent presque tous de grands hommes. Abubeker, Oman, Othman et Ali, ses amis les plus distingués, lui succédèrent à l'empire, et en reculèrent fort loin les limites. Depuis douze cents ans une partie de la Terre révère sa mémoire, et suit aveuglément sa religion. Avant Mahomet, les Arabes adoroient le soleil, la lune et les étoiles, ces astres éclatans qui semblent déployer au ciel l'image de la Divinité, qui ne paroissent susceptibles ni de corruption ni de dépérissement, dont la marche

régulière ordonnée par le Créateur, vivifie et féconde toute la nature.

Les juifs ou les chrétiens ne peuvent approcher de Médine, parce qu'elle renferme le tombeau du Prophète. Ce monument n'est cependant pas plus magnifique que celui des autres fondateurs des mosquées; car il est couvert tout simplement d'une maçonnerie semblable à une grande caisse. On ne permet au peuple de le voir qu'à travers une grille de fer; et très-peu de gens distingués qui y vont, ont le bonheur d'entrer dans l'édifice qui le renferme. On dit que proche du tombeau du Prophète, il en existe un ouvert pour recevoir Jésus-Christ, qui, dans les derniers tems, reviendra pour mourir à Médine. Telle est la croyance de beaucoup de musulmans, qui l'ont assuré à Niébuhr de la meilleure foi du monde.

Médine est une petite ville entourée d'une mauvaise muraille : la mosquée, dans laquelle est le tombeau du Prophète, renferme des richesses immenses, envoyées par des princes mahométans et par des gens riches. Le plus considérable de ces trésors consiste en pierres précieuses. Cette mosquée est gardée par quarante eunuques. Il est très-faux que le cercueil de Mahomet soit suspendu en l'air; c'est une véritable fable.

Depuis quelques années, la secte des Wechabites, nommée aussi *Wahabis*, paroît vouloir changer la face de l'Arabie, en cherchant à réunir les différentes tribus du désert en corps de nation. Déjà cette secte est devenue assez puissante pour faire trembler le pacha de Damas ; elle s'est emparée, dit-on, de la Mekke et de Médine. La terreur de ses armes empêche, depuis trois ans, les caravanes de visiter en pélerinage la Kaba et le tombeau de Mahomet. Le chef de cette secte est un Bedouin ; il se dit inspiré et envoyé de Dieu pour réformer les abus du culte de Mahomet. Il est difficile de calculer le degré de confiance que voudront accorder les différens Scheiks du désert à ces mécréans qui, suivant des nouvelles très-récentes, ont été battus par le pacha de Bagdad.

Les habitans des villes arabes, surtout ceux qui sont sur les côtes, ont été tellement mêlés avec les étrangers, à cause de leur commerce, qu'ils ont perdu beaucoup de leurs mœurs et coutumes primitives ; mais les Bedouins ou Arabes pasteurs du désert, surtout ceux qui habitent au nord de la presqu'île, sont les vrais Arabes qui ont toujours fait plus de cas de leur liberté que des richesses : ils gardent encore les mœurs et les usages qu'avoient leurs

RPJCB

T. 7. P. 415.

ancêtres, dès les tems les plus reculés, et au tems de Moïse. Ils appellent leurs nobles, *Emirs* ou *Scheiks*. Un Scheik ou Emir gouverne sa famille et tous les domestiques de celle-ci : quand il est trop foible pour se défendre contre ses voisins, ils se réunissent plusieurs, et choisissent un d'entr'eux pour le grand Scheik. Plusieurs des grands Scheiks enfin élisent quelquefois, de l'aveu des petits Scheiks, un plus puissant encore, dont la famille donne son nom à toute la tribu ; s'il vexe, s'il fatigue ses sujets par sa dureté, ses propres parens le déposent alors, et l'un d'eux se met à sa place : ils naissent tous soldats et pâtres. On peut comparer un de ces grands Scheiks à un de nos gros fermiers. Quoiqu'il commande souvent à 500 chevaux, il ne dédaigne pas au besoin de seller le sien, de lui donner l'orge et la paille hachée : sa femme, dans sa tente, s'occupe du café, de la cuisine ; c'est la vie d'Abraham, dépeinte dans la Génèse. Le Scheik n'a pas cependant la fortune du Patriarche ; M. Volney n'évalue son mobilier qu'à cinquante mille liv. : il porte ses chevaux de race à quinze cents liv. chacun, et à dix louis chaque tête de chameau. Les grandes tribus élèvent beaucoup de chameaux, qui leur sont très-utiles dans leurs guerres, et pour le trans-

port des marchandises. Les petites tribus élèvent des chèvres, des moutons et des brebis. Ils vivent presque toujours sous leurs tentes, qu'ils transportent de contrée en contrée, de sorte que vous trouvez des villages dans un lieu où il n'y avoit pas la veille une misérable hutte. Leurs tentes sont soutenues par sept ou neuf bâtons, dont trois sont plus hauts que les autres, et celui du milieu est le plus haut de tous; elles sont couvertes en toile épaisse noire, ou rayée de noir et blanc, faite par leurs femmes. Ces tentes sont divisées en deux ou trois logemens, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes, lorsqu'ils ne veulent pas être avec elles, et le troisième pour les animaux. Ces Bedouins, accoutumés à vivre en plein air, ont l'odorat très-subtil; ils ne conçoivent pas comment des gens propres peuvent vivre au milieu de l'air impur des villes. Ces tribus se font quelquefois la guerre, mais elle n'est alors ni longue ni sanglante. Quand ils sont en guerre avec les Turcs, toutes les tribus se réunissent alors pour écraser leur ennemi commun, et même les caravanes qu'il pourroit protéger : il faut convenir qu'on auroit grand tort de regarder à cette époque, comme une bande de voleurs, des troupes commandées par de grands Scheiks qui sont, de tems immémorial,

immémorial, en possession du désert. N'ont-ils pas le droit d'opposer la résistance et la force à des étrangers qui violent leur territoire, et qui viennent leur enlever leurs propriétés? Les Arabes connoissent très-bien leur chemin dans le désert sans boussole; la nuit, ils s'orientent par le moyen des étoiles.

Un Scheik est toujours à cheval ou sur un dromadaire, pour visiter ses amis, chasser, et veiller à la tranquillité de ses sujets. S'il aperçoit de loin des étrangers, quand il est le plus fort, il leur dit à haute voix : Déshabille-toi, ta tante (ma femme) n'a point de vêtement. On peut dire dans ce cas-là qu'il y a des voleurs en Arabie, comme dans tous les pays peu habités. Voici cependant une différence à l'avantage du Bedouin : c'est que le Scheik ne tue jamais, à moins qu'on ne l'ait blessé ou quelqu'un des siens. Bien plus, si la soumission est prompte, il exerce toujours l'hospitalité envers le même individu qu'il a dépouillé; il lui rendra toujours quelques vivres, des habits; il l'accompagnera même dans son voyage, crainte qu'il ne périsse dans le désert; ou il le fera conduire de tribu en tribu, comme on fait en France, de brigade en brigade. M. Forskal, compagnon de voyage de Niébuhr, allant du Caire à Alexandrie, fut forcé de se déshabiller; car les Arabes ne

dépouillent pas eux-mêmes, crainte d'être surpris ou assassinés par le voyageur. On lui laissa son âne, ses papiers, excepté un petit livre imprimé que l'Arabe vouloit montrer à ses fils. On lui rendit sa culotte turque et un vieux tapis : on lui permit de garder autant de vivres qu'il voulut. Son domestique fut contraint aussi de se dépouiller, et de plus, il fut rossé parce qu'il portoit des pistolets; il ne s'en étoit pas cependant servi. Un Bedouin croit avoir sur le bien d'autrui un droit égal à celui qu'il donne sur le sien en exerçant l'hospitalité. M. de Volney observe très-bien que cet esprit de rapine n'a lieu que hors de la tente, vis-à-vis de l'étranger réputé ennemi. Le Bedouin rentré dans son camp, y exerce l'hospitalité, y est libéral, généreux; il y règne même une bonne foi qui feroit honneur aux peuples les plus civilisés. Quoi de plus noble en effet que ce droit d'asile établi dans toutes les tribus? Un étranger, un ennemi même devient pour ainsi dire inviolable dès qu'il a touché la tente du Bedouin : rien au monde ne peut l'engager à le trahir.

A considérer la manière dont les Arabes se conduisent entr'eux, on croiroit que tous leurs biens sont en commun; néanmoins ils connoissent les lois de la propriété, mais non cet esprit d'égoïsme que les besoins imaginaires du luxe

ont donné aux nations policées. Ces Arabes n'ont pas des livres, ou en ont très-peu ; et même peu de leurs Scheiks savent lire. Toute leur littérature consiste à réciter des histoires et des contes dans le genre des Mille et une Nuits, amusement dont ils sont extrêmement passionnés.

On peut dire que le commun des Bedouins vit dans une misère et une famine habituelles : la somme ordinaire des alimens de la plupart d'entr'eux ne passe pas six onces par jour : six ou sept dattes trempées dans du beurre fondu, un peu de lait doux ou caillé suffisent à la nourriture d'un homme par jour. Il se croit heureux s'il y joint quelques pincées de farine grossière, ou une boulette de riz. La viande est réservée aux plus grands jours de fête. Ils portent dans leur cœur les austères vertus du courage, de la patience et de la sobriété ; ils ne craignent ni la peine, ni le danger, ni la mort : il n'y a que la peuplade de l'Hyemen, plus douce, qui ait pu souffrir la pompe et la majesté d'un monarque.

Tout étonne les Bedouins quand ils approchent des villes : ils ne conçoivent pas comment les maisons, les mosquées peuvent se tenir debout, ni comment on ose habiter dessous, et toujours au même endroit. Ces Arabes du désert forment une race d'hommes extraordinaires au

moral et au physique : ils sont toujours les mêmes depuis les premiers âges du Monde. Leur pays, entrecoupé par des déserts sablonneux et par de grandes chaînes de montagnes, présente d'un côté tout ce que la désolation a de plus affreux, et de l'autre côté, tous les agrémens des contrées les plus fertiles : jamais conquis, il ne montre que les changemens opérés par les mains de la Nature.

Le soin des moutons et des chevaux est abandonné aux femmes de la tribu. Les jeunes gens sont toujours à cheval et sous le drapeau de l'Emir : ils s'exercent à manier la javeline et le cimeterre. A mesure que les générations paroissent sur la scène, elles s'empressent de montrer qu'elles ont les vertus de leurs ancêtres, le même amour pour la liberté, et qu'elles sauront maintenir leur héritage. L'approche d'un ennemi commun suspend toutes leurs querelles. En 1758, dans leurs dernières hostilités contre les Turcs, 80,000 confédérés battirent les Turcs, et pillèrent la caravane de la Mekke (1). Quand

(1) La guerre, ce torrent qui, dans le cours des siècles, a détruit tant de cités, de provinces et d'empires, cette compagne inséparable de la famine, des maladies et de la mort, a régné de tout tems sur tous les points du Globe : elle existe même dans

ils marchent au combat, ils ne sont jamais embarrassés de leur retraite. Leurs chevaux ou leurs chameaux, qui peuvent faire en huit jours une marche de quatre à cinq cent milles, disparoissent bientôt devant l'ennemi. Les armées qui se présentent contre eux sont-elles trop fortes? au lieu de les combattre, ils attendent qu'elles se consument par la soif, la faim et la fatigue, au milieu d'un désert brûlant et aride.

On voit dans le désert de Sinaï le fameux mont Sinaï, où Moïse reçut la loi de Dieu. Ce mont est composé en partie de grès, de granite rougeâtre et à gros grain ; les Grecs y ont taillé des degrés, et Pockocke compte plus de trois mille de ces degrés jusqu'au sommet : il est presqu'en face des piramides de Sakharah en

---

le désert, et elle y est quelquefois nécessaire et légitime.

En 1756, Abdalla, pacha de Damas, au lieu de payer aux Scheiks la somme stipulée pour le droit de péage, ou droit de passage dans le désert, les invita amicalement à venir chez lui, et leur fit couper la tête qu'il envoya à Constantinople, comme un monument de sa victoire sur des rebelles. Les Arabes, consternés de la perte de leurs Scheiks, ne tentèrent rien cette année, ni la suivante; mais la troisième année, pour venger cette perfidie, ils battirent complétement les Turcs, et pillèrent la caravane.

Egypte (1), et fait partie d'une grande chaîne de montagnes. On voit au bas le monastère de Sainte-Catherine, habité par cinquante moines grecs; ces religieux ont beaucoup à souffrir des Bedouins. Quand ils s'écartent du couvent, les Bedouins les saisissent quelquefois, et ils n'obtiennent alors leur liberté qu'en donnant une rançon considérable. Ils ne peuvent recevoir un Européen sans la permission de leur évêque, qui réside au Caire. Il faut que la porte du couvent, qui est une fenêtre à trente pieds de hauteur au dessus du sol, reste ouverte aussi long-tems que leur évêque y est en personne, et qu'ils régalent alors tous les Arabes qui y viennent dans cet intervalle. Il en coûte alors très-cher à ces moines, qui ne vivent en partie que d'aumônes: leur vie est très-austère. Ils ont, à une centaine de pas de leur couvent, une belle source d'eau excellente qui ne tarit jamais; et ils font venir la plupart de leurs provisions d'Egypte. A côté est un mont bien plus élevé que le Sinaï, qu'on appelle *Sainte-Catherine*. Non loin de là on trouve des vallées fertiles, dont les principales sont la vallée Girondel et celle de Faran ou Farun. On y voit des jardins plantés en vignes, en poiriers, dattiers et autres excellens fruits

(1) *Voyez* tome III, la note de la page 51.

que les Arabes et moines grecs vont vendre très-cher au Caire. Les Arabes transportent aussi annuellement, de ces contrées dans la même ville, six à sept cents quintaux de gomme arabique, qu'ils tirent de l'acacia mâle à fleur ronde et jaune; c'est *l'acacia vera* ou *spina egyptiaca*.

A cinq ou six journées du mont Sinaï et auprès de Suez, les enfans d'Israël passèrent la mer Rouge à pied sec. Du moins, l'opinion constante des Grecs et des Arabes est que c'est auprès de Suez qu'ils furent conduits par Moïse, et que Pharaon périt avec son armée, en voulant les poursuivre. On ne compte que trente-deux lieues de Suez au Caire; il y a deux jours de marche. Suez est bâtie sur les ruines de la ville de Kolsum, très-célèbre autrefois dans les auteurs arabes. Il y a grande disette d'eau dans cette ville, et celle qu'on y boit, ne vaut rien.

A dix-huit lieues de Bagdad on voit sur l'Euphrate la ville d'Helle, bâtie sur les ruines de la fameuse Babylone. Niébuhr a reconnu en 1766 auprès de cette ville, et à l'ouest du fleuve, des restes d'une grande tour, et les fondations des murailles qui soutenoient les fameux jardins de Sémiramis. A quatre lieues et demie de Helle est la ville de Kefil, où des milliers de Juifs viennent annuellement visiter le tombeau du

prophète Ezéchiel, qui est dans une chapelle, sous une petite tour; on ne voit qu'un tombeau muré. On trouve encore sur le Tygre, à quinze jours de marche par terre de Bagdad, et en face de la ville de Mosul, le village de Nunia, où on voit la citadelle et les remparts de Ninive. Il y a dans ce village une mosquée où les Juifs montrent le tombeau du prophète Jonas. On peut arriver par eau de Mosul à Bagdad en trois ou quatre jours, en s'embarquant sur le Tygre, sur des kelleks.

On ne trouve nulle part autant d'espèces de dattes que dans la ville de Basra, nommée aussi *Bassora*. L'espèce que les Arabes appellent *chastavi*, passe pour la meilleure. On peut en manger tant qu'on veut, sans courir le risque de s'incommoder. Ils employent surtout l'espèce appelée *hellave*, ou douce à en faire un sirop, qu'ils mangent avec leur pain. Les noyaux sont même conservés, ils les broyent pour le bétail. Basra ou Bassora est située au 30° 30′ de latitude, sur le côté occidental de l'Euphrate; il peut y avoir quarante à cinquante mille ames. Les rues n'y sont point pavées, et sont très-sales. Il y a quarante petites mosquées, dont la plupart ne peut être considérée que comme des chapelles. Les maisons y sont petites, bâties en briques cuites au soleil. Le grand désert com-

mence sous les murs de cette ville. Le terrain, malgré cela, y est assez fertile. Tous les fruits possibles et autres vivres, s'y trouvent en abondance, mais il y manque du bois. On y brûle le fumier de chameau, comme en Egypte. Le chemin le plus court de Basra à Alep est par le désert: il faut y passer avec une grande caravane de marchands, dont le chef ne soit pas un Turc; car il arrive assez souvent que ce *karwanbaschi*, ou chef turc, s'entend avec les Arabes pour faire piller la caravane à une certaine hauteur, ou, tout au moins, il vous demande le double du prix convenu pour le passage du désert.

Niébuhr a trouvé à Basra ou Bassora un marchand de Bagdad, qui avoit coutume de se servir de la poste aux pigeons dans tous ses voyages. Le pigeon avoit été élevé dans sa propre maison, et étoit accoutumé à avoir son manger dans le même endroit. D'ailleurs, il pouvoit voler par-tout, et connoître tous les environs de Bagdad. Au premier voyage, il l'avoit pris jusqu'à Helle; au second, un peu plus loin, jusqu'à Lemlum, et enfin jusqu'à Bassora: il prenoit la précaution de lui attacher un petit billet sous l'aile pour donner de ses nouvelles à sa famille, et le pigeon revenoit toujours très-exactement dans sa maison de Bagdad. On

prétend que ceux qui ont des petits, sont les meilleurs courriers. On vante beaucoup, pour ce genre de poste, les pigeons de Bagdad; mais je crois que les nôtres, élevés de même, seroient aussi bons. En Syrie et en Egypte, le gouvernement paie des colombiers pour ces postes aériennes. Les Arabes appellent les pigeons, *les anges-des-rois*.

Bagdad est située sur le Tygre, à la hauteur de 33° 20′. C'est une ville bien peuplée, dont les maisons ont peu d'apparence sur la rue, suivant la coutume de l'Orient; elles sont bâties en brique : il y a au moins vingt mosquées enrichies de marbre, d'azur et de porphyre. Cette ville, ainsi que Basra, se trouve située entre l'Inde, la Perse et la Turquie, de sorte que le commerce y est toujours considérable. Bagdad est gouvernée par un pacha, qui en a plusieurs sous ses ordres, attendu que le gouvernement est très-étendu, et comprend plusieurs villes, entr'autres, Mardin, située dans la riche et fertile plaine de la Mésopotamie; l'air y est très-sain, et on y voit des prairies charmantes, remplies de fruits : on trouve dans cette ville une grande abondance de vivres. Bagdad est environnée de fortes murailles de brique et de cent soixante-trois bastions. A cinq journées de marche de

Bagdad, sur la route de Mozul, on trouve le village de Jankscha ; près de ce village il y a un endroit appelé *Dus - Churmatu*, rempli de mines de sel, de bitume, et de naphte ou bitume lumineux, qui est de couleur noire ; celui-ci est plus recherché que l'autre, dont on trouve des grandes sources dans le pays, et qu'on employe à enduire les vaisseaux en guise de goudron. Le petit peuple prend du fumier séché, le coupe en longs morceaux, l'imbibe dans le naphte, et le brûle pour s'éclairer en guise d'huile. La vapeur qui en résulte, est si désagréable en été, qu'on ne peut guères s'en servir que l'hiver. Les flambeaux qui précèdent le pacha et les riches de Bagdad, ne sont que des guenilles roulées ensemble et fortement saturées de naphte, qu'on a fait sécher de rechef. On dit qu'il y a aussi, dans cette contrée, du naphte blanc, employé dans la médecine pour purgatif. A Kerkuk, sur la même route de Bagdad à Mosul, la terre y est si chaude qu'on peut y faire bouillir des œufs et de la viande, en faisant seulement un petit trou pour y asseoir la marmite : la nuit on aperçoit des flammes. Kerkuk est le seul endroit de l'Arabie où il y ait des moulins à eau ; aussi transporte-t-on beaucoup de farine de ces moulins à Bagdad.

Il nous reste à parler de la Palestine et de la Syrie : celle-ci a au midi l'Egypte, à l'orient l'Euphrate et le désert d'Arabie, et au couchant la Méditerranée. Avec le casuel des successions, elle produit annuellement à l'empereur de Constantinople, près de huit millions; et M. Volney porte sa population à deux millions trois cent cinq mille ames. L'ordre des saisons y est presque le même qu'au milieu de la France. L'hiver, qui dure de novembre en mars, est vif et rigoureux dans les montagnes : il ne s'y passe pas d'année sans neige. Le printems et l'automne y sont doux, et l'été n'y a rien d'insupportable. Sur la côte et dans les plaines, dès que le soleil revient à l'équateur, on passe subitement à des chaleurs accablantes. C'est un spectacle pittoresque pour un Européen dans Tripoli, de voir sous ses fenêtres, en janvier, des orangers chargés de fleurs et de fruits, pendant que, sur sa tête, le Liban est hérissé de frimats et de neiges. On voit que, sous un même ciel, la Syrie réunit des climats différens. La terre des montagnes est rude; celle des plaines est grasse, et annonce la plus grande fécondité. Le tonnerre s'y fait entendre, surtout dans le tems des équinoxes, saison des pluies, et principalement en automne. Il est remarquable

que les orages n'y viennent jamais du Continent, mais toujours de la Méditerranée. Leurs instans de préférence dans la journée, sont le soir et le matin. Ils sont accompagnés d'ondées violentes, et quelquefois de grêle, qui couvrent en une heure de tems la campagne, de petits lacs. Ce fut dans les douces et fertiles régions de l'Orient, que la première demeure de l'homme lui fut assignée par le Créateur. Parmi ces terres antiques, couvertes des monumens de tous les arts, les voyageurs ont toujours distingué la Syrie, où fut d'abord placé le berceau du Genre humain.

Tout annonce que la Syrie est un des pays les plus anciennement peuplés du Globe. On a remarqué que les hommes y naissoient avec toutes les proportions de la force, et les femmes, avec le germe heureux de la beauté et des graces. Les artistes de la Grèce y envoyèrent modeler leur Hercule, et dessiner les traits de leur Vénus. Cette belle Nature s'y fait remarquer jusque dans les animaux; leur robe y est plus fine, plus lustrée, mieux nuancée. Les plaines y sont garnies de fontaines construites par une piété utile, et placées à cette distance où la soif, qui presse le voyageur harassé, lui fait désirer avec ardeur de rencontrer un frais ruisseau.

Selon M. Volney, le sultan s'étant arrogé à titre de conquête, la propriété de toutes les terres en Syrie, l'habitant n'a aucun droit de propriété foncière ; il ne possède qu'en usufruit. Si un père meurt, sa succession appartient au sultan ou à son fermier : les enfans ne recueillent l'héritage qu'en payant un rachat considérable ; de là, une insouciance funeste à l'agriculture. Dans le pays des Druzes et des Maronites, il existe une propriété réelle, fondée sur des coutumes que les princes n'osent violer ; aussi les habitans sont-ils très-attachés à leurs fonds.

La Syrie se divise en plusieurs grandes provinces, dont le gouverneur a trois queues de cheval. Le pachalic, ou gouvernement de Damas, est le plus grand et le plus avantageux, parce qu'il renferme la Terre-Sainte : vient ensuite celui d'Alep, de Tripoli, et enfin celui d'Acre ou de Séide ; mais la plupart des habitans des deux derniers pachalics, demeurent sur les fertiles montagnes du Liban, ou aux environs. Quoique la religion de Mahomet domine en Syrie, il y a beaucoup de juifs, de Druzes et de chrétiens, appelés *Maronites*. Un Druze est aussi hospitalier qu'un Arabe ; l'étranger est très en sûreté parmi eux, mais ils se tuent souvent pour un mot qui

blesse un peu leur honneur. Le peuple même est très-ombrageux là dessus. Quand le meurtrier se croit trop foible avec sa famille pour tenir tête à celle de l'assassiné, il vient alors avec une corde ou un mouchoir au cou, se mettre à la discrétion du plus proche parent du défunt, qui est obligé ensuite de lui pardonner. Il règne en général parmi eux, même dans la classe commune du peuple, beaucoup de politesse, de bravoure et de circonspection. Les Druzes sont cultivateurs, et cachent leur religion, ou pour mieux dire, n'en professent aucune; car ils boivent du vin, mangent du porc, se marient de sœur à frère. Ils paroissent quelquefois mahométans, et quelquefois chrétiens. Pour mieux dire, ils n'ont aucun culte.

Selon Pockocke, les Druzes sont un reste des armées chrétiennes qui furent à la conquête de la Terre-Sainte. Les uns prétendent descendre des Anglais, les autres, des Français qui suivirent Godefroi de Bouillon. Leurs domaines commencent depuis Sidon, et ne renferment que des montagnes élevées et remplies de rochers. Ils ont un Emir ou prince, qui paie, pour ce pays, un tribut au Grand-Seigneur; et les habitans payent un impôt à leur prince. Chaque village a son église, et

chaque église, sa cloche : ils se font un honneur de protéger les chrétiens qui vivent parmi eux. La surface de leur pays est de cent dix lieues carrées : ils peuvent armer quarante mille hommes, ce qui suppose, pour le total de la population, cent vingt mille ou cent trente mille ames.

Les Druzes de distinction paroissent à cheval à l'enterrement de leurs parens, et leur rendent, comme les Bedouins, selon leur génie, beaucoup d'honneurs militaires. On trouve divers climats sur leur territoire. Du côté de la mer, il fait très-chaud en été ; et l'hiver, sur le mont Liban, il y a autant de neige qu'en aucun pays de l'Europe. Ils changent alors de demeure, pour jouir d'un printems perpétuel. Le Liban est le point le plus élevé de la Syrie. On aperçoit sa tête nébuleuse à trente lieues de distance, et M. Volney y a vu de la neige en 1784, à la fin du mois d'août. Ceux qui ont le courage de monter jusqu'à sa cime, sont étonnés de l'immensité de l'espace qu'ils découvrent ; leur ame croit embrasser le Monde entier. L'air du mont Liban est si pur, que presque tout le monde, en été, se couche sur les terrasses des maisons. Le vin qu'on y fait au mois de septembre, y est excellent, comme du tems du prophète Osée. Il s'y vend de

sept

sept à huit sous la pinte. On trouve dans le pays, de la soie, de l'huile, du sezame, le coton plante, et le coton arbre de l'Inde, la manne, la laine, la cochenille, des noix de galle, des écorces d'orange, du froment, du savon, et une espèce de gland long de deux à trois pouces, dont ils font une sorte de pain. Les habitans de la Syrie ont, en un mot, très-amplement tout ce qui est nécessaire aux besoins et aux agrémens de la vie. Les Druzes font élever leurs enfans par les chrétiens maronites, et leurs filles, par les femmes des chrétiens. Ils remettent aux Maronites le soin de leurs affaires, et leur confient tous les emplois qui demandent de l'esprit et de la fidélité. Les Druzes ont bien des ecclésiastiques de leur secte, mais ils sont trop fiers et trop orgueilleux pour vouloir élever les enfans de leurs Scheiks. Un Druze ne connoît de visage de femme, que celui de la sienne et de ses proches parentes. Selon M. Volney, le Maronite, quoique bon, est moins hospitalier que le Bedouin et le Druze. Chacun de leurs Scheiks a cependant une chambre pour recevoir *gratis* le voyageur. Quand il y a plus d'un Scheik dans un village, chaque Scheik a ordinairement son mois pour recevoir et traiter *gratis* les étrangers. Les Maronites reconnoissent le Pape pour chef

de l'Eglise. Il y a presque autant d'évêques dans le Liban qu'en Italie. Leur revenu ordinaire ne passe pas quinze cents liv. ; mais il suffit dans ce pays, pour les mettre dans l'aisance. On compte aussi en Syrie plus de deux cents couvens d'hommes ou de femmes, sous la règle de saint Antoine. M. Volney croit que les Maronites y sont au nombre de cent quinze mille, et les Druzes, de vingt mille. Il paroît que les Maronites doivent leur origine à l'esprit hérémitique, qui étoit si à la mode à la fin du sixième siècle. A cette époque, un nommé *Marouan*, vivant sur les bords de l'Oronte, s'attira la considération du peuple d'alentour, par ses jeûnes et ses austérités : sa mort, loin de refroidir ses partisans, donna une nouvelle force à leur zèle. Le bruit se répandit qu'il se faisoit des miracles près de son corps. Il s'y forma un couvent très-célèbre en Syrie. Les habitans de ces cantons en sont connus sous le nom de *Maronites*. Leurs prêtres se marient comme aux premiers tems de l'église; mais leur femme doit être vierge, et non veuve : ils ne peuvent passer à des secondes noces. Les Maronites ne permettent guères à aucun musulman d'habiter parmi eux.

Les Arabes regardent les cheveux longs et

unis, comme une grande beauté ; les Abyssiniens au contraire, préfèrent ceux qui sont courts et frisés. Dans le Liban et le pays des Druzes, le teint ne diffère pas de celui des provinces du milieu de la France : les femmes de Damas et de Tripoli sont vantées pour la blancheur et la régularité de leurs traits.

Alep est située au nord de la Syrie, dans la vaste plaine qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate, et qui se confond au midi avec le désert. Outre l'avantage d'un sol gras et fertile, la ville possède un ruisseau d'eau douce qui ne tarit jamais. Cette ville, où un pacha et un mouphti (1) résident, est une des plus propres, des plus agréables et des mieux bâties de la Syrie. Ce n'est pas une ville de guerre, mais elle est commerçante en toiles, fils de coton, dattes, cuivre, soie, poil de chèvre, etc. On peut la comparer, pour la grandeur, à Nantes ou à Marseille. Les uns y comptent deux cent cinquante mille ames. D'autres, avec M. Volney, ne croyent pas qu'il y ait plus de cent mille habitans. A un demi-mille est

(1) Mouphti qui, chez les Turcs, représente le calife. Dans chaque ville, le mouphti relève de celui de Constantinople. Mouphti veut dire, juge des cas qui concernent la religion.

un couvent de derviches ou moines turcs (1). Quoique l'air y soit sec et vif, Alep et son territoire donnent une maladie que l'on appelle *dartre* ou *bouton d'Alep*. C'est en effet un

(1) Ces cénobites, que le peuple regarde comme absolument étrangers à la terre, se vouent souvent aux actes les plus austères : pour se dérober au sommeil, il passent quelquefois toute la nuit à prononcer le mot *allah*, qui veut dire, *Dieu*. Tel est l'enthousiasme que Mahomet sut inspirer à ses disciples, en exaltant leur imagination par le tableau des voluptés qu'il leur promit dans l'autre monde. Pour imiter le Prophète, ils laissent croître leur barbe, leurs moustaches : une partie d'entr'eux portent encore de longs cheveux, et plusieurs s'empressent de suivre les armées, à titre de volontaires. Ils sont subordonnés au grand mouphti de Constantinople, qui exerce une autorité absolue sur tous les ordres des derviches. La veille d'une action, ils passent la nuit en prières et en larmes, parcourent ensuite les rangs, exhortent les officiers et les soldats à bien remplir leur devoir, en rappelant à leur esprit les biens ineffables promis par le Prophète aux musulmans qui combattent pour la défense de la foi, ou qui meurent les armes à la main. Les Turcs suivent la secte d'Omar, les Perses celle d'Ali : ceux-ci regardent Omar comme usurpateur et rebelle ; ils célèbrent Ali, comme saint et martyr, ne boivent ni ne mangent dans le vase qui a servi à une personne qui n'est pas de leur secte.

bouton qui se place ordinairement au visage, et qui dégénère en ulcère de la grandeur de l'ongle. Sa durée est d'un an, et la cicatrice qu'il laisse, défigure la plupart des habitans d'Alep. L'expérience a prouvé que le meilleur remède étoit de n'en pas faire. On ne connoît aucune cause à ce mal, mais il est vraisemblable qu'il vient de la qualité des eaux. La peste y règne aussi tous les dix à douze ans : elle y commence vers le mois de juin, et disparoît ordinairement en août. Elle y traîne à sa suite le spectacle affreux de la mort et de la misère. Véritable Prothée, elle s'annonce quelquefois par des bubons à la tête, par une chaleur interne, ou une fièvre violente. Mais ce n'est pas assez de ces douleurs insupportables, il faut que le malade se voie encore privé de ses domestiques, de ses amis, de tout ce qu'il y a de plus cher dans ce monde. On doit alors éviter tout contact d'air et de vêtement, parfumer sa chambre, oindre d'huile, de beurre ou de graisse, les parties du corps les plus exposées à quelque contact. Antioche, autrefois si célèbre par le luxe de ses habitans, et la mort de Germanicus, empoisonné par Pison, n'est plus qu'un bourg ruiné sur l'Oronte, appelé aujourd'hui *El-Aâsi*, c'est à dire, le rebelle, à cause de sa rapidité. On montre

encore à Antioche la maison de saint Jean-Chrysostôme, de son père et de sa mère. Alexandrette ou *Scandaroun*, sur la Méditerranée, est connue par l'insalubrité de l'air qu'on y respire. Sur la route d'Alexandrette à Alep, on voit un village nommé *Martaouan*, qui a un usage abhorré des Arabes. Les habitans y prêtent leurs femmes et leurs filles pour quelques pièces d'argent. Le passage d'Alexandrette à Alep, est d'ailleurs très-dangereux; il est infesté de voleurs kurdes, qui sont cantonnés dans les rochers voisins.

Tripoli, nommé aujourd'hui *Traplous*, qui signifie trois villes, est assis au pied du Liban, à une demi-lieue de la Méditerranée : tous ses environs sont des vergers où le mûrier, l'oranger, le citronnier, le grenadier, viennent de la plus grande beauté. C'est la résidence d'un pacha. Ce pays, quoique riant et agréable, est très-mal-sain; surtout depuis le mois de juillet jusqu'en septembre, il y règne des fièvres épidémiques. On y compte quatre à cinq mille ames, ainsi qu'à Latagié, ville où il y a un bon port. Les soies de Tripoli sont rudes; elles ne sont propres qu'au galon.

Au midi de Tripoli, et sur le prolongement de la côte maritime, on voit la ville d'Acre, anciennement Acoptolemais, en arabe *Akka*.

Le pacha Daher y a fait faire une fontaine très-élégante, et une magnifique mosquée. Acre est à neuf lieues au midi de Sour. Le pacha y a transféré sa résidence ; il habitoit auparavant Saide ou Sidon. Les plaines d'Acre sont vantées par leur fertilité ; le blé, le coton, le maïs, le sezame, y rendent vingt-cinq pour un. Le pays de Cesarée ou *Qaizarié*, possède une superbe forêt de chênes, la seule de la Syrie. Les montagnes voisines de Sour donnent un tabac qui a le parfum du girofle; aussi est-il réservé pour le sultan et ses femmes.

Sidon ou Saide est une ville assez commerçante. Sa principale industrie est le travail en coton. Sa population n'est que de cinq mille ames. A six lieues au midi de cette ville, on arrive, par un chemin de plaine très-coulant, au village de Sour, tristes restes de l'ancienne Tyr, bâtie treize cents ans avant Jésus-Christ, et patrie d'un peuple, jadis le plus industrieux et le plus actif de l'Univers. Sidon et Sour, voilà tout ce qui reste de l'antique Phénicie, de ces villes opulentes et les plus commerçantes du Globe. La mer baignoit leurs côtes ; elles avoient des ports sûrs et spacieux, d'où partoient des flottes nombreuses, chargées non seulement du produit de leurs manufactures, mais même des productions de l'Orient et du

Midi. Tyr étoit le lien, et en quelque façon, le centre des trois parties du Monde : on y cultivoit avec éclat l'éloquence et la philosophie; c'étoit là que se formoient les meilleurs peintres, sculpteurs, et les plus fameux artistes dans tous les genres : on les dit inventeurs du verre. C'est aux rois de ce petit état que recouroient de grands monarques, quand ils vouloient ériger des monumens importans. Ce fut à Hiram, roi de Tyr, que s'adressa Salomon, quand il voulut bâtir et orner le temple de Jérusalem. Mais que ne peuvent les révolutions du sort ? et la main du tems qui dévore en silence tous les ouvrages des hommes ? Il ne reste aujourd'hui de cette ville célèbre, qu'un aqueduc, une colonne de granit, et plusieurs puits qu'on voit près d'un rocher, à un quart-d'heure de marche du village. Il y a un de ces puits en octogone, qui a soixante et un pieds de diamètre, et trente-six brasses de profondeur. Il y en a trois qu'on nomme *les réservoirs de Salomon*, dont l'eau limpide forme une rivière qui se jette avec fracas dans la mer. Les Romains et les Grecs recherchoient autrefois la pourpre tyriène; cette cité populeuse, qui a fourni les premiers navigateurs du Monde, qui a fondé Carthage, Utique, Cadix, avoit le secret d'obtenir cette

belle couleur. M. Olivier pense que c'est avec des coquillages marins, tels que *le murex*, *le conchylium*, *le purpura* et *la janthine :* ce dernier surtout, en mourant, acquiert en effet une très-belle couleur pourpre, qu'il communique même, par sa viscosité, à la coquille. Ce voyageur a trouvé assez abondamment dans la rade de Tyr et d'Alexandrie, la janthine, dont nous remplaçons aujourd'hui les effets et les vertus, avec la cochenille.

Auprès d'Acre, on voit le mont Carmel, qui a trois cent cinquante toises d'élévation ; sur son sommet est une chapelle dédiée au prophète Elie. Le Carmel est rocailleux, garni de broussailles, parmi lesquelles on trouve encore des oliviers et des vignes sauvages qui attestent que jadis l'industrie s'étoit portée jusque sur cet ingrat terrain. En tournant à l'est, on voit le village de Nasra ou Nazareth, où les moines dépendans du grand couvent de Jérusalem, ont un hospice, avec une église. A deux lieues de là est le mont Tabor ; ceux qui y montent, ont une des plus riches perspectives de la Syrie.

L'Anti-Liban est parallèle au Liban des Druzes et des Maronites ; il en est séparé par une vallée de deux lieues de largeur, qu'on appelle *vallée de Bequa :* il y fait très-chaud,

mais l'air n'y est pas mal-sain. Entre Damas et Tripoli on voit Balbek ou Heliospolis, ou vallée de Baal, ville du Soleil, au pied de l'Anti-Liban, derrière un rideau formé par de très-beaux noyers. Balbek possède encore trois monumens, un grand temple, un petit, et un troisième de forme circulaire. Ce qui attire toute l'attention du voyageur, est le temple en ruine du Soleil, qu'on voit à gauche; c'est un édifice de deux cent quatre-vingt-dix pieds de long, sur cent soixante de large, orné de riches colonnes, que l'antiquité a laissées à notre admiration. Ces colonnes, encore au nombre de quatre-vingt-douze, ont quinze pieds huit pouces de circonférence, sur quarante-quatre de hauteur, et sont décorées de toutes les richesses de l'ordre corinthien; elles sont d'un granit blanc, luisant comme le gypse, et ont été tirées d'une carrière qu'on voit sous la ville, et qui se prolonge dans la montagne adjacente. On remarque par-tout les efforts violens qu'on a fait pour retirer le fer qui fixoit ces colonnes. M. Robert Wood assure que les pachas de Damas en ont enlevé une quantité immense. Les voyageurs admirent une pierre taillée sur trois faces, qui a soixante-neuf pieds deux pouces de longueur, sur douze pieds dix pouces de large, et treize pieds trois

pouces d'épaisseur. Comment les anciens ont-ils pu manier une telle masse? Les habitans de Balbek prétendent que cet édifice, ainsi que Palmyre, a été bâti par Salomon. D'autres en attribuent la fondation à Antonin le Pieux. Cette dernière opinion paroît la plus vraisemblable à MM. Volney et Robert Wood. Balbek se trouve sur la route de Tyr à Palmyre. Une telle position a dû favoriser autrefois un grand commerce avec ces deux métropoles : Balbek est aujourd'hui bien peu de chose ; à peine y compte-t-on douze cents habitans, tous pauvres et sans industrie. Le sol d'ailleurs y est très-maigre, et ne produit qu'un peu de maïs et de coton. Selon Richard Pockocke, Balbek est absolument ruinée; mais on n'y peut faire un pas, sans trouver des fragmens précieux de sculpture et d'architecture, des statues sans nombre, de vastes voûtes, de longues rampes d'escaliers du plus beau marbre. Au milieu de ces amas de ruines on remarque un mélange des productions gigantesques des anciens, avec les graces et la légéreté des architectes grecs et romains. Quand les guerres ou la main du tems auront détruit nos cités florissantes et populeuses, le voyageur, curieux de visiter les restes de notre magnificence, ne trouvera nulle

part la quantité de riches débris qu'on admire à Balbek et à Palmyre.

Damas, appelée *El-Cham* par les Arabes, est une des plus jolies villes de la Syrie, et la résidence d'un pacha turc. On vante avec raison la beauté, la fraîcheur, la verdure de ses vergers, l'abondance et la variété de ses fruits, ainsi que la distribution et la limpidité de ses eaux vives. Son sol maigre est peu favorable au grain; mais il favorise les fruits, et les rend plus savoureux. On y compte quatre-vingt mille ames, dont quinze mille chrétiens. Malgré une telle situation, on se plaint de la dureté de ses eaux; et l'abus qu'on y fait des fruits, surtout des abricots, y produit, l'été et l'automne, des fièvres et la dyssenterie. Selon M. Volney, c'est à Damas que se rassemblent tous les pélerins du nord de l'Asie, comme au Caire tous ceux de l'Afrique. Depuis trente ans, le nombre s'en élève chaque année à cinquante mille. Plusieurs s'y rendent quatre à cinq mois d'avance. Les Turcs ne parlent point du peuple de Damas, sans observer qu'il est le plus méchant de l'empire. Leur ville, disent les Damasquins, est *une cité sainte;* elle est la porte de *la Kiabé, Keabé* ou *Kaba.* C'est dans la plaine de Damas, remplie de jardins

et de villages, que le premier homme a été créé : ils s'efforcent du moins de persuader aux étrangers que le paradis terrestre étoit dans cet endroit; mais ils ne montrent pas la place où le serpent fit sa harangue à Eve. Les pélerins mettent ordinairement quarante jours pour arriver de Damas à la Mekke; c'est ordinairement sous la conduite du pacha, qu'ils font la route : rien n'égale la pompe qu'étale ce délégué du sultan, le jour qu'il se met en marche avec toute la caravane des pélerins. On fabriquoit autrefois à Damas des lames de sabre très-recherchées : les beys les payoient quarante à cinquante louis; mais on n'y travaille plus l'acier aujourd'hui : on les fait venir d'Europe, ou de Constantinople. C'est dans ce pachalic qu'on trouve les ruines de Palmyre, appelée par l'Arabe *Tedmor* ou *Tadmour*. Il est très-difficile de rendre toute la richesse, toute la magnificence de l'architecture qu'on voit encore dans l'immensité de ces ruines. La sensation d'un pareil spectacle ne se transmet guères; mais il n'y a qu'à se peindre ces fûts si délicats, comme des colonnes dont la seule base surpasse la hauteur d'un homme. Il faut se représenter que cette file de colonnes debout occupe une étendue de plus de treize cents toises, et masque une foule d'autres édifices

cachés derrière elle. Dans cet espace, c'est tantôt un palais dont il ne reste que les cours et les murailles; tantôt un portique, un arc de triomphe, ou une galerie; tantôt un temple dont le péristile est à moitié renversé. Ici, des belles colonnes blanches forment des groupes; là, elles sont rangées en files tellement prolongées, que, semblables à une belle avenue, elles fuient sous l'œil dans le lointain. Si la vue s'abaisse sur le sol, ce ne sont de toute part que fûts renversés, les uns entiers, les autres disloqués et en pièces, des pierres immenses à demi-enterrées, des tombeaux violés. On en voit plusieurs aux environs des ruines du temple de Neptune. L'architecture avoit surtout prodigué son génie à l'extrémité de ces ruines, dans le temple du Soleil, divinité de Palmyre. L'enceinte carrée de la cour qui le renferme, a six cent soixante-dix-neuf pieds sur chaque façade; le long de cette enceinte intérieure règne un double rang de colonnes; et il est à remarquer que ces deux façades ressemblent assez à la colonnade du Louvre, avec cette différence pourtant que celles de Palmyre sont isolées, tandis qu'à Paris celles du Louvre sont accouplées. On ne peut envisager ces monumens, sans éprouver un mélange d'étonnement et d'admiration.

Au milieu de ces ruines vénérables, monument d'un peuple puissant et poli, par un contraste étonnant, on voit une trentaine de huttes de terre habitées par autant de familles misérables, dont toute l'industrie se borne à cultiver quelque peu de blé et quelques oliviers. Toute leur richesse consiste dans quelques chèvres et quelques brebis, qu'ils mènent paître dans le désert. Voilà le sort actuel et la population de cette ville, autrefois si florissante, située dans le désert, à quarante-huit lieues de Damas et d'Alep, à 33° 58′ de latitude, et à cent soixante mille de la mer. Palmyre est à l'ouest de l'Euphrate, ainsi que d'une chaîne de montagnes stériles, sur lesquelles on voit encore d'anciens monumens funèbres. Son fondateur nous est inconnu. Le tems qui dévore tout, se joue de la curiosité des hommes. Pline et Appien sont les seuls historiens qui en parlent. Appien nous dit que Marc-Antoine entreprit de la piller, et que ses habitans traversèrent l'Euphrate pour sauver leurs richesses; elle a été ensuite réparée par Adrien, Justinien et Dioclétien, et a essuyé sous Aurelien des désastres affreux, par l'imprudence de la reine Zénobie. La justice est bientôt rendue en Syrie. Le kadi s'assied sur une natte, dans un appartement peu décoré; à ses côtés sont des scribes

et quelques domestiques : les parties comparoissent, énoncent les faits, argumentent tour-à-tour ; le kadi, roulant la pointe de sa barbe, ou fumant gravement sa pipe, écoute, interroge, et finit par rendre un jugement sans appel. En justice, le serment de deux chrétiens n'y est compté que pour un; et telle est la partialité du kadi, qu'il est très-difficile à un chrétien de gagner un procès. Ils sont les seuls à supporter la capitation, dite *karadi*, c'est à dire, *rachat du coupement de la tête;* ce qui prouve clairement à quel titre les chrétiens y sont tolérés et gouvernés.

Nous terminerons cet article par une description rapide de la Palestine ou Terre-Sainte, qui dépend du pachalic de Damas. Selon le véridique et l'estimable Pockocke, la Palestine, dans sa consistance actuelle, embrasse tout le terrain compris entre la Méditerranée à l'ouest, la chaîne des montagnes à l'est, et deux lignes tirées, l'une au midi par Kan-Younès, et l'autre au nord, entre Gaïzarié et le ruisseau de Yâfa.

Tout cet espace est une plaine presque unie, sans ruisseau ni rivière pendant l'été, mais arrosée de quelques torrens pendant l'hiver. Lorsque les pluies ne manquent pas dans cette dernière saison, le sol est fécond, et toutes les productions

productions y viennent en abondance. Cependant, à cause de son voisinage du désert, cette province est une des plus dévastées de la Syrie; elle est d'ailleurs ouverte aux Bedouins, qui n'aiment pas les montagnes, et elle est le théâtre des vexations inouies des Turcs. Aussi, si l'on parcourt cette plaine jusqu'au bourg de Gaza, qui renferme deux mille ames, selon M. de Volney, on ne rencontre d'espace en espace que quelques villages mal bâtis en terre sèche, qui, comme leurs habitans, portent l'empreinte de la misère et de la pauvreté. Selon Pockocke, qui y voyageoit en 1737, les environs de ces villages sont ensemencés dans la saison, de coton, de grains, et de pastèques, espèce de melon. Tout le reste est livré aux Arabes bedouins, qui y font paître leurs troupeaux. Parmi les lieux célèbres dans les fastes du Christianisme, on distingue le village de Bethléem, qui est sur une hauteur à deux lieues de Jérusalem; Jaffa ou Yaffa, port où débarquent les pélerins qui y arrivent ordinairement en novembre, et où on remarque dans son enceinte deux sources d'eau douce sur le rivage de la mer. Jérusalem offre au voyageur un grand exemple des vicissitudes humaines. A voir ses murailles abattues, ses fossés comblés, son enceinte embarrassée de décombres, on a

de la peine à reconnoître cette fière métropole, qui lutta jadis contre les empires les plus puissans, et qui balança même les efforts de la puissance romaine. Quoique située sur un terrain scabreux, privé d'eau, à l'extrémité d'une plaine qui s'étend vers le nord du côté de Samarie, la renommée de ses merveilles perpétuée chez les Orientaux, et le sépulcre de Jésus-Christ, attirent toujours dans ses murs un certain nombre d'étrangers. Cette ville, pillée et saccagée par Nabuchodonozor, par Antiochus Epiphanés, par Vespasien, et Titus son fils, par Adrien, qui, pour punir la révolte des Juifs, en fit le plus horrible massacre, a été rebâtie telle qu'elle est aujourd'hui par ce dernier empereur. Vu de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant; une muraille crénelée, fortifiée par des tours et un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassoit autrefois : dans la région du couchant, au centre de la ville vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près; mais au levant, le long de la vallée de Cédron, on voit des espaces vides. Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans

fenêtres ; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dôme, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Selon Pockocke, six portes donnent entrée à cette ville : sa population ne va pas au delà de quinze mille ames, dont dix mille Turcs et cinq mille Chrétiens chismatiques, ou Juifs. On y compte cinq ou six mosquées : elle est la résidence d'un muphti et d'un kadi. Les rues sont petites, non pavées ; elles montent et descendent sur un sol inégal : vous y marchez sur des flots de poussière, ou parmi des cailloux roulans. Selon M. de Chateaubriant, des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe ; des bazards voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à cette ville désolée : quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville. Dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez plutôt qu'il vient de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit, on entend par intervalle le galop de la cavale du désert. Là, auprès du tombeau du Messie, vivent de pieux solitaires ; leurs cantiques sacrés retentissent nuit et jour

auprès du saint sépulcre (1) : ils ont le front serein, la bouche riante. Sans forces et sans soldats, ils protégent souvent des villages entiers contre l'iniquité. Les Arabes, les Turcs, les Juifs, les Grecs, pressés par le bâton ou par le sabre, viennent avec leurs femmes, leurs enfans et leurs troupeaux, se réfugier dans leur cloître.

Chaque pélerin, en entrant dans la ville, paie au gouverneur nommé par le pacha de Damas, le tribut de dix piastres, plus, un droit d'escorte pour le voyage du Jourdain. Chaque couvent de la Judée paie aussi des impôts très-forts, soit pour droit de procession, soit pour chaque réparation à faire, soit pour l'avènement d'un nouveau supérieur (2), et il y a en outre des droits

(1) Selon des nouvelles récentes arrivées à Vienne, le 11 octobre 1808 les flammes ont dévoré le dôme de l'église du Saint-Sépulcre. Ce monument s'est écroulé le lendemain, entre cinq et six heures du matin, avec le plomb qui le couvroit; mais la chapelle du Saint-Sépulcre et celle du Calvaire ont été heureusement épargnées, par les soins des chrétiens de Jérusalem.

(2) Selon M. de Chateaubriant, le pacha de Damas demande ordinairement au couvent de Jérusalem, quatre mille piastres par an. En 1805, il en a exigé soixante mille, qu'il s'est fait payer, en les menaçant de les mener enchaînés à Damas, et de leur faire couper la tête. Tout supérieur en Turquie,

de sortie à payer pour les chapelets, les reliquaires, les agnus, etc., dont il part chaque

---

a le droit de déléguer ses pouvoirs à un inférieur, et ces pouvoirs s'étendent toujours sur la propriété et la vie. Le pacha, étant l'image du sultan, est un despote absolu, et est souvent lui-même le plus grand fléau des habitans de Jérusalem et des environs. On redoute son arrivée, comme celle d'un chef ennemi : on ferme les boutiques, on se cache dans des souterrains, on feint d'être mourant sur sa natte, on va dans les montagnes, et on enfouit son argent. Dans le pays des Druzes, un particulier découvrit une jarre où il trouva des monnoies anciennes d'or faites en croissant ; par le même esprit de crainte qui les avoit fait jadis enfouir, il les cacha de nouveau : quelquefois ils les fondent en secret. Le pacha a le droit de vie et de mort; il fait à son gré la paix et la guerre ; en un mot, il peut tout. Aussi le premier soin d'un pacha qui arrive à son poste, est-il d'aviser aux moyens d'avoir de l'argent, et les plus prompts sont toujours les meilleurs. Il est vrai que de tems en tems ses concussions sont punies par le cordon, mais le Grand-Seigneur, en s'emparant du trésor du concussionnaire, et n'en rendant jamais rien au peuple qu'il a pillé, donne à penser qu'il n'improuve pas un pillage dont il profite.

Une des vexations ordinaires du pacha, selon M. de Chateaubriant, est de fixer tout à coup un *maximum* fort bas pour les comestibles. Le peuple crie à la merveille, mais les marchands ferment leurs boutiques. Le pacha traite alors secrétement avec les

année près de trois cents caisses. La fabrication de ces objets de piété fait vivre la plupart des

---

marchands, pour un certain nombre de bourses, et leur donne ensuite la permission de vendre au taux qu'ils voudront. Les marchands, pour retrouver l'argent donné au pacha, portent les denrées à un prix exorbitant, et le peuple, mourant de faim, est obligé pour vivre, de se dépouiller de son dernier vêtement. A peine le pacha a-t-il disparu, qu'un autre mal commence : les villages dévastés se soulèvent, s'attaquent les uns les autres pour exercer des vengeances héréditaires; l'agriculture périt; le paysan va, pendant la nuit, ravager la vigne, et percer ou couper l'olivier de son ennemi. Cependant le pacha revient l'année suivante, exiger le miri, ou le même tribut dans un pays où la population est diminuée. Il faut qu'il redouble ses moyens d'oppression, et qu'il extermine des peuplades entières. Ceux qui ne peuvent pas payer, deviennent à charge aux autres, parce que le miri devant se payer en entier dans chaque village, leur portion se reverse sur le reste des habitans. Peu à peu le désert s'étend : chaque année voit périr une cabane, une famille, et bientôt il ne reste que le cimetière pour indiquer le lieu où le village s'élevoit. La seule chose qu'on entende en Syrie, en Judée, et la seule justice dont il soit question dans ce pays, c'est : *Il paiera dix, vingt, trente bourses, on lui donnera cinq cents coups de bâton, on lui coupera la tête.* Selon M. Volney, la bourse vaut douze cent cinquante liv. tournois, argent de France.

familles chrétiennes et même mahométanes de Jérusalem et des environs.

Selon M. de Chateaubriant, qui a fait en 1806 le voyage des lieux saints, les religieux de Terre-Sainte ont d'autant plus de mérite qu'en prodiguant leurs soins aux pélerins, ils s'oublient eux-mêmes. Arrivé à Jaffa, dit-il, les religieux m'installèrent dans une cellule de leur maison, où je trouvai une table, un bon lit, de l'encre, du papier, de l'eau fraîche et du linge blanc. A huit heures du soir nous passâmes au réfectoire; on me servit sur une petite table propre et isolée, du poisson, de la volaille, des grenades, des pastèques, des raisins, des dattes dans leur primeur, avec du vin de Chypre et du café : les pères, de leur côté, mangeoient gaiement. Je ne leur vis servir qu'un peu de poisson sans sel et sans huile; ils étoient gais avec modestie, familiers avec politesse. Tous leurs propos rouloient sur mon voyage; car, me disoient-ils, nous répondons maintenant de vous à votre patrie.... Je voulus parcourir la ville, et rendre visite à l'aga, qui m'avoit envoyé complimenter. Le vice-procureur du couvent me détourna de ce dessein. Vous ne connoissez pas ces gens-ci, me dit-il; ce que vous prenez pour une politesse, est un espionnage : on n'est venu vous saluer

que pour savoir qui vous êtes, si vous êtes riche, si on peut vous dépouiller. Voulez-vous voir l'aga ? Il faudra lui porter d'abord des présens : il ne manquera pas de vous donner, malgré vous, une escorte pour Jérusalem. L'aga, ou commandant turc de Ramlé, qui est l'ancienne Arimathie, augmentera cette escorte. Les Arabes, persuadés qu'un riche Franc va en pélerinage au saint sépulcre, augmenteront le droit du passage, ou vous attaqueront sur la route; à la porte de Jérusalem, vous trouverez le camp du pacha de Damas, qui est venu, selon l'usage, lever le miri ou le tribut, avant de conduire la caravane à la Mekke : votre appareil donnera de l'ombrage à ce pacha, et vous exposera à des avanies. Arrivé à Jérusalem, on vous demandera trois ou quatre mille piastres pour l'escorte. Le peuple instruit de votre arrivée, vous assiégera de telle manière, qu'eussiez-vous des millions à lui distribuer, vous ne pourrez satisfaire son avidité. Les rues seront obstruées sur votre passage, et vous ne pourrez entrer dans les lieux saints, qu'en courant le risque d'être déchiré.... Croyez-moi, nous aurons demain des robes de poil de chèvre, nous nous déguiserons en pélerins, et vous arriverez sain et sauf et à peu de frais, à Jérusalem.

Le père appuya son raisonnement de mille exemples, et en particulier, d'un évêque polonais, à qui un trop grand air de richesse pensa coûter la vie en 1804. D'après ce que j'ai vu de mes yeux, ajoute M. de Chateaubriant, je ne crains point de dire que, sans les soins paternels de ces cénobites, la moitié des pélerins périroient dans le voyage de Jérusalem.

On se rappelle que le désir de voir les lieux saints, agitant autrefois l'Europe, produisit les croisades : depuis leur malheureuse issue, la ferveur des Européens s'est refroidie; mais il n'en est pas de même des Orientaux. Il part chaque année de l'Arménie, de l'Egypte, de la Syrie, de Constantinople, de la Morée et de l'archipel de la Grèce, une foule de pélerins de tout âge et de tout sexe. Le samedi Saint arrivé, tous ces pélerins, pour se purifier, vont se jeter, hommes, femmes et enfans, nus dans les eaux du Jourdain.

Si nous quittons Jérusalem, en traversant le Jourdain, on entre dans un canton montueux, jadis célèbre sous le nom de *royaume de Samarie,* et connu aujourd'hui sous celui de pays de *Nablous*. Ce bourg, situé près de Sichem, est la résidence d'un Scheik, qui afferme les tributs, et en rend compte au pacha

de Damas. Les habitans de ces lieux passent pour les plus riches de la Syrie. Le second village est Bethléem, où le Messie a pris naissance. On y voit la crèche du Sauveur des hommes, et le lieu de l'adoration des Mages. Le troisième est Hebron, le plus puissant village de ces cantons : il est situé à sept lieues au sud de Bethléem. On y montre la grotte sépulcrale d'Abraham ; on y cultive le coton ; on y voit aussi des fabriques de savon, d'anneaux colorés, de bracelets pour les jambes, pour les bras au dessus du coude : ces anneaux ont souvent la grosseur du pouce, et davantage ; on les passe au bras de la jeunesse, et on envoye tous ces objets jusqu'à Constantinople.

Enfin, le quatrième et dernier lieu est la mer Morte, appelée aussi *le lac Asphaltite*, à cause d'une espèce de bitume qu'on y trouve. Diodore de Sicile assure que cette mer a soixante-douze milles de long, et sept à huit de large. Il est étonnant, dit Pockocke, qu'on n'ait pas encore trouvé les issues de ce grand lac ; mais il y a tout lieu de croire qu'il communique à la Méditerranée par quelque conduit souterrain. On ne sauroit en effet comprendre autrement ce que devient cette prodigieuse quantité d'eau qui s'y jette. On cherche en vain près de la mer Morte, quelques restes

de Sodome et de Gomorrhe. Strabon rapporte que, selon une tradition des habitans, il y avoit dans cet endroit treize villes, dont Sodome étoit la capitale; que ce lac avoit été formé par un tremblement de terre et une éruption de feu, et d'eaux sulfureuses et bitumineuses, qui engloutirent la ville. La chose n'a pu être autrement, du moins à en juger par les pierres calcinées, par la quantité de ruines et de cendres qu'on y trouve, par les sources d'eau chaude, et le bitume qui coule des rochers, dont l'odeur se fait sentir à des distances considérables. Pline dit qu'aucun corps vivant ne peut aller au fond de ce lac. Vespasien, voulant en faire l'expérience, fit jeter dedans plusieurs personnes qui ne savoient pas nager, les mains liées derrière le dos; pas une n'alla au fond. Cette eau, dit Pockocke, me parut d'une nature si extraordinaire, que je restai près d'un quart-d'heure dedans. Je flottois dessus dans telle posture qu'il me plaisoit, sans jamais m'enfoncer. Ayant voulu une fois plonger, mes jambes restèrent en l'air, et j'eus beaucoup de peine à me remettre debout. Je n'osai pas cependant me hasarder dans les endroits où il y avoit beaucoup de fond; mais je suis persuadé que ces effets auroient été plus remarquables. Je trouvai au sortir de l'eau, sur mon

visage, une croûte de sel. Le peuple se persuade que l'eau brûle le corps de ceux qui nagent dans ce lac, de même que les bateaux, de sorte qu'on n'y en voit aucun. J'observai que le bitume flotte sur l'eau, et que le vent le pousse à terre. Les Arabes ont soin de le ramasser. Ils l'employent en guise de poix, et dans la composition de plusieurs remèdes. On croit que les Egyptiens s'en servoient pour embaumer leurs momies. Il y a tout lieu de croire que ce sont des feux souterrains qui font fondre ce bitume au fond de la mer, et qu'il y forme une masse qui se subdivise par l'agitation des vagues. L'air de ce lac et des environs passe pour si mal-sain, que les Arabes, en passant auprès, mettent toujours leur mouchoir devant la bouche : ils ne respirent que par le nez. La Palestine est le seul pays du Monde qui offre au voyageur étonné, le souvenir des affaires humaines et des choses du Ciel. *Voyez* ce que dit Gemelli sur ces contrées, tome III, pages 30—40.

Fin du septième Volume.

TABLE

Des matières du Tome septième.

VOYAGE de M. de Bougainville. Page 5
Objet de ce voyage. ib.
Ce navigateur arrive à Buenos-Aires. 7
Position et population de cette ville. 9
Cérémonies des esclaves. 10
Plaines des environs de Buenos-Aires. 11
Détails sur Monte-Video. 13
Arrivée de M. de Bougainville aux Malouines. 15
Position heureuse de ces îles. 16
Leur description. 19
Leur distance du détroit de Magellan. 20
Végétaux qu'on y trouve. 23
Abondance de lions marins qu'on y voit. 29
M. de Bougainville se rend à Rio-Janeiro. 30
Richesse du Brésil pour la botanique. 32
Description du Portugal. 33
Sa température. ib.
Ses rivières. 34
Ses tribunaux, sa police. 35
Ses provinces. 36
Détails sur Oporto. ib.
— sur la province de Beira. 37
Les premiers orangers de la Chine ont été plantés dans le Beira. ib.
Description de Lisbonne. 38
Sa population, sa situation magnifique. ib.
Cause des tremblemens terribles que cette ville éprouve. 39

Portrait des habitans de ce royaume. Page 40
Galanterie des Portugaises. 42
Dépenses des Portugais dans leurs mariages. 45
Spectacles et population du Portugal. 46
Causes de la décadence de l'agriculture dans ce royaume. 48
Monnoies d'or et d'argent. 49
Détails sur les arts qui s'y cultivent. 50
Université de Coïmbre. 51
Efforts de l'académie de Lisbonne, pour y ranimer le goût des belles-lettres. 52
M. de Bougainville vient au cap des Vierges. 57
Il trouve des Patagons sur la Terre-de-Feu. 60
Nouveaux détails sur ces sauvages. 61
Leur taille. 62
Leur nourriture. 64
Accident qui arrive à un enfant de douze ans. 76
Sa mort tragique. 78
Description du détroit de Magellan. 65
Tristesse qu'inspire cette région. 80
Les navigateurs doivent préférer la route du détroit, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars. 83
Détails sur les quatre facardins. 85
— sur l'île de la Harpe. 87
Soins de M. de Bougainville pour préserver du scorbut son équipage. 88
Il arrive à O-Taïti. 89
Ces insulaires le reçoivent avec amitié. 91
Détails divers sur cette île. 92
La polygamie y paroît générale. 106
Leur langue est douce et harmonieuse. 109

Les habitans des îles de la mer du Sud communiquent entr'eux à des grandes distances. Page 110
M. de Bougainville découvre des îles dans l'archipel des Navigateurs. 114
Détails sur l'île des Lépreux. 116
— sur l'archipel des Grandes-Cyclades. 119
Aventure du domestique de Commerson. 120
Passion de ce naturaliste pour les voyages et l'étude de la nature. 168
Sa mort. 169
Description des poissons volans. 121
— du thon. 122
— de la bonite. 123
L'équipage de M. de Bougainville est menacé de la famine. 125
Il arrive dans l'île de Choiseuil. 129
Il vient ensuite sur les côtes de la Nouvelle-Bretagne. 130
Détails sur l'île des Papous. 140
— sur l'île de Céram. 142
— sur l'île Boero. 143
Les habitans de Boero sont Maures ou Alfouriens. 145
Productions de cette île. 146
Description de Bulton ou Bouton. 152
— de Célèbes. 154
M. de Bougainville arrive à Batavia. 158
Il y soigne ses malades. 159
Ses observations sur cette ville. 160
Batavia est l'entrepôt du commerce des Moluques. 163
Son climat est funeste. 166
M. de Bougainville vient dans vingt jours de Batavia à l'île de France. 167

Il admire, dans cette possession française, l'établissement de M. de Rostings. Page 170
Il arrive au cap des Tempêtes. 171
Cingle après vers Sainte-Hélène. 173
Rencontre le capitaine Carteret. 174
Arrivée du vice-amiral en France. 175
Dans l'intervalle de deux ans et demi la mort ne lui enlève que sept hommes. 176
Voyage *de M. de Pagès.* 177
But de son voyage. ib.
Description de Saint-Domingue. 178
Tableau de cette île en 1493, du tems de Colomb. ib.
Arrivée des flibustiers; leur caractère. 179
Exemples de leur bravoure et de leur audace. 181
Productions de Saint-Domingue. 182
Espagnols de Santo-Domingo. 185
Leurs usages. 186
Coup d'œil sur la Martinique. ib.
Sollicitudes de Declieux, pour y introduire le café. 187
Description du thé qu'on y trouve. ib.
Détails sur la Guadeloupe. 189
— sur Cayenne. 190
Le cannelier et le giroflier y prospèrent. 191
Observations de M. Malouet sur la Guiane. 193
— sur les serpens et sur les fourmis de cette contrée. 194
Vampire ou spectre de la Guiane. 195
L'intérieur de ce pays est et sera très-peu connu. 197
Usages et coutumes des Galibis. 198
Détails sur Cuba. 199
— sur ses villes principales. 200
Usages et nourriture du peuple de cette île. 201

Moyens

Moyens dont se sert le lord Albemarle, pour préserver les Anglais du poignard. Page 202
Coquetterie des Espagnoles. 203
Productions de cette île. 204
M. de Pagès arrive à la Nouvelle-Orléans. 208
Description de la Louisiane, et mort funeste de Soto, qui en fit la découverte. ib.
Héroïsme d'un Français nommé Lachau, *et de de Gourgues.* 209
Détails sur ces peuples. 211
Moyen sûr de se concilier leur bienveillance. 212
Observations de M. le Bossu sur les caïmans. 213
Ruses de ces amphibies. 214
Beauté del aLouisiane. 215
Sensibilité d'un de ses Américains. 218
Mœurs simples de ces Indiens. 219
Manière dont M. de Pagès fait sa route. 228
Postes des Espagnols au Mexique. 238
M. de Pagès arrive à Sartille. 244
Description de cette ville. 245
— des mines du Potosy. 247
— de Mexico. 249
Population actuelle de ce royaume. 250
Sacrifices des anciens Mexicains. 251
Productions de ce royaume. 255
M. de Pagès arrive à Acapulco. 257
Il s'embarque dans ce port. 259
Il vient dans l'archipel des Marianes. 260
Détails sur Guam. ib.
— sur l'île de Samar. 267
— sur Manille. 272
Production des Philippines. 276

Climat de Siam. Page 278
Costume des Siamois. 280
Manière de construire leurs maisons. 281
Alimens qu'ils préfèrent. 282
Exemples de leur penchant pour le vol, et manière dont le roi y rend la justice. 283
Talapoins de ce royaume. 284
Vénération des Siamois pour les morts. 285
Le culte des Siamois est le même des Birmans. 288
Détails sur l'empiredes Birmans. 289
— *sur les Caraïners.* 290
— *sur la pagode de Rangon.* ib.
— *sur* les Rhahaans. 291
Population de l'empire des Birmans. ib.
Coutumes de ce peuple. 292
Trésors du prince, et code des Birmans. 293
Observations de Turner sur le Boutan. 294
— *sur les Gylongs.* 296
Goût du Raja du Boutan pour les arts. 297
Alimens des Boutaniens. ib.
Habitans du Thibet. 298
Beauté et utilité des chèvres du Thibet. 299
Humanité des Thibetains. 300
Vénération de ces peuples pour leur Lama. 301
Leur goût ridicule pour les pastilles sacrées. 302
Température du Thibet. 304
Description de Batavia. 305
M. de Pagès passe à Bombay. 309
Il vient ensuite à Surate. 310
Description de cette ville. 311
Détails sur les Marattes. 313
— *sur les Soubahs.* 318
— *sur Mascate.* 322

Détails sur les Kurdes. Page 326
— *sur Bassora ou Basra.* 327 *et* 424
— *sur le désert d'Arabie.* 330
— *sur Damas.* 341 *et* 444
— *sur le Kesrouan.* 345
M. de Pagès arrive sur les bords de la Corse. 361
Description de cette île ; sa population. 362
Ses productions diverses. 363
Ses ports. 364
Observations du chancelier d'Aguesseau sur la géographie. ib.
Détails sur la Sardaigne. 365
— *sur sa fertilité.* ib.
Bonnes qualités des Sardes. 366
Villes principales de cette île. 367
Observations de Niébuhr, de Pockocke et de Volney, sur l'Arabie. 368
Précautions indispensables pour celui qui veut visiter les bords de l'Euphrate et du Tygre. 369
Température de ces contrées. 372
Vent brûlant du désert Kamsin ou *Simoom.* 373
Distinction à faire parmi les Arabes. 374
Education de ces peuples. 376
Leurs usages en se mariant. 377
Leur amour pour la propreté. 378
— *pour l'hospitalité.* 379
Leur manière de saluer, et de faire leurs échanges. 380
Leurs alimens, leur taille. 381
Maison et habits d'un Arabe. 384
Toilette des femmes de l'Arabie. 386
Age où elles se marient. 387
Universités de l'Arabie. 388
Amusemens des Arabes. ib.

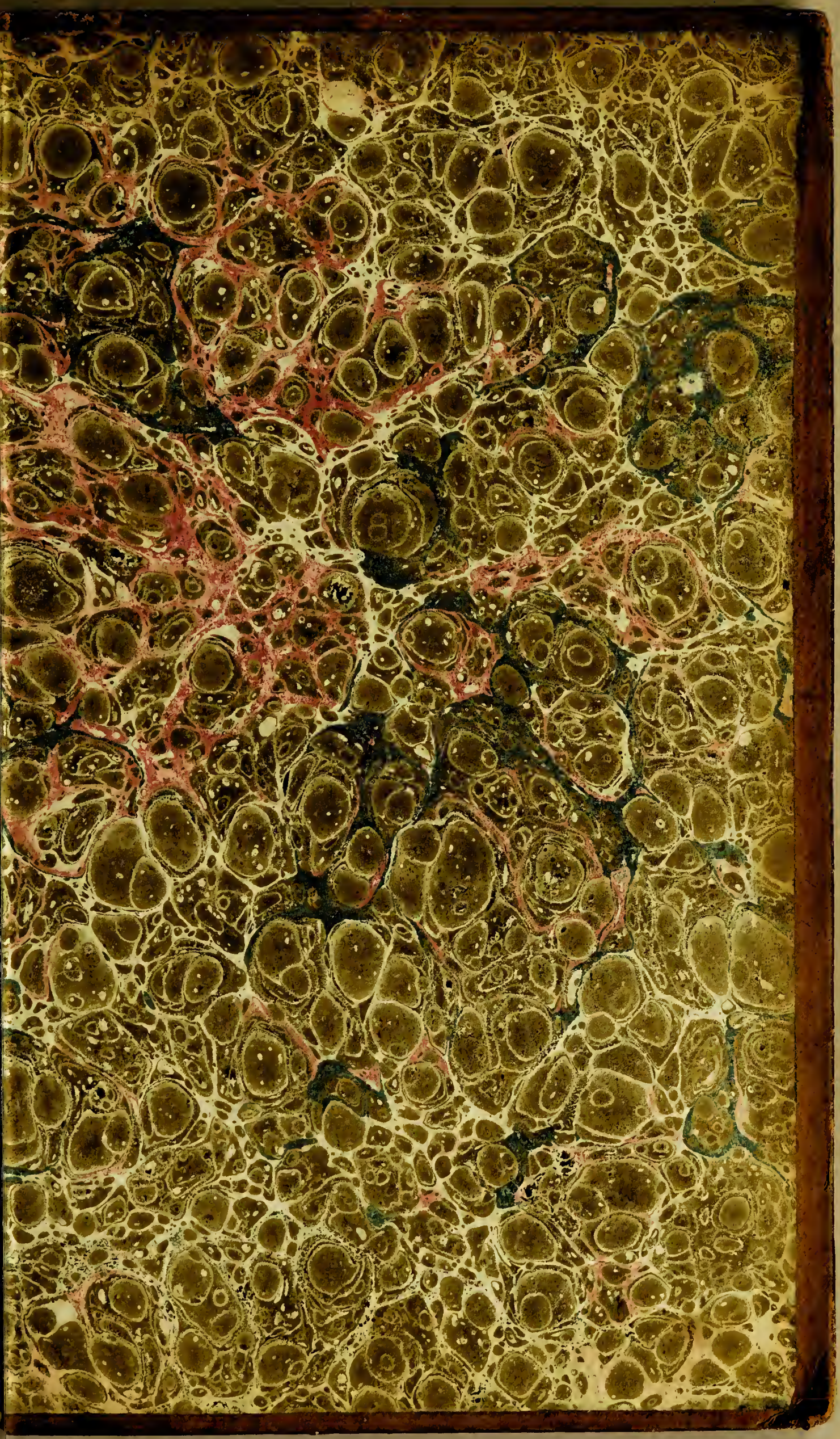
La lèpre existe encore dans ces régions. Page 389
Parfums et café de l'Arabie. 390
Chœdely *a été le premier Arabe qui ait fait usage du café.* 391
Manne de l'Arabie. 392
Chevaux arabes. 393
Précautions qu'on prend dans ce pays pour la race des koclani. ib.
Anes et chameaux de ces contrées. 394
Quadrupèdes et oiseaux de l'Arabie. 395
Dégât des sauterelles. 396
Détails sur l'Hyemen et sur Sana. 398
— *sur le lait de chameau.* 400
— *sur la ville de Beit-el-Fakih.* 401
— *sur Loheya.* 403
Description de la Mekke. 405
La Kaba. 406
Pierre noire qu'on y vénère. 407
Détails sur Fatime. 411
— *sur Mahomet.* 412
Son tombeau à Médine. 413
Son portrait. 409
Caractère du Bedouin. 414 *et* 419
Sa manière de vivre. 415
Sa répugnance pour les villes. 416
Travaux de sa emme. 420
Mont Sinaï. 421
Vallée de Faran. 422
Ruines de Babylone. 423
— *de Ninive.* 424
Poste aux pigeons. 425
Détails sur Bagdad. 426
— *sur la Syrie.* 428

Détails sur les Druzes. Page 430
Mont Liban. 432
Productions de la Syrie. 433
Origine des Maronites. 434
Beauté de la ville d'Alep. 435
Couvent de derviches auprès de cette ville. 436
Peste et bouton d'Alep. 437
Situation de Tripoli. 438
Commerce de Sidon ou Saide. 439
Ruines de Tyr. ib.
Antiquité de cette ville célèbre. 440
Pourpre tyrienne. 441
Ruines de Balbek. 442
Monumens qu'on y trouve encore. 443
Ruines de Palmyre. 445
Colonnade de Palmyre, comparée avec celle du Louvre. 446
Description de Jérusalem. 449
Observations de M. de Chateaubriant sur cette ville. 451
Misère des habitans de ces contrées. 453
Pays de Nablous. 457
Mer Morte. 458
Expériences de Vespasien et de Pockocke sur cette mer. 459
Ruines de Sodome. ib.

Fin de la Table.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON,
rue et Maison des Mathurins, n° 10.

85-123

F808
C697a
vol. 7

E808
C697a
v. 7